This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

**Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

**About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

**A propos de ce livre**

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

**Consignes d'utilisation**

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

**À propos du service Google Recherche de Livres**

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

B 3 9015 00231 857 7
University of Michigan - BUHR

PROPERTY OF
University of Michigan Libraries
1817
ARTES SCIENTIA VERITAS

YALE

HISTORICAL PUBLICATIONS

MANUSCRIPTS AND EDITED TEXTS

II

PUBLISHED UNDER THE DIRECTION OF THE

DEPARTMENT OF HISTORY

M. L. E. Moreau de St Méry, Président des Electeurs de Paris en Mars et Avril 1789.

Moreau et Méz

# VOYAGE AUX ÉTATS-UNIS DE L'AMÉRIQUE, 1793-1798

BY

MOREAU DE SAINT-MÉRY

EDITED WITH AN INTRODUCTION AND NOTES

BY

STEWART L. MIMS
*Assistant Professor of History in Yale College*

NEW HAVEN: YALE UNIVERSITY PRESS
LONDON: HUMPHREY MILFORD
OXFORD UNIVERSITY PRESS
MCMXIII

E
164
.M84

COPYRIGHT, 1913
BY YALE UNIVERSITY PRESS

First printed December, 1913, 600 copies

E
164
.M84

# PREFACE

In examining the manuscript catalogue of the *Archives Coloniales* at Paris some years ago, and more especially the section dealing with the great *Collection Moreau de Saint-Méry,* my eye fell upon the title, *Voyage aux États-Unis, 1793-1798, par Moreau de Saint-Méry.* My constantly increasing respect for Moreau, both as a collector of documents and writer of French West India history, allured me from my path of investigation to examine the volume. This examination revealed an interesting diary of five years of exile and so convinced me that it contained material worthy of publication that it has resulted in the appearance of the manuscript in its present form.

The manuscript attracted, as early as 1870, the attention of Pierre Margry, then archivist at the Colonial Office. Certain passages from the diary were communicated by him to Amédée Pichot, who, in publishing his *Souvenirs intimes sur Talleyrand* in 1870, made use of them, one at pp. 209-212, describing the intimate relations between Moreau de Saint-Méry and Talleyrand at Philadelphia, and the other at pp. 212-213, being a letter written from Philadelphia by Talleyrand to the French Minister of Foreign Affairs to acknowledge the receipt of the decree of September 3, 1795, which reopened the doors of France to him. These passages are to be found below at pp. 223-224 and pp. 216-217, respectively. The former passage has found its way through this channel into the biographies of Talleyrand by MacCabe, Bernard de Lacombe and Frédéric Loliée.

264086

In 1905 the late Victor Tantet, then archivist at the Colonial Office, published an interesting article based on the diary and entitled *Les Réfugiés politiques français en Amérique sous la Convention, Moreau de Saint-Méry, libraire à Philadelphie.* The article appeared in *La Revue,* vol. 52, pp. 378-396. Mr. Theodore Stanton, in noticing a paper presented by the present writer before the American Philosophical Society, made the diary the subject of a long letter to *The Nation* in its number for July 18, 1912, and there published the translation of some interesting passages. Mr. Stanton is responsible for the statement that the historian, Henry Adams, had also studied the diary.

The great mass of the data contained in the diary, however, has remained untouched by these writers, and as a result the volume, prepared by Moreau himself for publication, has lain all but forgotten for three generations in the Colonial Office. It is a pleasure to rescue it from the dust of archives.

A critical discussion of the diary will be found in the Introduction below, as well as a biographical study of the author.

My primary aim has been to make the text available as a historical document. I have tried to reproduce it as accurately as good sense permitted, with its irregular capitalization, its variations in the spelling of proper names, its eighteenth century forms and spellings, its incompleted sentences and omitted passages. I have not hesitated, however, to make corrections when it was perfectly clear that the error was due to an oversight and not to ignorance. Thus I have not failed to supply or change accents, where they were omitted, or wrong accents used, clearly through carelessness, or to make such corrections as *oublié* for

*oublier, avais* for *avait, tous les jours* for *tous le jours,* etc. I have made no effort, however, to make any changes for the sake of uniformity. Thus one will find variations in form like *fidelle* and *fidèle, celui-cy* and *celui-ci, étoit* and *était, seroit* and *serait,* and in proper names like *Baumez, Beaumez, Beaumetz,* etc. I have taken the liberty to change the punctuation by supplying commas, semicolons and periods, where I was sure that a passage would remain confusing and even obscure without such changes. I have not thought it wise to burden the text with brackets to indicate where such a practice has been followed.

It has been thought wise to omit from the text, at page 283, one passage which contains a long and incomplete translation of a description of the Schuylkill Bridge. Reasons for this are stated in note 75. The index in French of thirty-five pages prepared by Moreau and placed at the end of his volume has not been printed. The editor flattered himself into believing that he could offer a much better and more serviceable one. In two cases, pp. 144 and 151, long sketches of de la Roche and De Varenne, which encumbered the text as long notes, have been placed at the end of the chapter in which they occurred as Note A and Note B, pp. 154 and 157, respectively. In two other cases, pp. 202 and 210, similar disposition has been made of three long letters which blocked the reader's way. They have been placed in Notes A, B and C at pp. 267, 270 and 275.

With these exceptions, the manuscript has been printed with as much conformity to the original as possible.

The annotations have been limited largely to biographical references and to the names of old streets or

buildings which have disappeared. It would have been a pleasure to be able to make a study of monetary values in the different states, of prevailing market prices, of economic and social conditions and of many other subjects which are treated, and to supply notes which would have made parts of the diary more intelligible. But I had to forego this pleasure, as it would have taken me too far from my own field of work and would have required more time than I had at my disposal. An effort has been made to supply special students with an accurate text of the document and to them is left the task of interpreting such data.

I have been compelled to rely upon others for accuracy in transcribing and collating the document. The original, as has been pointed out, is in Paris and the copy was made there and sent to me. I have every confidence, however, in the accuracy of the work and am publishing the text with assurance on that point.

In the preparation of the work I have incurred many obligations to those who have aided me. To Mr. Waldo G. Leland of the Carnegie Institution and to his able assistant at Paris, M. A. Doysié, I am deeply indebted for having the text copied and for personally collating some of the more difficult passages. My thanks are due to my colleague, Prof. Max Farrand of Yale University, for making it financially possible to publish the work, and to Mr. E. Byrne Hackett of the Yale University Press for the care which he has taken in supervising the press work. I am grateful to Dr. I. Minis Hays, of the American Philosophical Society, who was more than kind in giving me access to the data on Moreau in the library of the society. I am under the greatest obligation to Prof. Albert M. Webb, of Trinity College (N. C.), for reading part of the

proof and to Prof. Frederick B. Luquiens, of the Sheffield Scientific School, for the long hours of patient work in reading the whole of it. Both of them, by their expert knowledge of the French language, rendered me invaluable aid. And finally, I wish to thank most heartily Mr. Joseph G. Rosengarten of Philadelphia, who has furnished me some valuable data and has kindly lent me the rare engraving of Moreau de Saint-Méry, a reproduction of which adorns the frontispiece of this book.

Yale University, S. L. M.
25 November 1913.

## TABLE OF CONTENTS


| | PAGE |
|---|---|
| Preface | v |
| Introduction | xiii |
| Voyage from Havre to Norfolk | 1 |
| Sojourn at Norfolk | 44 |
| Description of Norfolk | 51 |
| Description of Portsmouth and Gosport | 73 |
| Voyage from Norfolk to Baltimore | 80 |
| Description of Baltimore | 85 |
| Voyage from Baltimore to Philadelphia | 92 |
| By Stage from Philadelphia to New York | 106 |
| Residence at New York | 137 |
| Note A | 154 |
| Note B | 157 |
| Description of New York, Brooklyn and Long Island | 160 |
| Residence at Philadelphia | 191 |
| Note A | 267 |
| Note B | 270 |
| Note C | 275 |
| Description of Philadelphia | 277 |
| Return Voyage and Life at Paris | 392 |
| Notes | 405 |
| Index | 419 |

# INTRODUCTION

## I

Médéric-Louis-Elie Moreau de Saint-Méry was born at Fort Royal, Martinique, on January 13, 1750. His ancestors had emigrated from Poitou, in the seventeenth century, to settle in the island and had come to occupy a place of prominence by furnishing in succeeding generations judges to the superior courts. His father died before the young Moreau had reached the age of three, which prevented him from being sent, according to custom, to France for his early education. For this early training he was indebted to his mother, who seems to have succeeded well in laying a solid foundation for the future development of her son. His grandfather, a *sénéchal* of Martinique, also took a deep interest in the boy's development and at his death left a legacy of 66,000 francs which he had carefully laid aside to enable his grandson to seek legal training in Paris and thus to equip himself to follow in the footsteps of his fathers. It was not until three years after his grandfather's death, however, at the age of nineteen, that Moreau sailed for France on this mission.

At Paris he found a cordial reception at the hands of rich relatives, who opened the doors of society in the capital to him. Tall, of goodly proportions, of pleasing presence and of ready wit, he seems to have created an excellent impression wherever he went. He did not permit himself, however, to be led astray by the attractions of a brilliant society, but began at once

to follow courses in mathematics and law. Finding himself deficient in Latin, he began alone the study of that language, reading the classic authors with such zest that he learned to quote freely from them, and so familiarizing himself with Roman law that he could cite it with precision. The success of his study is shown by the remarkable fact that at the end of fourteen months he wrote and sustained, in Latin, a thesis for the bachelor's degree in law. At the end of three years he won the coveted honour, for which he had come to France, of attaining the rank of *avocat au parlement.*

With the creditable record of these three years behind him, he returned to his native isle, equipped to follow his chosen profession. During his absence his mother had died and the remnant of the family fortune had been dissipated. The outlook apparently discouraged him, for he decided to remove to Cap Français, a thriving port of French St. Domingo, the richest and most prosperous of all the West Indies. There he began the practice of law and met with such success that at the end of eight years he was made a member of the *conseil supérieur* of the colony.

It was during this experience as lawyer and judge that Moreau began to make the great collection of laws whose publication a few years later made his name immortal to all students of West India history. He himself has left us a record of his own embarrassments in trying to determine points of law, which led him to undertake the task. But the work of collecting data for his own personal use opened a field of wonderful possibilities for public service, and he continued his work with the view of rendering such a service. Investigation showed that the *conseil supérieur* itself

had made attempts in 1716, 1738 and 1757 to codify its laws, and that, more recently, royal orders had been issued in 1762 and again in 1771 for the work to be done. In obedience to these orders, de la Rivière had for some time been engaged in the work, but had found it slow and discouraging. Hearing of Moreau's undertaking, he gracefully gave way to the younger and more competent man. On his recommendation, the royal government gave its sanction and support to Moreau and enabled him to pursue his work. He visited all parts of St. Domingo, Martinique, Guadeloupe and St. Lucia to rescue from a devastating climate and hungry insects the records of the past. *"Quelles fatigues, quelles dépenses dans les voyages qu'il faut entreprendre pour découvrir ceux qu'on désire. Quelles recherches et quel temps pour les trouver dans les Dépôts publics où ils sont mal en ordre. Que de dégouts à essuyer, que d'obstacles à surmonter!"* The zeal of a historian in search of the truth inspired him and set his mind upon the evolution of that larger plan of work which later gave us his printed works upon St. Domingo and the many manuscripts of unpublished works upon the French West Indies, which go to make up the monumental *Collection Moreau de Saint-Méry* in the *Archives Coloniales* at Paris to-day. Called to Paris to aid in the administration of the colonies and to complete and publish the results of his work, he was able to give to the world from 1784 to 1790 the six volumes of his famous collection of laws, entitled, *Loix et Constitutions des Colonies françaises de l'Amérique sous le Vent.*

At his return to Paris, Moreau became an active member of the *Musée de Paris,* being chosen its secretary in 1784 and then president in 1787. He found

delight in the company of its members. He read before them selected chapters from his *Description de la partie espagnole de St. Domingue,* the writing of which was absorbing much of his attention at the time.

At the outbreak of the Revolution, Moreau became one of its ardent champions and defenders. Among the four hundred and seven *électeurs* of Paris who assembled on April 23, 1789, Moreau was one of the representatives sent from the district of St. Eustache. From the first he became one of the leading spirits and exerted a decisive influence on the course of events. By July 1 he had defined his leadership to such an extent that he was easily elected president of the body. The *électeurs,* from the force of circumstances, had by then become a provisional governing body for the city. As the Parisian populace grew restless, Moreau sent out the clarion call for union and order, urging all to keep inviolate the character and self-respect of the nation. When the storm broke on the 13th and 14th, he remained constantly at the Hôtel de Ville, on the one hand, watching jealously over the interests of the city and taking measures to protect it from royal troops, and, on the other, trying to stay the ravages of lawlessness and devastation. In the organization of the Parisian militia of 48,000 men, voted on the 13th, he played a prominent part and was in charge of the distribution of arms and ammunition on the eventful 14th. When the Bastille had fallen, he received at the Hôtel de Ville the keys of the fortress from the hands of its conquerors. In the night session of the *électeurs,* he sent a message of triumph to the National Assembly of Versailles beseeching it to beg His Majesty *"de faire vivre son autorité en n'employant d'autre arme que l'amour de ses peuples: cette arme suffit et toutes*

*les autres seraient inutiles.*" Dusaulx, one of his colleagues in these trying times, has left, in his *L'Oeuvre de Sept Jours,* a vivid description of Moreau on duty at the Hôtel de Ville on the night of the 14th:

"As to M. Moreau de Saint-Méry, whose prudence and *sang-froid* grew stronger in the midst of excitement and who was in a certain sense the arbiter of our destiny, immovable as a rock beaten upon by a storm, he remained at his post while everyone else deserted. This American-born Frenchman, a stranger in a way to France and grown famous within a short lapse of time, declared afterwards . . . that he had given three thousand orders without leaving his chair."

On the 15th, in the discussions concerning the choice of an efficient commander for the guard of Paris, Moreau seized upon the psychological moment by pointing to the bust of Lafayette in the hall and thus effecting a most enthusiastic election of that patriot. In the choice of Bailly as mayor, he exerted the same decisive influence—a fact cordially referred to by Bailly in a letter addressed to Moreau on July 16.

It was undoubtedly to the unique position of authority which he occupied during these eventful days of July 13-15 that he referred, when he playfully remarked afterwards, during his exile, that he had been "King of Paris during three days."

As the provisional government gave way to the permanent government of the Commune, the *électeurs,* in their final session of July 30, put on record their appreciation of Moreau's services by ordering a gold medal to be struck in honor of their president "who from the first outbreak of the Revolution had not ceased to show the coolest courage, the most coura-

geous foresight and the most unvarying devotion to the cause."

From this provisional government, Moreau passed into the permanent governing body of the Commune and was elected first secretary and then vice-president on July 27. After resigning, on August 10, he was re-elected vice-president on September 26. This election to the vice-presidency was equivalent to an election to the presidency, as Bailly, being, *ex officio,* titular president, seems not to have performed the function. A study of the records printed by Lacroix (*Actes de la Commune de Paris pendant la Révolution*) will reveal Moreau's constant activity and important influence as presiding officer. At the reception of Necker at the Hôtel de Ville on July 30, he presented the *cocarde* to Necker by saying, "These colours are dear to us, they are the colours of liberty." The eventful days of October, during which the populace of Paris brought the king and the National Assembly to Paris and made them captive, the Commune became almost supreme. Moreau as its head occupied a place of great prominence. He was one of the committee of twenty which escorted Louis XVI to the Hôtel de Ville and addressed the king in a most graceful speech at the reception there accorded him.

Moreau seems, however, to have been disturbed by the course of events, or, for some reason, to have debated at this time a departure from Paris, for, after refusing an election as chief of the Parisian police on October 4, he resigned from the Commune on October 10, on the grounds that "pressing reasons made his return to America imperative." At his resignation the Commune passed a resolution of regret at the loss of a member "who from the beginning had never failed to

give the capital and the nation proofs of a most enlightened, most courageous and most indefatigable patriotism."

Moreau decided, nevertheless, to remain at Paris, and became a member of the *Constituante* as deputy from Martinique. Although he was not destined to play a capital rôle in this body, he proved a leader and constructive statesman in all discussions relating to the colonies, for there he spoke with an authority and conviction that few possessed. His ability and training as a lawyer and judge were recognized by his selection as a member of the *comité judiciaire* to aid the Minister of Justice. Ardent champion of reform as he was, he was, however, no less an ardent opponent to lawlessness, and in fact so incurred the hostility of the radical elements that he was savagely attacked on July 30, 1792 (see p. 137, below), and left for dead in a café where he had taken refuge.

With the close of the *Constituante,* Moreau's work in the Revolution came to an end. At the accession to power of Robespierre, whose hostility Moreau had incurred in the *Constituante,* he fled from Paris to hide in Normandy. On being discovered, he fled to Havre where he was fortunate enough to board a vessel bound for New York and to clear the port on November 9, 1793, just before the order for his arrest and deportation to Paris arrived. Had he not escaped, he would have been counted among the victims of the guillotine.

With him sailed his wife and two children to bear him company and consolation during his exile. After a long struggle against head winds and frequent storms, lasting for one hundred and nineteen days, a record of which will be found in the opening pages of

this diary, they did not arrive at Norfolk until March 8, 1794.

Moreau had planned to return to St. Domingo, but the hosts of refugees which he found at Norfolk and the news which they gave him of the condition of affairs in the colony convinced him that it would be unwise to do so. He decided, accordingly, to remain for the present in the United States. Through the kindness of a fellow-passenger, Goynard by name, a Malouin, he obtained a position at Norfolk as shipping agent for the firm of Daniel Mérian & Co., which was engaged in the surreptitious shipment of provisions to the French government. He remained at Norfolk until May 15, when he went by way of Baltimore, Newcastle, Wilmington and Philadelphia to New York, where he arrived on the 25th. He resided at New York until August 21, being forced to earn his living as shipping clerk at hard work which weighed heavily both upon his pride and upon his strength. During his residence in New York he made the acquaintance of de la Roche, a German nobleman, with whom he formed a partnership for the establishment of a bookstore and printing press at Philadelphia.

He accordingly removed to Philadelphia, where he remained from October 14, 1794, to August 23, 1798, when he set sail for France. Of the many interesting facts connected with Moreau's sojourn in this city and in the United States, the reader is referred to the pages herewith published.

These four years of his life mark an epoch in his career as an author. He published from his own press two of his most important works. *Description topographique et politique de la partie espagnole de l'isle Saint-Domingue,* 2 vols., appeared, in French and in

English translation (by William Cobbett), at the beginning of 1796. This was followed in 1797 by the publication of his best-known work, under the title of *Description, topographique, physique, civile, politique et historique de la partie française de l'isle Saint-Domingue,* 2 vols. In these two works he made his most important and permanent contributions to historical work. Into both of them are crowded the results of many years of indefatigable research and of observation which make them invaluable to all students of West India history. These were accompanied by the publication, also in 1797, of two smaller works, *De la danse* and *Idée générale ou abrégé des Sciences et des Arts,* published in French and in English; the former a study of dances among the slaves of the West Indies, which drew forth enthusiastic praise from no less a personage than Talleyrand, and the latter, an abstract of the arts and the sciences, which became more or less popular as a text-book for schools. During his residence at Philadelphia thus appeared nearly all of his most important published works. These years of exile were the harvest season for his work as an author.

Moreau became associated with some of the most learned men in Philadelphia in the American Philosophical Society. Elected to non-resident membership on January 16, 1789, before he left France, he became, on arrival, resident member of the society and attended its meetings regularly throughout his sojourn in the city. He must have spent many delightful evenings in its halls and had a high respect for its work and was proud enough of his membership in it to subscribe himself on the title pages of his works as one of its members.

It will become apparent to the readers of the diary that Moreau became the person around whom some of the most distinguished French *émigrés* were grouped. His bookstore and printing press, located at the corner of Front and Walnut streets, became the rendezvous for many of them. Talleyrand, de Noailles, Talon, de Beaumetz, Démeunier, La Colombe, La Rochefoucauld Liancourt and the duc d'Orléans (the future Louis Philippe) all frequented his shop and sought Moreau's company. Some of them frequently remained for supper and like boys scuffled and played pranks upon one another about the store.

In regard to Talleyrand, the most notable of the many *émigrés* who found a temporary refuge in "the ark of Noah," as Philadelphia was happily called by one of them, the diary contains some important data. Moreau's first meeting with Talleyrand in America is recorded under the date of May 22, 1794:

"After the end of the session of Congress, I was on my way with my two companions [Goynard and his son] to see the executive mansion which was in the course of construction, . . . when I noticed that in a stage which approached rapidly there were two men waving their hands at us. . . . One of them jumped to the ground and ran to throw himself in my arms. It was Beaumetz. The other, less agile, climbed down from the stage. It proved to be Talleyrand. Both of them had just arrived from England. What joy! What happiness! How many repeated embraces! . . . They invited me to dine with them. I went at once to break the good news to my home and then rejoined them. What a glorious dinner it was! How many things we had to tell one another after two years of

separation! After dinner we all went to see Blacon, the comte de Noailles and Talon. New surprises and new rejoicings! During our reunion a hail and thunder storm raged outside as though heaven wished to recall to our minds the misfortunes from which we had escaped in our own country."

From this date forward it is easy to trace the intimate relations which were established between Moreau and Talleyrand. Here is an entry to tell us that they have dined together, there another to describe an evening together, or yet another to describe a little group with Talleyrand in their midst to listen to Moreau read from the yet unpublished manuscript of *De la danse* or of his description of St. Domingo. When the two were separated, they constantly exchanged notes and letters. In regard to this, it may be interesting to note in passing, the diary contains no less than seventeen notes and letters from the hand of Talleyrand to his *"cher maître,"* as he came to call Moreau in affectionate terms. When Talleyrand was at Philadelphia their relations became most intimate. Moreau's own words must tell the story:

"No words could express adequately the nature of my liaison with Talleyrand. Every day, after his return to Philadelphia in the month of October, 1795, to June 11, 1796 [the date of Talleyrand's departure for Europe], he came to my office at eight in the evening. There alone (except when Beaumetz, Talon, Blacon, de Noailles, Volney or some others came also) we opened our hearts to one another and shared one another's deepest feelings. We told our most intimate secrets. Thus we passed our time together in delightful communion until supper was announced. Talleyrand ordinarily did not sup, while I ate some rice

cooked with milk on the stove in my store. . . . I had some excellent Madeira which Talleyrand liked very much. . . . How many times, after the late hour had dispersed the rest of the company, did Talleyrand go with them across the little court-yard and then steal back to prolong the evening with me. He yielded finally when my wife came and said to him: 'Tomorrow you will stay lazily in your bed until noon, whereas your friend must be up and open his shop at seven.' . . . Thus we passed every evening together without missing a single one, in talking of the past, of the present and of the future of our country. In connection with the future we talked of Louisiana and of plans to colonize it for ourselves. Sometimes we talked seriously of the matter and Talleyrand concluded that we must become the governors.

"In this plan, as well as in others which we made to remain together, Talleyrand and I closed our talks together, our hands clasped in a pledge that for the rest of our lives we would share with one another our failures and our successes even in money matters. . . . In a word never did the common expression, 'united as two fingers of the same hand,' describe so accurately the liaison between two persons as that between Talleyrand and myself."

At his departure for Europe on June 11, 1796, Talleyrand took with him some two hundred copies of Moreau's *La description de la partie espagnole de St. Domingue* to find sale for them at Hamburg and in France. He offered to take Moreau's son with him back to Paris and to provide for his education. After his return to Europe Talleyrand did not forget the friend of his days of exile, for the diary contains let-

ters written in affectionate terms from Hamburg and Paris.

It is pleasant to dwell upon these pages of the diary, because they throw a pleasing light upon Talleyrand's character. He is generally thought of as the prince of diplomats, employing human speech to conceal his own thoughts, but here we have him unveiling his very soul to a kind and sympathetic friend.

The diary shows, however, that Moreau de Saint-Méry's shop became something more than the rendezvous for such notable *émigrés*. From his printing press went forth many notable works published in French, such as de Liancourt's study on the prisons of Philadelphia, and many of his own notable works, as has been shown above. At his press also was published from October 15, 1795, to March 14, 1796, a daily newspaper in French entitled *Courrier de la France et des Colonies,* edited by Gaterau, an *émigré* from St. Domingo. In its pages were printed the latest news of the great revolution in France and of the most recent developments in the French West Indies. How eagerly the numerous *émigrés* then at Philadelphia and in other cities must have read it! It must have come as a messenger to them in their exile. It served also as a social organ for them, for it contained notices of balls and concerts and meetings of French societies. Moreau's press, therefore, in publishing such a paper must have occupied an important place in the lives of the wider circle of French exiles in Philadelphia.

Moreau's experience as a bookseller and printer must have proved interesting to him. In the catalogue which he published at the opening of his shop, the following announcement was made:

"Moreau de Saint-Méry & Co. take the opportunity of their

Catalogue to repeat that they are established in the general business of Stationers, Booksellers and Dealers in most fashionable and choice Engraving. They will also have connected therewith a Printing Office and Book-bindery, adding thereto a select collection of Music.

"They purchase French Books, and deal in every kind of business on commission.

"They will also continue to fulfill orders for Books (or other things) from several parts of Europe, on the most reasonable terms.

"In short, they will not spare any Care to accomplish their enterprize intended to propagate and diffuse knowledge."

The catalogue advertised for sale many books published in English, Dutch, Italian, Spanish and French, a fact which must have attracted many cultured Philadelphians to his store. But his business did not prosper and he was forced to move into more humble quarters at the corner of Front and Callowhill streets. This lack of prosperity was due partly to the quarrels which he had with his partner, de la Roche, partly, perhaps, to poor management, and partly to the ravages of yellow fever which drove hosts of Philadelphians from the city. In Bache's *General Advertiser* of July 2 and days following appeared the advertisement of the sale of his stock and fixtures together "with several works of his own library and some of his maps," indicating that he had not been doing a very profitable trade.

The picture which the comte de Moré (*Mémoires du comte de Moré,* pp. 148-149) has drawn for us of Moreau in his shop, though somewhat unsympathetic and sarcastic, is inimitable.

"I went into a shop one day to buy some paper and pens and there found Moreau de Saint-Méry, one of the famous electors of Paris. After I had made my purchases he addressed me:

'You do not suspect,' he said with emphasis, 'who I am and what I was in days gone by?' 'Why, no,' I replied. 'I, who speak to you now, such as I am, was once king of Paris for three days and to-day I am forced to earn my bread by selling ink and pens and paper at Philadelphia.' I was not so much surprised at this striking illustration of the freaks of fortune, as I was to see this little *bourgeois* suppose that he would startle posterity. I was not even more surprised to learn a few months later that he failed in business. The most remarkable thing was that it was for 25,000 francs and I would not have given 3,000 francs for the shop of M. Moreau de Saint-Méry."

The diary does not bear out the count's statement that Moreau failed, but it does indicate that he was hard pressed for money on sailing for France.

The last days of Moreau's sojourn at Philadelphia were embittered by the hostility which was shown toward Frenchmen. President John Adams, though friendly in earlier days, grew hostile and put Moreau's name upon the list of undesirable foreigners against whom the Alien Bill might be enforced.

Sailing from Newcastle on August 23, 1798, Moreau arrived at Bordeaux on September 28 and at Paris on October 14. His exile was at an end, and he was ready to enter upon a brief, but rather notable career.

After overcoming, through the aid of Talleyrand, the opposition of the director, Merlin de Douai, who insisted on considering him as an *émigré,* without rights of residence in France, he obtained the position of historiographer at the Ministry of the Marine. At the establishment of the consulate, he was made a *conseiller d'état* and a commander in the Legion of Honour. He seems to have been received immediately with open arms by the learned in Paris. Thus, on

November 24, he was elected member of the *Société libre des sciences, des lettres et des arts;* on December 6 he addressed the Institute on the subject of yellow fever and was later elected member of the *Société libre d'agriculture* and of the *Lycée des Arts et des Sciences.*

In 1801 Moreau was entrusted with the protection of the interests of France in Northern Italy as guaranteed by the Treaty of Lunéville. He went to Parma as ambassador at the court of Duke Ferdinand, and at the death of the duke in 1802, he became the administrator of the states of Parma, Piacenza and Guastalla. In this capacity he exercised almost kingly powers, and, according to Fournier-Pescay, acquitted himself with credit. Hidden away somewhere in the Archives of the Foreign Office at Paris, or in the papers of Moreau which have not yet come to light, must be the records of his official life in Parma, which contain an interesting story. We only know that he incurred, by his leniency, the disapproval of Napoleon and was recalled in 1806. Napoleon refused to continue his pension as *conseiller d'état* and even refused to reimburse him for the 40,000 francs due him.

Moreau was thus reduced to sell many personal belongings in order to meet expenses and did not receive relief until he was granted a small pension in 1812 through the influence of Josephine, to whom he was related. In 1817 Louis XVIII showed his generosity by relieving his poverty by a gift of 15,000 francs which enabled him to live, for the remaining two years of his life, in more comfort.

During these last thirteen years of his life (1806-1819), Moreau worked indefatigably upon various studies in French colonial history, the manuscripts of

which have remained in part in the great *Collection Moreau de Saint-Méry*. He died on January 28, 1819, at the age of sixty-nine.

Such in brief was the career of the author of the diary which is here offered for perusal and study. The variety of his experiences, the scope of his work and the charm of his personality all make him a worthy subject of a complete biography. Enough has been said, it is hoped, to make it possible for the reader to appreciate more deeply the personality reflected in the succeeding pages.

(The above sketch has been based upon the following material: Silvestre, *Notice Biographique sur Moreau de Saint-Méry*, Paris, 1819; Fournier-Pescay, *Discours prononcé aux obsèques de Moreau de Saint-Méry, le 30 janv. 1819*, Paris, 1819; *Idem*, article on Moreau in *Biographie Universelle;* L. Chassin, *Les Élections et les Cahiers de Paris en 1789;* S. Lacroix, *Actes de la Commune de Paris pendant la Révolution;* P. Robiquet, *Le Personnel Municipal de Paris pendant la Révolution*, pp. 114-117 and Index.)

# INTRODUCTION

## II

The original manuscript from which the text, published herewith, has been copied is to be found in series $F_3$, volume 123, of the *Collection Moreau de Saint-Méry* in the *Archives Coloniales* at Paris. It is composed of six hundred and fifty pages of text and of an alphabetical index of thirty-five pages, is neatly bound in leather and is in an excellent state of preservation.

A glance at its pages will show that it is in form of a diary, beginning with November 9, 1793, the date of the author's departure from Havre for America, and ending with December 28, 1798, a little over two months after his return to Paris, on October 14. But it is something more than a diary, for there is to be found not only a diary, properly speaking, but also separate chapters on certain American cities, which, as will be shown below, did not take their present form until many years after the entries had been made in the diary proper.

These chapters are five in number, treating Norfolk, pp. 51-72, Portsmouth and Gosport, pp. 73-79, Baltimore, pp. 85-91, New York, pp. 160-190, and Philadelphia, pp. 277-391. With their total of one hundred and eighty-two pages, they go to make up only a little less than half of the entire text as printed. Furthermore, distributed throughout the text, especially between pp. 191 and 276, are the copies of many letters

which the author received from friends in America, Europe and French St. Domingo. These letters still bear, in addition to the regular pagination, the numbers of an old pagination. Thus, for instance, the letters found below in the text at pp. 211, 212, 215, 217, 227, 228 and 229 bear, in the original, old numbers as follows: 2327A, 2330A, 2333A, 2334A, 2357A, 2359A, 2361A. This clearly indicates either that they were selected from some letter-file in which the originals were copied and numbered, or that they were taken from some other volume in manuscript of which these numbers indicated the paging. The latter becomes a very plausible supposition, when it is noticed that Fournier-Pescay (article on Moreau de Saint-Méry in *Biographie Universelle*) in his list of Moreau's unpublished manuscripts mentions one with the title *La vie de l'auteur, écrite par lui-même.* The capital A following each of the old numbers cited above may be due to their having belonged to the section of this larger work which dealt with the period of the author's sojourn in America. In any event, these letters are copies which were introduced into the diary at some date subsequent to its own composition. In one case, that of the letter written by de Beaumetz from New York (pp. 267-269, below), the original letter, with the address and part of the sealing wax still preserved, has been utilized.

Both these letters and the separate chapters, referred to above, have been woven into the diary. Thus, for instance, under the date of January 13, 1795, we are informed, "*Talleyrand m'écrivit,*" and then is inserted a copy of the letter; likewise, under the date of October 13, 1794, when the author left New York to reside in Philadelphia, is inserted the chapter on New

York, and under the date of August 22, 1798, when he sails for Bordeaux, is inserted the long chapter on Philadelphia. In all of these cases the uniform marginal date is religiously repeated, as though the author had written the chapter or inserted the letter on that day.

This method of subjecting the whole text to the form of a diary was undoubtedly adopted with a view of giving unity to the whole and of furnishing a thread for a continuous story.

The manuscript, as it is to-day, did not receive its final revision before 1815, only four years before the author's death. There are no less than twenty-four cases where dates posterior to those of the diary proper have been used. In the body of the diary proper occur six of these, as follows: p. 95, where the burning of Frenchtown by the British is mentioned; p. 117, where the burning of Princeton College in 1802 and its reopening in 1803 are spoken of; p. 148, where the inauguration of Jefferson (1801) and the duel between Burr and Hamilton (1804) are recorded; p. 214, where a fact of 1815 is stated. In all of the cases these posterior dates occur in parentheses or in addenda to the subject treated. Thus in the first case, where the description of Frenchtown is given, an insertion is made between two paragraphs in the form of a parenthesis "(*Les Anglais l'ont brulé en 1813*)," as is true also in the last case, where an insertion is made in the text of Démeunier's letter of September 30, 1795, to inform the reader that a supposition made in that letter was incorrect "(*Non il vit encore en 1815*)." In the second case, later facts in regard to Princeton College are added to personal impressions. The other two cases occur at the end of a passage on Alexander

Hamilton. The way in which these additions are made indicates that the main body of the text where they were inserted had already taken form. This is borne out by evidence contained in a letter written by La Rochefoucauld Liancourt from New York on August 30, 1797 (see below, pp. 245-246): *"Je vous renvois vos trois derniers journaux dont je vous remercie . . . celui sur la route de N. Y. à Phil.* [*m'a servi*] *à faire cette partie de mon journal avec un peu plus d'étendu."* Now in the chapter on travel by stage from New York to Philadelphia, pp. 106-136, which is mentioned in this letter, occurs the passage on Princeton referred to above as containing the dates 1802 and 1803. That is to say, these pages were written before August, 1797, probably at the period indicated, and were slightly revised by the insertion of these dates. It seems more than probable that the same was true for the other four cases under discussion.

The remaining eighteen of our posterior dates occur in the separate chapters on Baltimore, New York and Philadelphia. There is nothing in the character of the chapter on Baltimore to prevent us from supposing that the references near the end to the freezing of the Patapsco in 1809 and to the persecution of an Anglophile in the war of 1812 (p. 90) were anything more than later data added to a previously written account. The same is true of the chapter on New York, where the population of the city for 1814 is given and some statistics are quoted in regard to prisons and criminal records for the years 1801 and 1802. This is borne out again by La Rochefoucauld Liancourt's letter, cited above, a glance at which will show that Moreau had sent to him his description of New York some time before August, 1797. The case is different, however,

when we come to consider the chapter on Philadelphia. In it occur no less than thirteen dates, ranging from December, 1798, to 1812, that is to say, all dates posterior to the author's departure from the city. The character of the chapter itself, being almost as much a general view of customs, social conditions, population, and climate of the whole country, as it is a study of Philadelphia, points to a late date for its composition. It was probably written between the years of 1806 and 1815, the period after Moreau's disgrace by Napoleon and return to Paris, during which he worked so indefatigably on the preparation of his manuscripts.

If the foregoing analysis be sound, the reader should not hesitate to accept the account of this voyage to America, with the exceptions noted, as a strictly contemporary record of impressions and reflections on American life. Even the chapter on Philadelphia must have been based most largely upon material and notes which the author collected and made on the ground for himself. His residence in that city, extending over a period of three years and ten months, gave him an opportunity of becoming acquainted with it in a way that few foreign travelers have ever been able to do in the case of any city or of any part of the United States.

Of the author's sources for the additional data for the period after August, 1798, we are left, except in a few cases, to conjecture. In two cases in his chapter on Philadelphia, he has cited newspapers of that city. In one of these (p. 321) he cites simply, *"une gazette de Philadelphie du mois de Xbre 1798,"* and in the other (p. 361), *"l'aurore de philadelphie du 27 juin 1801."* In another case in this same chapter, in a long passage, omitted from the text for reasons stated

in note 75, the author quotes extensively from an article on the Schuylkill Bridge, by O. Biddle, in *The Literary Magazine and American Register,* of October, 1805. Again, in the chapter on New York (p. 182), he cites as authority, *"la Revue américaine publiée à New York en 1802."* These citations would seem to indicate that the author had access, either through some library or through a correspondent, to American periodicals, by the aid of which he followed events in this country, and that the data used, which he had not collected himself during his sojourn in America, came from such sources.

The diary is by no means all that the editor or serious students would have it be. Its text is burdened by many long letters which have little or nothing to do with the political or social conditions of our country at the close of the eighteenth century. Its author is tantalizingly silent on many a person whom he must have known, and fails to comment on many phases of the life about him which would have proved of profit and interest to us. For weeks and months he is silent and breaks his silence only to record some personal fact of minor importance. All of this is true and more, but still, accepting the diary as it is, Moreau de Saint-Méry has left a record which merits close study and careful consideration. A native-born American, politician, leader, *savant,* historian, acquainted with West India life and with the culture and civilization of France, he was a shrewd observer and diligent student, eminently qualified to interpret the life of the American people.

In the pages before the reader he will find comments and an analysis of American life which are much more interesting and profound and frank than La

Rochefoucauld Liancourt, his compatriot and strict contemporary, ever made or at least ever recorded in his well-known work. That writer in two cases acknowledged his indebtedness to Moreau and used his notes with profit (see pp. 240 and 246, below). He had great respect and much affection for Moreau. That respect will be shared by the reader in proportion to the study which he gives to the work before him.

By the preservation of letters of correspondents in St. Domingo and at Paris, the author is constantly diverting our eyes from the narrow circle of American life to scenes of the Revolution in the West Indies and in Europe. Out of these letters and from other passages rises a unique picture of the French refugees in the long, wearisome days of their exile.

But the reader is left to form his own opinion and to pass judgment upon the work which he is invited to read, and he will be detained no longer from the perusal of its pages.

# VOYAGE AUX ÉTATS-UNIS, 1793-1798

# VOYAGE AUX ÉTATS-UNIS de L'AMÉRIQUE

## PAR Mr MOREAU DE St MÉRY

### PENDANT LES ANNÉES DE 1793 A 1798

---

Je fus de bonne heure trouver le capitaine Lowther à son bord. Il me fit remarquer que le vent était contraire; que c'était un Samedi, jour par lequel les équipages américains n'aimaient pas à commencer une traversée. Enfin il me renvoya au lundi. Nov. 1793 9

Je rentrai à la maison extrêmement fâché de ce nouveau retard. Tandis que nous étions à table le capitaine nous envoya dire à 2 heures qu'il partait et que le brick était déjà sorti du bassin.

Nous prîmes à la hâte le peu que nous avions gardé d'effets et les bonnes gens nous conduisirent en portant le reste de notre diné. Ces bonnes gens à la suite desquels était la mère d'une nombreuse famille nommée La Dentu nous conduisirent jusqu'à bord et nous couvrirent en partant de leurs bénédictions.

Mais nous n'étions pas encore hors de France et de ses dangers. Il arriva à bord un canot portant des membres de la municipalité. Ils visitèrent partout et renvoyèrent à terre mon neveu Dupuy qui ne se cachait cependant pas; ils dirent qu'il était de l'âge de la réquisition et ne pouvait partir. Il avait 20 ans moins 10 jours.

Nov. 1793 On leur exhiba son passeport, l'autorisation des commissaires de la convention et malgré cela on insista pour le montrer à la municipalité où on le ramena.

Qu'on juge de notre anxiété et surtout de celle de ma sœur. Le navire Américain le Sussex allant à Philadelphie, à bord duquel le baron de Cambfort ci-devant colonel du régiment du Cap était passager.

La Sophie chargée pour New-York où elle devait nous conduire étant hors des jettées, se mit à courir des bordées pour attendre mon neveu Dupuy que le canot nous ramena et que nous reçûmes avec la joye que nous aurait donné un enfant trouvé et sauvé.

Nous voilà enfin appareillés mais avec un vent de Sud-est défavorable un Samedi au soir et dans la manche au mois de novembre: mois le plus dangereux à la mer comme l'attestent les régistres de toutes les chambres d'assurance. Mais quelle saison plus effroyable que celle du règne de la convention!

Dès le soir tout le monde payait les dettes plus ou moins considérables de son estomac au mal de mer.

10 J'interromprai quelques fois le récit de notre voyage pour dire des choses que nous n'apprîmes qu'après notre arrivée aux états-unis de l'Amérique quand ces choses me paraîtront plus naturellement placées dans leur ordre chronologique.

Dès le lendemain Dimanche arrivèrent des gendarmes envoyés de Paris avec l'ordre de m'arrêter, moi et les miens, et de nous conduire dans cette capitale où l'on pense bien que nous aurions été promptement comptés au nombre des victimes de la guillotine. Mais une grande distance franchie pendant 18 heures, quoiqu'avec peu de vélocité m'avait éloigné de mes bourreaux.

L'on montra beaucoup de mécontentement d'avoir

manqué ma capture et comme pour s'en dédommager Nov. 1793
trouvant dans mon voisinage au Havre, le frère Bonne chose page du Roi, on l'emmena disait-on pour payer la peine et en effet il fut décapité à Paris.

En apprenant ces détails, quoique très en sûreté, nous ne pûmes nous empêcher de frémir à la pensée des risques auxquels un jour de plus nous aurait conduits.

Le 10 et le 11 nous eûmes assez beau tems, mais il changea le 12, le 13, le 14 et le 15.

C'est le 11 que Bailly, premier Maire de Paris souffrit la mort des scélérats, mais avec un courage capable d'illustrer la vie d'un héros.

Nous étions encore dans la Manche ce dernier jour 15
et le vent nous devint si contraire que le capitaine Lowther prit la résolution de relâcher à St. Aubin en Angleterre. Comme j'étais le seul passager qui entendit l'Anglais, il vint me la communiquer.

On se dirigeait en conséquence. Nous étions assez avancés au mouillage pour avoir déjà des bâtimens derrière nous, lorsque le vent changea subitement, nous reprîmes le chemin de la manche dont nous sortîmes le lendemain.

Nous eûmes la visite très polie d'une frégate de 17
l'escadre de l'amiral Howe composée de 30 voiles dont 3 bâtimens à 3 ponts.

Un *te deum* à grand cœur exprima notre reconnais- 18
sance pour les bienfaits que nous tenions du tout puissant, et nos vœux pour tous les français.

Après cela nous disposâmes tout pour les commodités de notre traversée.

Décret qui ordonne de fermer toutes les églises ou temples. Comme le tems fut assez propice jusqu'à la fin de Novembre et par conséquent la traversée ordinaire, je vais m'occuper de notre existence maritime et de ce qui y a rapport.

Nov. 1793
19-30

Les marins Amériquains paraissent compter dans leurs traversées, sur ce que l'on appelle *bonheur,* du moins on doit le présumer à l'imprévoyance qui semble être leur caractère particulier. Ils ne redoutent ni fatigues, ni dangers; mais les soins qui servent à prevenir les accidens et qui sont si désirables, surtout dans une profession où tout est péril leur sont presque inconnus.

En général les bâtimens de l'Amérique Septentrionale sont d'une grande solidité et l'usage d'éviter les œuvres mortels y ajoute beaucoup.

Cependant les bois de construction sont loin de valoir dans cette contrée ceux d'Europe qui durent le double.

Les bâtimens Amériquains marchent bien, mais ils sont mal gréés et les armateurs ont l'opinion insensée que le refus de plusieurs choses utiles et mêmes nécessaires est une économie.

Les français sont toujours effrayés de l'insouciance où l'on est dans ces bâtimens par rapport au feu. L'on en use sans précaution ainsi que de lumière et dans le lieu où couche l'équipage il y a constament une lampe qui brûle tant qu'il fait nuit.

Les Américains sont assez jaloux d'avoir la chambre de leur navire très propre et très décorée. Des glaces, des tableaux, des rideaux, quelques meubles d'un bois propre et même de *mahogany* un joli poêle en cuivre et quelquefois des tapis de pied en font l'ornement qui disparaît du moins en très grande partie pendant la traversée, car c'est une coquetterie des ports; on est cependant choqué d'appercevoir dans cette chambre un trou pratiqué pour satisfaire des besoins que l'odorat redoute et qui est placé près des fenêtres à stribord. La propreté blâme ces usages et son peu de commodité fait toujours désirer des bouteilles.

Pendant leur navigation les Américains sont loin d'avoir surveillance nécessaire pour estimer leur route. Le lok est rarement jetté, et comme les timoniers se règlent presqu'avec tous les vents plus sur la Voilure que sur le compas, que l'habitacle n'est pas toujours éclairé et qu'on ne marque la direction du chemin que par estime, puis qu'on n'a ni horloge de sable, ni cloche, une erreur considérable en longitude peut et doit être en quelque sorte l'effet de tant de négligences. Nov. 1793 19-30

Les Américains qui reviennent d'un lieu quelconque dans leur patrie, prétendent avoir un redressement certain de leur longitude dans ce qu'ils appellent le golphe. C'est un courant imprimé par le golphe de la Floride et dont les effets sont, à les entendre, et d'après le célèbre Franklin, extrêmement sensibles. On les éprouve encore, selon eux, à une petite distance de la Sonde et ils portent dans le nord-est ou dans le Sud-ouest. Mais je puis attester que rien n'est moins assuré que ce renseignement, et que j'ai vu des Américains parler à plusieurs reprises du passage du golphe, se contredire entre eux et des pêcheurs de baleine n'avoir à cet égard que des notions aussi imparfaites que celles des autres.

Une indication plus sûre c'est l'altération de la couleur de l'eau qui depuis plus de 40 lieues avant le fond dans certains points passe successivement de la nuance du bleu foncé à celle du verd d'eau le plus tendre. Elle se fortifie encore de la vue de plusieurs oiseaux qu'on n'a pas apperçus en traversée et parmi lesquels on distingue un oiseau bien plus gros que la mauve qui a tout le corps blanc les deux bouts des ailes noirs et un bec jaunâtre appellé Ganett par les Américains, des goëlands et des mangs; ils s'écartent peu de la Sonde.

D'autres indices fortifient encore ces premiers, tels

Nov. 1793 19-30 sont des morceaux d'osier ou de bois léger, des fragmens de paille, etc.

La nourriture ordinaire des marins Américains est du bœuf salé et du biscuit. L'une et l'autre sont d'une belle et d'une bonne qualité. Le bœuf est ferme et rouge. Semblables aux Anglais, les Américains en consomment plus que de pain. Cette vie frugale est commune aux officiers comme aux équipages et c'est un fait rare à bord d'un bâtiment Américain que d'y avoir des vivres frais. On y mange à 4 repas. Le 1er est le déjeuner vers 7 ou 8 heures du matin, le dîner entre midi et 2 heures, le 3ème le goûter à 6 heures et le souper vers 8.

Le 1er repas est toujours accompagné de thé et c'est cette feuille aimée à la passion par les américains qui fait tout l'apprêt du 3ème. Le bœuf salé, du beurre, des oignons, du fromage et des pommes de terre font les frais du reste, et il est assez commun que dans les intervalles des repas et même la nuit, les Officiers reviennent à ces mets simples.

La boisson ordinaire est l'eau que le bœuf salé fait désirer. Quand on a du Rhum on en met dans le thé et l'on s'en sert aussi pour animer un peu l'eau. L'équipage lui-même use largement de thé dans lequel le Sucre n'est point épargné.

L'imprévoyance américaine se montre d'une manière quelque fois douloureuse dans les mauvais vêtements des matelots. Sans police à cet égard, ils dépensent leurs gages à terre, sans songer qu'en d'autres instans, les intempéries de l'air et l'inclémence des saisons leur feront regretter, mais trop tard, de n'avoir rien de propre à les défendre du froid et plus encore de l'humidité pénétrante qui les tourmente lorsqu'ils sont obligés de coucher avec du linge mouillé.

Il n'y a [à] bord des bâtimens Américains aucun acte

de culte extérieur. On y distingue néanmoins le dimanche, parce qu'avec du beau tems, on fait un peu de toilette et qu'on s'abstient des petites occupations que la nécessité ne commande point. Les plus dévots lisent des chapitres de la bible. Nov. 1793 19-30

Des traits principaux du caractère Américain, je répéterai souvent que celui de l'imprévoyance est le plus dominant. Au lieu de prévenir mille petits désagrémens que le peu de soin enfante à bord, soit à l'égard de la rupture des ustenciles par le roulis, ou à la perte de certaines provisions, soit encore pour mille autres objets du même genre on attend que le mal soit fait pour chercher les moyens quelquefois inutiles de le réparer. La leçon du jour est perdue pour le lendemain, comme l'avait été celle de la veille.

La traversée de France à l'Amérique du Nord est presque toujours longue et pénible, parceque les vents du Sud et de l'Ouest, les plus généraux de l'univers sont très dominans sur la côte du continent dont ils éloignent. Les marins Américains ne parlent qu'avec crainte de la latitude des Bermudes et plus encore de celle du cap Hatras situé à 35 degrés.

Il serait bien salutaire que ces appréhensions s'augmentassent de celle de passer au nord des Açores où plusieurs d'entre eux vont obstinément, en revenant d'Europe chercher des tempêtes bien aussi redoutables que les rochers des Bermudes et les haut-fonds du Cap-Hatras.

Une manie de ces marins c'est de se croire plus habiles que les marins français. Les précautions attentives de ceux-ci leur semblent une sorte de pusillanimité et il leur paraît trés simple par exemple de manquer de Vivres à la moitié d'une traversée dès qu'elle ne peut pas être comptée parmi celles qui sont courtes. C'est surtout aux caboteurs que le génie américain inspire une

Nov. 1793
19-30

étonnante sécurité sur ce point et il n'est pas d'un rare exemple qu'on les trouve sans compas au large où un gros tems les a poussés et qu'ils courent après un bâtiment pour quêter sa longitude et sa latitude.

Il y a à bord des Américains une trés grande subordination envers le Capitaine. Les matelots sont conduits avec fermeté et leurs écarts sont punis quelquefois même avec sévérité. Cette dépendance très marquée et très remarquable chez un peuple libre n'empêche pas que dans la manœuvre le Capitaine ne travaille lui-même ainsi que les officiers qui portent le nom de *mate* (maître) et qu'on distingue entre eux par 1er mate, 2e mate, etc. Les circonstances de ma traversée du Havre de Grâce à l'Amérique Septentrionale, m'ont mis à portée de vérifier ce que je viens de détailler et que d'autres rapports et l'observation confirment.

Je m'embarquai, comme je l'ai dit, le 9 novembre 1793 à 2 heures après midi sur le brick Américain La Sophie de portland, Capitaine George Lowther, du port de 180 tonneaux, construit depuis deux ans et revenant de son 2e voyage en France. Ce bâtiment avait Mr. George Lowther, Capitaine; Rubens Howland, 1er mate; Francklin, 2e mate; Boatsman; Mathew, surnommé par nous Cadet Roussel; Tom, Charpentier; Grum; Dutchman; Ned (Edouard), Cuisinier; David, mousse.

En passagers nous étions Moi, ma femme, mes 2 enfants, Mme Dupuy, ma sœur, ses 3 enfans, Riene, leur domestique, Mr Baudry Deslozières, mon beau-frère, sa femme, sœur de la mienne, leur jeune fille Eléonore, et Adelaïde leur domestique, Mademoiselle de Marle, leur amie, Mr Goynard, ancien capitaine de navire de St. Malo, et M. Brière, jeune habitant de la Martinique, fils d'un de mes amis.

Nous composions donc le nombre de 16 passagers

et nous étions en tout 26 personnes à bord. Le taux du passage était de 15 livres sterling ou 375 francs, sans le vin, en exceptant toutefois celui des domestiques qui n'était que d'environ les 2/3 de ce prix (250 francs). Déc. 1793

Nous eûmes depuis la sortie de la Manche jusqu'à l'ouest des Açores (Azores) où nous arrivâmes vers le 2 Xbre (23ème jour de traversée) et où nous parlâmes à une goëlette venant de Liverpool, un tems aussi propice que la saison permettait de l'espérer, mais notre capitaine avait, pour notre infortune l'opinion que le passage dans le nord de ces isles accourcit les traversées de France à l'amérique du nord. 2

Dès le 3de Xbre nous commençâmes à éprouver des coups de vent dont aucun des passagers (Mr Goynard excepté) n'avait l'idée. Ils vinrent lorsque la plupart d'entre nous commencions à nous familiariser avec un élément dont les épreuves sont si douloureuses. 3

Il régnait parmi nous une gaieté qu'animait encore le violon de mon fils, âgé de onze ans, qui trompait quelquefois nos ennuis; l'espoir d'une courte traversée que dans notre ignorance nous ne croyons pas devoir durer plus de cinquante jours (quoique Mr Goynard nous parlât à chaque instant de celle de 96 jours, qu'il avait faite au mois d'Octobre 1792, commandant le paquebot de l'Orient à New-York), nous aidait à supporter les désagrémens plus ou moins nombreux d'un voyage par mer.

Nous parlâmes à un navire nommé *The Jewel* (le Joyau) venant de Faro en portugal et allant à Baltimore. 5

La mer vint par le Capotin jusque dans mon lit. 8

Parmi les désagrémens dont je viens de parler plus haut, nous en avions déjà senti un que le mauvais tems ne fit qu'augmenter. Comme l'embarquement de nos volailles avait été fait au Havre huit jours avant notre

Déc. 1793 départ et que les Américains peu accoutumés à en avoir dans leurs voyages, ne sont rien moins qu'intelligens dans les soins que la conservation de cette précieuse ressource exige, ces animaux avaient été entassés dans des cages mal défendues des rigueurs de la saison et où la pluie les accablait. Nous expérimentâmes avant notre départ les fâcheux effets de cette méthode par la perte de plus de 80 volailles de toute espèce ce qui formait environ un tiers de ce genre de provisions. Le mal ne fit que s'accroître pendant le voyage et dès le
13 13 X^bre^, 35^e^ jour nous n'avions plus de volailles quoique depuis quelques jours on en tuât moins ou même qu'on les fit alterner avec d'autres provisions.

Les dindes furent ceux qui résistèrent le plus, mais leur maigreur attestait combien ils avaient pâti.

Nous avions pris l'usage de manger 3 pièces de volailles par jour. Elles étaient ou bouillies ou mises en ragoût. Ce ragoût consistait à les faire cuire dans le four de la cambuse, au moyen d'une espèce de tourteau en quarré fait de fer blanc. C'est à ce mets que le cook employait tout son savoir. Américain aussi, il s'était engagé lors du départ du navire de Charles-Town, au choix du Capitaine pour Calfat ou pour cuisinier. Je ne sais à quelle heureuse épreuve le capitaine l'avait soumis pour préférer de lui donner le dernier titre, mais il me le vanta beaucoup au Havre. Je suis tenté de croire que l'examen d'un capitaine Américain en matières de cuisine n'est pas sévère, autrement il faudrait croire que les talens sont très capricieux, car Ned ne nous offrait dans son chef d'œuvre qu'une de ces pièces dont une gargotte un peu achalandée n'eût pas voulu faire courir le risque à sa réputation. Il était de sa personne d'une insigne malpropreté. Un ulcère malin à l'une de ses jambes, le faisait marcher difficilement et le rendait si peu apte à se mouvoir qu'il laissa

faire au feu assez de progrès dans la cambuse pour nous causer de justes allarmes. Déc. 1793

Nous avions des bettes-raves, elles nous étaient tout à-la-fois agréables et utiles, mais elles disparurent presqu'aussitôt que les volailles. Les oignons jouèrent alors un rôle capital. Mr. Goynard à qui la profession de marin français, de fréquens voyages de pêche à terre neuve et plus encore au palais extrêmement exercé inspirait plus d'horreur qu'à tout autre pour notre genre de vie, proposa de faire la soupe à l'oignon. Elle fut accueillie avec joye par presque tout le monde et devint propice à la santé de plusieurs d'entre nous parmi lesquels je me cite par reconnaissance, puisque depuis cinq semaines je prenais à peine un peu d'alimens et que la ressource de l'air que j'allais respirer tous les jours sur le pont m'était désormais ravie par le mauvais temps.

Le poêle de la chambre où l'on n'avait fait du feu 15
que le 1er soir de notre départ devint notre cuisine. Il était impossible depuis les grosses mers de rien tenter à la cambuse sur le pont à cause du roulis qu'on éprouvait d'une manière très fatigante dans la Sophie et par ce que les lames venaient couvrir fréquement les diverses parties du gaillard, que le 8 elles avaient inondé mon lit et que le 15 elles avaient emporté les passavents de l'arrière. Cependant dans les jours moins pénibles on y allait encore pour faire bouillir du Riz, pour y préparer même la soupe à l'oignon ou la *turlutine* espèce de soupe employée à la pêche de terre-neuve et composée de biscuit cuit avec de la graisse de bœuf salé; mais ces rares tentatives étaient traversées par les tracasseries sans doute jalouses du cook qui voulait jouir sans partage de sa cambuse, ne fut-ce que pour y faire bouillir le bœuf salé devenu l'unique objet du savoir de ce célèbre cuisinier. Il avait cependant

Déc. 1793 15 été contraint quelquefois de souffrir la concurrence avec le capitaine lorsque celui-ci préparait des *Puddings* ou des ricepounds. Quelques œufs mis au nombre des provisions du bord, de la farine, ou du riz, et des raisins formaient ce régal. De l'eau de fleur d'Orange embarquée comme un préservatif de maux de nerfs et une petit phiole des 4 épices, appartenant au très prévoyant Mr Goynard, y ajoutaient infiniment, mais nous vîmes encore s'anéantir successivement tous ces ingrédiens et déjà bien longtems avant notre arrivée il ne restait plus à bord de tout ce qui s'employait dans un pudding que de la farine de froment.

La stomachique et restaurante soupe à l'oignon perdait chaque jour de son mérite depuis qu'il avait fallu calculer sur la durée de cet utile légume. Ceux qu'on aurait rejettés dans des tems prospères étaient au moins disputés à la corruption et la jeune feuille de leur pousse servit longtems à les suppléer en partie. Mais nous avons vu aussi disparaître cette ressource.

Mr Goynard toujours ingénieux contre la faim s'était rappellé ces crêpes qu'on mange en Bretagne et grâces à une petite poêle à frire que j'avais eu l'inspiration d'embarquer nous vîmes naître cette friandise. C'en était une en effet dans notre pénurie, lorsqu'on pouvait y mettre du Brandy, un peu des quatre épices, des œufs et que du sucre procuré à foison par nos provisions particulières flattait le goût créol. Les œufs y manquèrent les premiers, puis le Brandy, puis les 4 épices, ensuite l'huile qu'on remplaca quelque tems par du beurre qu'on dessalait. Le sucre consolait à peu près tout le monde. L'expression *tout le monde* n'est point hasardée, puisque Mr Goynard, aidé quelque tems après par mon neveu Dupuy, qu'il avait formé dans l'art heureux et même difficile à bord de retourner une crêpe dans la poêle, et postérieurement encore par le

Capitaine, faisait assez de crêpes pour que chaque passager en eût plusieurs et pour qu'on en envoyât même à l'équipage ou du moins au timonier, jusqu'au Cook dont le zèle à fournir un peu de bois était récompensé par cette rétribution. Le sucre, je le répète, y était prodigué comme s'il n'eût jamais dû finir mais de fréquentes soirées de 4, 5 et même 6 douzaines de crêpes firent manquer à son tour cette provision si agréable et celle dont la privation a peut-être été la plus douloureusement sentie. Déc. 1793

On s'imaginera aisément que le poisson qu'on désire même dans les plus belles traversées, était souvent l'objet de nos vœux. Mr Goynard crut que l'indolence Américaine pourrait être vaincue par l'appât d'une récompense. Il promit de donner à l'équipage une gourde pour chaque poisson de 2 pieds de long qu'il prendrait et le double pour celui qui en aurait trois. Le Capitaine, s'engagea même en dressant une proclamation qu'il fit mettre au pied du grand mât et qui prévenait l'équipage que ses soins ne seraient pas sans fruit, mais la promesse fut dédaignée, Mr Goynard voulut tendre une ligne, mais il n'y avait point de hameçon pas assez de chandelles pour en sacrifier à cet utile usage, et d'ailleurs le tems fut si mauvais qu'il n'a guère été propre à nous procurer du poisson. On a eu la vue de quelques marsouins, de quelques dorades, un jour celle d'une tortue, d'autres celle de plusieurs souffleurs. 16-31

Nous parlâmes au brick *Le Lively,* il comptait 58 jours de traversée, nous n'en avions encore que 54. Jan. 1794 1

Nous avions compté 73 jours depuis celui de notre départ et comme la funeste connaissance de l'avenir a été heureusement refusée à l'homme, nous croyons toucher au terme de nos peines lorsque le 21 Janvier nous engageâmes le Capitaine à sonder. Les Contes

Jan. 1794 sur le golphe de la Floride qu'on nous avait fait traverser, une altération réelle dans la couleur de l'eau excitaient notre impatience que la Sonde ne servit point.

22 Le 22, les incrédules de la veille partagèrent l'attente, mais cela ne fit qu'augmenter le nombre des mécontens.

23 Enfin le 23, nous trouvant, au moment de l'observation du midi, un peu au nord de la latitude de Sandy-Hook on sonda encore. On croyait si fermement qu'on devait être sur le fond que la main du sondeur en reçût l'impression comme la commotion électrique, elle se communiqua à tout le monde, mais la vue du plomb rendit tous les observateurs confus; on blasphéma contre le golphe, contre l'eau verte (green water), contre les mangs [?], oiseaux vus la veille, mais bien plus encore contre le vent qui changea et qui nous commanda de courir vers le sud.

24-31 Dix jours entiers à compter de ce moment nous fûmes les jouets d'un coup de vent. Nous vîmes mettre 18 fois pendant le mois de Janvier les sabords de la chambre (dead lights). C'est-à-dire convertir l'espace très borné de notre habitation en une sombre prison. Le chandelle était consommée ou l'on en conservait une très mince provision, pour le tems de l'attérissage, de manière que l'on n'était plus éclairé que par une lampe d'huile à brûler formée d'un gobelet et dont la lumière inégale et vacillante qui nous égarait le soir et dans les journées à sabords était encore éteinte quelquefois par les grands tanguages.

L'air comprimé de notre petit repaire était encore épaissi par la fumée du poêle qui était sans issue lorsque les sabords étaient fermés et que le vent qui venait du capot la retenait captive. Le mal augmentait jusqu'à devenir insupportable lorsque le Capot lui-même était fermé ce qui n'arrivait cependant qu'après l'avis réitéré

de quelques portions de lames qui ne rappellaient que trop bien qu'on avait négligé de le clore. Jan. 1794 24-31

On éprouve rarement nulle autre part deux sensations aussi douloureuses et aussi contradictoires que celles que nous ressentions alors. La faim nous disait qu'il fallait manger, malgré la fumée et nous pleurions à chaudes larmes pendant qu'on préparait de quoi tromper la faim, car il n'était pas question de la satisfaire. La fumée nous étouffait dans nos cabanes ou nous enchassait lorsque le roulis et l'obscurité nous auraient rendu leur séjour moins pénible que tout autre.

Ce fut durant ces dix jours de grands tourmens que nous nous trouvâmes privés de toute liqueur spiritueuse. Le Brandy du Capitaine avait coulé dès les Açores par le peu de soin à garantir du roulis les grands flacons où il était dans des caisses qu'on connaît, le reste était bu. Ma sœur et Mr Goynard qui seuls ne pouvaient pas se passer de vin en avaient embarqué outre quelques bouteilles qu'avait le Capitaine qui oublia, en le sablant avec la compagnie, qu'il s'était obligé à en fournir à Mr Brière pendant toute la traversée. La provision de Mr Goynard aurait pu non pas satisfaire mais consoler un Breton, si sa générosité et l'espoir d'une traversée ordinaire n'avaient pas servi de base à ses calculs trompeurs. Chacun désirait un restaurant, même ceux qui avaient été forcés par économie de croire que l'eau suffisait en traversée, même moi qui ne buvant jamais que de l'eau avais pensé qu'elle me suffirait comme à terre. Nos estomachs étaient délabrés, l'eau avait un peu d'odeur et très souvent un goût désagréable.

On parlait avec chagrin de la recontre du brick Le Lively de New Berry port que nous avions trouvé le 1er Janvier venant de Lisbonne et ayant déjà alors 58 jours de traversée. Nous nous ressouvenions aussi du navire Le Joyau (The Jewel) américain allant de Faro

Jan. 1794 24-31 en portugal à Baltimore, que nous avions trouvé le 5 Xbre mais ce n'était pas des regrets qu'il nous fallait et le vin de portugal était loin de nous. Je savais, que Mr Longuemare de la Salle, négociant du Havre, passager sur le Sussex, avait embarqué environ mille bouteilles de bon vin à notre bord, et nous formâmes le projet de nous en procurer une caisse après avoir encore compulsé le connoissemen, notre situation, la connaissance personnelle que j'avais du caractère extrêmement obligeant de Mr Longuemare et dans tous les cas l'obligation de payer le vin, tout rendait ce plan adoptable. Je le proposai au Capitaine qui se défendit par la crainte de se compromettre. Il fallut faire avec lui l'office d'homme de loi, parcourir un petit imprimé des loix maritimes du congrès qui dissipa ses craintes, puisqu'elles permettent de toucher à la cargaison en cas de détresse et que notre détresse était avérée.

Ce n'était pas assez encore que ce concours de volontés, le gros tems empêchait d'ouvrir la calle et lorsqu'un instant propice le permit il fut impossible de découvrir une seule des 40 caisses de vin de Mr Longuemare. Jamais nouvelle ne répandit plus de tristesse. On projeta une nouvelle recherche, mais l'inutilité de la première était un fâcheux augure et le Capitaine paraissait n'y plus penser.

Fév. 1794 1-3 Nous essuyâmes un coup de vent qui s'accrut le lendemain, et nous fit mettre les sabords, dans la grande chambre.

Je dois citer le 3 février parceque peu après le lever du soleil et pendant plus d'une heure nous vîmes venir avec une grosse lame du sud-ouest quoique le vent ne soufflât point alors de cette partie d'innombrables myriades de poisson de toutes les espèces parmi lesquels il y en avait d'environ six pieds de long. Ils semblaient dans un état d'agitation, et presque emportés

par la mer qui en était pour ainsi dire animée et solidifiée tout à la fois. Lorsque le bâtiment s'abimait entre deux vagues les poissons qui étaient de chaque côté menaçaient de nous engloutir et lorsque le flot les abandonnait, ils restaient à sec dans une épaisseur de plusieurs toises et glissaient les uns sur les autres avec fracas. Quel spectacle prodigieux! il ne s'effacera jamais de ma mémoire. Je ne sais quel rapport cet événement peut avoir eu avec le tems que nous éprouvâmes dans la soirée du lendemain, mais jamais tempête ne fut plus horrible. Le vent souffla du sud-ouest avec une effroyable violence et à la cape à sec, le vaisseau souffrit pendant huit heures une tourmente dont le bruit seul aurait suffi pour étonner l'âme la plus courageuse. Il en resta la crainte de voir du poisson parceque chacun redoutait un nouveau présage. Fév. 1794 1-3

J'étais sur le pont le 3 février au matin, considérant les innombrables poissons dont j'ai déjà parlé lorsque Mr Goynard vint me prier de déterminer le capitaine à une deuxième perquisition, moi qui parlais anglais et dans lequel le capitaine avait de la confiance. Jamais service de la plus haute importance ne fut demandé avec un ton plus persuasif et plus pressant. Mr Goynard n'avait plus son embonpoint fleuri, il avait combattu contre la faim avec courage, mais l'affreuse nécessité de ne boire que de l'eau étonnait son âme et avait déjà changé ses traits.

Echauffé par cette prière, je l'adressai au Capitaine; on se mit en quête du Vin; mais encore sans succès. Le Ciel ne voulut cependant pas nous livrer au désespoir et nous fit rencontrer des paniers de liqueur chargés par Mr de la Motte, négociant au Havre et consul Américain. Le Capitaine proposa d'en prendre un. Il fut ouvert et les 44 bouteilles qu'il contenait furent partagées entre lui et les passagers.

Fév. 1794 Quel assaisonnement que le besoin! Jamais nectar ne fut trouvé meilleur que cette boisson qui n'était que de la plate eau-de-vie où l'on avait réellement mêlé une petite quantité de la liqueur dont l'étiquette portait le nom. On en but par nécessité, j'ai presque dit par régal. On s'offrait réciproquement de sa bouteille et l'espérance sembla renaître avec les forces. On prenait de la liqueur avec le thé où elle tenait lieu de sucre, ainsi que dans les crêpes. Elle nous donnait le moyen de supporter un nouveau malheur celui d'avoir été reduits le même jour à une bouteille d'eau par personne pour chaque 24 heures.

Je ne fus pas étranger à la liqueur et si je l'avais aimée j'aurais pu me consoler avec elle du chagrin de voir une caisse qui renfermait des matériaux de mes ouvrages, et qui arrivée trop tard à bord pour entrer dans la cale, avait été mise dans l'entrepont gâtée et mouillée au point d'endommager mes papiers, des gravures et des dessins. Il faut avoir des entrailles d'auteur pour savoir tout ce qu'une pareille vue a de désolant, et si j'avais eu des doutes sur ce qu'une longue et fatiguante traversée a d'influence sur la sensibilité, j'aurais su par là qu'elle résiste aux plus fortes épreuves. Je recueillis mes matériaux comme je pus et il en est qui attesteront toujours combien ils ont souffert.

4 Nous éprouvâmes une horrible tempête dans la soirée, nos sabords étaient posés et notre capitaine malade. Tandis que nous étions dans les horreurs de cette soirée un violent coup de mer nous frappa à babord vers l'arrière. Nous nous crûmes submergés; la mer hurlait pour ainsi dire et le bruit des grosses cloches que produisait celui des flots retentissait à toutes les oreilles.

Dans ce moment je sens dans ma cabane qu'un corps

long et pesant y est lancé du côté gauche. Ce corps je le reconnais pour celui d'un être vivant. Je m'écrie aussitôt *qu'est-ce qui est là?* une voix me répond *c'est moi papa!* en effet c'était ma fille. De chaque côté du navire il y avait deux rangs de Cabanes l'une sur l'autre et séparés par un intervalle ou passage. Du côté intérieur devait être par conséquent deux cabanes dont ma femme aurait occupé l'une et l'autre au dessus ou au dessous l'aurait été par moi. Mais au lieu de cette disposition nous préférâmes de ne faire qu'une cabane et demie des deux et de destiner le reste à nos aménagemens. Fév. 1794

Mais sur le bord externe vers la mer les deux cabanes étaient restées. Celle d'en bas était occupée par mon fils et celle d'en haut plus élevée que la nôtre par ma fille. C'est de là que le coup de mer la jetta sur moi mais avec une telle justesse que ni elle ni moi nous ne nous fîmes aucun mal, tandis qu'elle aurait pu être tuée et me donner la mort. Notre chère Amenaïde passa le reste de la nuit avec nous dans notre cabane et une partie du 5.

Au nombre des plus horribles tempêtes de ce jour-là, il faut compter le décret de la convention qui abolit *subitement* l'esclavage dans les colonies.

Du 6 au 10, nous eûmes, à quelques petits intervalles près, les mêmes jours que ceux de la fin du mois de Janvier. Ensuite le tems devint moins rigoureux, le 11 nous reçûmes une pluie copieuse dont les eaux furent recueillies avec soin; soit qu'elle fût trop chargée de matières électriques, soit que sa légèreté fût mal appropriée à notre mauvaise santé elle éprouva presque tous ceux qui la burent crue et qui la trouvaient avec raison, bien supérieure pour le goût, à celle de la ration. Les uns vomirent, les autres eurent des coliques, d'autres enfin furent dévoyés. Je fus dès le 12 au nombre de 6-12

Fév. 1794 ces derniers. Après les vives douleurs de la constipation, état presque général de ceux qui voyagent par mer et à laquelle je suis toujours très sujet, il était affligeant d'éprouver des étreintes et une évacuation qui amène la prostration des forces. D'ailleurs quel régime peut-on tenter lorsqu'on est réduit à l'eau, au biscuit et au bœuf salé? J'avais heureusement une poudre stomachique spécialement destinée aux relâchemens produits par les eaux très vives, comme celle de la Seine et aux débilitations d'estomach, que l'on a décorée du nom de poudre de St. Germain du nom de cet homme dont la singularité a été très connue et qui égayait sa vie joviale par le récit d'aventures auxquelles il donnait plusieurs siècles, prétendant presque, comme Pythagore, qu'il avait assisté au siège de Troye. Cette infusion et l'usage d'un moyen auquel un préjugé puérile fait préférer la mort par un Américain et un Anglais, et dont l'instrument même, s'il était apperçu par eux, leur causerait un grand scandale, adoucissait mes coliques, en éloignait quelquefois les retours et ont sans doute assuré ma conservation menacée par ce nouvel incident dont je fus le plus maltraité et qui m'accabla durant plus de quinze jours.

14 Le 14 février, nous comptions 97 jours de passage et jamais nous ne nous étions trouvés aussi sud par la latitude et étant alors par 34 degrés. Depuis le 21 Janvier nous n'avions pas cessé de perdre en longitude, car si nous avions des momens où nous tentions de remonter au nord, la bourrasque nous ramenait bientôt, dans le sens contraire, et nous avons été 5 ou 6 fois au moins par la latitude du Cap Hatras dont l'effroy est, comme je l'ai dit, si grand pour les Américains qu'ils le redoutent peut-être plus encore que les Bermudes. Nous ne savions pas si nous étions à l'abri de ce dernier danger et tout était chagrin et inquiétude.

On commença le même jour 14 à nous faire concevoir la nécessité d'une relâche à Charleston, ce qui s'accordait mal avec les projets de plusieurs d'entre nous, mais les variations mêmes qui nous portaient du Septentrion au midi ne nous donnaient pas plus à espérer d'un côté que de l'autre et il nous était difficile de juger dans quel point des coups de vent fréquens des capes sous la grande voile et même à sec nous avaient portés d'autant que nos marins américains revenaient encore de tems en tems à leur golphe de la floride. On s'apperçut le soir au lever de la lune qu'elle était en éclipse. On recourut à l'almanach qui en annonçait une totale pour Paris. Le tems avait été assez beau tout le jour, et dans l'après-midi nous avions été sur le pont égayer notre vue de l'aspect de plusieurs souffleurs (gramperus). La nouvelle de l'éclipse nous y ramena. La différence de latitude ne nous en laissa voir qu'une partie. Je me servis des détails pour Paris, de la latitude observée à midi et de mon excellente longue vue pour hasarder quelques calculs dont je déduisis notre longitude arrivée à midi à 70 degrés 0′8″ 45‴ du méridien de Paris. C'était une situation fort éloignée après tant de souffrances, mais elle nous mettait à l'ouest des Bermudes et c'était plus que nous avions osé espérer. Je mis à l'heure de mon observation une bonne montre que j'avais et j'anticiperai un peu ici pour dire qu'à la vue de la terre celle ne se trouva qu'à une erreur de 12 lieues 1/2 en avance. Fév. 1794

Presque tout le monde m'avait érigé en bon astronome, parce que je faisais espérer une arrivée prochaine. Les 2 journées du 15 et du 16 confirmaient cet espoir mais le soir du 2me jour le gros tems nous reprit. La nuit fut très agitée et elle nous fit connaître des inquiétudes nouvelles. 15-19

Les coups de vent des Açores avaient rompu notre

Fév. 1794 *soubarbe* cordage préservateur de toute la mâture parcequ'il maintient le mât de beaupré qui en est lui-même la clef. Par un de ces hazards heureux dont nous avons fait plus d'une épreuve, nous eûmes une journée propice pour réparer cette perte. La soubarbe étant dans notre brick portée sur le taille-mer il ne restait rien pour en poser un autre au moyen de ce que cette pièce avait été emportée par la mer. Il fallait faire un trou pour la nouvelle soubarbe et suppléer jusqu'aux outils. Le 1er *mate* américain de 22 ans, vigoureux, plein de zèle, fit un appareil, et perça ce trou ayant une partie du corps dans l'eau à presque tous les tanguages. Mais cette nuit ce fut la barre du gouvernail qui se rompît vers 3 heures du matin. Comme les coins qui auraient pu contenir le gouvernail lui-même après cette rupture avaient été déplacés et usés antérieurement sans qu'on prît la peine d'en avoir d'autres, le guide du vaisseau éprouva d'horribles sécousses. Le bâtiment abandonné à l'impulsion d'une mer affreuse, reçut les vagues des deux côtés. Un roulis effroyable menaçait la mâture et jamais les craintes pour elle n'avaient été aussi fondées. Notre gréement déjà vieux avant notre départ n'avait pas cessé de recevoir des atteintes et son état était si allarmant alors que sans avoir de grandes connaissances en marine on s'appercevait que les mâts étaient mal garantis par lui. Il fallut demeurer plusieurs heures dans cette pénible position pour qu'on pût réparer la barre qui fut si mal refaite, que dès le lendemain elle cassa de nouveau. Cette deuxième fois il faisait heureusement jour, on avait fait des coins et nous n'eûmes pas les mêmes terreurs. Aussi la raccommodage fut-il tout à la fois plus court et plus durable que le précédent.

22 Nous arrivâmes au 22 février par de nouveaux coups de vent. Notre courage s'affaissait. Nos santés

s'altéraient plus que jamais et Mlle de Marle, l'une de nos passagères, malade avant même de sortir des jetées du Havre et qui n'avait pas cessé de vomir, était reduite à une extrême faiblesse. Fév. 1794 22

Privée en quelque sorte d'aliment, parce que quelques tablettes de bouillon embarquées par le prévoyant Mr Goynard et coupées sur la fin même en huit, étaient épuisées, elle menaçait d'une fin prochaine et il était plus d'un d'entre nous qu'un séjour prolongé à bord menaçait plus ou moins du même sort.

Nous étions fatigués d'entendre parler tantôt de New-York, tantôt de Charlestown et cette incertitude même nous effrayait. On crut donc indispensable de faire au Capitaine une espèce d'exposé de notre traversée que terminerait une instante prière d'aller à la première terre que le vent nous ferait trouver. Comme il fallait que ce tableau fût traduit en Anglais pour le Capitaine, je fus chargé de la rédaction et de la traduction. Je lui peignis tout ce que nous avions souffert, l'inclémence de la saison, la perverse obstination des tems contraires, les fatigues continuelles qui avaient éprouvé sa santé, celle de ses officiers et de son équipage. Je lui exprimai ce que nous faisait ressentir la privation d'alimens, celle de sommeil, peut-être le premier de tous les alimens, le manque d'air dans nos cabanes où l'eau se faisait cependant jour dans les gros tems pour ajouter l'humidité à nos autres infortunes. Enfin pour donner la derniére preuve d'une misère qui aurait été accablante sans cela, je lui disais que nous étions assaillis depuis quelques jours par le pou de linge, cet insecte hideux qui peint à lui seul tous les genres de malpropreté et d'insalubrité.

Le Capitaine fut touché de cette peinture qui ne lui apprenait cependant rien. Mais il nous observa que le vent même ne nous promettait aucun espoir prochain.

Fév. 1794 Il parla beaucoup des intérêts de son armateur, des risques qu'une relâche ferait courir à sa propre fortune, dans un pays où, selon lui, les propriétaires de navires croyent que le non-succès est toujours la preuve d'une impéritie qu'ils condamnent ou d'un défaut de bonheur qu'ils évitent. Il m'entretint de l'importance d'avoir la réquisition de son équipage pour relâcher, afin que les gages ne lui fussent pas payés dans la relâche ce qui arriverait au contraire s'il le faisait de son propre mouvement. J'observai vainement que l'armateur tranquille à Portland ne devait influer que raisonnablement sur la conservation de notre existence, que rien n'était moins propre à donner la réputation d'habile ou d'heureux à un Capitaine qu'une relâche aux colonies qui nécessiterait un démâtement, qu'enfin son équipage ne pouvait manquer de savoir que les passagers voulaient arriver dans le continent il n'importait où, et pressaient le Capitaine, en conséquence ne serait pas assez imbécile pour faire une démarche qui lui coûterait des gages. Je ne persuadai point. Le Capitaine auquel on ne peut d'ailleurs refuser les plus grands éloges pour l'égalité de son caractère, sa douceur, sa complaisance, pour l'assurance qu'il montre dans le danger parlait toujours de tenir la mer tant qu'il aurait des Vivres, sans remarquer que ce qu'il appellait ainsi et qui fait la subsistance ordinaire d'un marin américain, nous menait à une rapide destruction. Il n'y eut dans cette journée d'autre succès que celui d'obtenir un deuxième panier de la liqueur de Mr Lamotte. Elle était néamoins inférieure à la 1ère et les étiquettes ne nous trompèrent pas à cet égard.

26 Les moindres intervalles dans la rigueur du tems nous servaient aussi à quelques consolations. Une des grandes a été la journée du 26 février dont le calme après 3 jours de furie, a permis de travailler à rem-

placer les lambeaux de voiles par d'autres lambeaux. Nos voiles étaient mauvaises même en partant de France et la qualité de la toile d'une grande voile et d'une misaine (uniques rechanges que nous eussions) avait contribué à nous réduire au plus effrayant état à cet égard. Nos deux huniers surtout peignaient la détresse et dès que le vent était propre à nous faire faire plus de 3 nœuds par heure ils se déchiraient. Pour ajouter à tant d'imprévoyance, il n'y avait pas une seule aune de toile embarquée pour réparer et pas un pouce de fil à voile pour le même usage. Il a fallu que mon fils qui avait apporté une pelote de ficelle pour son amusement en fit le sacrifice, que les passagers cherchassent partout de petits liens des papiers ou des pacquets et effiler la toile qui servait à couvrir un grand cayer où l'on écrivait le journal de la traversée pour rapiécer les Voiles et rendre encore serviable ce qui n'était en réalité que de la charpie. Rien n'était plus effrayant que l'aspect de ce bâtiment de dessus le point où la pourriture et la rupture de différentes parties de son gréement, était évidente et où l'œil perçait de toutes parts à travers les voiles. Ah qu'avec une semblable insouciance on est loin de devoir prétendre à dompter un fougueux élément et à tenir un rang parmi les peuples commerçans. Fév. 1794 26

C'était cependant au milieu de tant de périls et d'incertitudes que nous avions gardé une sorte de sécurité que donnait, il est vrai, la solidité du Corps du bâtiment et celle de sa mâture considérée en elle-même. Jusques dans les momens des plus fortes crises, on entendait du chant, le violon de mon fils ou une conversation que la gayeté accompagnait le plus ordinairement. Enfin on pourrait dire avec vérité que le caractère attribué aux français n'a jamais été plus en évidence que là. Nos peines elles-mêmes finissaient par

Fév. 1794
26

prendre un tour plaisant et le courage n'a jamais abandonné personne. Le Capitaine dont le caractère était fort analogue à cette espèce de confiance dans sa destinée, admirait fréquemment cette résignation enjouée et aimait à répéter que des passagers Anglais ou Américains n'auraient pas été capables de cette fermeté.

Pour tromper nos ennuis j'imaginai dès la mi-décembre de reprendre les leçons d'anglais que j'avais données durant quelques mois à terre, à mon neveu et à mon fils, sans prévoir alors que les événemens leur rendraient cette étude prochainement nécessaire. Mr Goynard conçut alors le désir de s'associer à cette étude qui lui devenait utile et mon beau frère et Mr Brière me composèrent une école complette. Les succès communs, parmi lesquels je compte les miens parce qu'on ne saurait enseigner sans apprendre soi-même ajoutèrent à l'émulation. Elle gagna mes deux nièces dont mon fils fut le maître. C'était une ressource pour tous que cette occupation qui prenait plusieurs heures et je lui ai dû de ne pas périr victime de mon inactivité.

Ma gaieté a fait ensuite ce qui n'a pas été l'ouvrage de mon courage ou de la force de mon tempérament. Nous regrettions les jours ou le trop grand roulis ou les sabords de la chambre nous empêchaient de prendre la leçon d'anglais. C'était un spectacle assez singulier que celui d'un français enseignant des écoliers d'âges très différens une langue qu'il aurait été trop osé de professer devant ceux à qui elle est propre, si l'enseignement n'exigeait pas des connaissances que les marins Américains ont encore moins que d'autres.

Ma fille de son côté s'occupait du dessein et sans faire ici une louange outrée de son goût pour ce charmant talent, je dirai qu'on a peine à croire lors même qu'on en a été le témoin, qu'elle ait pu dessiner une Junon qu'elle a fait au crayon pour le Capitaine

Lowther et qui est restée encadrée dans la chambre de la Sophie où elle a été faite. Fév. 1794 26

La musique était encore une ressource dont nous faisions un usage presque continuel. Ma fille principalement semblait défier la tempête qui faisait taire la guitare de Mr Goynard plus expert à prevoir le mauvais tems et plus capable d'en calculer les effets, ce qui appuyerait jusqu'à un certain point le système de ceux qui veulent que l'ignorance soit un des ingrédiens du bonheur. Il faut ajouter toutefois que la jeunesse elle-même a pour le plaisir un penchant qui se manifeste toujours et qu'elle ignore aussi l'art de se tourmenter de mille contrariétés qu'elle n'apperçoit pas ou qu'elle combat avec une imagination que l'expérience et les soucis n'ont point encore flétrie. Combien de fois n'avions nous pas envié presque tous le sort du jeune et unique mousse que nous avions à bord. Dans sa 14ème année tout était jeu pour lui, il apprenait chaque jour les mots français par centaine. Il riait de tout. Charmé de l'espèce d'aisance que des passagers français avaient causée dans les premiers tems, sa petite gourmandise en savait tirer grand parti. Son travail était plus que quadruplé, mais des objets et des usages nouveaux étaient devenue autant d'amusemens. Il en avait fait un même de l'obligation repoussante de tenir nets des vases que la propreté créole multiplie très maladroitement. On aurait voulu quelquefois (car qui n'est pas un peu injuste) qu'il mît plus de zèle dans ce soin dégoutant, mais la réflexion, sa figure riante, sa qualité de cousin du Capitaine ramenaient malgré des instans d'humeur et il n'est personne qui ait refusé un juste tribut d'éloges à cet enfant qui entendait le français comme sa propre langue et qui le parlait déjà d'une manière étonnante.

La journée du 26 février que j'ai citée comme si

Mars 1794 favorable à nos plus pressantes réparations, nous amena cependant une peine nouvelle. Ce fut celle d'être réduits chacun à 2 biscuits par jour. Il fallut rappeller son courage qui fut fortifié le lendemain lorsque nous eûmes parlé à la goëlette l'Amélie de Boston qui faisait route pour ce port et qui partie de madère seulement depuis 45 jours éprouvait déjà disette d'eau, nous nous trouvions heureux par la comparaison et nous ne regrettions que de ne pouvoir pas secourir d'imprévoyans Américains, dût-il leur en avoir coûté un peu de Vin de Madère que nous aurions bien fêté. Le surlendemain 28 il fit un violent orage et les nuées déchirées par la foudre laissèrent échapper des torrens d'eau dont nous profitâmes avec le dessein de ne l'employer que bouillie et sans doute que notre compagnon de la veille lui aura dû un secours encore plus pressant.

1 Nous comptâmes pour la 4ème fois le dernier jour d'un mois depuis notre départ. Tous les momens étaient longs et les jours fuyaient avec une rapidité que nous ne pouvions nous empêcher de regretter. Le mois de Mars commença, ce mois si redouté des marins à cause des convulsions plus ou moins grandes de l'équinoxe. Nous avions été si souvent trompés dans notre attente que nous redoutions déjà les fureurs de cette nouvelle époque. Cependant la journée était belle et nous avions un tel besoin de sujet d'espérer que nous fûmes à peine touchés d'une opération vraiment déchirante, ce fut le partage publiquement fait le 1er Mars sur le pont entre tous les individus du bord, sans distinction, du biscuit qui y restait. Il en échut 27 3/4 à chacun et il fallait une philosophie exercée pour compter par ses doigts jusqu'où la plus affamante économie pouvait étendre cette ressource. On cacha sa portion comme un trésor, puis, on fut gai et l'on chanta comme à l'ordinaire. Depuis quelques-jours l'intéressant 1er

Mate Hollin le même qui avait mis la soubarbe économisait d'ailleurs notre biscuit en faisant cuire sur les charbons des morceaux de pâte de farine de froment (dont nous avions encore une bonne provision) et que nous avions appellée des gâteaux; leur aspect et leur goût avaient besoin de tout notre appétit pour qu'ils ne rebutassent pas notre vue, notre odorat et notre palais. Mars 1794

Le 2 mars, confiant dans l'altération de la couleur de l'eau, on sonda mais sans fruit. On projetait la recidive pour le lendemain mais un brick de Norfolk venant de St. Barthélemy en 17 jours nous dit qu'il n'avait pas été plus heureux le matin que nous ne l'avions été la veille, on résolut donc d'attendre au lendemain. Il arriva cet instant fortuné, enfin à 5 heures du soir on trouva le fond et au coucher du soleil, on découvrit du haut des mâts, la terre américaine, la terre promise. Nous aurions voulu nous convaincre par nos yeux de son existence que l'on contestait encore mais la nuit arriva et nous laissa du moins une certitude quant à la sonde. Le vent était favorable et nous allâmes enfin nous coucher une fois avec un cœur rempli d'espérance. 2

L'aube du jour nous découvrit la terre à une très petite distance et cette proximité devint elle-même une contrariété parceque les vents avaient passé dans la partie de l'est et que surtout avec notre gréement et notre voilure il y avait à craindre que nous ne puissions pas nous relever de la côte. Mr Goynard qui était monté de bonne heure sur le pont en jugeait ainsi, et usant dans cette circonstance de l'initiative qu'il avait heureusement employée plus d'une fois dans la traversée, soit pour prévenir, soit pour réparer des accidens, il me parla d'engager le Capitaine à éviter par une relâche à Norfolk, les événemens que l'apparence d'un gros tems rendaient probables. Le Capitaine pensa comme lui, mais désira cependant un délai d'une heure 5

Mars 1794
5

et demie pendant lequel il espérait un changement dans le vent. Le terme arriva et à 7 h 1/2 du matin il fut décidé que nous irions à Norfolk en Virginie. Cette résolution, la possibilité d'être à terre le même jour repandirent une joie générale dans tout le bâtiment.

L'âme remplie d'un sentiment consolateur, nous fûmes tous portés, j'entends tous les passagers, par un mouvement unanime à exhaler notre satisfaction par des actions de grâces à l'éternel.

Après en avoir obtenu la permission du Capitaine, comme nous l'avions fait le 17 Mars [Novembre] lors de la sortie de la Manche, nous chantâmes le *te deum* avec une onction qui ne peut être bien jugée que par ceux qui ont éprouvé une traversée comme la nôtre et qui se trouvent enfin au terme de leurs maux.

Nous ne tardâmes pas à discerner l'isle Schmidt (Schmidt's Island) dont nous étions fort proches. Tous les regards cherchaient un pilote-boat, mais en vain. On en désirait un d'autant plus ardemment qu'à l'exception de Mr Francklin, notre 2ème mate et d'un homme de l'équipage nommé Grim, personne ne connaissait la Cheaseapeak, Mr Francklin quoiqu'il soit parent de Benjamin Francklin, mais qu'aucun trait ne faisait reconnaître pour tel, ne réunissait pas toutes les confiances et la correction beaucoup plus que fraternelle donnée à *Grim* une fois par le Capitaine (de 17 février) annonçait assez qu'il ne se reposait jamais sur lui d'aucun soin important. Il fallait manœuvrer pour gagner la rivière. Le vent augmentait, les tems devenait brumeux et il aurait été impossible de doubler ou le Cap Charles ou le Cap Henry. Mr Francklin nous dirigea. Nous découvrîmes le Cap Charles avant midi. Quelques voiles qui nous environnaient nous servaient de guide et nous imitâmes même la manœuvre de l'une d'elles qui quoique à l'arrière de nous porta

tout à coup plus au sud, ce que nous prîmes pour le dessein de s'écarter du fer à cheval (horse shoe) haut fond qui . . .[1] peu après on découvrit le Cap Henry. Il est comme le Cap Charles extrêmement bas et boisé. Bientôt la tour ou le phare du cap Henry devint apparent (Lighthouse). C'est une tour quarrée assez élevée, construite en briques et reblanchie avec de la chaux ce qui la fait appercevoir de loin. Elle est sur la plage et sa blancheur contraste avec le sable un peu rougeâtre, sur lequel elle est assise. Mars 1794 5

Nous n'eûmes point de Pilote et cependant nous donnâmes en rivière un peu après midi, ayant le cap Charles à droite, le Cap Henry à gauche et passant plus près de ce dernier que de l'autre, comme nous l'indiquait la direction d'une goëlette qui se trouvait devant nous. La Brume s'épaississait beaucoup et surtout par intervales et le besoin d'un pilote augmentait. Il en vint 2 ou 3, mais qui destinés seulement à Baltimore s'éloignaient de nous dès que nous avions prononcé le mot de Norfolk. Le Capitaine était très inquiet et nous avions aussi le regret de ne pouvoir considérer la terre, elle dont la vue nous avait manqué durant 115 jours. Elle disparaissait même quelquefois entièrement et les allarmes croissaient alors. Aidés d'une carte française que le Capitaine croyait cependant fautive, parcequ'elle contenait des détails et des avertissemens qu'il n'entendait pas, guidés par la sonde et par Mr Franklin nous arrivâmes vers la pointe de Comfort (comfort-point) à près d'une lieue de laquelle environ et en deçà nous fûmes abordés par un pilot-boat. Tout nous autorisait à croire qu'il nous donnerait un Conducteur, puisqu'étant au delà du point qui forme la route de Baltimore, il ne pouvait appartenir qu'à Norfolk. Nous n'en doutâmes plus en voyant même dans un de ses Mouvemens le nom de ce lieu écrit à son ar-

Mars 1794
5

rière, mais sans nous en dire la raison, il remonta la rivière après avoir su qui nous étions et gagna la pointe de Comfort où étaient mouillées différentes petites barques qui formaient un petit point de vue assez agréable. Il fallut donc continuer à aller comme auparavant avec nos propres lumières que la privation de celles des Cieux rendaient très incertaines. Cette incertitude même nous avait fait perdre assez de temps pour ne pouvoir plus arriver de jour à Norfolk et ailleurs cette dernière partie de la route exigeait encore plus de connaissances locales que l'autre. Il fut donc résolu que nous passerions la nuit à l'ancre dans la rade de Hampton. Après avoir passé la pointe de Comfort nous découvrîmes des Bâtimens de guerre. La vue de 2 vaisseaux, et de 5 frégates dans la rade de Hampton nous persuadèrent que c'étaient encore les 2 vaisseaux et les frégates qui avaient conduit le malheureux convoi du Cap français dans le Cheaseapeak et nous gouvernâmes vers le lieu du mouillage avec cette idée.

En passant nous fûmes hélés par l'une des frégates en anglais. Mr Goynard à qui le Capitaine avait fait prendre le porte-voix, croyant que nous aurions à parler à des français, répondit de nous parler en français. On nous répliqua en anglais aussi mauvais que la 1ère fois, *d'aller au diable* et qu'on ne nous entendait pas. Quelques instans après nous fûmes à l'arrière de l'un des 2 vaisseaux d'où l'on nous parla en très bon anglais.

Comme le vent était fort et que nous passions rapidement, nous crûmes entendre qu'on nous disait de mouiller. La chose en soi n'était pas une contrariété puisque tel était notre dessein, mais le ton impératif nous sembla un acte despotique, et Capitaine et passagers surtout, nous craignîmes d'être dans une escadre anglaise. On croyait bien avoir entendu crier du vaisseau *vous êtes avec des français.* Mais c'était un doute qui ne

nous tranquillisait point. Nous nous attendions à voir arriver à chaque instant une chaloupe pour nous visiter. Mais nous n'eûmes aucune révélation de qui que ce fût. Il fit beaucoup de vent toute la nuit et de la pluie mais le mouillage n'était pas de nature à faire redouter des temps qui ne sont pas très violens et qu'on n'éprouve que dans l'hiver. La rade de Hampton est sur la rive sud de la rivière Jacques (James River). Les Bâtimens de toutes les espèces peuvent y mouiller et même remonter cette rivière jusqu'à l'isle des Muriers (Mulberry Island). Cette rade est à environ 24 Mille ou 8 lieues françaises du Cap Henry. La rivière James a dans ce point une petite lieue de large, de Manière que l'œil se promène sur les deux rives où il ne saisit cependant que des pins interrompus dans quelques petites portions par des abbattis. Hampton est le Nom d'un petit village qui est au fond de la rade. Mars 1794 5

Le lendemain à 7 heures du matin nous vîmes venir un canot à bord portant une flame aux 3 couleurs de France comme l'avaient les bâtimens de guerre eux-mêmes depuis l'heure du lever du soleil. Nous distinguâmes bientôt un uniforme National. Arrivé à bord nous apprîmes que c'était une escadre venue pour chercher les Bâtimens du convoi de St. Domingue. Elle était composée du vaisseau Le Tigre de 80 Canons, Capitaine L'Hermitte, le Jean-Bart de 74 canons, Capitaine Pillet, des frégates la concorde et la sémillante chacune de 40 canons; L'embuscade de — canons; La Charente de — Canons, Capitaine La Brière, et la Normande de — canons, et enfin du Brig Le Papillon. L'Escadre aux ordres de Vaustable était parti de Brest le 26 X^bre^ et était venue mouiller le 10 février à Hampton où elle avait trouver la Charente partie de Rochefort depuis elle mais arrivée le 8. 6

On nous questionna sur la reddition de Toulon dont

Mars 1794
6

il était impossible que nous fussions instruits étant partis du Havre le 9 9bre. On avait cependant cru nous l'avoir entendu assurer en parlant au Jean-Bart la veille au soir. La raison de l'erreur était que l'Anglais qui nous avait fait la question sur Toulon de ce vaisseau, nous ayant semblé dire qu'il fallait mouiller, et lui ayant répondu oui, on avait été persuadé que la nouvelle était constante. Ce n'était pas sans raison au surplus que j'avais trouvé très anglais la prononciation du questionneur qui était un officier Anglais fait prisonnier par l'Escadre sur le navire le Scorpion qui allait porter en Angleterre la nouvelle de la prise de Pondichéry, les drapeaux de cette place et une somme d'argent.

Nous n'avions nous rien à apprendre que nos longues infortunes, et il ne fallait que voir le Bâtiment et les passagers pour en être convaincu. L'officier du Jean-Bart un Suisse volontaire de la garnison qui l'accompagnait, et l'équipage du Canot furent frappés de notre Misère, de notre maigreur, et retournèrent sur le champ à bord du Jean-Bart pour nous chercher des vivres. Notre Capitaine y alla aussi pour tâcher que l'un des pilotes gardés à bord des Bâtimens de l'Escadre nous menât à Norfolk.

Pendant ce voyage qui dura environ une heure et demie nous fûmes encore questionnés par une barque à pilotes qui en portait neuf. Mais qui nous dirent qu'ils avaient affaire et qui allèrent à bord du Jean-Bart. Les provisions arrivèrent elles consistaient en une 20ene de livres de Viande de Bœuf frais, une Dame Jeanne de bon vin de Bordeaux, quelques livres de Sucre rafiné, 30 livres de pain et une demie-livre de chocolat. Je ne chercherai pas à exprimer quelle joie la vue de ce secours répandit. On se jetta avec voracité sur tout, et tandis que Mr. Goynard prenait le costume néces-

saire pour préparer des grillades dans la poêle, on dévorait le pain et le sucre. On partagea les dons avec l'équipage et il donna en échange sa portion de plaisir. Les grillades furent aussitôt englouties que préparés, et les français qui nous avaient si généreusement apporté tant de richesses, jouissaient eux-mêmes du spectacle de notre satisfaction. Elle aurait été parfaite si Mlle de Marle n'avait pas été dans un état de danger réel, état qui avait empiré aux approches de la terre. Nous avions aussi un Pilote tiré de l'une des frégates. Le désir bien naturel d'en profiter, parce qu'il faut connaître le chenal dont les Sables sont mobiles et encore sonder constamment, nous fit refuser l'invitation obligeante de venir tous passer la journée à bord du Jean-Bart. Nous exprimâmes et nos regrets et notre reconnaissance par un mot adressé au Commandant de ce Vaisseau auquel nous joignîmes une liste nominative de tous les Passagers. Il était près de 11 heures du Matin quand nous levâmes l'ancre, et comme l'on ne compte que 14 Milles de la rade de Hampton à Norfolk nous espérions y arriver bientôt. Le temps qui avait été clair depuis le point du jour devint si couvert par la Brume que nous perdîmes la vue de l'Escadre, lorsque nous étions encore très près. Notre pilote fut donc réduit à agir comme nous faisions la veille, c'est-à-dire, à employer la sonde. Il en faisait un usage continuel. Pour cet effet un homme de l'équipage se tenait sur le passavant en dehors et annonçait d'un ton chanteur le Brassillage. Le Pilote interrogea une goëlette auprès de laquelle nous passâmes sur la position du chenal; elle était à l'arrière, et soit erreur dans ce qu'on entendit, soit petite Méchanceté dont on ne pourrait pas cependant deviner le motif, elle nous donna une indication qui nous fit échouer peu de Minutes après, près du bord sud de la rivière à

Mars 1794
6

Mars 1794 3 heures après midi lorsque nous n'étions plus qu'à environ 7 mille de Norfolk et au voisinage de l'embouchure de la rivière Elizabeth dans la rivière James.

Ce contretemps nous parut très douloureux, mais l'Espoir que nous donnait le Pilote d'être remis à flot et d'arriver dans la nuit à Norfolk nous consolait un peu. Il y avait déjà des préparatifs de débarquement et le Capitaine et M. Brière furent les seuls qui ne les perdirent pas, parceque le canot du Jean-Bart allant à Norfolk vint les prendre et les y conduisit. L'indolence de notre Pilote qui se peignait jusques dans la lenteur de son parler, ne nous donnait pas une grande confiance dans ses talens et ils ne purent pas nous déséchouer avant 8 heures du lendemain.

La nouvelle course ne fut pas longue et le chant du matelot sondeur nous fit bientôt juger que nous ne nagions pas à grande eau. En effet nous fûmes bientôt échoués pour la 2ème fois et presque à la même place. L'équipage s'excéda en manœuvres pour sortir de là, mais sa fatigue fut perdue. Les Matelots et les officiers juraient contre le Pilote que rien ne tira de sa phlegmatique humeur.

7 Il fallut encore attendre ce que pourrait produire une nouvelle marée. Mr Goynard n'adopta pas cette décision non plus que moi et mon fils parceque nous avions résolu de descendre à terre. Il ne fallait pas compter en trouver les moyens dans notre Bâtiment qui n'avait que 5 matelots dont on ne pouvait pas détourner un seul. Nous hélions mais en vain les canots de l'Escadre qui à cause du Vent passaient loin de nous de sorte que nos cris n'etaient pas entendus. Enfin vers Midi arriva à bord le Canot du Jean-Bart que son obligeant officier nous avait expédié de Norfolk, présumant qu'il pouvait nous être utile! Il n'était pas possible que tout le monde s'y embarquât. D'ailleurs

l'état de Mlle de Marle ne permettait pas de l'abandonner ni de lui faire faire un pareil trajet. Mr Goynard, Moi, mon fils et mes deux neveux Dupuy fûmes les seuls qui descendîmes bien résolus à presser le Capitaine de retourner à son bord et d'y apporter des provisions, car il était cruel d'être encore réduit au Bœuf salé, à l'eau et au biscuit et privé de chandelle à moins de 3 lieues de Norfolk. Mars 1794 7

En m'éloignant de la Sophie j'en croyais à peine mes yeux. Mon âme éprouvait des sensations nouvelles. Etre échappé à tous les dangers d'une aussi cruelle traversée, se trouver dans un immense continent dont je n'avais aucune idée personnelle, y arriver à la suite d'événemens qui doivent influer sur tout le reste de ma vie, tout se réunissait pour imprimer un mouvement rapide à mes pensées, pour me donner des sensations multipliées et pour me ramener par le sentiment à une profonde gratitude vers l'Etre qui tient l'Univers dans sa main et qui daigne sans doute entendre les vœux de l'homme pénétré de sa Puissance.

Un peu revenu de ce premier trouble, qui est aussi une jouissance, je remarquais les bords de la rivière Elizabeth qui ne peignent pas mal, dans les Anses où des fours-à-chaux, des cabanes ou des maisons de pêcheurs détruisent la monotonie d'un rivage sans culture quelques uns des rivages des isles du Vent. La verdure permanente des Pins qui sont le long de cette rivière flattait mes yeux lassés depuis longtemps de n'appercevoir que l'eau sur laquelle l'imagination finit elle-même par se fatiguer. Bientôt nous vîmes les maisons de Portsmouth et presqu'en même temps celles de Norfolk. Ces deux endroits sont en face l'un de l'autre et placés le dernier sur la rive Septentrionale de la rivière Elizabeth et l'autre sur celle Méridionale dans un point où la rivière, qui coule d'orient en occi-

Mars 1794 7 dent, fait un coude pour tourner un peu plus vers l'ouest. Nous vînmes passant au vent de la frégate anglaise La Dédale presqu'à la toucher. Elle était commandée par Mr de Knowles fils de Knowles qui prit le fort St. Louis à St. Domingue en 1748. Cet effet de la neutralité et du voisinage où sont des ennemis qui se recherchent pour se combattre ne m'échappa point.

Enfin, je suis sur ce sol hospitalier, sur cette terre de liberté, cette terre, qui, si les habitans sont sages, doit étonner un jour le reste de l'Univers par sa puissance et peut-être lui imposer la loi d'être heureux comme lui. Mon pied chancelle en la frappant, ma tête est incertaine, mon cœur a un movement accéleré, la joie la plus pure la pénètre; Mais hélas! j'apperçois déjà d'infortunés Colons de St. Domingue, ils sont l'image de la Misère, Eux qui furent si charmés et peut-être trop vains de leurs richesses. Grand Dieu ce tableau me commande de ne pas murmurer. Il est des hommes plus Malheureux que Moi!

Des relations d'affaire nous conduisent chez Mr Myer négociant de Norfolk dont nous avons entendu l'éloge avant même de débarquer. Chacun parle de son caractère obligeant, de l'adoption qu'il a fait des français et déjà nous sommes connus de lui et en rapport d'intérêts avec lui. Il était près d'une heure et demie lorsque nous débarquâmes. Nous allions nous occuper d'un dîner quand ses offres obligeantes nous retiennent tous, même Mr Brière qui était venu nous joindre. Nous crûmes voir une noce en voyant une table bien servie nous que l'ordinaire de la Sophie avait rendus tout estomach. De bons alimens, un accueil simple et flatteur, la vue d'une bonne mère de famille qui allaita même un vigoureux nourrisson pendant le repas, celle de 4 jolis enfans, tout nous charmait. Je n'avais pas oublié que les autres reclus de la Sophie

avaient des besoins et Mr Goynard ne négligea rien de son côté pour chercher un logement capable de réunir à terre tous les passagers. Mars 1794

Un agréable hazard avait mené la veille à Norfolk Mr Longuemare de la Salle passager sur le Sussex qui parti, comme je l'ai déjà dit, le même jour que nous avait eu le bonheur de ne nous pas imiter et d'arriver en Naviguant au sud en 78 jours à Philadelphie. Il fut impossible de trouver une maison à Norfolk et pour nous coucher nous 5 qui étions débarqués, il fallut que Mr Longuemare et Mr Marcet, colon de St. Domingue, son compagnon de traversée et son émule en complaisance privent des matelots de leurs lits, et que 6 que nous étions Mr Brière compris, nous couchassions 2 à 2. Mr Goynard avait été voir une maison à Portsmouth, la seule qui fut à louer, tant les colons de St. Domingue et le concours de l'Escadre avaient tout rempli. Il avait arrêté cette Maison, mais l'on ne pouvait y entrer que le 10.

Le lendemain de très bonne heure on alla au bord 8
de la rivière pour épier si la Sophie paraissait, elle était au Mouillage. Un canot d'un bâtiment français prêté à Mr Longuemare nous porta à bord lui, mon fils et moi. Nous y apprîmes que le bâtiment était arrivé à Norfolk la veille à près de Minuit et que la nuit s'était passée avec l'effroi de perdre Mlle de Marle, pour laquelle il avait même fallu faire venir un Médecin anglais. On résolut que tout le monde descendrait, la Malade elle-même et grâces aux Matelots du même bâtiment Marchand français, le projet fut exécuté. L'infortunée Malade n'eut presqu'aucune Secousse à son embarquement. Nous conduisions tout notre Monde dans la pension où nous avions couché, parcequ'il nous paraissait aussi naturel qu'agréable d'y attendre que la maison de Portsmouth put nous rece-

Mars 1794
8

voir. J'avais déjà la veille au soir annoncé cette augmentation de convives à notre hôte, M. Farrhit [?], anglais de Nation. Mais quand cet homme vit arriver Mlle de Marle portée sur un brancard par 4 matelots, il s'emporta avec violence et dit qu'il ne la recevrait point. Aussi surpris qu'indigné de ce procédé qui me semblait impossible à deviner d'après l'air doux et le ton affectueux de Mr Farrhit je lui témoignai combien il m'affectait. Croyant qu'il redoutait peut-être les suites d'une épidémie dont Philadelphie venait d'être très maltraitée ou qu'il regardait Mlle de Marle comme atteinte d'une Maladie contagieuse j'essayai de le rassurer en lui observant que la seule traversée était la cause de son état. Je lui montrai la figure expirante de cette Moribonde, et sans doute épouvanté par cela même il me déclara de nouveau qu'il ne consentirait point à la loger. Je me livrai alors aux reproches, peut-être même aux injures; je l'accusai d'inhumanité, il me dit qu'il lui importait peu d'en être taxé, pourvu que cette demoiselle sortît de sa Maison. Je lui demandai du moins la journée pour lui avoir un logement il me refusa même une heure. Outré de tant d'insensibilité je fis entrer la malade dans son sallon où on la posa avec le brancard, et j'allai aussitôt lui chercher un refuge. Je trouvai Mr Myer, il fut touché de notre situation. Il vint engager Mlle Elléonor Bynn tenant une autre pension à la loger, elle le promit du moins pour de l'argent. Heureux encore mon Beau-frère obligé d'en faire le sacrifice parce que Mlle de Marle avait toujours suivi sa famille depuis les troubles de Léogane, si cet argent bien nécessaire à un Colon de Saint Domingue eût pu sauver la vie de cette infortunée qui a péri le 7ème jour de son débarquement.

Ainsi s'est terminé le 119e et dernier jour de notre traversée sur la Sophie puisque les derniers passagers

n'en sont sortis que le 8 mars au matin. Que de leçons importantes on peut en tirer. Je ne crois pas qu'elles soient perdues pour nous-mêmes. Mais comme je pense que d'autres pourraient tirer de nos Malheurs des Conseils utiles, je me détermine à en consigner quelques uns d'ici. Mars 1794 8

Il me semble que la première chose que doit faire un français qui se propose de venir dans l'Amérique du nord sur l'un des bâtimens de cette contrée est de s'assurer que le navire n'est pas vieux et de plus que son gréement et ses voiles lui permettront de résister aux épreuves d'une traversée qui n'est facile dans presque aucun temps de l'année. A cette précaution qui doit être mise sans contredit, au 1er rang, il est essentiel d'ajouter celle de se faire donner par le capitaine l'état de ses provisions, je dirai même celle d'en vérifier le contenu. Je saisis néanmoins avec empressement l'occasion de déclarer que nous devons sur ce point des louanges multipliées au Capitaine Lowther qui non seulement avait pris des mesures pour que nous eussions un ample approvisionnement, mais qui même nous avait prié d'ajouter à sa note ce qu'elle nous laisserait à désirer. Malheureusement les vivres étaient difficiles à trouver à notre départ du Havre, mais ce qui nous a le plus nui, ç'a été le défaut de soins pour les conserver à bord. Peu accoutumés à toutes les attentions que plusieurs choses dont l'usage ne leur est pas familier exigent, les Américains entassent sans discernement, ils ne veillent point à ce qui est casuel, ils ne prennent pas la peine de garantir les provisions ni de l'humidité, ni du ravage des rats, ni du gaspillage qui perd tout et de la gourmandise qui n'épargne rien. Il faut donc veiller pour empêcher tant de négligence. Nous avons éprouvé à bord de la Sophie ce que peut le manque de cette économie raisonnée qui semble multiplier les ressources

Mars 1794
8

et par conséquent les jouissances. Avec dé l'eau et du Biscuit pour satisfaire amplement tous les besoins pendant 5 mois nous en avions consommé près des sept huitièmes dans 85 jours, aussi la ration est elle arrivée pour ces 2 objets, la ration, qui quant à l'eau était suffisante, puisqu'on avait depuis le 3 février une grande bouteille de Pinte par jour. A la vérité, comme tous les passagers ne formaient pour ainsi dire qu'une famille, les économies des uns servaient aux autres.

J'ai assez dit comment nous avions dû épuiser les vivres frais. C'est sur l'exactitude du Capitaine à prendre du Beurre, de l'huile, du sel, de la chandelle, du poivre, du vinaigre, des œufs qu'il faut avoir l'œil ouvert sans oublier le sucre dont les français ne savent pas se passer surtout les créoles, ni même les Américains qui en font une grande consommation dans leur thé. Qu'on compte que pour les officiers et les passagers, il ne faut pas moins de 15 livres de sucre par personne.

J'ajouterai qu'il faut aussi s'inquiéter de savoir s'il y a à bord de quoi réparer les voiles, se ressouvenir que le fil à voile est nécessaire à ce projet, et que pour prendre du poisson il faut de la ligne, des hameçons. Voir s'il y a des ustenciles pour préparer les mets et pour les manger. L'on aurait frémi si l'on avait vu les casserolles dont nous étions forcés de nous servir. C'était le cuivre tel qu'on aurait pu l'employer dans les lieux où l'étamage aurait été complettement ignoré. Encore l'une de ces 3 casserolles menaçantes avait été embarquée en très bon état par Moi. J'avais pu procurer grande provision d'assiettes et d'autres objets et quoique Mr Goynard eût aussi une ample fourniture, nous éprouvâmes malgré cela la pénure de plus d'une chose. J'oserai même dire que sans ma poêle à frire

nous serions presque tous morts de faim. J'excepte cependant les personnes du navire même. Mars 1794 8

Enfin lorsqu'on aura été extrêmement attentif soit à s'assurer que l'aisance pourra être connue en traversée soit pour se prémunir contre de nombreuses privations, par des provisions personnelles dont on doit être soi-même et soigneux et économe, il ne faudra pas perdre de vue que les animaux embarqués seront mal logés et mal nourris si on ne les surveille pas. Il faudra se dire que rien en sera preparé à l'heure utile si l'on n'y concourt pas, du moins en excitant ceux qui en sont chargés que placés même sur la table les mets ne sont pas encore assurés à ceux qui les y attendent si des peines conservatrices ne sont pas employées pour que le roulis ne les rendent pas inutiles. Pour completter tant d'obligations auxquelles on a lié son existence il faut ajouter celle d'épier ses hôtes jusque dans leur Métier de Marin, les obliger d'avoir de la lumière à l'habitacle, à soigner et à renfermer leurs octans et compas et des boussoles de rechange; leur demander souvent la latitude et la longitude pour qu'ils ne soient pas plusieurs jours sans faire leur point; se convaincre par ses yeux qu'ils ont un plan routier et la carte du lieu où ils vont; les inviter à jetter le lock; leur faire soigner les outils qu'on aura dû prendre; le soin de leur faire embarquer pour le Charpentier, le Calfat, le cuisinier, pour balayer, gratter, etc., leur prêcher qu'il faut réparer dès qu'il y a quelque chose de détérioré, de détruit, faire fermer les sabords si la mer est grosse, avant qu'elle ne soit entrée, en un mot prendre pour soi, et en quelque sorte pour soi seul, les inquiétudes d'un voyage pour lequel il ne faut pas non plus oublier, à son tour, d'embarquer gaieté, courage et patience et peut-être plus que cela encore une invariable résolution de tout immoler au désir de vivre en bon

Mars 1794 accord avec tous les individus du vaisseau, car sans ces dernières provisions que nous n'avons jamais épuisées, c'en était fait de Nous.

Après m'être livré à tous ces détails dont l'importance ne sera peut-être pas sentie par la plupart des Lecteurs il me reste une grande vérité à dire et un grand souhait à former. Cette vérité c'est qu'aucun sentiment dépréciateur d'un grand peuple qui a donné à l'univers le magnifique spectacle d'hommes combattant avec succès pour la vraie liberté, n'a pas conduit ma plume; le souhait, c'est qu'on soit persuadé et qu'on croye encore que ce que j'entreprends d'écrire sur l'Amérique septentrionale sera tracé avec la véracité qui, j'ose le dire, est le caractère de mes écrits. Il est peut-être difficile qu'un français qui a principalement habité Paris, lorsque cette cité étonnait toutes les nations par son amour pour les Sciences et les Arts, et par l'urbanité de ses habitans, qui a vu, du moins, s'il ne les a pas goûtées toutes, les Commodités et les jouissances inombrables qu'offrait cette Capitale, qui a eu occasion d'admirer ce que la France offrait dans son étendue d'enchanteur et d'intéressant, ne prenne pas, presque malgré lui ce type unique pour lui comparer un Etat qu'on peut appeller naissant, mais ce n'est pas et ce ne sera jamais pour humilier les Américains. Je sais que la supériorité des Etats embellis par le luxe a aussi ses désavantages, et que les grands vices peuvent s'asseoir à côté des grandes vertus et des plus sublimes connaissances.

9 Nous écrivons à Gauvain qu'on nous dit être à Baltimore et à Mr Clarkson de New-York sous le nom duquel nous avions mis nos effets.

Les vivres frais dont nous avions fait usage, et surtout le Lait, achevèrent de débiliter mon estomach déjà

si malade depuis près de 15 jours, et à tel point qu'arrivant la veille chez Mr Meyer à la porte duquel étaient montées des Balances pour les fournitures de l'Escadre française, je m'y plaçai. Je trouvai qu'au lieu de 186 l. que je pesais, d'après les balances de la rafinerie de M. Duval, Maire de Harfleur je ne pesais plus que 134; ce qui constatait que dans une traversée de 120 jours, j'avais perdu 52 l. de mon poids, ce qui était très apparent à ma Maigreur, au creux qu'avait mon ventre, au lieu de sa rotondité ordinaire, déchet qu'accompagnaient des jambes enflées. Mars 1794

Nous allâmes habiter à Portsmouth la maison que Mr Goynard y avait louée, Maison vaste et qui si elle eût été achevée d'après son commencement eût été une des plus agréables du lieu. Elle était en charpente et placée au bord de la rivière Elizabeth au bout de Portsmouth près Gosport. 11

Il est bien temps que je fasse connaître avec détail Mr Goynard.

Il était de St. Malo, où il avait ses Parens, sa femme, et ses enfans. Capitaine de Navire de profession, il avait fait, étant Commandant d'un paquebot français, plusieurs voyages à New-York. Pour cette fois, il retournait chargé de la confiance de M. Daniel Merian.

Goynard était un homme petit, gras, jovial ayant la vivacité et la bonhommie d'un Breton. Il chantait bien, et jouait comme je l'ai dit, agréablement de la Guithare. Il avait de l'esprit, un caractère franc, des Mœurs un peu brusques pour un Petit Maître, mais très douces pour un Marin. Obligeant, sensible, il détestait les façons et s'attachait facilement et fortement.

Dès la 1ère fois que nous nous rencontrâmes dans le bassin du Havre à bord de la Sophie, je lui inspirai un intérêt que fortifièrent ma femme, mes enfans, et mes

Mars 1794 11 malheurs. Sachant que j'avais des lettres de Citoyen de St. Malo, que j'avais mon ami De Varenne dans cette ville, il s'établit une sorte de rapport entre nous.

Il me demanda ce que je comptais faire aux Etats unis. Je lui répondis rien. Alors il me promit de me servir si cela lui était possible. Cette première disposition, la traversée l'augmenta. Nous nous montrâmes davantage l'un à l'autre. Il me dit que la Sophie était chargée pour le compte de Daniel Merian, Suisse, prête-nom de la république française qu'il allait faire un commerce de plusieurs millions à New-York, et que si cela pouvait me convenir, il m'offrait de m'attacher à la Maison et d'y être payé à raison de 240 piastres gourdes ou Dollars par an; ce qui faisait alors à 1260 francs à 5 f. 10 s. la piastre gourde. Quel bonheur inattendu, quel hazard heureux! Je vis dans Goynard un homme sensible, un ami prétieux, un être que le Ciel avait mis sur ma route, avec les caractères de la bienfaisance.

Pour lui témoigner ma reconnaissance, je lui présentai ma montre d'or à répétition qui était fort belle; et sur le Cadran de laquelle j'avais fait mettre cette pensée que je trouvais si heureuse: *C'est toujours l'heure de faire le bien.*

Cette Montre, dont nous avions éprouvé la justesse dans la traversée, plut à Goynard qui l'accepta avec une grande satisfaction.

Nous apprîmes par les Bâtimens même de l'escadre française qu'elle avait amené un autre fondé de procuration de Daniel Merian, appellé Guerlain du Havre, mais Goynard m'assura qu'il l'astreindrait à suivre les promesses qu'il m'avait faites. Me voilà donc transformé en Commis d'une Maison de Commerce.

J'allai le même jour chercher nos effets les plus utiles à bord de la Sophie. Je vis des Colons du Cap

de ma connaissance. Nul d'entre eux ne me parut aussi courageux que moi dans notre chute commune, et je ne pus m'empêcher de sourire de dedain en entendant un Européen Colon déplorer le sort qui l'avait réduit à n'être plus servi que par 2 Nègres à lui (quoique Mr Son Père n'eût jamais eu de domestique ni blanc ni noir), en pensant que j'en avais 17 en quittant le Cap et que je n'en avais plus du tout. Mars 1794

J'allai faire au vice Consulat de la République, chez le Cen Oster, à Norfolk la déclaration de mon arrivée avec ma famille, et de notre projet de retour à St. Domingue en cas d'occasion propice. J'allais m'occuper des effets laissés à Norfolk par Mr Guerlain, et qui avaient souffert de grandes avaries. Nous retournâmes à Norfolk où nous fûmes témoins de la mort de la pauvre Popote de Marle. 13

La famille Baudry vint et celle de ma sœur se joindre à nous dans la maison de Portsmouth.

Je passai tous les jours une ou plusieurs fois à Norfolk pour les affaires de Commerce dont j'étais le Commis; en transportant à Portsmouth différens effets pour réparer ou diminuer les dommages causés par les Avaries. 16

Nous voyons tous les jours une foule de colons dont l'état nous faisait saigner le cœur.

Les Anglais s'emparent de la Guadeloupe. 19

Le lendemain c'est de la Martinique. 20

Je donne la 1ère leçon d'Anglais à ma fille.

Je reçus de Baltimore une lettre de mon ami Berlin. 26

J'en reçus une de Gauvain.

Nous eûmes un grand Chagrin car nous trouvâmes qu'une jeune américaine, de 15 ou 16 ans, était l'auteur de la disparution de plusieurs petits effets de la Maison. C'est ainsi qu'elle payait l'accueil qu'elle recevait de ma nièce Uranie. Avril 1794 2

Avril 1794 Nous reçûmes Denard du Cap. Il vint dîner avec
3 nous le lendemain.

4 Ma belle-mère arriva de Charlestown à Baltimore.

5 Mort de Boussenat des suites des persécutions des Jacobins de la flotte de Cheaseapeak, qui favorisait les Jacobins Américains. Il avait été contraint de se cacher dans les bois et les marais.

Denard partit pour Edington Capitale de la Caroline du Nord.

7-10 Il fit froid.

La rivière fut dangereuse à passer à cause du vent.

14 Prise de la Guadeloupe (V. au 19 mars le même événement). Gauvain nous écrivit l'arrivée de ma belle-mère à Baltimore.

Les Cendres de J. J. Rousseau furent mises au Panthéon. Nous donnâmes à dîner à notre Capitaine Lowther et au propriétaire de la Sophie.

Qu'il me soit permis de citer que le même jour le Lycée de Paris, auquel j'appartiens, fit un trait du plus grand courage, en allant placer sur la tête de Lavoisier une couronne dans les prisons même de la Conciergerie où il attendait la mort à laquelle la plus atroce ignorance l'avait condamné.

15 La flotte française de la Cheaseapeak partit de la rade de Hampton et du Cap Henry le surlendemain à 2 heures après midi.

Mon ami Claudot est guillotiné.

Je conduisis M^me^ Boussoumat au vice Consulat de Norfolk à l'occasion de la Mort de son Mari.

20 Ma Belle-mère et Gauvin arrivèrent de Baltimore le 3^ème^ jour de leur traversée. Avec ma belle-mère était la petite Héloïse, née au Cap le 22 mai 1785 et sa griffone Sylvie. Quelle joie nous goûtâmes tous! que de choses à nous dire et à écouter. Ce ne fut pas l'ouvrage d'un seul instant.

Ce fut le même jour que les Anglais s'emparèrent de la Martinique où un parti de mauvais français les introduit. (V. au 20 mars le même événement.) Avril 1794 20

Je fus témoin de la punition d'un américain qu'on mit dans du Goudron et qu'on roula ensuite dans des plumes à cause de la mort de M. Guspin causée par un coup de canon en saluant la frégate Le Commerce. Mort dont il se mocquait. 23

Nous prîmes pour Cuisinière de notre Maison où nous étions réunis un grand Nombre une jeune négresse nommée *Louise* appartenante à M. Crousielles réfugié de St. Domingue à Portsmouth.

Gauvin repartit seul pour Baltimore. Sur le même *Pacquet* qui l'en avait amené le jeune *Mate* Hollin de la Sophie écrivit à ma fille en lui offrant son amour et sa main. 26

L'armement de l'armée révolutionnaire. 27

Nous fûmes témoins de la revue de la Milice à Norfolk. Chaque chasseur avait un brin de laurier, de Pin, etc., en mémoire de ce jour qu'on célèbre aussi en Amérique. Mai 1794 1

Mon Beau-frère Baudry eut à table une petite altercation avec ma nièce Uranie. Son frère s'en trouva offensé, et le fit sentir. Mon beau-frère voulut lui marquer une sorte de supériorité appuyée sur l'âge; mais mon neveu lui offrit sur le champ de vérifier si elle était le même au pistolet.

Heureusement qu'on s'apperçut de ce dessein et que Goynard alla à ma prière arrêter cette vraie folie.

Le jour de Pâques fut extrêmement chaud. Nous allâmes célèbrer sa solemnité et chanter L'*O filie* à Norfolk dans le temple catholique romain qui était une vraie grange. Mais la Majesté du Créateur était censée l'habiter. 4

Je louai un Logement près Norfolk pour ma Sœur. 7

Mai 1794
9 Nous réglâmes tous les comptes de notre dépense respective et nous préparâmes notre baggage. Goynard, Ma famille et Moi devant partir pour New-York; ma sœur, les Baudry et sa famille, y compris ma belle-mère devant aller habiter Norfolk.

Une lettre de Mr Guerlain, du 29 avril, m'annonça l'arrivée de la Sophie à New-York, et me promet de seconder les désirs de Goynard envers Moi. La goëlette L'Espérance de New-York sur laquelle j'envoyai nos effets de Portsmouth, partit.

12 Nous allâmes le soir nous promener dans le bois. Mr Goynard fut effrayé au 1er Moment de voir des Mouches à feu ou lumineuses qu'il ne connaissait point encore.

Nous achetâmes des Ananas (Pine apples).

14 Made Bayard (Melle Fage) Epouse de l'ancien Conseiller Assesseur au Conseil du Cap mourut.

Nous dînâmes, ma Belle-mère, M. Baudry, ma femme, ma sœur, son 2e fils et moi chez M. Meyer.

15 Nous fîmes plusieurs visites d'adieu, Notamment au Colonel Wilson à Gosport. Nouvelles peines. Car nous nous embarquâmes ma femme, mes enfans, Goynard, Brière, et Moi à dix heures du matin à bord de la goëlette Le Président de Baltimore pour nous rendre dans cette dernière Ville. Nous nous séparâmes du reste des Nôtres qui restèrent à Norfolk, que nous quittions et peut-être pour toujours.

## NORFOLK[2]

Norfolk est situé dans le Comté de ce nom, et, comme je l'ai announcé, sur la rive droite de la rivière Elizabeth, immédiatement au dessous du confluent de la Branche orientale de cette rivière, à 3 mille toises au dessus du point où la Branche occidentale de la rivière Elizabeth a son confluent et à près de 8 mille toises de celui où cette dernière se jette dans la rivière James. La rivière Elizabeth a ainsi 3 bras distingués en bras de l'est, bras de l'ouest et bras du Sud, qui est son cours principal. Des bâtimens peuvent la remonter jusqu'à 4 mille. Mais il faut pour cela en bien connaître le chenal. Mai 1794

Norfolk est par les 36 degrés 35 minutes de latitude Nord et par 1 degré 10 minutes de longitude occidentale du Méridien de Philadelphie.

Il y a Mouillage pour 300 bâtimens. Le chenal de la rivière a depuis 120 jusqu'à 140 toises de large, et la hauteur ordinaire de la Marée peut être évaluée devant Norfolk à environ 18 pieds perpendiculaires.

Le principal lieu de débarquement de Norfolk est sur les quais, qui bordent un enfoncement qu'on trouve au bas d'une place. On gagne le haut de chacun de ces quais ou *Warfs* par une espèce d'escalier ou plutôt par un plan incliné fait de Madriers qui viennent du *Warf* jusqu'au point de la basse Marée, et où des tringles clouées parallèlement marquent des espèces de degrés. Les 2 *Warfs* sont très étroits.

La place qu'on trouve a la forme d'un carré long. Elle est assez profonde. Des boutiques et des tavernes

Mai 1794 en bordent les 2 côtés. A son extrémité supérieure est le ———— servant de Marché qui se tient tous les jours, excepté le dimanche qu'il cesse après 9 heures du matin et qui est à l'angle droit avec la longueur de la Place. Cette Place n'en occupant pas tout l'enfoncement, elle laisse voir une grande partie d'une Maison de briques qu'à son apparence et à celle de la petite Maison qui la suit, on croirait être un édifice public, surtout quand on prend pour vraie dénomination le mot *Southport* (Port du Sud) écrit sur l'entrée principale et qui n'est que le nom d'un Marchand qui y tient Magasin. Le Clocher est surmonté par une girouette dont la direction est marquée par des verges de fer croisées, où l'on voit les lettres initiales des quatre points cardinaux du monde que leur dorure rend plus brillants.

Cette belle Maison est dans l'éloignement du côté nord d'une rue qui est la plus large et la plus longue de Norfolk si l'on en excepte une qui à quelque distance de celle-ci la coupe dans l'est, et va gagner la campagne dans une direction assez droite. Les autres rues sont sans rapport les unes avec les autres, quoi qu'assez généralement leurs deux côtés soient allignés. Il n'y a aucune des rues de Norfolk qui soit pavée; ce qui a l'inconvénient de mettre les passans dans la poussière ou dans la boue, selon que le temps est sec ou pluvieux. On y trouve des canots d'égout qu'on traverse sur des petits ponts étroits faits de bouts de madriers cloués sur des traverses.

La majeure partie des Maisons de Norfolk sont de bois. Elles ont un étage, quelquefois deux et même trois, avec de superbes greniers et quelques paratonnerres. On en distingue une dont la partie supérieure forme une terrasse. Le nombre des maisons augmente chaque jour vers la rivière Elizabeth sur laquelle on

empiète autant qu'on peut par de nouveaux *Warfs*, qui, comme tous ceux de l'Amérique, sont combinés pour l'unique commodité du propriétaire, sans plan général, sans s'embarrasser si l'on masque la vue du Bourg et sans calcul pour l'avenir. On met sur ces *Warfs* des Magasins qui portent sur des *logs* ou grosses pièces de bois rond, sur des bois équarrés qui eux-mêmes reposent sur des traverses ou sur un solage de briques, le reste est en planches. On voit de ces Magasins qui ont jusqu'à trois étages. L'opinion commune à Norfolk est que les Maisons bâties en bois de pin ne durent guères plus de dix ans. Cette persuasion est même cause qu'on ne les répare point, pendant cette courte durée. Mai 1794

Norfolk contient environ cinq cens maisons, assez contiguës les unes aux autres, si ce n'est vers la partie supérieure du Bourg. Autrefois il y en avait moins, et la plupart étaient de Briques. Mais durant la guerre de l'indépendance Lord Dunmore governeur de la Virginie pour le Roi d'angleterre, les fit brûler par le vaisseau de guerre Le Liverpool le 1er Janvier 1776. Les ruines noircies de beaucoup d'entre elles parlent aux yeux d'une manière expressive de la destruction de ce lieu et semblent destinées à la retracer longtemps encore à la Mémoire des Américains.

Norfolk a trois Eglises, l'une Anglicane épiscopale, l'autre presbytérienne et une 3ème Méthodiste. La dernière est celle qui rassemble le plus de Croyans. La plupart des Méthodistes sont des nègres dont les grimaces, les sanglots et les sons inarticulés appellent le Curieux[8] lorsque l'un des dimanches un Ministre, à face de jubilation et en habit laïque, leur parle d'une voix douce parfois et le plus souvent tonnante, des souffrances de l'autre vie et répand la terreur dans ces âmes superstitieuses.

Quoique le Ministre enseigne l'égalité des peines

Mai 1794 éternelles, tout annonce les distinctions dans cette Eglise. Les femmes sont à droite, les hommes à gauche. Il y a une séparation pour les gens de Couleur libres ou esclaves qui se divisent aussi par sexe. L'Eglise est de bois.

Je ne puis m'empêcher de faire ici la Comparaison des Méthodistes esclaves des Etats unis avec les esclaves de nos Colonies en matière de religion. Dans ces dernières le culte religieux est administré par des Missionnaires tirés de divers ordres, parmi lesquels sont aussi des Capucins. Les Moines ont communément une conduite plus rigoureuse et moins mondaine que les prêtres séculiers et dont la simplicité est plus appropriée aux Mœurs et aux opinions des Nègres. Les Capucins particulièrement lorsque les esclaves se plaignent de leur état d'abjection, leur disent: vous croyez que cela est dû à votre couleur noire, mais nous qui sommes blancs comme vos Maîtres, nous sommes aussi des Etres dégradés à leurs yeux. Mais dans l'autre vie, si vous avez été gens de bien, il n'y aura point de différence entre vous et vos Maîtres, et vous aurez part comme eux aux béatitudes éternelles, quand vous allez dans le temple du Seigneur, vous y jouissez comme vos maîtres de la présence de Dieu. Si vous êtes assez purs pour approcher de la Sainte-Table vous vous présentez à celle des Blancs, et au lit de la Mort vous recevez comme eux le Sacre viatique. Consolez vous donc des Maux que vous souffrez, ils vous servent à mériter le ciel.

Ces paroles du moins sont consolantes. Mais lorsqu'un prêtre Méthodiste dit au Nègre esclave, Malheureux tu es condamné aux douleurs dans ce Monde et tu seras éternellement tourmenté dans l'autre; comment arrive-t-il que cette doctrine, qui ne peut enfanter que le désespoir puisse séduire des esclaves infortunés!

Il y a un Evêque de l'Eglise protestante épiscopale pour l'Etat de Virginie (M. James Madison)[4] il exerce une autorité sur les Ministres de cette Eglise, et lorsqu'il juge à propos d'en destituer un, il envoie son Mandement au Maire du lieu pour le fair lire à l'Eglise de cette secte. Mai 1794

Il y a aussi, comme je l'ai déjà annoncé, un lieu consacré à l'exercice du culte Romain. C'est une chambre très en désordre à laquelle on a donné cette destination depuis qu'un hibernien zélé, à figure rubiconde, est venu prêcher aux Malheureux français réfugiés de St. Domingue l'humilité et la soumission aux ordres d'en haut et la nécessité de bénir une Misère avec laquelle le temple et le Ministre sont à l'unison. Ce Ministre tient ses pouvoirs de Mr Carrol, créole de Maryland, sacré Evêque romain à Londres, nommé vicaire général du Saint-Siège, et résidant à Baltimore depuis un an que le Pasteur Irlandais est à Norfolk et vit de charités, et l'on quête pour lui chaque dimanche durant la Messe, où se rendent des Colons de St Domingue. Quel sort médiocre!

Ces Malheureux échappés aux désastres de leur isle, jadis la plus célèbre de l'Amérique par ses riches produits, sont proportionnellement plus nombreux à Norfolk que dans les autres lieux du Continent, et c'est l'effet de plusieurs causes.

La 1ère c'est que le convoi sorti du Cap lorsque les flammes consumaient cette ville, vint mouiller à Hampton et qu'ainsi Norfolk devint le premier asile de ces infortunés. La 2ème c'est que la plupart d'entre eux manquaient de moyens pour aller ailleurs. La 3ème que plusieurs d'entre eux qui ont amené des Nègres peuvent s'y faire servir parce que le régime de la Virginie admet la servitude. La 4ème que l'hiver si douloureux pour les habitans d'un pays chaud est moins sensible à

Mai 1794 Norfolk. Et qu'enfin les habitans de ce lieu ont montré une affection constante pour les français.

Dès le 10 juillet 1793, la gazette de Norfolk annonça l'arrivée du convoi parti du Cap et composé de 113 voiles dont 2 vaisseaux, six frégates ou petits bâtimens armés en guerre et exposa la douloureuse situation de ceux qu'on avait arrachés à la mort.

On ouvrit aussitôt des souscriptions. Richmond, Petersburg, York, Hampton, Portsmouth, et Williamsburg signalèrent à l'envi leur générosité compatissante et ces trois derniers lieux fournirent à eux seuls 1,075 dollars environ 6,000 francs.

Dès le 17 le contre amiral Combis fit des remercimens aux Magistrats et aux citoyens de Norfolk, que publia aussi cette Gazette et le 31 M. Cassan, Député du Ministre de France en résidence près des Etats-unis, les ayant renouvellés par elle, ne manqua pas de les répéter ainsi que la réponse affectueuse que le Maire avait fait à M. de Combis le 27.

Je veux citer ici un fait bien remarquable de l'influence des écrits politiques dans toutes les circonstances.

Les Députés de Williamsburg allant par eau à Norfolk pour porter des secours aux colons français de St Domingue crurent devoir passer à bord du vaisseau le Jupiter monté par M. de Jerçay pour saluer ce Commandant.

De la poche de l'un d'eux sort un papier adressé à la Jamaique. On crie à *la trahison* on veut pendre les Députés. Ils consentent à ouvrir les lettres où l'on trouve de simples correspondances de Négocians pour leurs affaires et cela les sauva.

Quel exemple de l'esprit soupçonneux! il donne l'aspect de la trahison jusqu'à la bienfaisance même.

Norfolk qui est le vrai port du Commerce de la Virginie en fait un très considérable notamment avec

les Antilles où il envoie du Bois à bâtir, du merrain, des essentes, de la farine, des Animaux vivans, du Mahis, des pommes de terre, etc. Il compte en ce moment 80 bâtimens de long cours, dix de cabotage qui vont en dehors des Caps et cent qui naviguent dans les rivières et dans le Cheaseapeak. Mai 1794

On y construit des bâtimens fort estimés pour la Marche surtout des bateaux et des goëlettes.

Il est bien regrettable que des vers très dangereux y attaquent les vaisseaux depuis le mois de Juin jusqu'à celui de Septembre.

Là, comme dans le reste de l'Amérique on vend de tout dans la même boutique et les Norfolkois persévèrent d'autant plus volontiers dans cet usage que le fermier qui apporte ses denrées à Norfolk les vend d'ordinaire au marchand chez lequel il peut trouver à s'approvisionner de tout ce dont il a besoin.

Norfolk faisant très peu de commerce direct avec l'Angleterre (où il envoye cependant des tabacs dont le fret est de 5 dollars le boucaud) les marchands de ce lieu tirent leurs Marchandises sèches de Baltimore, de Philadelphie et même de New-York. C'est assez l'usage qu'une ou même deux fois dans l'année le Marchand de Norfolk aille dans l'une de ces trois villes pour assortir son magazin, à moins qu'il n'y ait un Correspondant qui remplisse ses demandes.

Norfolk a aussi un tribunal (court house) une Cour du Comté qui s'assemble le 3ème lundi de chaque mois, une prison, un théâtre en briques et une académie. Il forme une Corporation et est dirigé par un Maire et plusieurs aldermen.

On y compte 3,000 habitans.

Norfolk a deux Imprimeries et deux Gazettes. Ces Imprimeries ne sont guères employées qu'à la publication de ces papiers nouvelles où l'on trouve l'annonce

Mai 1794 des Nègres à vendre, à affermer ou à louer, celle des Nègres fugitifs, l'avis du départ des personnes qui comptent s'absenter. On a aussi à Norfolk un libraire, qui tire lui-même un parti assez avantageux de son établissement parce qu'il loue ses livres. Ce libraire est M. Hunter qui, venu d'Angleterre à la Jamaique, est sorti deux fois de cette isle, par ordonnance des Médecins pour aller chercher à rétablir d'abord dans l'inde et ensuite en Afrique une santé dont il est probable que la Virginie ne fera pas cesser le délabrement quoique les Médecins la lui ayent indiqué comme troisième Moyen. M. Hunter est affable et instruit.

Les femmes sont jolies à Norfolk, et leurs yeux sont remplis d'expression, mais leur teint est terne, et de mauvaises dents déparent leur bouche, la longueur de leurs pieds a aussi quelque chose de désagréable. En général elles ont une taille avantageuse, des grâces, et parmi leurs appas, on ne doit pas oublier un joli sein.

Les hommes y sont grands et bien faits.

Le goût de luxe est répandu dans cet endroit, il est assez l'apanage des lieux où l'on a des esclaves. On voit même dans la population de 3 mille individus, qui est considérable pour son étendue, des désœuvrés puisqu'au coin de certaines maisons on trouve fréquemment 10 ou 12 personnes qui causent.

L'ameublement est simple, point de glaces, point de tapisseries, des tables, des Buffets, des Bureaux de Mahogany ou acajou toujours dans le genre anglais, et pour grande preuve de propreté le soin de laver les planchers.

La chaleur du climat a fait adopter dans la construction des Maisons d'avoir une espèce de Corridor appellé *hall* où l'on se tient dès que la saison froide est passée, et dont les portes ouvertes aux deux bouts servent à entretenir un courant d'air qui aide à respirer

durant des Chaleurs quelquefois suffocantes, surtout dans ces journées où l'air est embrasé par le feu des orages, et où les éclats de tonnerre se succèdent avec un bruit épouvantable. Mai 1794

Ces chaleurs rendent le climat de Norfolk assez Meurtrier. Les fièvres bilieuses, les intermittentes et les bileuses putrides y sont communes. On y voit aussi des fièvres lentes qui sont rebelles même durant plusieurs années. Les obstructions, l'enflure des jambes, et des Maladies qui exigent beaucoup d'exercice, comme celle que nous appellons *mal d'estomac* aux antilles, sont aussi fort ordinaires, et peut-être faut-il les attribuer à l'excès du quinquina qui est pris sans aucune précaution et souvent sans garder aucun régime. Les maladies vermineuses sont très communes. Les habitants de Norfolk redoutent assez leur pays pour que tous ceux qui en ont les moyens fassent quelque voyage, même en Mer durant la saison chaude. Il est vrai que tous ses environs sont lagoneux (marécageux) et encore plus malsains que lui-même, et qu'on trouve dans son étendue des flaques d'une eau croupissante d'où s'élèvent des émanations dont l'air doit être impregné et où sont engendrés ces essaims de Maraugouins qui sont un vrai supplice en été, même durant le jour.

La frayeur de la maladie appellée *la fièvre jaune*, assez générale en Amérique, s'était tellement ancrée à Norfolk en 1794, à cause de l'espèce d'épidémie qui venait d'affliger Philadelphie, qu'on refusa de recevoir dans une pension une jeune habitante de St Domingue qui débarquait expirante d'un vaisseau venant du Havre, où elle avait tellement souffert d'une traversée de 119 jours, qu'ell mourut 8 jours après son débarquement dans une maison où l'on avait eu bien de la peine à l'admettre.

Mai 1794 Des fermiers qui résident depuis longtemps en Virginie se purgent par précaution au mois d'août.

L'Eté fait donc périr un assez grand nombre de personnes à Norfolk. Les enterremens y sont plus somptueux que dans le reste du continent. On rase et on habille les morts et l'on a la vanité d'un beau cercueil. Le Ministre vient à la maison du défunt et y fait un discours après lequel on se dirige vers le cimetière avec cette particularité assez singulière que le Médecin y va toujours donnant le bras au Ministre. Quand le Mort est d'une certaine importance, on entre son corps dans l'Eglise même avant de le conduire à la sépulture. Les cimetières ont des pierres plates verticalement placées avec le nom de la personne et plus d'un individu a un grand marbre porté par une assise de briques et sur lequel on a écrit un éloge que personne ne lit.

Rien n'est aussi fréquent à Norfolk que les seconds mariages, et comme le climat y maltraite encore plus les hommes que les femmes, il est commun d'y voir de la même mère des enfans de plusieurs noms. On croit cependant que rien n'égale la tendresse qu'on a pour les enfans en virginie, parce qu'on se prête à toutes leurs fantaisies et que surtout on les laisse beaucoup aller pieds-nuds ou s'exercer avec des nerfs de bœuf sur des Esclaves.

Les mariages y sont fort gais. Une bonne amie de la Mariée prépare à cette occasion des pâtisseries de toutes les espèces et elle fait les honneurs de la fête, qui suit la bénédiction du mariage que le Ministre célèbre dans la maison. A ce repas, comme aux autres les femmes s'asseyent les premières, mais elles fuyent toujours au moment où les hommes annoncent qu'ils préfèrent Bacchus à Vénus.

Norfolk a pendant l'Eté un spectacle formé par les

Comédiens qui sont l'hyver à Richemond. Le théâtre est bâti en briques. Durant le printemps de 1794, Rickett et Mac-donald vinrent y faire leurs exercices d'équitation, et attiraient beaucoup de spectateurs qui, suivant les places, payaient un dollar ou trois quarts de dollar. Il y avait un endroit séparé pour les gens de couleur. Mai 1794

D'ailleurs le genre de vie est assez monotone à Norfolk et la foule que faisaient les jeunes Demoiselles pour entendre pincer la harpe par ma nièce, jeune créole française venant de Paris, prouvait assez que cet instrument était absolument nouveau pour elle. Les hommes y ont beaucoup de goût pour la franc-maçonnerie, c'est du moins ce qu'on doit supposer quand on sait qu'à Norfolk il y a plusieurs loges.

Malgré l'affluence des français à Norfolk, la dépense n'y est pas considérable. L'on y a une bonne pension pour quatre gourdes et demie (à peu près un louis) par semaine, qu'on doit toute entière si l'on a pris la pension plus de 3 jours.

La pension par jour coûte un dollar, et le dîner seul un demi-dollar.

La viande de Bœuf choisi vaut 1/8 de dollar la livre, moins de 14 sous, un quartier de mouton 3 à 5 francs, la livre de cochon 15 sous, une paire de jeunes volailles de 50s à 3f, un Canard 15s, une Dinde 5f, une douzaine d'œufs, neuf sous de France, une pinte de Lait 1/16 de dollar, 6 sous.

La boisson ordinaire de Norfolk est du cidre qui vient de la Nouvelle Angleterre et qu'on ne paye quelquefois qu'un louis (1 dollars et demi) la barrique de 120 pots de France, que ce trajet a rendu meilleur.

Le bois y est payé . . .

La livre de beurre . . .

Mais ce qui est pour ainsi dire à vil prix à Norfolk

Mai 1794 c'est le Poisson. On y a un *weakfish* de plus de vingt livres pour 4 ou 5 f. et quelquefois un qui pèse 3 fois autant pour une gourde 5 f. 10s, du Drum à aussi bon marché. L'esturgeon qui y pèse jusqu'à 60 livres, à 6 sous de France la livre, et l'on n'y paye pas d'avantage de petites morues qui arrivent toutes vivantes et qui sont un manger délicieux. Les alozes y sont inombrables. On y a aussi la Perche, le marsouin, le harang, la sole, la plie, le carlet, le mulet, la truite, le *Black-fish,* l'anguille, le coffre, l'orfil, etc., etc. En un mot le poisson y est tellement abondant que quelquefois la Police oblige à jetter à la mer celui qui ne trouve point d'acheteurs.

On voit sur la rivière Elizabeth au devant de Norfolk, sauter à chaque instant quelque poisson. Aussi des oiseaux de diverses espèces choisissent-ils ce lieu pour celui de leur pêche. On y remarque même des corbeaux qui montrent une délicatesse qu'on ne leur connaît point ailleurs, puisqu'ils ne prennent pas les corps qui flottent et qu'ils laissent par conséquent le poisson mort qui surnage. La pêche des huitres occupe aussi plusieurs bateaux. On la fait au moyen d'un instrument de fer en forme de ciseaux (?) et qui se termine avec deux espèces de rateaux qui draguent les huitres au fond de la rivière. Elles sont fort grosses mais insipides parce que l'eau n'est pas assez salée.

J'ai mangé à Norfolk des asperges le 24 mars. Dès le 10 avril les petit pois et les fèves étaient en fleurs. Le 3 avril l'érable montrait les siennes ainsi que l'épine blanche. Le 23 des roses vermeilles étalaient déjà toutes leurs beautés printanières, et l'on pouvait leur associer le chèvre feuille.

J'y ai mangé des fraises le 15 mai, et le 29 mai, on avait des bigarrots [bigarreaux] sauvages qu'on va

prendre dans le bois et qu'on vend à raison de 24 sous de France la chopine. Mai 1794

J'y ai vu tomber pendant plusieurs minutes, le 2 avril à une heure après midi, une pluie souffrée c'est à dire de la poussière des étamines des pins. Elle fut assez considérable pour être bien remarquée dans les rues. Il y avait vingt ans que ce phénomène n'avait paru.

On a à Norfolk des patates douces qui sont délicieuses et à très bon marché. Elles sont moins grosses que celles des Antilles, mais elles sont bien plus sucrées, d'une substance plus farineuse et moins grasses.

Les oyes y sont d'une étonnante grosseur, et j'ai mesuré un œuf de l'un de ces animaux qui avait quatre pouces de long, sept pouces de circonférence et qui pesait plus de sept onces.

Un peu plus haut que Norfolk, mais toujours sur la même rive, on voit plusieurs établissemens qui en dépendent. L'un est la Court house (la Maison de justice) qui sert aussi de City-hall (maison de ville) pour les élections. Elle est de briques, ainsi que la prison placée entre elle et le bâtiment dont je vais parler.

Cet autre, en avant du premier, est l'hôpital qu'on a commencé à établir il y a environ vingt ans, en retenant sur les gages des Matelots des bâtimens mouillés à Norfolk environ neuf sous de France par mois. Il n'a été achevé qu'en 1793, et peut contenir à peu-près huit cens Malades. Il a la façade tournée vers le Nord-ouest. Il doit son extension au besoin que les français en ont eu à cette dernière époque, lors du Convoi venant du Cap français. Il était dirigé alors par Mr. Lynham, négociant de Norfolk, qui le premier mois y a dépensé jusqu'à quatorze mille dollars (71 mille francs). Il

Mai 1794 n'y est mort que 39 personnes, quoique ce convoi eût beaucoup de blessés.

L'Escadre aux ordres de Vaustable, qui était venue pour prendre le convoi dans le Cheaseapeak, et le conduire en France n'a pas été aussi heureuse. Les deux vaisseaux de guerre le Tigre et le Jean-Bart, et surtout le premier y ont perdu beaucoup de monde. Peut-être aussi l'embarras de les conduire depuis la rade de Hampton jusqu'à l'hôpital, la fatigue de ce transport et même le désir de conserver des équipages plus nombreux qui fesait hésiter d'envoyer des hommes à l'hôpital, ont-ils contribué à augmenter les pertes. La maladie était d'un genre très prompt avec des caractères gangreneux et on l'attribuait à un effet du bois employé dans la construction des vaisseaux.

Plusieurs nègres employés à l'hôpital au service des malades en ont été victimes aussi; caractère qui sert à distinguer cette maladié de la fièvre jaune, à laquelle les noirs ne sont pas sujets.

Près de l'hôpital est une guinguette ou vide bouteille qui invite les buveurs dans la belle saison.

La température de Norfolk est très inégale. D'un jour à un autre et même dans l'intervalle de peu d'heures on éprouve pour ainsi dire un changement de saison.

Dès que le vent est entre l'est et le nord-ouest, il produit une sensation assez froide, tandis que des autres points du ceil il semble apporter quelque chose de brûlant. Il semble que dans un lieu aussi chaud, et où il n'y a pour ainsi dire point de transition de l'hyver à l'été, le premier jour de Mai qui annonce l'approche de la saison chaude ne devrait pas être une époque pour se réjouir. Cependant tous les Norfolkois mettent, ce jour si délicieux en France, un petit bout de queue de Cerf à leur chapeau, et tous les visages expriment la

joie. Les vaisseaux eux-mêmes marquent la part qu'ils prennent à cette allègresse générale par les branchages verts qui pendent aux extrémités de leurs vergues. Mai 1794

C'est le même jour, premier Mai que se fait la revue générale annuelle de la Milice de Norfolk.

La plupart des compagnies sont sans uniforme, mal armées, et point exercées, quelques unes portent des uniformes dont le fond est toujours bleu avec du rouge dans les paremens et le collet. Elles ont en général l'habit vert, le bouton blanc et le chapeau de chasseurs, ornés de panaches et de rubans bleus célestes qui ont un peu l'air colifichet.

Les canoniers ont l'habit bleu, collet, revers et paremens écarlates, agrémens jaunes, chapeau retapé, cocarde couleur de feu. Les officiers généraux portent l'habit bleu, veste [?], culotte, collet, paremens et doublure jaunes, épaulettes en or.

A la suite de la revue l'on se rend dans la commune sur les derrières du Bourg, où il y a un Barbaro ou Barbecue, c'est-à-dire qu'on a placé des morceaux de bois en forme de broche au-dessus d'un grand feu et qu'on y fait rôtir des viandes en plein champ.

L'idée du 1er Mai, la réunion des frères d'armes tout y produit une joie bruyante dont le résultat le plus commun est que chaque Citoyen soldat ne rapporte pas une raison victorieuse des charmes de la bouteille.

Le Colonel Matthew commande la Milice de Norfolk et des Comtés.

Les circonstances de l'arrestation des bâtimens américains qui vont à des Ports français ou qui en sortent a donné l'idée au congrès de prendre quelques moyens défensifs pour ses côtes. En conséquence au mois de mai 1794 on a commencé des fortifications à Norfolk et particulièrement un fort en terre sur la rive gauche de la rivière Elizabeth à environ mille

Mai 1794 toises au-dessous de Plimouth. Déjà la Milice y monte une garde de vingt quatre heures faite par 14 hommes tout compris. Ces fortifications sont dirigées par M. de Rivard ingénieur italien.

C'est du fort dont je viens de parler que dans la nuit du 8 ou 9 mai 1794 on a tiré trois coups de fusil sur la frégate anglaise *la dédale* mouillée tellement à sa portée qu'une des balles a été trouvee dans l'une des pièces à l'eau de la frégate.

Ce trait repréhensible est une preuve de ce que j'ai rapporté de la prévention des habitans de Norfolk pour les français. Elle se montre assez dans leurs propos, dans l'affectation d'un grand nombre d'entre eux à porter la Cocarde tricolore, et dans l'empressement qu'ils prirent le 22 avril, à goudronner, à emplumer et à promener dans les rues pendant toute une journée sur une charrette un Américain qui avait parlé irrévérentieusement des français, en vain M. Robert Taylor, leur Maire, les harangua-t-il pour faire cesser ce châtiment populaire, ils persistèrent dans leur résolution.

On peut encore citer un fait du même genre. Le convoi français allait quitter la rade de Hampton et faire voile pour l'Europe. On répandit sourdement qu'on dépêchait des Pilot-boats avec des avis pour Halifax, et dès le soir on alla dégréer tous les Pilot-boats qui se trouvaient à Norfolk.

Cependant cette espèce d'enthousiasme n'est pas universel. Au Marché, dans certaines boutiques, on surfait les français et l'amour de leur argent trouve aussi place dans plus d'un cœur.

Malgré cela, je répète que nulle part dans le Continent les françois ne reçoivent ni autant de témoignages d'affection, ni un accueil aussi cordial qu'à Norfolk. L'Etat de Virginie a accordé aux colons de St. Domin-

gue 2,600 gourdes, 15000f., et le congrès 1500 gourdes, 8000f. Il est temps de parler des Esclaves qu'on trouve dans ce lieu en nombre très considérable. Mai 1794

Ils y sont tenus dans un état d'avilissement qui frappe même les habitans des Colonies. On les châtie assez arbitrairement avec le nerf de bœuf et la liane. Le Maître trouve toujours des *constables* prêts à executer ses volontés à cet égard.

Les nègres sont laids et sales à Norfolk, où les mulâtres (qui y sont assez communs) ont cependant de jolies figures ainsi que le produit du mélange des Nègres et des Mulâtres.

On assure que ces Esclaves ainsi que ceux de toute la Virginie sont plus intelligens que ceux des Etats plus méridionaux, et l'on vante leur attachement pour leur famille et pour leurs maîtres.

L'ignorance et toutes ses conséquences sont le partage du nègre de Norfolk comme de tous les autres, et ils croyent volontiers aux sorciers. Cette faiblesse superstitieuse de leur esprit les dispose à devenir la proie des Méthodistes qui sont les plus grands convertisseurs de ce bas Monde. Ainsi le malheureux Nègre, bien convaincu que dans cette vie le bon lot n'est pas son partage, adopte encore une croyance qui le menace de ne lui faire goûter l'égalité avec son Maître qu'en enfer. Pauvre raison humaine!

Les hommes de couleur libres ne sont mieux traités que les Esclaves que parce que personne n'a le droit de les frapper. Mais ils sont dans l'abjection et les rapports de cette classe avec celle du Blanc n'existent que par les complaisances des femmes colorées pour les blancs. Un acte de la législature de la Virginie du 10 Xbre 1793, les assujettit à avoir sur eux un certificat du Gouverneur qui atteste leur liberté, et à le faire renouveller tous les trois ans sous peine de prison, et

Mai 1794 en outre de cinq gourdes d'amende pour quiconque employerait comme libre celui qui ne serait pas porteur d'un pareil certificat.

Malgré le sentiment et la conscience de leur situation dépendante, les Gens de couleur libres ou esclaves ne sont pas étrangers aux plaisirs que l'amour, la danse et la toilette leur procurent.

C'est surtout le dimanche que cette dernière leur donne des puissances. Ils sont alors très proprement vêtus, chaussés, portant des culottes courtes; et les femmes ont des pierrots, des robes à corps, de jolies chaussures. Ils se rendent, surtout les Méthodistes, aux offices où ils mêlent leur voix à celles des blancs, puis le soir la danse a son tour, car les Nègres l'aiment avec fureur.

Aux deux époques de Noël et de Pâques, où l'on donne trois jours de repos aux Esclaves, ils font assaut de luxe et malheureusement d'yvresse aussi.

Ce sont les Nègres qui font tous les travaux et qui remplissent tous les emplois domestiques. Il y en a beaucoup qu'on peut louer à la journée. Ils coûtent alors trente-trois sous de France si on les nourrit. Les Négresses coutent souvent un tiers de moins.

C'est uniquement parmi les Nègres aussi qu'on trouve des ramoneurs d'un genre assez singulier, mais le seul qu'on employe à Norfolk. Ils lient avec une corde un pacquet de broussailles proportionné au tuyau de la cheminée, où ils le font monter et descendre à plusieurs reprises pour en racler la suye.

Cette précaution, dit-on, n'empêche pas que le feu ne prenne quelquefois aux maisons. On met alors beaucoup de célérité à monter sur les toits au moyen d'échelles qui sont même presque toujours dressées sur chacune d'elles, et de là on manœuvre pour l'éteindre, au moyen de pompes qui ne seraient pas assez nom-

breuses lorsque le feu a beaucoup d'énergie, ou lorsque le vent accélère ses progrès. Mai 1794

Quoique la Virginie soit réputée pour ses beaux chevaux, on est étonné de n'en appercevoir communément que de vilains à Norfolk. Les voitures n'y sont pas non plus fort élégantes.

On voit à Norfolk beaucoup de canards de Guinée qu'on reconnait à leur grosseur, aux excressances rouges et charnues qui couvrent leur tête et à la forte odeur de musc qu'ils exhalent.

Les dehors de Norfolk n'ont rien d'intéressant. On trouve les boucheries derrière ce bourg. Les Bœufs y sont tués avec la masse, et saignés avec le couteau. On n'y souffle point l'animal avant de l'écorcher. Dans les temps ordinaires un seul bœuf suffisait à la consommation journalière. On en tuait de 2 à 3 depuis la venue du convoi du Cap mais la flotte de la Cheaseapeak et l'escadre qui doit la convoyer a porté ce nombre à 8 et quelquefois même à douze. Les autres comestibles ont suivi une progression analogue.

Je répète que le terrein est assez noyé auprès de Norfolk et presque tout couvert de broussailles et de Pins. Une chose qui frappe, c'est de ne pas appercevoir à quelque distance que ce soit la plus petite élévation, et de ne pas trouver un seul petit caillou. Le sol est toujours sabloneux et quelquefois mêlé de débris d'un quartz qui l'est aussi. Quelques plantations de mahis rompent cette monotonie, mais elles sont trop peu nombreuses pour la détruire et pour peu qu'on fasse quelques milles, les lieux marécageux des eaux stagnantes disent assez pourquoi Norfolk est mal sain, comme tous les lieux qui sont à la fois chauds et humides.

Je ne dois pas oublier qu'à Norfolk toutes les mesures sont anglaises. On vend les objets de détail

Mai 1794 peu volumineux avec de petites romaines qui ne sont pas des modèles de justesse. Cet inconvénient et la difficulté de bien compter avec une Monnoye qui n'a qu'un rapport idéal ou relatif avec le dollar et ses divisions amènent quelquefois des démêlés. Le dollar vaut six shillings, ce qui met le pound à 3 dollars 1/3 (17f. 13s) et le shilling à 17s 1/3.

Le peu de détails dont Norfolk peut encore être susceptible se trouvent dans ce qui concerne Portsmouth avec lequel il a plusieurs choses en commun, par exemple le coup d'œil du tableau animé qui prouve à l'un et à l'autre tous les Mouvemens maritimes de la rivière Elizabeth qui les sépare. S'il s'agissait de critiquer, on pourrait se plaindre de la manière dont est fait le service du bureau de la poste aux lettres qui à cette époque était soumis aux boutades d'un commis qui ne connaissait d'autre complaisance que celle de laisser prendre les lettres à quiconque les payait sans s'embarrasser, qu'elles appartinsent ou non à celui qui s'en emparait.

Norfolk est susceptible de s'accroître par les profits même de son commerce. Il s'agit de savoir cependant si l'opinion que la profondeur de la Rivière Elizabeth va en diminuant est fondée ou non, car s'il fallait adopter l'affirmative elle autoriserait une idée bien affligeante pour ce lieu, celle de l'époque où il ne pourrait plus admettre les vaisseaux du tonnage nécessaires pour les voyages de long cours.

Mr. Plum[5] a fondé en 1788 une corderie dans le haut de Norfolk où l'on a fait un cable pour le vaisseau de guerre français le Jupiter de 74 canons. Cette manufacture est très profitable. M. Plum a fait bâtir une jolie maison d'environ 30 mille francs. Les murs sont revêtus de plâtre. Elle est distribuée avec goût.

Ce serait oser trop que de conclure de Norfolk seul peut former le caractère du Virginien qui hors de la

province n'est pas tracé par la complaisance. Il passe en général pour vain et insolent. On dit que ces traits se font remarquer dans les auberges qui sont plus mauvaises dans les Etats à Esclaves parce que les Maîtres sont tels que je viens de le dire. Dans le fond des terres les Virginiens ont encore des ongles d'une extrême longueur, destinés à arracher l'œil de celui avec lequel ils se battent, ce qui a lieu à coups de poings. Les gens comme il faut se battent au pistolet et l'on cite un fait entre deux combattans qui se donnèrent réciproquement la mort. Mai 1794

C'est peut-être cette particularité qui fait dire à quelques uns que le Virginien est au reste des Etats-Unis ce que l'Espagnol est au reste de l'Europe. Un fait assez avoué c'est qu'ils aiment le faste et que le plaisir de payer ses dettes n'est pas celui qu'ils cherchent le plus à se procurer.

C'est une conséquence si naturelle d'être entouré d'esclaves et de l'opinion exagérée qu'un homme doit prendre de lui-même, quand il peut donner à d'autres hommes sa volonté comme loi, pour que cela n'ait pas un grand degré d'invraisemblance. Il y a dans le voisinage de Norfolk un habitant qui prétend descendre de Guillaume le Conquérant.

Le prix du passage pour une personne qui va de Norfolk à Richemond en Virginie par mer est de deux Dollars et on se nourrit.

De Norfolk à New-York on paye 8 dollars si on se nourrit soi-même et 12 quand la nourriture est procurée par le Capitaine.

Norfolk est à 48 lieues dans le sud de Richemond et à 165 lieues dans le sud-ouest de Philadelphie.

Je terminerai sur Norfolk en disant que jamais la langue anglaise n'a autant de douceur et de charmes que dans la bouche d'une jolie Virginienne. Heureux

Mai 1794 celui qui peut la lui faire employer à l'expression des sentimens qui font le bonheur le l'homme!

Les détails qui concernent Portsmouth et Gosport forment en quelque sorte le complément de ceux qui concernent Norfolk. L'ordre naturel et logique veut que je les donne à la suite les uns des autres.

## PORTSMOUTH ET GOSPORT

Précisément en face de Norfolk et sur la rive gauche de la rivière Elizabeth, est Portsmouth composé d'environ trois cens maisons distribuées dans plusieurs grandes et belles rues qu'elles indiquent plutôt qu'elles ne les bordent.[6] Ces rues sont toutes couvertes d'herbes, et ont des maisons construites en bois à l'exception de quelques unes qui sont de briques et assez jolies. Mai 1794

Dans Portsmouth, qui est dans le comté de Norfolk, vers la rivière mais un peu plus dans l'Est que le milieu de ce bourg, est la halle du Marché, bâtie en Briques. Elle est petite mais suffisante pour le lieu. Cette halle est dans une espèce de place ou de rue très vaste, qui se prolonge jusqu'à l'extrémité du bourg. Sur le côté gauche de cette rue, en montant, est l'église anglicane faite de Briques, propre et bien entretenue. Elle a un Jubé et des bancs dans toute sa longueur. Près de la porte, il y a de chaque côté deux de ces bancs peints en noir, pour désigner que c'est aux Noirs qu'ils sont réservés et que ceux-ci ne doivent pas se mêler aux Blancs.

Avant l'indepéndance de l'Amérique le Ministre de cette Eglise avait un revenu fixe de quinze cens dollars (près de 8 mille francs). Maintenant il n'a que son casuel et un logement qui est joli.

On trouve à Portsmouth des Méthodistes et des Anabatistes. Ce lieu est fort triste, parce qu'il n'a pas un commerce qui lui soit propre. Les bâtimens peuvent cependant y venir comme à Norfolk puisque ce sont

Mai 1794 les deux rives de la rivière Elizabeth qui forment le port. Mais l'ancienneté de ce dernier lieu, la nature même des établissemens qui y sont déjà formés, et qui doivent nécessairement appeller tous ceux qu'on aura à faire, ne permettent pas à Portsmouth de rivaliser avec lui. Il a cependant été un moment où elle l'aurait pu avec succès, mais on a été loin d'en savoir profiter. C'était au commencement des démêlés de l'Amérique lorsque l'incendie obligea la population de Norfolk de passer de ce lieu à Portsmouth, dont les habitans eurent la maladresse de montrer un si grand mécontentement qu'on parlait de brûler les Maisons où les étrangers s'étaient réfugiés, s'ils ne les quittaient pas sous huit jours. . . . Portsmouth fut déserté.

Sa situation a cependant des avantages réels sur celle de Norfolk. Il a plus d'eau à quai, l'eau comme boisson y est moins mauvaise qu'à Norfolk. Il est mieux aligné, moins chaud, moins marécageux, et conséquemment plus sain. Cette considération y avait fait placer un hôpital de convalescens français, pendant que l'escadre de Vaustable était à Hampton.

Les maisons sont louées beaucoup moins cher à Portsmouth qu'à Norfolk et cela même prouverait au besoin l'infériorité de ce 1er lieu qui est obligé d'aller chercher dans l'autre tous les objets d'importation. Cette nécessité, celle de traverser la rivière Elizabeth lorsqu'on vient du haut de la Virginie ou des Etats situés à l'est ou à l'ouest de celui-ci à Norfolk, parce que les stages et même la Malle aux lettres terminent leur course à Portsmouth, a fait établir un moyen de communication particulier entre Norfolk et Portsmouth.

Il consiste dans six canots de passage dont deux sont plus grands que les 4 autres. Chaque canot a deux hommes qui par la combinaison de leurs coups d'aviron

gouvernent en même temps le canot. On peut tenir à l'aise six personnes dans les petits et huit dans les autres. Mais ce nombre est presque toujours excédé, parce que d'une part on craint d'attendre la venue d'un autre canot, et que les Nègres rameurs en recevant jusqu'à 15 passagers espèrent être plus longtemps en repos sur l'une des deux rives. Mai 1794

La règle est que, dès qu'il y a cinq minutes qu'on est dans le canot, on peut le faire partir même avec un seul passager, mais quand les canotiers savent que le passage est moins fréquent, ils laissent le canot amarré à terre et se cachent.

Il doit aussi y avoir toujours des canots sur les deux bords; et pour cela, dès qu'il en arrive un troisième d'un côté le premier qui y est venu doit aller de l'autre bord même à vide. Mais l'exécution de ces règles n'est pas rigoureuse. Chaque canot part exactement dans l'ordre du tour où il est arrivé à quai.

Lorsque'on est en calme, et que la mer est pleine, on va de Portsmouth à Norfolk et vice versa en huit minutes, de Norfolk à l'hôpital en 7, et de l'hôpital à Portsmouth en 7 autres. Ces traversées veulent le double de ce temps quand le vent ou la marée ou les deux, contrarient à la fois.

Le prix du passage est de cinq sous et demi de france par personne. On s'abonne à raison de six dollars pour l'année.

C'est dans l'un de ces canots que j'ai trouvé un Nègre appellé Sem,[7] esclave du colonel Wilson, l'un des fermiers du passage. Il a appris seul à lire et à écrire. Il est âgé d'environ trente ans. La conversation annonce un sens très droit et un très grand désir d'instruction.

Outre ces six canots il y a deux grands bacs à chevaux (horse boats) qui vont aussi à l'aviron. Ils transpor-

Mai 1794 tent les voitures, les animaux et les objets pesants. On paye 1/2 dollar pour une chaise roulante, onze sous de France par cheval et la moitié par homme. Quant aux effets on convient particulièrement du prix.

Il est très difficile de mettre les chaises et les chevaux dans ces bacs où on les fait entrer en les y poussant après avoir mis le côté du Bacq à toucher le bord du *Warf*.

Tout ce passage est affermé à deux personnes pour dix ans, à raison de trois cens seize dollars et deux tiers par année, environ 2000 francs, sous l'obligation de passer gratis les agens de l'administration publique et les personnes qui durant la session se rendent à la Court house de Norfolk.

Indépendamment de ces boats, la corporation de Portsmouth en a une qu'elle entretient pour porter ceux qui du côté de Norfolk, plus haut encore que l'hôpital, veulent apporter leurs denrées ou provisions quelconques au Marché de Portsmouth. Il sert aussi à transporter les personnes du lieu lorsqu'elles veulent faire ce trajet.

On a encore la ressource des acous qui portent sur la rivière les objets qu'on charge ou décharge, et ils peuvent faire des charrois de tous les genres entre Norfolk et Portsmouth. Ces acous qui portent jusqu'à 15 et vingt tonneaux coûtent un dollar par jour non compris les nègres, qu'on prend aussi à la journée, pour les manœuvrer.

Dans Norfolk et Portsmouth même les charrois sont faits par des charrettes auxquelles on donne onze sous de France par course. Il y en a 12 à Norfolk et seulement 2 à Portsmouth. Ce sont toujours des Nègres qui les conduisent.

Quand on connaît la médiocrité de Portsmouth et celle de sa population, on est bien étonné d'apprendre

qu'on y trouve un de ces lieux où un sexe se prostitue à la brutalité de l'autre. Le convoi y a même fait augmenter le nombre de ces dégoutantes créatures qui achèvent de perdre dans l'yvresse tout sentiment de pudeur et de honte. Mai 1794

Portsmouth compte 1700 habitans, dont 6 cents sont esclaves.

## GOSPORT

C'est à environ un demi-mille de Portsmouth qu'est Gosport qui, à proprement parler, en est une dépendance.[8]

On s'y rend par une levée pratiquée à travers un terrain marécageux que la haute marée noye.

Gosport est composé de quelques maisons disposées presque sans aucun plan, et parmi lesquelles est une ancienne distillerie que louent à présent des réfugiés de St Domingue.

C'est à Gosport que réside le Colonel Wilson, commandant du lieu, homme riche, l'un des deux fermiers des canots de passage entre Portsmouth et Norfolk, et grand ami des français. Sa maison quoique de bois est jolie, et elle a dans son enceinte totale une distribution qu'égaye encore la rivière jusqu'au bord de laquelle s'étend son domaine.

La femme du Colonel Wilson a perdu, le 6 7bre, une fille qu'elle avait eu de son 1er mariage. Elle a été enterrée dans le jardin, où un tableau présente les détails de sa vie et de sa mort. Cette fille unique décédée dans la fleur de l'âge a emporté les regrets de tous ceux qui la connaissaient, et 8 mois encore après cette perte, sa mère n'a donné aucune trêve à sa douleur.

Mai 1794 Elle se nommait Miss Janet Craig dallee [?]. Le Colonel Wilson porte encore lui-même, après ce délai, le deuil de sa belle-fille.

Cet usage de marquer extérieurement la douleur que l'on éprouve de la perte si cruelle de ceux auxquels on avait donné la vie, me paraît si naturel et si estimable que je ne saurais m'empêcher de regretter qu'il soit étranger à la Nation française.

On pêche à Gosport et à Portsmouth des anguilles le long du quai. On en obtient plus d'une douzaine pour un demi dollar, encore ce prix n'est-il donné que par des français aux français qui les pêchent, car les américains ne se soucient ni de les prendre ni de les manger.

Les environs de Portsmouth et de Gosport sont exactement les même que ceux de Norfolk inondés, sabloneux, arides. On y trouve quelques établissemens, mais médiocres, et souvent un enclos qui ferme un terrain assez étendu ne présente qu'une mauvaise maison de *logs* ou de planches. D'ailleurs les souches des arbres laissés dans les champs et gardant encore l'empreinte du feu qui les a noircies sans les détruire entièrement ne sont pas propres à égayer le tableau.

Les entourages ajoutent à la tristesse du site, parce qu'ils sont toujours faits avec du bois sec, fendu triangulairement, gros de 4 ou 5 pouces sur environ 8 pouces de long. Le plus souvent on place ces bois aux traverses les unes au dessus des autres, en formant successivement un angle saillant et un angle rentrant dans la longueur de l'entourage. On les fait reposer alternativement l'un sur l'autre, et se croiser un peu pour augmenter la force du point d'appui. D'autres fois, la direction de l'entourage est droite parce qu'on y a mis des montans pour recevoir les traverses.

Les routes qui aboutissent à Portsmouth sont de simples traces assez larges pour les voitures, et où l'on

rencontre de temps en temps des petits troncs d'arbres rapprochés et mis en travers du chemin pour faire le pont sur un fosse sur un filet d'eau ou sur un point bourbeux. Mai 1794

On voit passer dans ces chemins des stages, des charriots et des charrettes. Quelquefois ces derniers sont attelés de Bœufs jougués par le cou, on y rencontre aussi des chevaux qui portent le mari en selle et la femme en croupe, ce qui semble dire que ces animaux ont plus de force que d'apparence.

A vingt mille de Portsmouth on trouve du cerf, on en amène de petits qu'on vend deux dollars et que quelques personnes s'amusent à élever. Des boutiques du lieu ont à vendre des peaux de lapin et de lièvre qui viennent aussi de la campagne.

Je finis sur Norfolk, Portsmouth et Gosport en remarquant que les femmes de ces lieux, comme celles de toute la Virginie, ont un son de voix très doux, et que ce charme, l'un des plus grands peut-être que puisse avoir le beau sexe est poussé à tel point que ces bouches séductrices rendent presque méconnaissable la langue anglaise dont le caractère est bien loin d'être celui de la douceur.

Puisque nous quittâmes Norfolk, Portsmouth et Gosport pour aller à Baltimore, je vais parler maintenant de ce voyage.

## VOYAGE DE NORFOLK A BALTIMORE PAR EAU

Mai 1794
15

Il y a à Norfolk deux Packets ou bâtimens de passage pour Baltimore, et dans cette dernière ville avec la même destination pour Norfolk.

Ces bâtimens qui sont des Bateaux ou des Goëlettes très fines voilières sont fort proprement arrangés, avec de jolies cabanes. On paye huit dollars et demi (48 francs) pour ce passage, où l'on est nourri quand la traversée est courte parce que le calcul des provisions fraiches est toujours fait dans cette supposition. J'ai déjà annoncé que nous partîmes de Norfolk le 15 Mai 1794, à environ dix heures du matin, sur la goëlette *Le Président* appartenant à Mr Moses Myers négociant de Norfolk, et commandé par le Capitaine Gold.

Nous trouvâmes par le travers du fort un bâtiment venant de Jérémie et faisant quarantaine parce que la petite vérole était à bord. Cette circonstance n'empêcha pas le Capitaine de recevoir sur le sien plusieurs passagers de ce bâtiment pour Baltimore. Dans ce nombre était M. Le Sassier fils d'un conseiller de la Louisiane et par conséquent compatriote de ma femme et M. Sompérat de Jérémie. Un peu après le fort mais à droite est une grande distillerie qu'on laisse tomber en ruines.

L'isle Craney qui semble toujours être au milieu de la route en venant de Norfolk, forma longtemps pour nous un joli rideau à cause du calme qui nous prit presqu'en quittant le quai (*Warf*). Nous ne pûmes doubler cette isle qu'à Midi un quart.

A deux heures moins un quart nous étions à Sowels

Point,[9] à deux heures un quart par le travers de la frégate française la concorde mouillée à Hampton. Il nous fallut ensuite quinze minutes pour doubler la pointe de Comfort. Mai 1794

A trois heures nous avions sur notre droite le phare du Cap Henry, mais dans l'éloignement. De ce point la vue jouissait d'un beau spectacle parce qu'elle embrasse d'une part la rivière James et de l'autre la véritable entrée de la Baye de Cheaseapeak.

Nous choisîmes ce moment pour le dîner. Nous étions 39 passagers de tout âge, de tout sexe et même de toutes couleurs. Plusieurs d'entre eux, qui n'avaient pas droit à la table du Capitaine, avaient déjà fait ce repas dans différens points du bâtiment, et pour plus d'un passager il avait été plutôt une leçon de frugalité, qu'une occasion d'exercer l'appétit que le mouvement d'un bâtiment excite lorsqu'il n'est pas assez fort pour rendre malade.

Nous faisions si peu de chemin qu'il était déjà quatre heures, lorsque nous arrivâmes par le travers de Back river point.

Le soleil qui avait été très chaud, le mouvement du Guy de la Goëlette que le calme faisait jouer, le frais amené par la nuit, l'ennui que causait la lenteur de notre marche, tout nous a determinés à chercher les moyens de nous coucher, non sans que le thé ait paru, suivant l'usage pour tenir lieu du souper américain.

La Goëlette n'ayant que dix Cabanes où se nichaient une quinzaine de personnes parce qu'il s'en trouvait où étaient mari et femme ou deux enfans, le reste était étendu sur le plancher, sur le pont ou à l'entrée de la calle.

A cinq heures du matin le 16 nous étions devant l'embouchure du Potomac dans le Cheaseapeak point où cette 1ère a 7 ou 8 mille de largeur. Nous distin- 16

Mai 1794
16

guions même la terre de la rive droite. Cette rivière du Potomac est la limite qui sépare la Virginie du Maryland. Pendant toute cette journée nous avons été le jouet des marées, tant le calme était parfait. Cette contrarieté détermina le Capitaine à mouiller à 7 heures.

Un vent favorable s'étant élevé à 7 heures du soir, nous avons appareillé, et lorsque nous regagnâmes nos cabanes nous nous flattions d'être dédommagés de ce que nous avions perdu depuis 30 heures, mais à onze heures le vent passa au nord et devint très frais. Il ne cessait pas d'augmenter et à 2 heures du matin nous étions extrêmement tourmentés par la mer. La goëlette avait absolument perdu sa qualité de bonne marcheuse, parce qu'elle était chargée outre mesure.

La lame nous prenant de l'avant, elle mouillait tous ceux qui n'avaient que le pont pour asile, ils vinrent donc successivement en chercher un dans la chambre. Des négresses avec leurs enfans avaient été les dernières à oser implorer un refuge, mais elles y furent forcées; et un Colon dont les entrailles étaient émues, l'invoqua pour elles, et surtout pour une petite créature qu'il choiait trop pour ne pas voir que la nuance de sa peau faisait la critique de la fidélité de la mère par rapport à lui. L'Etat de ces malheureux était trop souffrant pour ne pas les accueillir et pour ne pas oublier de quelle belle gale ils étaient couverts, sans même en excepter le père putatif. Enfin la tourmente nous contraignit à virer de bord et à chercher, en perdant 14 milles une relâche dans une petite baye à l'embouchure du Patuxent rivière qui arrive dans le Cheaseapeak 18 milles nord du point où le Potomac s'y jette et du même côté ouest. 9 barques, bateaux ou goëlettes nous avaient devancé dans ce lieu où nous mouillâmes de grand matin.

Plusieurs passagers et mon fils et moi nous allâmes à terre. Nous trouvâmes cet endroit assez chétif, et nous y avions fait à peine un demi-mille que l'un de nous tua un serpent de deux pieds et demi de long. Il était noir et de l'espèce de ceux que les gens du pays nomment *mocassin* et qu'ils disent être dangereux. Comme chacun lui donnait à l'envi des coups de bâton, nous vîmes sortir de son ventre au moins une vingtaine d'œufs de différentes grosseurs. Mai 1794 17

Plusieurs points du bord de la baye qui est ouverte est et ouest a des petites élévations surtout au nord où elles peuvent avoir jusqu'à 40 pieds de hauteur. Elle est sabloneuse et bordée de Pins. On y voit quelques médiocres établissemens que nous avons parcouru. Des Passagers qui avaient descendu leurs fusils ont tué quelques petits oiseaux qui ont ainsi payé de leur vie les contrariétés que le vent nous faisait éprouver. On nous a donné obligemment chez une fermière d'excellent lait pour lequel on n'a pas voulu recevoir notre argent.

Les terres qui avoisinent le Patuxent sont employées à la culture de l'avoine, du seigle du tabac. On essaye en ce moment d'y faire réussir le cotonnier.

Le temps ayant paru propice à huit heures du soir, nous sommes repartis, et le lendemain nous sommes arrivés au quai (*Warf*) à Baltimore non sans avoir joui d'un plaisir très vif en approchant de cette ville dont l'aspect, en se développant successivement alimentait agréablement notre curiosité. On est frappé surtout du contraste qu'offre le côté droit où est la partie de la ville appellée la *pointe* très joliment bâtie où les édifices sont neufs et où l'on travaille à en augmenter le nombre, et le côté opposée coupée à pic jusqu'à environ cinquante pieds de hauteur. Un port bien garni, des bâtimens prêts à faire voile, des pavillons flottans à 18

Mai 1794 cause du dimanche, tout avait de la gaieté et le plaisir nous faisait trouver tout encore plus intéressant, malgré l'incivile distraction causée par le Capitaine qui attend qu'on soit près d'arriver, pour exiger de chacun le prix de son passage.

Des nègres qui attendaient sans doute la petite rétribution que les effets des passagers leur procure ont pris les nôtres. Chacun s'est dit *adieu* comme si l'on se connaissait depuis longtemps et nous avons gagné l'auberge de la *Reine Indienne,* qu'on nous avait indiqué comme celle qui nous convenait le plus.

Nous avons donc mis quatre vingt-douze heures à faire les cent quatre vingt dix mille qui sont entre Norfolk et Baltimore par la Baye de la Cheaseapeak qui a tous les caractères et même tous les dangers d'un bras de Mer.

19 Dès le soir nous allâmes nous promener à la pointe et voir des Colons du Cap et des amis. D'autres vinrent nous visiter. Le lendemain nous allâmes déjeuner chez Gauvin à la pension de Mad^e^ Redgiley.

Nous allâmes à notre tour voir des colons Séguin, Cambefort, Genty, mon ami et mon ancien collègue avocat au Cap, Paradé le commissaire de la Marine. J'eus le chagrin d'apprendre que mon cher ami Berlin avait descendu la Cheaseapeak s'en retournant à Saint Domingue, tandis que je venais de Norfolk à Baltimore.

L'après-midi nous allâmes nous promener à Howard's park.

22 Nous quittâmes Baltimore le matin pour nous rendre à Philadelphie.

Parlons donc ici de Baltimore.

## BALTIMORE[10]

Cette ville considérable, placée sur un bras de la rivière de Patapsco, est la City-town du Comté du même nom, et le lieu le plus étendu et le plus florissant du commerce de Maryland. Elle prend chaque jour un accroissement qui étonne. Elle va depuis la crique de Harris au sud, jusqu'à la grande branche du Patapsco. Mai 1794

Elle est divisée en deux parties par les chutes de Jones ou la branche du nord ouest sur laquelle il y a trois ponts de bois.

On y comptait deux mille Maisons en 1787 et trois mille en 1795, la plupart de briques et élégamment construites, et plus de quinze mille habitans dont un 10e est esclaves.

Les Maisons y sont communément à deux étages. Elles sont de briques et ont sur leur devant des trottoirs fort beaux, mais dont les entrées de caves qui servent de magasins et de cuisines prennent la moitié. Le trottoir de la grande rue a dix pieds de largeur.

Les rues sont spacieuses, pavées et alignées. Elles courent de l'est à l'ouest le long du côté nord du bassin et sont coupées par d'autres à angles droits, excepté quelques unes qui ont diverses directions. C'est la même chose à la pointe ou Fells point. La principale rue qui traverse la ville de l'est à l'ouest a environ quatre vingt pieds de largeur, et se nomme la rue de Baltimore. Les autres varient depuis 30 pieds jusqu'à 80 et celle de holyday (*du dimanche*) où est la nouvelle salle de spectacle, en a près de Cent. Quelques unes

Mai 1794 d'entre elles portent des noms qui semblent être des monumens de gratitude, et celui de la Fayette est un de ceux qui a bien ce caractère.

Des charrettes ramassent le fumier dans les rues.

De la rue de Baltimore l'on voit dans le nord la Court-house sous laquelle est une voute formant un passage même pour les voitures. Ce bâtiment est à 2 étages avec un balcon de bois et un fronton qui donne sur la rue Calvert que cet édifice termine. La prison est dans l'ouest de la Court-house. Toute l'étendue de la ville n'est pas entièrement bâtie, car on y voit des jardins, elle est divisée en 130 rues, petites rues et allées, cependant tout y est déjà distribué en rues futures et déjà nommés de manière à tripler pour ainsi dire le nombre actuel des constructions. La partie la plus bâtie est l'orientale depuis la rue d'Howard jusqu'aux Chutes de Jones.

On remarque à Baltimore beaucoup de Colombiers et puis de petits réduits pratiqués pour donner asile aux hirondelles, car on croit que leur affection pour une Maison promet prospérité à qui l'habite. C'est ainsi que l'idée de l'hospitalité accordée à des êtres timides, est liée à celle d'une longévité dont on la croit la récompense. Il serait bien doux de pardonner à la superstition, si elle n'accréditait que de semblables erreurs. Les édifices publics sont à Baltimore, outre la Maison de Justice et la prison, 3 Marchés, une maison des pauvres, 2 banques, une du Maryland et une des Etats-unis, une bourse et un théâtre. Le Court-house est en briques.

Les rues majeures de Baltimore sont éclairées par des lanternes de l'espèce de celles qu'on trouve dans d'autres villes de l'Amérique, et qui sont dans le goût anglais.

On voit à Baltimore d'assez beaux chevaux de main,

mais ceux de trait se font plus remarquer. Ils sont attelés par deux, 4, cinq et même six aux Wagons ou charrettes au moyen de chaines de fer, et en tout l'équipage et la voiture annoncent du soin et de la propreté. Mai 1794

On a dans le Maryland des étalons dont on publie la généalogie avec pompe. On exige depuis 24 francs pour faire couvrir une jument et de plus 30 à 40 sous pour le palefrenier. La nourriture d'un cheval coûte 3 francs par semaine.

Le terrein où est située la ville de Baltimore a une double pente, l'une de l'ouest à l'est et l'autre du nord au sud. La première est de quarante pieds, la seconde est considérable aussi.

C'est à l'extrémité méridionale de cette dernière inclinaison qu'est le port qui, par la configuration du terrain, est une espèce de Bassin, au moyen de trois rétrécissemens successifs formés par des pointes qui se correspondent, depuis la ville, jusqu'à l'endroit où est réellement, par rapport à elle, la fin de la Baye de la Cheaseapeak. Cette longueur qui est d'environ trois mille toises courre à peu près nord-ouest et sud-est.

Si le projet de ce bassin s'exécute dans son entier il aura des Maisons sur trois de ses côtés, et l'avancée appellée la Pointe en procurera dans une grande partie du quatrième. Déjà des Warfs ou quais occupent des portions de ses 4 côtés.

Ce bassin a de 6 à 7 pieds de profondeur. A *la Pointe* il y a mouillage pour des bâtimens de 500 tonneaux.

Les *Warfs* (car il n'y a point de quai à Baltimore) sont toujours faits pour la commodité de leurs Propriétaires aussi forment-ils des avancées qui sont cause que dans le sens de la ville, il y a des espaces où l'eau occupe encore de grands enfoncemens, tandis que des

Mai 1794 *Warfs* voisins sont autant de jettées. Cela donne un air de désordre à un lieu auquel un alignement rigoureux procurerait un charme de plus.

Il y a trois marchés à Baltimore, mais le principal est placé en descendant vers la Cheaseapeak au bout oriental de la grande rue. Les jours de marché sont les Mercredis et les Samedis. Les autres jours on n'y trouve que de la viande de boucherie et des légumes.

Il y a onze Eglises ou temples dans Baltimore même et une dans l'espèce de petit canton que forme Fells point ou simplement La Pointe, savoir, 1 des Allemands réformés, 2 des Luthériens allemands, 1 des Calvinistes allemands, 1 des Anglicans, 1 des Presbytériens, 1 des Mnémonistes, 1 des Catholiques romains, 2 des Méthodistes, 1 des Anabaptistes, et 1 des Nicolites ou nouveaux Quakers.

Que l'on aime à trouver cette liberté de culte, ce respect pour la conscience! Et si le Créateur a dans les merveilles qui excitent notre continuelle admiration, mille manières de parler au cœur de l'homme, pour quoi n'y aurait-il pas mille manières de chanter ses louanges et d'exprimer la plus vive reconnaissance.

Baltimore a aussi un théâtre placé, comme je l'ai dit, dans une rue de cent pieds de largeur.

La Pointe, dont les établissemens sont encore plus modernes que ceux de Baltimore reçoit un accroissement prodigieux. Sa position toute commerçante en est la Cause, et à mesure qu'elle s'étend les maisons de Baltimore s'approchent d'elle, de manière qu'elles ne doivent pas tarder à se réunir. L'intervalle qui les sépare, comme celui qui lui correspond de l'autre bord du bassin, est encore bien marécageux, mais les travaux continuels diminuent cet inconvénient du moins du côté de la Pointe.

Les alentours de la ville à l'est et à l'ouest ressem-

blent à presque tous les autres lieux des Etats-unis de l'Amérique. Mai 1794

L'augmentation de population produite par la venue des Colons de St. Domingue qui, pour le dire en passant, ont reçu de grands témoignages d'intérêt des habitans de cette ville, a donné aussi de l'énergie aux cultivateurs voisins, et plusieurs jardins ont paru dans les environs qu'ils égayent. Il en est plusieurs qui sont cultivés par les français eux-mêmes. Mais ce qui donne à Baltimore un air tout à la fois agréable et particulier, c'est la hauteur qui la domine au nord et qui est la propriété du Colonel Howard. La maison principale et ses dépendances en occupent le devant, tandis qu'un parc en garnit le derrière. Cette situation élevée, cette réunion d'arbres, un aspect qui presque malgré soi ramène la pensée aux idées européennes donnent en même temps du plaisir et des regrets à de vrais français, et l'esprit et le cœur se trouvent ainsi dans une situation où l'on aime à les entretenir. En gagnant la pente orientale de cette hauteur on trouve un ruisseau appellé les Chutes de Jones (Jones Falls) dont la vue et le bruit est un charme de plus. Le lit de rocs sur lesquels coule cette eau un moulin qu'elle fait tourner le rapprochement des détails de la vie rurale et de ceux d'une ville commerçante et maritime tout plaît, tout occupe celui qui regagne la Cité en suivant le ruisseau qui va passer à l'est du grand marché pour arriver au bassin.

Baltimore a deux Banques l'une qui porte le nom de la Province dont ce lieu est la capitale, établie en 1701, avec un fond de 300 mille dollars (1,650,000 francs) et une branche ce la Banque des Etats-Unis proprement dite.

Les bâtimens appartenans à la navigation de Baltimore qui n'étaient en 1790 qu'au nombre de 102 con-

Mai 1794 tenant 13,564 tonneaux, sont plus que doublés en 1794, époque où les exportations étaient de 5,300,000 dollars, égaux à plus de 29 millions de nos livres.

Mais Baltimore est sujette au fléau de la fièvre jaune. Presque chaque année depuis 1793, il y exerce ses affreux ravages particulièrement dans le quartier de la Pointe, le plus voisin de la Mer, et le plus bas de la ville.

L'intérêt plus fort que l'amour de la vie y retient cependant tous ceux qui croyent plutôt aux promesses de la fortune qu'aux menaces de l'inexorable Mort et si cette effroyable Maladie ne cesse pas de moissonner par milliers les habitans de ces malheureux climats, ils finiront par s'armer contre elle de l'unique ressource de la prédestination et s'en serviront comme les turcs contre la peste.

Il y a à Baltimore de grandes Auberges où l'on donne bien à manger, soit à table d'hôte, soit séparément.

Il y a une immense collection de grandes pantouffles que l'on prend en allant se coucher, pour que l'on puisse trouver à sa porte le lendemain, en s'éveillant, ses souliers ou ses bottes nettoyées.

On a beaucoup de peine à obtenir de l'eau dans les chambres. On conserve de la glace pour faire boire frais l'été.

Les gazettes promettent depuis 30 jusqu'à 300 francs pour faire arrêter un esclave fugitif.

Les habitans de Baltimore ont assez de penchant pour les français.

La rivière de Baltimore (le Patapsco) gela depuis le commencement de janvier jusqu'au 11 février 1809.

Un journaliste de ce lieu ayant blessé les Américains à l'occasion de leur déclaration de guerre de 1812, on rasa sa maison dont il eut le bonheur de s'enfuir et on se livra à beaucoup d'excès.

On a à Baltimore des rafineries, des rumeries, des préparations de tabac, des corderies, des papeteries, des manufactures de cotton, des clouteries, des fabriques de souliers, de bottes, des chantiers de construction, des cuirs de divers genres, etc., etc. Mai 1794

Baltimore est dirigée par des Commissaires et des surveillans.

Cette ville est à 12 lieues dans le N-O d'Anapolis, à 75 lieues dans le Nord-Nord-est de Richemond, à 43 lieues dans l'ouest, sud-ouest de Philadelphie.

Sa latitude est de 29 degrés 18s nord et sa longitude de 1 degré 35 minutes à l'ouest de Philadelphie.

J'ai mangé des petits pois à Baltimore le 18 mai 1794.

# VOYAGE DE BALTIMORE A PHILADELPHIE

## Par le Cheaseapeak, Frenchtown, New Castle et la Deleware

### Le 20 et le 21 Mai 1794

Mai 1794
20

Le Commerce qui est entre Baltimore et Philadelphie exigeant des transports qui seraient trop coûteux par terre et qui seraient trop longs, trop incertains, et quelquefois même périlleux durant l'hyver par la Cheaseapeak, on a pris une voye mitoyenne.

C'est celle de charger les objets à Baltimore sur des bateaux de passage ou passagers qui vont à Frenchtown (la ville française) d'où des charriots ou wagons les transportent à New-Castle. Là d'autres pacquets les prennent et les conduisent à Philadelphie. C'est le même moyen, mais employé dans la direction contraire qui sert à cette dernière ville pour les envois qu'elle fait à Baltimore.

Cependant ils sont ordinairement dans l'inactivité depuis Noël jusqu'au 15 de Mars que la Cheaseapeak est prise par les glaces.

Partis de Baltimore le 20 mai 1794 à 8 heures et demie du matin avec un vent d'est sur la goëlette *La Peggy* de Frenchtown, de 35 tonneaux, nous allâmes à La Pointe où l'on recrute toujours quelques passagers. Nous quittâmes enfin ce lieu après y avoir perdu assez de temps, et nous en mîmes beaucoup à sortir du bassin de Baltimore et à arriver à la Cheaseapeak parce que le vent ne nous permettait d'aller que par des bordées.

A notre départ de Virginie pour Baltimore, on nous avait prévenus qu'il fallait avoir soin d'arrêter les cabanes à bord des pacquets, et même les marquer de nos noms à la Craie, parce que l'usage consacrait cette espèce de droit de possession en faveur de ceux qui arrêtaient les places les premiers. Nous avions trouvé cet usage très respecté dans le voyage de Norfolk à Baltimore, et en arrêtant nos places dans ce dernier lieu pour Frenchtown le Capitaine lui-même m'avait présenté la craie pour marquer les six cabanes que j'arrêtais. Mai 1794 20

Lorsque nous nous rendîmes à bord, nous en trouvâmes deux dont les marques avaient été effacées, et quand nous voulûmes prendre possession de ces gîtes, quelques uns étaient occupés, et nos réclamations excitèrent une querelle vive dont nous n'eûmes le dessus qu'en nous montrant résolus à ne pas nous laisser dépouiller. Le Capitaine lui-même s'éleva contre nous, ce qui ne fit que nous irriter davantage, tant nous étions indignés de sa duplicité. Mais il nous préférait ses compatriotes.

Le prix du passage pour une personne quand le Capitaine la nourrit est de cinq quarts de dollar environ 7 francs de France. Un nègre ne paye que 3/4 de dollar (4 francs). On paye la boisson à part ou donne 1-8 de dollar, 16 sous, pour un coup d'eau de Vie (Brandy); 5/16, environ 45 sous, pour une bouteille de *Porter* ou grosse bierre d'Angleterre, et un dollar, 5f. 10s, pour une bouteille de vin de Madère.

Là, comme ailleurs, la boisson est une idée dominante, car tout ce qui a pu nous faire soupçonner qu'il existait une police quelconque à bord, est une petite affiche qui dit que quiconque entrera dans une Cabane avec des souliers ou des bottes payera une bouteille de porter d'amende. Heureusement que la prohibition ne

Mai 1794 parle pas des pieds sales car les cabanes seraient presque toujours inoccupées, ou deviendraient une riche source d'amendes.

A une heure et demie la table du Capitaine et des Passagers qu'il devait traiter fut servie. Un plat de Bœuf, un de pommes de terre, un de choux et un jambon en formaient le service peut-être calculé pour exciter à boire.

A trois heures et demie nous ne nous trouvions encore qu'à 12 milles de la ville de Baltimore, et à 5 et demie, nous étions seulement par le travers de Fall-island.[11]

Mais la vue de la Cheaseapeak où l'on apperçoit des sites assez variés, et dont on vante le sol employé à la culture du froment, du maïs, du tabac, et des pommes de terre consolait de cette lenteur.

D'ailleurs la réunion de 25 passagers voyageant avec différens motifs, étrangers pour la plupart les unes aux autres, ne devant peutêtre se rencontrer que cette unique fois dans toute leur vie, des conversations différentes, des dormeurs, des ronfleurs, des chiqueurs, des buveurs, toute cette tabagie ambulante accourcissait aussi le temps pour qui savait la contempler avec profit.

Le bateau toucha le fond dans 2 ou 3 endroits, mais sans y être arrêté.

La nuit vint et nous allâmes nous coucher avec l'espoir d'être dans quelques heures à Frenchtown.[12]

21 En effet nous atteignîmes ce lieu une heure du matin le 21 mai. Nous restâmes à bord jusqu'à 4 heures et trois quarts qu'une espèce de bac ou de acou vint pour prendre les passagers et leur bagage et conduire le tout à terre.

Frenchtown ou la *Ville française* consiste en une grande maison d'habitation, sa cuisine et ses autres appartenances et un Magasin d'Entrepôt. Elle est sur

la rive gauche de l'elk (l'élan) jolie rivière qui se jette quelques milles plus bas dans la Cheaseapeak. Mai 1794 21

On dit que le nom de ville française fut donné à ce lieu parce qu'il s'y forma en 1715 une réunion d'Acadiens que les Anglais y avaient expatriés.

(Les Anglais l'ont brulé en 1813.)

A Frenchtown sont deux stages, l'un de 12 places, attelé de 4 chevaux, l'autre de 9 places attelé de deux chevaux. Il y a en outre un Waggon qui porte les effets des voyageurs lorsqu'on ne peut les mettre dans les coffres des stages ou derrière ces voitures.

La place est de 3/4 de dollar (4 francs) pour aller de Frenchtown à New-Castle. A cinq heures et demie le cocher donne le coup de fouet signal du départ.

Quinze minutes après nous apperçûmes sur notre gauche un clocher et une trentaine de maisons de briques qui nous indiquaient Elkton ou head Elk (tête de l'Elan) et à six heures et demie nous atteignîmes Glascow. Depuis Frenchtown, dont le site est lui-même gai et dont les alentours sont soignés, jusqu'à Glascow les deux bords de la route et ce que la vue peut découvrir au delà sont bien cultivés en lin, en blé et en maïs. Les arbres qu'on rencontre sont des chênes, des noyers. Des oiseaux semblables à de gros merles, et des tourterelles égayent le tableau. Le sol est formé d'une terre forte et même un peu argilleuse. On prétend que cette partie est sujette à éprouver un peu les inconvéniens de la sécheresse.

Glascow est composé de quelques maisons, le stage s'y arrête un demi quart d'heure pour faire boire ses chevaux et l'on est là à huit milles de Frenchtown.

La route après Glascow est aussi riante qu'auparavant, on voit ça et là des chevaux, des vaches, des moutons, des cochons, des oyes, des volailles de tous les genres, des charrues tirées par deux chevaux couvraient

Mai 1794
21

la terre et de jeunes filles employaient la houe à des sarclages. Trois mille au delà de Glascow, on est aux limites communes de l'Etat du Maryland et de celui de la Deleware.

On en fait encore dix avant d'arriver à une maison où il y a une nouvelle pause d'un demi quart d'heure pour régaler suivant l'usage de l'Amérique les chevaux du stage d'un grand seau d'eau froide, aussitôt qu'on a pu ôter leur bride. A ce point qui est à six mille de New-Castle, on commence à trouver les pierres milliaires marquées depuis New-Castle et depuis Philadelphie.

Mais ce qui flatte délicieusement la vue dans les 8 ou 9 mille qui précèdent New-Castle, ce sont les hayes vives qu'on y trouve.

Elles sont formées d'épines blanches, dont la fleur est embellie en ce moment par les charmes que le mois de mai semble donner à toute la Nature.

Pour bien juger de la vivacité du plaisir que causent ces hayes, il faut connaître les Etats unis et leurs *fences* ou hayes sèches, dont on ne cesse d'avoir l'ennuyeux aspect.

Nous sommes arrivés à New-Castle à neuf heures et demie. La *Court de Justice* y était assemblée. Nous avons eu la curiosité d'aller voir le tribunal en séance. On ne saurait dire la Majesté du lieu mais en regardant les jurés on ne peut s'empêcher d'aimer un order de choses qui charge du jugement des procès les hommes qui sont à portée de savoir comment ils ont été produits et chez lesquels l'étude du droit ne tient pas lieu de celle du cœur humain. Et d'ailleurs qu'elle que puisse être la simplicité du temple consacré à la justice, il reveille toujours chez l'homme qui l'aime des idées de respect.

New-Castle l'une des plus anciennes villes de l'état

de la Deleware, dont elle a même été le chef lieu, est bâti sur la rive droite du fleuve du même nom. Elle est distante de trente milles de Philadelphie par terre et de 40 milles par mer. Les maisons y sont de briques et au nombre d'environ quatre vingt, mais non contiguës. Mai 1794 21

Ce lieu a un tribunal et une prison, une cour suprême de justice, une Eglise épiscopale, et une presbytérienne.

Il fut d'abord fondé vers 1627, par les Suédois qui l'appellèrent Stockolm.[18] Tombée ensuite entre les mains des Hollandais, elle reçut d'eux le nom de *Nouvelle Amsterdam*.[18] Enfin les Anglais lui donnèrent le nom qu'elle conserve aujourd'hui. New-Castle a été en décadence mais il a refleuri, et quand le môle pour la construction duquel on a établi une tollerie sera fait, les vaisseaux y seront en sûreté l'hyver.

New-Castle est fréquenté par tous les bâtimens de long cours qui sortent de Philadelphie, parce qu'ils viennent y prendre leurs volailles et d'autres vivres frais, et que si le temps ne leur semble pas assez favorable pour espérer d'être bientôt hors des caps de la Deleware ils y sont en sûreté pour attendre le moment propice et ils peuvent y remplacer ce que le retard leur a fait consommer de provisions.

La station à New-Castle est tellement d'usage qu'un bâtiment n'est censé prêt à partir que quand il y est descendu avec un pilote. C'est là que le Capitaine vient le joindre, lorsqu'il a tout terminé à Philadelphie.

Après avoir déjeuné dans une auberge où la session de la Court-house avait réuni beaucoup de personnes, nous sommes allés sur le *Warf* ou quai gagner le passager qui devait nous conduire à Philadelphie. Ces Passagers sont au nombre de 4, continuellement occupés dans cette navigation. Celui qui nous a reçus était un bateau appellé *l'Etoile du matin,* Capᵉ Thomas Moore.

Mai 1794
21

Nous nous y sommes trouvés avec 3 ou 4 des passagers qui étaient nos compagnons de voyage depuis Baltimore et au nombre desquels était M. A. Murray, négociant à Philadelphie, des honnêtetés duquel nous ne pourrions trop nous louer. Le reste était absolument étranger à notre voyage jusques là.

Les Pacquets de New-Castle sont fort beaux, et encore plus agréablement disposés que ceux depuis Norfolk jusqu'à Frenchtown.

Le prix du passage pour une personne est de 3/4 de dollar (4 francs) on paye séparément ce qu'on prend de nourriture et de boisson. Les Esclaves ne payent qu'un demi dollar (55 sous). Deux des 4 passagers actuels, qui ne diffèrent l'un de l'autre qu'en ce que l'un s'appelle *L'Etoile du Matin* et l'autre le *Soleil levant,* passent pour les meilleurs marcheurs de toute la rivière de Deleware. On leur a vu faire quelquefois ce trajet de *quarante* Mille en moins de trois heures avec vent et marée favorables.

Nous avons appareillé de New-Castle à 11 heures du matin pour remonter la Deleware, qui est loin d'avoir à ce point la même largeur que la Cheaseapeak puisqu'on ne peut guères lui en donner qu'une de deux Milles.

A midi, nous étions par le travers de Wilmington ayant ainsi fait environ six mille depuis New-Castle.

Wilmington, situé à 1700 toises de la Deleware entre la crique de Christiania et celle de Brandywine dont la 1ère reçoit des bâtimens tirant 8 pieds d'eau. Les 2 s'unissent à environ 900 toises au-dessous de la ville, et ont dans la Deleware une embouchure de 100 toises de large.

Wilmington offre un aspect intéressant dans ses 6 à 7 cens maisons pour la plupart de briques, dans ses édifices publics et dans la Maison de travail qu'on y a

construit et que font remarquer son étendue et son clocher. La situation élevée de Wilmington le rend encore plus agréable, vu de la Rivière. Des bâtimens légers font appercevoir la crique qui y conduit. Mai 1794 21

Wilmington a 6 temples, 2 pour les Presbytériens, 1 pour les épiscopaux suédois, 1 pour les quakers, 1 pour les Anabaptistes, et 1 pour les Méthodistes. Il a en outre 2 Marchés, une Maison des Pauvres et sa Maison de travail. Il a eu une Académie que la guerre de l'indépendance a ruinée.

Wilmington est la ville la plus considérable de l'état de la Deleware. Les moulins y sont magnifiques et les moyens de charger et de décharger les grains très ingénieux.

La fondation ne remonte pas au delà de 1735.[14] Cette ville a aussi des Passagers qui sont un moyen de commerce réglé entre elle et Philadelphie.

De New-Castle à Wilmington et au dessus, la rive qui borde la Deleware est charmante et variée, l'œil y trouve toujours quelque intérêt, tandis que la rive opposée qui est celle des Jerseys est triste et contraste avec l'autre.

Vers midi, nous étions à Marens-hook, nom d'un riche habitant donné à son *Warf*. Là le terrain présente peu de culture, mais des espèces de prairies naturelles, quelquefois un peu boisées.

Cinq mille encore plus loin est Chester, petit bourg d'environ 600 maisons. Nous étions là à 2 heures.

A trois heures le fort Mifflin Monté de 10 Canons, s'est présenté à nous , et à 3 heures et demi nous avons découvert la ville de Philadelphie.

A cette distance elle offre un point de vue intéressant et le fort semble dire qu'elle est importante.

Plus on avance, plus elle se montre dans sa partie sud et lorsqu'enfin elle se développe toute entière, le

Mai 1794
21

clocher de Christ Church de l'église anglicane dans la 2ème rue nord qui semble en marquer le milieu, lui donne aussi l'apparence d'une Cité.

Nous sommes parvenus à 4 heures au bord de la rivière du côté où est cette ville, mais les *Warfs* se trouvaient si embarrassés que nous avons perdu plus d'une heure avant que notre bateau put en approcher, lui qui n'en avait mis que cinq à faire le trajet entre New-Castle et Philadelphie, quoique nous eussions en partant la marée contre nous.

On éprove un chagrin réel quand on est arrivé à Philadelphie, dont on prend une grande idée en la voyant de la rivière, de considérer que tout son coup d'œil est perdu par la construction des *Warfs,* qui, s'ils donnent à penser que la cupidité a présidé à leur construction, prouvent aussi que goût, salubrité, embellissement, rien n'est consulté dans des entreprises de ce genre, et que ce que Philadelphie a de beau dans son magnifique plan, a précédé l'influence des spéculations mercantilles et étroites, qui ne savent rien enfanter de beau ni de grand.

On doit des éloges à la rapidité de la marche des Paquets de New-Castle, mais il y a dans tout ce qui est projeté en amérique pour l'utilité publique, une portion incomplette. C'est ainsi qu'on a oublié d'observer que des passagers presque continuellement en route devraient avoir dans une ville aussi étendu que Philadelphie un Entrepôt pour les marchandises qu'on leur a données avec la destination de cette ville. Le paquet attend qu'on réclame. Quand on vient, il est reparti, et le Capitaine n'est pas à bord; on ne sait, pour revenir, quel jour son tour le ramenera parce que l'heure du départ change à chaque fois avec celle de la Marée et que celle de l'arrivée dépend du temps qu'il fait. Si enfin on saisit un instant propice, quant à la station du Pac-

quet, il pleut, on ne trouve pas une voiture pour faire prendre ses effets, l'occasion est encore manquée et jamais, et en nul lieu du monde, on n'a moins d'égards pour le public, et cependant c'est pour lui, dit-on, que ces pacquets sont établis. On ne peut pas regretter cette police espionne, qui s'associe à toutes les actions individuelles, sous prétexte de sûreté, mais un pays sans nulle police est aussi un pays bien ridicule, bien sauvage où l'on avoue de mille manières et à chaque instant qu'on ne sait veiller à rien et que la paresse est un plaisir. Mai 1794

Arrivés enfin à Philadelphie c'est-à-dire à terre, nous prîmes Goynard et moi une grande peine pour nous loger, nous fûmes aidés dans ce soin par Mrs Longuemarre et Marcel, nos camarades de voyage à Norfolk. Après maintes démarches inutiles et un grand nombre de refus, on nous indiqua un méchant azile dans la 2e rue Nord, près de l'Eglise anglicane. Nous y reçûmes L'ami et Milhet du Cap. Nous allâmes chez Sureau. Nous vîmes Prieur Mad Seur, Aubert et sa famille, et une foule de nos malheureux amis Colons.

Goynard, mon fils et moi nous allâmes au Congrès, 22
il était assemblé, j'avais pour M. le Colonel Parker, représentant de la Virginie à cette chambre une lettre de recommandation du Colonel Wilson. Dans un moment où il quitta son banc et vint se rafraîchir à une table où sont des pots de terre et des bouteilles de mélasse pour les représentans, je lui présentai la lettre du Colonel Wilson. Il la lut et me dit les choses les plus obligeantes, puis dans un instant d'interruption dans les travaux de la chambre, il m'annonça à elle comme quelqu'un qui avait été membre de l'assemblée constituante et demanda qu'elle voulût m'admettre à la séance dans le rang destiné aux étrangers recommandables, et cette question accueillie, l'orateur m'invita à

Mai 1794
22

m'asseoir. Mon cœur américain fut bien orgueilleux et bien touché de cet honneur.

La séance finie, j'allai avec mes deux compagnons de voyage voir la Maison qu'on faisait pour le Président, mais parvenus à une certaine distance avant d'atteindre mon but, je remarquai que dans un stage qui venait très vite vers nous étaient deux hommes dans un grand mouvement. Goynard, doué d'une meilleure vue que la mienne, me dit que les deux personnes avaient l'air de me faire des signes.

Tout préoccupé je m'arrêtai, la voiture venait toujours à nous et en quelques secondes, elle s'arrêta dans le chemin vers le point où j'étais. L'une des deux personnes sauta à terre, et vint m'étreindre dans ses bras. C'était Beaumez,[15] l'autre moins ingambe descendit aussi, c'était Talleyrand.[16]

Ils arrivaient l'un et l'autre et ensemble d'Angleterre. Quelle joie! Quel bonheur! quels embrassemens multipliés. Après cette 1ère effusion si délicieuse, ils me dirent de venir dîner avec eux. Je rentrai sur le champ même à mon logement. Je fis partager ma joie à tout ce qui m'était cher, et je me rendis au rendez-vous.

Une gazette française avait annoncé le 29 avril leur projet de passer avec beaucoup d'autres français, dès le mois de février précédent, aux Etats-unis, mais j'ignorais cette annonce et ma surprise fut complette. Quel dîner, que de choses à nous dire depuis deux ans et quels détails à entendre et à communiquer. C'était bien *L'infandum regina jubes.*

Après le dîner, nous allâmes ensemble voir Blacon, le Cte de Noailles et Talon. Nouvel étonnement! Nouvelles jouissances! Pendant notre réunion il fit une grêle et un tonnerre affreux comme si le ciel avait encore voulu nous rappeller les malheurs auxquels nous avions échappés.

Plus tard, j'allai faire quelques visites. J'embrassai La Colombe[17] et Cadignan. Qu'on pense s'il fut question de la Fayette! et je terminai mes courses par la visite de la Bibliothèque publique qu'on doit à Benjamin Franklin. Mai 1794 22

C'est ce jour là que j'appris de Talleyrand qu'après le 10 août et pendant plus de 3 semaines, il avait mené en plein jour dans un cabriolet découvert tantôt Louis Narbonne,[18] tantôt Baumez, et qu'il les faisait changer de lieu pour coucher tous les soirs, et qu'on ne leur dit jamais rien; que Narbonne sortit de France comme Suédois avec un passeport; que Baumez après les arrestations dont il se tira par le nom de Briois, celui de sa famille, (particulièrement à Bolbec où Lacroix de chartres, membre de la Convention le servit par ce changement et le fit évader) se fit vivandier; qu'après avoir conduit sa charrette pendant deux semaines, il passa à l'Etranger et gagna l'Angleterre.

Talleyrand me dit encore qu'étant allé un jour chez Danton, ministre de la justice, pour avoir un passeport, on vint au même instant y dire que M. de Montmorin de Fontainbleau[19] avait été acquitté par le tribunal révolutionnaire, mais que le peuple l'avait remis en prison. Des hommes du Bataillon de l'Abbaye entrèrent alors chez le Ministre et lui dirent:

"Des jurés ont eu l'infamie d'acquitter Montmorin, et les juges se sont vus forcés de prononcer comme eux. Mais nous n'avons pas voulu souffrir ce crime. Nous sommes sûrs que Montmorin est coupable et nous l'avons reconduit en prison. Nous venons vous demander un ordre pour qu'il y soit retenu."

"Vous êtes sûrs dit Danton qu'il est coupable? Eh bien, il doit l'être. La voix du peuple n'accuse point un homme en vain."

Alors Danton en se retournant vers un sécrétaire lui

Mai 1794
22

dit "rédigez l'ordre de détention." Comme ces hommes allaient se retirer, un d'entre eux, en veste et en bonnet, avec une grande plume rouge tendit le bras droit. "Citoyen Ministre, j'ai un mot à vous dire.—Parlez. Je connais un grand général, il demeure rue des Gravilliers, et s'appelle Monneron, il a battu Brunswick plusieurs fois et on ne l'employe pas?"

Danton s'avançant vers le discoureur l'œil étincellant "Vous êtes un mauvais citoyen. Vous connaissez un grand général. . . . Vous savez qu'il a battu Brunswick. Vous savez que Brunswick souille le sol de la France et vous ne parlez pas. C'est par hazard que vous avertissez le Ministre de la Justice?" . . . Chacun dit à l'homme. "Il a raison. . . . Pourquoi ne l'avoir pas dit. . . . Pourquoi n'avoir pas averti!"

Danton revint: "Oui je le répète vous êtes un exécrable citoyen mais amenez ce soir à la porte du Conseil le général Monneron et l'on verra si l'on peut l'employer. . . . "

La cohorte s'en alla ravie de voir qu'un de ses Membres avait indiqué un grand général, et devait le mener le soir à la porte du Conseil.

J'appris aussi de la Colombe qu'il s'était sauvé des prisons d'Anvers. Il venait de jouer au *Wiskl.*[20] Après le Robb il marqua beaucoup d'humeur contre le Gouverneur son partner, il s'excusa ensuite sur ce qu'il avait de la fièvre, et dit qu'il allait se coucher. Il entra dans sa chambre, s'arrangea en prêtre hollandais, un pistolet d'une main et un poignard de l'autre. Son domestique qui avait fait de très bonne heure une reconnaissance, l'avait bien instruit. Celui-ci alla avertir les autres prisonniers de son évasion comme son maître le lui avait ordonné. Alors ils regrettèrent de n'avoir pas adopté l'idée de la Colombe de se sauver tous ensemble, mais de jurer de s'attendre tous ou de périr. Plusieurs

d'entre eux se disposaient dans ce moment pour imiter son exemple, mais ils manquèrent de résolution. Pillet ancien commandant de la Basoche, et aide de camp de la Fayette, fut le seul qui s'évada mais sans armes. Mai 1794

La Colombe, après avoir beaucoup marché, étant très fatigué se reposa dans le chemin. Tout à coup il entend du bruit et craignant pour 12 louis qu'il avait, quand on fut près de lui, il prend son poignard de la main droite, son pistolet de la gauche, et crie *Qui va là? C'est Moi,* lui repond-on. Il reconnaît la voix de Pillet, auquel il donne son pistolet, et les voilà cheminant.

Arrivés à Berg-op-zoom, on les arrête au corps de garde où ils se disent des Prêtres persécutés en France, et ils passent étant très plaints de l'officier et des soldats.

De Rotterdam, la Colombe passa en Angleterre en 1792. Il s'embarqua à Bristol et arriva à New-York au commencement de mai 1794.

J'allai faire des visites au Colonel Parker, à Marcet, Longuemarre, Georges, le Deur Rush, Terrier, le Deur Rittenhouse. 23

Plusieurs personnes de couleur vinrent nous voir.

Nous partîmes de Philadelphie pour New-York à une heure du matin. 24

## ROUTE ENTRE PHILADELPHIE ET NEW-YORK

*(que l'on a parcourue quatre fois, allant ou revenant depuis le 24 Mai 1794, jusqu'au 14 8bre suivant.)*

Mai 1794
24

Il y a un nombre très considérable de Stages dans les deux villes de Philadelphie et de New-York, dont l'unique occupation est de conduire les Voyageurs de l'une à l'autre. Pour cela divers bureaux ont des livres d'inscription pour marquer la destination du voyageur. Les stages partent depuis 8 heures du matin jusqu'à 3 de l'après midi, et durant les longs jours il en est qui se mettent en route à 1 heure du matin pour arriver le soir même à New-York.

Communément ces stages attelées de quatre chevaux à 9 ou 12 places, c'est-à-dire avec des bancs sans dossiers où l'on fait asseoir trois personnes de front. Il n'arrive presque jamais que l'espace soit suffisant pour trois. La voiture n'a d'autre fermeture des 3 côtés, depuis la hauteur d'appui d'un homme assis jusqu'à l'impériale, que des rideaux de cuir qu'on arrête sur leurs côtés et en bas par des courroies dont les boutonnières reçoivent des cloux fichés dans la voiture. Le devant est ouvert, car le cocher est toujours assis sur le 1er banc. C'est par là qu'on gagne le fond, en enjambant par dessus les banquettes.

Jamais on ne fera concevoir à des Européens que dans un pays où l'on se déplace aussi facilement, et où il y a de la honte, pour n'importe qui, de voyager à pied, il n'y ait pas d'autre Moyen de transport que ces voitures où les individus sont entassés, où les jambes ne

peuvent être étendues parce que le bagage des voyageurs est mis sous les bancs. Mai 1794 24

Ces voitures sont d'ailleurs très élevées, longues et étroites, et la rapidite avec laquelle elles sont menées par des cochers, presque toujours un peu ivres, y rendent les accidens excessivement communs.

Quand on part de Philadelphie pour New-York, on quitte la 1ère de ces deux villes par son extrémité nord. A mesure que l'on s'engage dans les Northern Liberties, qui sont véritablement son faubourg septentrional, le caractère de la ville s'efface de plus en plus. Enfin arrivé au bout de la 1ère rue nord, on tourne un peu à l'est puis l'on passe sur un pont de pierres, avant d'entrer dans Kensington qui est encore une espèce de faubourg plus extérieur de Philadelphie et dont quelques maisons bordent le grand chemin.

Kensington a des chantiers de construction, des corderies et tous les caractères d'un établissement naval. Le terrain y est sablonneux.

Au bout d'une heure l'on est à Frankfort où l'on s'arrête pour faire boire les chevaux. Le nom de cette ville dit assez qu'elle a des Allemands pour habitans. Placée à près de six mille de Philadelphie et à douze cents toises de la Deleware, elle a 47 maisons, un temple épiscopal anglais et un d'allemands. Elle a une situation que rend assez gaie le courant d'eau de Frankford-creek, qui y serpente, et qui a dans sa petite cascade un point de vue qui plaît aux voyageurs. Frankfort est en quelque sorte divisé en deux portions inégales par le creek qui fait mouvoir des moulins. Comme la ville n'est formée, pour ainsi dire, que d'une seule rue qui est le chemin lui-même, elle occupe une longueur de près de deux milles où sont de petites maisons jolies la plupart de pierres, enjolivées par des ouvertures ordinairement peintes en vert, par des

Mai 1794
24

clairvoyes de la même nuance ou grises, et par de petits jardins et des lieux en gasons naturels qui conservent un air champêtre à cette peuplade. Les deux Eglises sont également de pierres. Trois milles au delà de Frankfort est une grande auberge avec l'enseigne du général Washington. La maison est de pierres, et selon que les stages ont combiné leur route, elle marque quelquefois un de leurs points de repos. Cette auberge est assez bonne.

Quatre milles après Washington on vient au Lion rouge (*Red lion*), autre taverne, ou plutôt petit bouchon, où il faut que les chevaux boivent encore, ce qui se fait toujours sans que les voyageurs soient obligés de sortir de la voiture.

Depuis Philadelphie jusqu'au Lion rouge, c'est-à-dire, dans une longueur de treize Milles, l'aspect est charmant le long de la route qui est large, on est de temps en temps auprès de quelques bouquets de bois, surtout avant d'atteindre *Washington tavern* et, par des clairières ou par des intervalles cultivés, on saisit quelquefois des points de la Deleware dont on s'est toujours éloigné depuis Philadelphie. Des maisons dans des situations agréables, et d'autant plus multipliées qu'on est plus près de cette grande cité; des cultures variées, des stages, des wagons diversement attelés, un air d'opulence et d'activité qu'on remarque jusqu'aux charrettes et à ceux qui les conduisent, des voitures de ville, des cabriolets, des phaëtons, que des femmes guident quelquefois elles-mêmes, des chevaux de selle, des coursiers qui obéissent à une jolie main femelle, tout annonce le voisinage et l'abord d'une grande ville. On est moins fâché contre l'aspect aride des fences que tant de verdure semble faire oublier.

Des animaux de plusieurs espèces, en mouvement dans différents points, les curieux qui viennent regarder

les passans aux portes et aux fenêtres, des jeunes enfans qui vont à l'école ou qui en reviennent en exerçant leur turbulence tantôt joieuse, tantôt maligne, des hommes à cheval qui pressent le bœuf à pas lent, ou le timide mouton d'arriver vers le lieu où ils doivent être immolés, les cris de deux stages qui se croisent, tout répand la vie dans cet espace. Mai 1794 24

Cependant depuis Washington jusqu'au lion rouge, le site est moins gai, plus rocailleux, plus inégal, mais ce changement lui-même occupe la pensée, et lorsqu'au pied d'une descente on rencontre un ruisseau que le stage traverse sur un pont, on trouve que le sombre de cette situation, le silence qui l'accompagne, et que le murmure du ruisseau trouble à peine, a aussi ses charmes.

La construction des Maisons qu'on voit entre Frankfort et le lion rouge conserve encore quelque chose du caractère allemand, qui se peint surtout dans ses granges spatieuses qui sont de pierres comme ces maisons.

On compte dans ces treize mille faits depuis Philadelphie neuf ponts de Maçonnerie qui n'annoncent pas une grande solidité. Leur chaperon est recouvert avec des pièces de bois minces peintes en gros rouge, pour les conserver quoiqu'il fût et plus simple et plus économique de faire ce chaperon de quelques pierres plates semblables à celles qui ont servi à la construction du pont.

Après avoir quitté le Lion rouge où dans le mois d'août il y a une célèbre *frolick de melons* ou fête qui réunit tous les environs pour manger des Melons d'eau et pour danser, on fait dans un terrain peu fertile, dans un intervalle moins agréable que celui qu'on a franchi, et même marécageux dans quelques points, quatre grands milles avant d'arriver sur un creek appellé

Mai 1794
24

*Naushasamney*,[21] assez large et rempli de tortues d'eau douce qui marquent toujours de l'effroi à l'approche d'une voiture.

On passe le creek sur un pont de bois semblable à celui qu'avait le Schuylkill et quelquefois en aussi mauvais ordre. Ce pont est la propriété de deux personnes aux terrains desquels il aboutit. Pour s'en rembourser et frayer à son entretien ils exigent un droit de passage qui est la 45ème partie d'un dollar, un peu plus de 2 sous par personne à pied, 1/8 de dollar ou 13 sous 1/2 pour un Cabriolet à un seul cheval avec un domestique aussi à cheval, le reste est gradué d'après cette base.

On paye le droit sur le bord où l'on arrive pour passer le pont, et il appartient à celui des deux propriétaires qui l'a perçu de son côté. Cette formalité n'arrête point les stages qui sont abonnés à tous les péages des routes qu'ils fréquentent.

Le pont passé, on fait trois milles pour gagner Bristol. La route n'est pas très intéressante dans cette partie. Le sol est sec et sans quelques Maisons assez jolies et des lointains assez pittoresques la monotonie aurait l'empire de cette étendue.

Bristol, situé sur la rive droite de la Deleware, à vingt milles de Philadelphie (8 lieues 1/2) est composé d'environ soixante maisons qui occupent une grande étendue, parce qu'elles sont comme à Frankfort, sur les bords de la route, et forment ainsi une rue très large et sinueuse. D'ailleurs les maisons étant presque toutes avec des appartenances qui les isolent, même les uns des autres, Bristol est réelement long. Il est fort ombragé et dans une position que la rivière anime.

En face de Bristol, mais sur l'autre rive est Burlington, ville de Jersey, où il y a environ 200 maisons

(placées en partie dans une isle où l'on en compte 160) et une académie ou lieu d'éducation. L'isle renferme 1000 blancs et 100 esclaves. Les quakers forment la partie la plus nombreuse de la population de Bristol, et c'est à cette circonstance même qu'on attribue l'espèce de tristesse qui règne dans ce lieu. Un bac fait communiquer Bristol avec Burlington et des paquets ou coches d'eau vont continuellement de ces derniers lieux à Philadelphie. Si l'on fait halte à Bristol, on y trouve plusieurs auberges assez bonnes. La Deleware a dans ce point encore environ un mille de large. Mai 1794 24

En partant de Bristol où beaucoup de personnes viennent passer l'été, on se dirige vers Trenton qui en est à dix mille. La route est de temps en temps à travers des bois agréables, au moyen desquels le chemin semble être une grande allée sablée. On apperçoit souvent la rivière le long de laquelle on est même quelquefois. Tout le terrain est uni, la route est belle. On rencontre de jolis sites, de jolies maisons, des tavernes, des cultures et sans quelques points qui trahissent la pauvreté du sol en se montrant à nu, et sans les fences, tout ce long paysage serait délicieux.

On peut observer là la progression successive des travaux et des scènes du cultivateur amèricain. D'abord il fait une petite baraque de bois grossier ou même de *logs* qui compose toute sa demeure. S'il réussit, il en construit une seconde formée de planches et double au moins de la 1ère qui devient sa cuisine. Enfin il en battit une troisième plus élevée, plus vaste, à compartimens quelquefois même de pierre. Alors la 2ème devient une cuisine et la 1ère une écurie.

Au moment où l'on arrive au bord de la Deleware qu'il fallait traverser sur un bac en 1794 (bac qu'a remplacé depuis un pont de pierre avec des trottoirs) pour atteindre Trenton, placé à l'autre rive, on a sur

Mai 1794
24

sa gauche la maison de campagne de M. Robert Morris de Philadelphie. Elle est petite mais jolie.

Autour de cette maison est Morris-ville, petite ville formée par M. Robert Morris comme ce nom l'indique assez. Au devant de Morrisville est une petite isle de la Deleware où il a établi des forges.

Du nord de la rivière, on distingue Trenton, dont la partie la plus haute dans le sens du cours de l'eau montre le *State-house* et une belle maison de particuliers à laquelle une avenue donne même de l'apparence. Plus bas que Trenton et du même côté on distingue Lamberton.

Dans les temps ordinaires la Deleware est peu considérable au point où la route la traverse. Son fond y est pierreux ainsi que la portion du lit qu'elle laisse à découvert à la basse Marée. Ce point est le terme au delà duquel les bateaux ne remontent plus cette rivière qui là devient pierreuse et cesse d'avoir un mouvement de marée sensible.

Au dessus vont des bateaux à fond plat, mais qui ne peuvent à leur tour franchir l'obstacle des pierres, dont je viens de parler et qui forment une limite entre ces deux genres de navigation.

Deux bacs servaient à faire passer la Deleware. Un stage y entrait tout entier sans que l'on obligeât les voyageurs à en descendre, précaution qui serait cependant presque toujours sage parce que le moindre mouvement d'un cheval ombrageux peut amener des accidens qui ne sont pas sans exemple. Il y avait aussi quelque chose à craindre des chevaux auprès desquels on pouvait se trouver. Nous avons vu dans le bac de Trenton même une jument marcher sur le pied nu du baquier et faire jaillir le sang de trois des doigts qu'elle avait presque écrasés ce qui, malgré le courage de ce malheureux, nous fit mettre plus d'un quart d'heure à

gagner l'autre côté. Mais le pont a remédié à tout. Le passage est lestement franchi, et n'allonge plus les deux heures que l'on met à venir de Bristol au bord de l'eau. Mai 1794 24

En arrivant à Trenton, par cette route, on entre dans l'Etat de New Jersey dont cette ville est la capitale. Elle contient en comprenant les 30 maisons dépendantes de Lamberton qui vient se joindre à celles de Trenton, plus de deux cens maisons dont beaucoup sont de briques et jolies. Un lieu où s'assemble la législature de l'Etat, une cour de justice, 4 Eglises dont une pour les épiscopaux, 1 pour les presbytériens, 1 pour les quakers et 1 pour les Méthodistes, et un Marché sont les édifices publics de cette ville.

Le terrain monte rapidement en venant de la rivière, et l'on traverse un joli pont de pierres.

Trenton est gai. Ses principales maisons sont le long de la route, ce qui lui donne une figure longue. Il procure un azile à beaucoup de malheureux colons, car l'on en trouve partout à Bristol, à Burlington, à Lamberton. Ces communes ont de jolies maisons de campagne.

Plusieurs auberges sont destinées aux voyageurs, et chacune d'elles cherche des complaisans dans les cochers des stages, afin d'obtenir la préférence pour les repos ou les haltes des voitures.

On quitte Trenton pour aller vers Princeton par une route qui présente un pays consacré à la culture du blé et du lin.

A peu près à mi-chemin entre Trenton et Princeton sur la gauche du chemin est Maidenhead formé par quelques maisons et une Eglise. On y fait boire les chevaux du stage.

Après Maidenhead et avant d'arriver à Princeton, on se trouve dans un point d'où la vue peut saisir sur

Mai 1794
24

la droite une étendue d'environ 10 à 12 lieues, où elle distingue des bois, des lieux cultivés, des vallées, des coteaux et dans le lointain des montagnes peu élevées mais qui le sont assez pour couronner agréablement tout ce paysage.

De ce lieu où l'œil est si bien récréé, on descend jusqu'au fond d'un vallon où est un courant d'eau appellé Stony-brook. Un pont le couvre et sur son parapet, placé dans le sens de la Deleware, le voyageur lit

Stony Brook
1792
40 miles from Philadelphia
56 miles from New York

Dans le voisinage du pont sont quelques taneries où remonte l'autre croupe du vallon et après avoir fait deux Milles, espace dans lequel a été un camp du général Rochambeau, on est à Princeton, ayant fait depuis Trenton 12 milles 15 lieues [en] 2 heures et un quart.

Princeton a encore le caractère des lieux déjà cités depuis le départ de Philadelphie, c'est-à-dire qu'il consiste presque, en totalité, dans les maisons qui bordent le chemin. Elles peuvent être au nombre d'environ 80 et sont de briques pour la plupart.

On voit dans cette ville une église presbytérienne et un collège, ce dernier exige que nous nous arrêtions pour en parler, comme nous avons fait pour le visiter.

Cet édifice de pierres, qui a encore cent soixante et dix pieds français de long sur environ 40 de large, est à 3 étages, si l'on veut compter pour un le rez-de-chaussée de 7 à 8 pieds au dessus du sol, ce qui procure des caves. Au dessus de tout est un grenier, ce qui fait dire aux Américains que ce bâtiment a 4 étages.

Au milieu de sa face est un avant-corps à chaque côté duquel sont 10 croisées et l'avant-corps en a six au dessous du fronton. En tout ce bâtiment a une apparence frappante pour l'Amérique. Mai 1794 24

Il est précédé d'une vaste avant-cour fermée par un mur de briques aligné sur la rue et où sont de distance en distance des pilastres qui portent des urnes de bois peintes en gris. Cette avant-cour est mal-propre, remplie de fumier des animaux qui viennent y brouter l'herbe, à son milieu est un vieux canon de fer de quatre livres de balle sans affut. Ce canon, le mauvais état du mur d'enceinte, plusieurs des urnes qui sont tombées par terre, tout porte l'empreinte de l'incurie, et l'on arrive au bâtiment fâché que les Elèves en ayent un aussi fâcheux exemple sous les yeux.

On entre dans ce college qui s'appelle Nassau-hall par trois portes d'égales dimensions, dont l'une est au milieu de l'avant corps et les deux autres sur les côtés et parallellement. On y monte au moyen d'escaliers de bois sans rampes.

Chacun des 2 étages est divisé en espéces de dortoirs avec un corridor qui les sépare dans le sens de la longueur du bâtiment. On compte 42 chambres destinées à recevoir chacune 3 Ecoliers. Il y a en outre en bas une chapelle, un réfectoire, une bibliothèque d'environ 2 mille volumes, et où l'on voit le planétaire justement célèbre fait par le Dr David Rittenhouse actuellement président de la Société philosophique de Philadelphie, et né en Pensilvanie.

Au rez-de-chaussée, en face de la porte d'entrée de l'avant-corps, mais au fond est une vaste salle garnie de bancs, comme l'est ordinairement une classe. En y rentrant on apperçoit à main droite un tableau d'environ huit pieds de haut. Le Général Washington y est peint en pied. Il tient son épée de la main droite

Mai 1794
24

en une attitude de commandement et sa main gauche qui est appuyée sur sa hanche tient son chapeau. Derrière lui et vers la gauche du tableau mais sur un plan reculé est le général Mercer couché et cependant appuyé sur son coude gauche. Derrière le Général sont ses deux aides-de-camp sur la droite du tableau, dans le lointain l'on découvre la bataille de Princeton.

Quoique la peinture de ce tableau ne soit pas sans mérite on peut néanmoins y critiquer 3 choses. La 1ère c'est que le général Washington tienne son chapeau à la main et ait une attitude compassée au moment où il commande dans une bataille. La 2ème c'est que le général Mercer qui mourut de sa blessure reçue dans cette bataille de Princeton au mois de Janvier 1777 ait à peine l'air de souffrir, et la 3ème qu'on ait donné une attitude tellement équivoque aux aides-de-camp qu'ils ne paraissent point occupés du général mourant.

Sur le derrière du Collège règne une très grande cour sale et en friche, de manière que tout porte dans ce lieu un caractère de négligence. Quoiqu'on puisse loger cent vingt Ecoliers dans cette maison, elle n'en a communément qu'environ quatre vingt, la plupart de la Virginie ou des deux Carolines.

Il serait bien agréable d'avoir à vanter le régime de cette Maison, mais quand on n'a pas été élevé à l'américaine, il est bien difficile d'en faire l'éloge. Le système, qui établit que les enfans ne doivent éprouver aucune contrainte tient de si près à l'insouciance des Maîtres et flatte si fort la disposition indolente des Américains, qu'elle doit produire une police vicieuse. Ses effets sont visibles aux Collège de Princeton où l'on prétend que le jeu et des penchans libertins occupent plus les élèves que l'étude.

La pension y est payée à raison de cent dollars par an (550f.). Le blanchissage une gourde par mois.

Le samedi 6 mars 1802, à une heure après-midi, le feu parut au clocher du collège. Un vent violent détruisit tout en 6 heures. Les 3 Mille volumes de la bibliothèque furent brûlés. Les Directeurs firent un appel à la générosité publique pour rebâtir le Collège. La nouvelle session fut fixée au 3 mai 1803. Les Ecoliers furent logés dans Princeton et la pension du 3 mai à la fin de Septembre fut fixée à Cent dollars. Mai 1794 24

Princeton jouit d'une reputation de salubrité qu'il mérite et que constatent encore les registres du Collège qui n'a perdu qu'un nombre infiniment petit de disciples (5 ou 6) depuis son installation. Cette raison a peut-être concouru à attirer dans ce lieu des colons de St. Domingue.

Il y a plusieurs auberges à Princeton et particulièrement celle à l'enseigne de Washington où a logé le général Rochambeau dans sa marche de Rode-Island vers la Virginie. Elle est tenue en ce moment par David Hamilton.

On y voit le long des Maisons de très beaux Catalpas qui est le Badaminier des Molluques selon Bomare. Ce grand arbre y répand une ombre agréable par son étendue, et il fait remarquer ses larges feuilles, ses jolies fleurs et sa gousse. Cependant on dit qu'il est très vénéneux, et que les émanations des feuilles froides suffisent pour exciter des vertiges. Si cette assertion, que je n'ai pas vérifiée et que je ne trouve pas consignée dans les botanistes, est vraie, on pourrait se plaindre de ce que la nature a accordé à ce bel arbre un extérieur décevant. Bomare dit qu'aux Indes l'on mange son amende.

Reparti de Princeton qui est à 18 lieues dans le nord-est de Philadelphie et à 22 lieues dans le sud-ouest de New-York on parcourt durant quelque temps la prolongation du plateau où il est situé puis on s'apperçoit

Mai 1794
24

que le terrain va en descendant comme il a monté depuis Stony Brook jusque vers Princeton. Dans tout cet intervalle on remarque des sites gracieux, des vallons frais et cultivés.

Au bas de la descente est la crick de Mill-town [Millstone] dont l'eau fait mouvoir un moulin à scie, et dont la petite digue forme une sorte de cascade. Ce point est assez pittoresque.

Dès qu'on a passé le crick de Mill-town situé à 3 milles de Princeton, on gravit péniblement une côte âpre et roide pour gagner Kingston, situé sur la hauteur et composé de 15 maisons qui bordent le chemin. L'une d'elles est une auberge à l'enseigne de la syrène dont le Maître est établi là depuis 1744. L'eau que boit la peuplade et qu'elle employe aux autres usages domestiques, lui est toute fournie par un puits creusé il y a environ 40 ans, et qui est très profond. Il a coûté alors 7 cent dollars (4000 fr.) à faire construire, si l'on en croit l'aubergiste. Il n'y a pas d'autre eau dans les environs, à moins que d'aller jusqu'à Mill-town Creek, d'où il serait bien pénible de revenir avec un fardeau.

Kingston passé, on est presque tenté de regretter la première partie de la montée qui y avait conduit quand il faut poursuivre sa route par Rock-Hill que ce nom peint très bien. Les cahotemens y sont très violens, dans la longueur le cocher descend à pied et laisse faire la route à la voiture. Les voyageurs la quittent aussi quand la boue ne les empêche pas de passer sur les côtés de la route.

La qualité de la terre est semblable à celle du chemin, et l'on voit presque partout une pierre feuilletée comme l'ardoise, très friable et ayant tous les caractères ferrugineux.

Pour rendre le chemin solide on y employe ces mêmes pierres en forme de chaussée, mais elles se

déplacent et des montées et des descentes successives leur font perdre de leur stabilité. Mai 1794 24

Cette portion détestable enfin franchie, on arrive fort peu après à Six-Miles Running (course de six milles) [Six Mile Run]. Si l'on s'y arrête, on trouve dans l'auberge d'Isaac Shiver des lits avec des draps très-blancs c'est-à-dire la chose la plus rare dans toutes les auberges des Etats unis où l'on est presque choqué de la répugnance que montrent les français à se mettre dans des draps où l'on trouve toutes les traces d'un usage antérieur plus ou moins répétées. C'est dommage que les rats du canton tiennent leurs assises dans cette Maison et ravissent le sommeil aux voyageurs qui d'ordinaire en ont un très grand besoin.

Deux Maîtres, un domestique et deux chevaux soupent et couchent dans cette auberge pour moins de 3 dollars (17 francs).

De Mill-town à Six Miles Running, la terre est d'une nuance rougeâtre, forte, argilleuse, c'est-à-dire qu'elle a le caractère de celle déjà citée en parlant de Rock-Hill et qui fait partie de cette étendue.

On part de Six Miles Running en se dirigeant vers Brunswick, quelque fois après avoir changé de stage une fois depuis Trenton. Ces changemens ont le désagrément de faire descendre de l'un pour monter dans l'autre, ce qui est très incommode dans les temps froids, dans les temps pluvieux et comme il est rare que les effets que l'on change ainsi de stage en stage soient mis dans le nouveau avec la même disposition que dans l'autre, il y a encore le risque de s'y trouver plus mal à l'aise. Chaque voyageur conserve la place qu'il avait auparavant dans l'ordre des bancs et des places du même banc. Ces changemens ne prennent ordinairement pas plus de 5 minutes.

Le terrain qui suit dans le sens de la route vers

Mai 1794
24

New-York est bien cultivé quoique le sol soit médiocre. On y trouve de beaux vergers remplis de jolis pommiers, arbre en général très commun dans le Jersey. Quelques petits champs de lin égayent aussi la vue. La terre qui y conserve toujours une apparence ferrugineuse est d'une Nature forte et argilleuse, comme l'indiquent quelques briqueteries. Quoi qu'on ait entendu dire auparavant qu'il y a sept milles de distance entre Six Miles Running et Brunswick, on est cependant très porté à accuser cette mesure d'exagération lorsque du chemin on découvre la pointe du clocher de Brunswick sur lequel la route est dirigée. Mais il y a loin de cet instant à celui où Brunswick se découvrant réelement tout entier, on atteint les auberges qui sont toutes au bord de la rivière.

Cette rivière est le Rariton dont Brunswick occupe la rive droite. Cette ville composée de plus de deux cens maisons, la plupart de bois et à un seul étage et de plus de quinze cens habitans, a une situation particulière, en ce que beaucoup de ses Maisons se trouvent dans un point bas le long de la rivière tandis que les autres montent dans le sens de la hauteur du lieu. C'est cet abaissement du sol dans une partie qui fait que le clocher paraît de deux milles avant la ville qu'on ne distingue que lorsqu'on est prêt d'y entrer. La partie inférieure de la ville est dans une position humide. Les rues y sont pavées de petits cailloux.

Il y a à Brunswick une grande Cazerne en Maçonnerie où sont quelques uns des soldats qu'entretiennent les Etats unis. Aussi y trouve-t-on des affiches qui promettent huit gourdes (44 francs) à qui voudra s'engager avec les cajoleries que l'on sait employer d'ordinaire à ce genre de choses.

Brunswick qui prend un grand accroissement, et tel qu'un tiers de ses maisons n'existaient pas il y a dix ans

surtout les plus jolies et que la valeur des loyers y a doublé, a un commerce direct avec New-York par sa rivière (Le Rariton). Il se fait par des bateaux qui font quelquefois le trajet en moins de quatre heures et il en coute seulement 3/8 de dollar (40 sous) par Passager. Mai 1794 24

Il y a plusieurs très bonnes auberges à Brunswick et dans cet Etat, où l'esclavage est dans toute sa latitude on a pour le service de ces Maisons des Nègres en assez grand nombre pour qu'on y soit bien et promptement servi. On y dîne à merveille pour 1/3 de dollar par tête (36 sous). Nous y fîmes un bon repas.

On change de stage à Brunswick et l'on y passe immédiatement le Rariton en bac, quand la marée est haute ce qui donne 9 pieds d'eau, ou à gué quand elle est basse, ce qui laisse seulement deux pieds d'eau.

En 1792 on a commencé sur cette rivière un pont avec des piles de pierre qui séparent onze arches, mais sa mauvaise construction l'a fait tomber dans plusieurs points, ce qui a causé une perte de cinq mille dollars, plus de 42 mille livres. On a recommencé le travail avec un meilleur plan et le pont coûtera quinze mille dollars 82 mille livres lorsqu'il sera achevé, les voitures continueront à payer ce qu'elles donnent ordinairement au *ferry,* et cette rétribution fera les frais de l'entretien. Ce pont doit être terminé dans l'été 1795 (il l'a été).

Sur le Rariton, à environ deux mille au dessus de Brunswick, est un pont de bois fait aux dépens des deux Comtés qui bordent les rives. Le Rariton n'a dans l'endroit du pont qu'environ 36 pieds français de largeur.

Le Rariton traversé, on va vers Wood-bridge (le pont de bois) qui est à onze mille de Brunswick. On trouve vers le milieu de cette distance Willington formé

Mai 1794
24

par une douzaine de maisons séparées les unes des autres. Là les chevaux se rafraîchissent avec le large saut d'eau. De ce point aussi la vue saisit en avant un aspect tout maritime parce qu'elle découvre l'isle des Etats, Amboy et toute la portion d'eau qui environne ces points.

Ce tableau qui s'étend et s'approche en gagnant vers Wood-bridge n'est pas secondé par le coup d'œil du terrain qu'on a parcouru, parce qu'il est aride depuis Brunswick, composé presque toujours de prairies naturelles sèches, et où le peu de fences qu'on rencontre renferment des espaces qui ne sont pas toujours cultivés. On ne fait presque pas un pas sans trouver la *Plante du bonhomme* qui est assez l'enseigne de la stérilité et dont le Jersey est malheureusement assez fourni. On apperçoit aussi du sumac, mais dont on ne tire point de parti. Wood-bridge est très étendu, mais c'est encore dans le sens de sa longueur seulement, parce que des maisons bâties au bord du chemin et entre lesquelles il y a de grands intervalles, forment facilement un lieu qui n'est qu'un long ruban.

Il y a à Wood-bridge un collège destiné à l'éducation d'environ 80 enfans, mais les Maîtres y manquent quelque fois pour l'instruction de ces disciples tous externes qui payent 4 gourdes (22$^{f}$ 10$^{s}$) par trimestre. Il part de Wood-bridge même, chaque jour, un stage pour New-York.

En auberge on est simplement dans cet endroit mais assez proprement. Il faudrait cependant pour que ce dernier mot pût être applicable à notre réception, que l'hôte nous eût dispensé des bontés familières de son petit garçon de 7 à 8 ans qui, malgré un nez qui eut tenu un rang parmi les plus morveux, vint manger avec ses doigts un reste d'œufs frits dans le plat encore placé sur notre table.

Par delà Wood-bridge dont l'église et le cimetière sont bien éloignés des habitans des deux bouts, la route est encore peu agréable, mais elle n'a plus l'air désert qu'elle avait avant qu'on arrivât dans ce lieu. On s'apperçoit bientôt d'un changement encore plus heureux, et l'œil se promène avec complaisance jusqu'à Amboy et à la baye du Rariton où il est situé. En une heure de temps on se trouve à Bridgeton ou Raway bâti sur la rivière de Raway qui se décharge à la mer et que le stage passe dans trois endroits sur autant de ponts. La disposition sinueuse de ce lieu lui donne un aspect particulier, il est entouré de situations charmantes, de jolies cultures diversifiées, de petites maisons propres et qui ont le double caractère de demeures des villes et de résidences de campagnes, des arbres fruitiers de toutes les espèces, des femmes à l'élégance desquelles semble répondre des calèches légères, tout donne à ce séjour un ensemble qui inspire le regret lorsqu'on s'en éloigne, et qui produit sur l'esprit un effet dont il est presque impossible qu'il ne conserve pas le souvenir. Il est entretenu dans cette disposition par le chemin qu'on fait encore jusqu'à Elizabeth-town, situé à 10 mille de Wood-bridge, et à 15 milles de New-York. Cette jolie ville, qui contient environ deux cens maisons, est sur un creek qui va se décharger à très peu de distance de là à la mer dans l'ouest de l'Isle des Etats, point où sont des bateaux qui font continuellement la traversée de New-York, et qui ajoutent encore aux moyens qu'a Elizabeth-town par les stages qui la traversent sans cesse et par un stage journalier qui lui est propre.

Mai 1794
24

Elizabeth-town a une académie c'est-à-dire une maison d'éducation. Un beau clocher tout neuf, avec une flèche bien dorée, donne beaucoup d'apparance à l'un de ses temples, et un pont de bois qui passe sur le

Mai 1794
24

Creek et près duquel est un moulin y met et de la variété et du mouvement.

La société passe pour y être fort douce et fort agréable, et cette ressource peut avoir été l'un des motifs qui ait porté plusieurs colons à y faire leur résidence.

Elizabeth-town ayant des rapports de presque tous les genres avec New-York, semble du moins dans les opinions habituelles de ses habitans appartenir plutôt à l'Etat de New-York qu'à celui de Jersey auquel il appartient topographiquement et politiquement. Un des premiers effets de cette disposition y fait compter la monnoye comme à New-York et comme l'on devrait le faire dans toute l'étendue des Etats-unis puisque les divisions de ce système monétaire a des divisions réelles dans celles du dollar qui est la monnoye générale. En effet New-York suppose 8 shillings à la gourde dont chaque 1/8 est par conséquent égal à un shilling. A Elizabeth-town nous vîmes notre parent Maupertuis et l'épouse de Mr Trigant qui était lieutenant du sénéchal au Port au prince.

Il y a six lieues d'Elizabeth-town à New-York.

D'Elizabeth-town à New-ark qui en est à six mille, la route n'est pas dépourvue d'agrémens. Les bords du chemin offrent de jolies fermes bien entretenues et le pays a un air d'aisance qu'on aime toujours à rencontrer. Au bout de cinq quarts d'heure le stage arrive à New-ark. Ce lieu, qui est la capitale du comté d'Essex a environ 150 maisons dont plusieurs sont de pierres ou de briques, une Court de justice, une prison, deux Eglises, l'une presbytérienne et l'autre Episcopale.

L'une de ces deux Eglises, bâtie très récemment, a un clocher en pierre, avec une longue flèche de bois, elle a 100 pieds de long et 88 de large. Un double rang de fenêtres l'éclaire et une plus large et vitrée est à son extrémité derrière la chaire qui elle-même est à 8

pieds en avant de la fenêtre. Le clocher a 200 pieds de haut et plaît de loin en attirant les regards. Mai 1794 24

L'entrée du temple est de l'ordre dorique. En général le tout est simple, propre et élégant.

Le marché est aussi tout neuf. On y a construit en 1791 un grand bâtiment destiné à servir d'école publique sous le nom d'*Académie* et qui est sur le point d'être achevé. C'est une maison de briques à deux étages. Dans le premier sont pêle-mêle cent garçons ou filles qu'on parle cependant de mettre dans des salles séparées.

Le second étage est la salle des francs-maçons qui ont donné une partie de la somme employée dans l'édifice. On calcule que l'entreprise coûte sept mille cinq cens dollars (40 mille francs). L'instruction y est payée quatre vingt dollars (440f) par an. On y enseigne les langues mortes, l'anglais et le français.

Il y a en outre plusieurs maisons particulières d'enseignement pour les deux sexes à New-ark et des pensions dont les enfans vont à l'académie.

Parmi les lieux d'enseigement est celui de Mde Capron dont le mari, natif de Lille en Flandres, et joueur de basse, est employé à l'orchestre de la Comédie de Philadelphie. Elle réunit plusieurs petites ou jeunes demoiselles.

Pour cent trente six Dollars elles y apprennent le français et l'anglais, l'écriture, la géographie, le dessin et la broderie de tous les genres.

La ville de New-ark est encore une de celles dont l'étendue paraît être très considérable parce que les rues ne sont autre chose que le grand chemin et que les maisons sont alignées sur ses côtés, et comme la route de Philadelphie à New-York y fait un détour, les maisons ont aussi cette double direction. D'ailleurs des grands jardins, des arbres nombreux, etc., forment des

Mai 1794
24

intervalles qui étendent le territoire de la ville sans en augmenter les constructions. New-ark est très peuplé en égard au nombre de ses maisons. On n'en est pas étonné, lorsqu'on sait que la manufacture de souliers qu'on y a établie occupe trois ou quatre cens ouvriers, et qu'elle en livre 60 mille paires par an.

A seize mille de New-ark est Manufactory-City[22] lieu où l'Etat du Jersey a réuni divers établissemens en manufactures, et notamment des filatures. Ces établissemens ont été formés par action. Mais ces actions perdent déjà beaucoup, et cet essai n'est qu'une preuve de plus de l'impossibilité d'en faire d'heureux dans le genre industriel avec une main d'œuvre dont le prix est exhorbitant.

On a aussi à dix mille de New-ark une carrière de pierres dont on fait cas pour les bâtimens.

New-ark a plusieurs auberges. Celle avec une enseigne de chasse tenue par Archer Ciftord, est fort bonne et commode. Les chambres y sont propres et jolies.

Le cidre de New-ark est généralement réputé le premier des Etats-unis, et quoique celui de Philadelphie le suive immédiatement dans l'opinion, la supériorité est justement acquise à l'autre. Cependant mon collègue Michaux (de la société d'agriculture de Paris) le trouve inférieur à celui de St. Lô, de Constances et de Bayeux (V. son voyage, p. 21).

Chaque jour, il part un stage de New-ark pour New-York, qui est à tous égards le chef lieu de cet endroit, comme je l'ai déjà dit, quoique dans la division politique il dépende de Jersey, telle est l'influence puissante du Commerce.

Sorti de New-ark, dont on trouve longtemps des maisons sur le chemin, et auquel semblent appartenir de petites fermes qui en sont très voisines, on ne tarde

pas à trouver un terrain ingrat, aquatique, une terre forte et tenace, et lorsqu'on compte une lieue depuis le grand clocher de New-ark la route n'est plus qu'une chaussée étroite, mal entretenue dont le fond mobile se change facilement en ornières. Cette chaussée est si étroite qu'elle n'offre de voye qu'à une seule voiture, de manière que lorsque deux d'entre elles doivent se croiser, il faut que la moins avancée sur la chaussée se place dans l'un des intervalles demi-circulaires préparées de distance en distance, tantôt sur un bord de la chaussée, tantôt sur le bord opposé, et attende que l'autre voiture ait passé. Enfin après 6 cens toises de ce genre on atteint le bord de la rivière Passaick qui est à 2,500 toises du clocher de New-ark, clocher vers lequel la route est dirigée, et que l'on voit à merveille de cette distance. Mai 1794

Arrivés là, nous trouvâmes que le bac était sur l'autre rive. Il faisait déjà nuit. Il pleuvait un peu. Nous fûmes donc obligés de retourner à New-ark où nous couchâmes à l'auberge de la chasse.

Le lendemain nous repartîmes pour New-York et revînmes ainsi au Passaick. 25

L'on passait alors Passaick-river dans un bac qui avait l'incommodité de faire descendre tous les voyageurs pour qu'on y fît entrer le stage. On s'y mettait ensuite comme et où l'on pouvait, car en général et presque dans tous les pays on compte la voiture publique et les chevaux pour beaucoup, et les hommes qu'ils transportent pour rien. On dételait toujours les deux premiers chevaux avant de faire entrer la voiture, dans le bac, et on la sortait aussi seulement avec deux chevaux. Le passage du Passaick n'était pas long, parce que le bac était tiré par le moyen d'un cable qui passait dans des poulies mises sur le bord du bac, et que la rivière n'avait à ce point qu'environ cent quinze toises de

Mai 1794
25

large. Il ne fallait quelque fois pas plus de sept ou huit minutes pour le trajet sur l'eau, mais sans compter les préparatifs. Un cabriolet, trois hommes, et deux chevaux y payaient 2/9 de dollar, 24 sous.

Dès qu'on était reparti après le bac, on se trouvait sur une autre chaussée plus large mais aussi boueuse, aussi fatigante que la première et après vingt minutes de cahotemens on était au bord de la rivière de Hackensack. Maintenant on a fait en 17— sur le Passaick un pont qui a 492 pieds de long, 38 pieds de large avec des trottoirs de 5 pieds. On le passe en voiture.

Les levées qui y aboutissent ont 2500 pieds de long, 18 pieds de large et 2 pieds d'élévation au dessus du sol.

Le Passaick [a] des chutes à environ 14 lieues d'Elizabeth-town. Au dessus de [ces chutes] cette rivière a environ 75 pieds de large et coule rapidement jusqu'à ce qu'elle arrive à un saut qui traverse son lit et qui fait qu'elle tombe d'environ 70 pieds perpendiculairement en une seule feuille en nappe.

L'un des côtés du saut étant sans ouverture, l'eau sort par l'autre avec une rapidité incroyable, en formant un angle aigu avec sa première direction, et elle est reçue dans un large bassin. De là, elle prend un cours sinueux à travers des creeks et se répand dans un lit très considérable, l'ouverture a depuis 4 jusqu'à 12 pieds de large.

L'écume forme deux arcs en ciel, dont l'un semble être secondaire, ce qui fait un agréable effet.

On regarde ce phénomène de la cascade comme l'effet d'un tremblement de terre. A environ 600 toises de la grande chute il y en a une autre encore plus belle courant sur des couches de rochers de 2 à 3 pieds perpendiculaire, ce qui embellit encore le spectacle.

La rivière de Hackensack plus large que le Passaick

puisqu'elle a plus de trois cens toises, a aussi un mouvement de marée plus sensible. Le bac y allait avec une grande voile mise à un mât qui reçoit un étambot pratiqué à chacun des deux bouts. Ce mât était mobile et se déplaçait par une double raison. La 1ère afin que les voitures y entrassent et en sortissent librement, et la seconde pour qu'on pût le mettre au bout qui devenait la proue sans faire tourner la barque afin de ne pas perdre de temps et d'éviter de donner quelquefois à la marée celui de porter le bac dans le sens où l'on ne voulait pas aller. Quand il ventait beaucoup d'un vent contraire dont l'effet était augmenté par la surface que lui présentait un stage toujours élevé, et qu'il fallait louvoyer, la traversée était tout à la fois longue et désagréable, et telle même que l'entreprendre la nuit c'était beaucoup hazarder. La durée la plus courte du passage était d'un quart d'heure. Mai 1794 25

Quand le temps était assez beau, l'on était récréé par la vue d'un monticule assez haut appellé la *hauteur du serpent* (snake-hill) qui se présente de face quand on est au milieu de la rivière, à une petite distance et supérieurement à la position du bac dans le sens du cours de la rivière. Le nom de ce monticule lui vient, dit-on, de ce qu'il était infecté de serpens sonnettes qu'on est parvenu à détruire en y lâchant des cochons qui les ont devorés. Ceux-ci s'y sont multipliés à leur tour, de manière qu'on va quelquefois en tuer de sauvages.

En sortant de ce second bac, les voyageurs ordinaires et étrangers au stage payent. Le péage coutait 1/45 de dollar par personne, 2 sous, 1/30 par cheval, 3 sous.

Nous y avons vu donner pour le même cabriolet, 2 chevaux et 3 hommes, 5/16 de dollar 3 sous, et à cet égard il y eut même une scène assez remarquable entre un passant et la receveuse. Celle-ci jeune, jolie, avec une physionomie qui promettait une douceur angélique,

Mai 1794
25

ayant reçu en payement un des demi-sous de cuivre que l'Etat de Jersey a fait frapper, le refusa obstinément et devint furieuse, disant avec des mots très expressifs, qu'elle se moquait de l'Assemblée du Jersey dont les Membres qui n'étaient pas plus qu'elle, ne pouvait pas lui faire prendre leur monnoye.

Récemment le Hackensack a aussi eu son pont. Il a 980 pieds de long, la même largeur, les mêmes trottoirs et les mêmes levées que celui du Passaick.

Ces deux Ponts ont coûté 3 cents mille francs.

Tous les désagrémens du bac épuisés, et ils étaient grands surtout si l'on était arrivé pour prendre le bac précisément au moment où il partait chargé d'un autre stage, ce qui pouvait produire jusqu'à une heure d'attente sur les bords de la Hackensack, l'on avait encore deux lieues à faire, jusqu'à New-York. On les parcourt dans un terrain qui n'est rien moins que beau, mais que les hideuses chaussées des deux rivières précédentes faisaient tolérer. L'aspect est marécageux, les joncs affligent les regards, et l'on est assez étonné de trouver à deux milles et demi Berghen, petit établissement qui ne porte pas à désirer d'en partager l'aquatique habitation.

A 500 toises plus loin, parvenu au sommet d'une élévation, on apperçoit New-York et le clocher de l'église St. Paul qui est précisément au milieu du chemin. Ce coup d'œil flatteur contraste fortement avec le sol où l'on se trouve, et lorsqu'enfin on arrive à Paulus hook, sur le bord de la rivière du Nord ou d'Hudson, qu'il faut encore traverser pour entrer dans New-York, on n'est consolé de l'idée de ce nouvel embarquement qu'en pensant qu'il sera le dernier.

Comme plusieurs causes peuvent empêcher ou le passage de la rivière du Nord ou le départ pour aller vers New-ark on a établi à Paulus hook une grande auberge

où sont vingt-cinq lits. Mais malheureusement cette auberge étant la seule, l'aubergiste qui ne craint pas la concurrence, ne met aucune recherche ni dans la nourriture, ni dans le coucher, et l'on croirait que c'est lui qui fait honneur à ceux dont il reçoit l'argent. On y paye un repas un demi dollar (55 sous), 1/4 (27 sous 1/2) pour un domestique, la nourriture d'un cheval 3/8 de dollar (40 sous), et le coucher 1/8 de dollar 14 sous, en y comprenant des draps, noirs de malpropreté. Mai 1794 25

Ce coucher est d'autant plus cher pendant toute la saison chaude que les maraugouins n'y laissent pas goûter le plus léger repos, et que leur fatiguant concert n'est interrompu que pendant le moment douloureux où leur piquante aiguillon pompe le sang du malheureux dont le hasard a fait leur victime.

Pour traverser la rivière du Nord à un point où elle a 1500 toises de largeur, on s'embarquait alors dans des bateaux assez grands pour recevoir deux voitures, leurs chevaux, et vingt cinq passagers, et qui étaient menés à la voile par deux hommes, dont l'un était au Gouvernail. De ces bateaux, au nombre de trois, deux appartenaient à la ville de New-York et le 3e au Jersey. Ce dernier, ou plutôt le droit de l'avoir, était affermé 6 mille francs par an à un individu qui se fournissait de tout.

Le péage était par personne d'un 1/16 de dollar (7 sous), 1/8 pour un cheval (15), 5/16 pour une voiture (36), 1/4 pour un cabriolet (28). Il s'en fallait bien que ce passage fût sans danger, les accidens y étaient très rares il est vrai, mais il y en avait toujours à redouter quand le vent était violent et contraire ainsi que la marée. Et il y avait des momens de l'hyver où il était impraticable. La nécessité de louvoyer consommait ordinairement une heure, et dans des calmes on mettait quelquefois le double de ce temps.

Mai 1794
25

Une très belle traversée était de 12 ou 15 minutes. On en faisait cependant de cinq minutes avec le vent de Nord-Ouest. Un autre désagrément c'était celui des chevaux qui avaient de la peine à demeurer tranquilles dans ce passage, surtout lorsqu'il y avait de la houle, et j'ai vu un cheval assez effrayé pour se jetter à la rivière, heureusement assez près du bord pour s'y sauver en nageant.

Mais depuis quelques années, par l'emploi des *steam-boat* bateaux à un pont, tous les inconvéniens sont évités. Le passage est assuré, indépendant et rapide, et se fait en un quart d'heure. Le *steam-boat* peut porter jusqu'à 4 cents personnes, et sept ou huit charrettes dont on détèle les chevaux. Avec des circonstances propices, ce passage n'est pas privé d'agrément à cause de la vue étendue qu'il procure, au sud on voit le cours de la rivière du Nord jusqu'à Sandy-hook, et au sud-ouest le point où cette rivière reçoit celle de l'Est près de l'isle du Gouverneur dont les fortifications naissantes sont aussi un point pour les regards. Divers poissons qui s'agitent, et même des marsouins occupent encore la curiosité. Et si c'est au mois d'août, il est possible que le cruel requin se mêle aussi à cette troupe enjouée et trouble le spectacle qu'elle procure par des ressouvenirs douloureux. On ne parle cependant que d'un trait de leur fureur dans cette rivière, et il est très ancien. Au nord, on pénètre la rivière vers le haut, et lorsqu'après avoir considéré le côté assez peu varié du jersey, l'on regarde New-York dont on s'approche toujours, on n'a plus du voyage que l'impatience de mettre le pied dans cette ville, que ses maisons, ses clochers et la batterie de l'angle des deux rivières, qui est encore plus aimable comme promenade que redoutable comme moyen de défense, recommandent d'avance. Enfin ce vœu s'accomplit, et chacun va chercher un

logement, ayant ainsi terminé un voyage de 95 milles égaux à 40 lieues de deux mille toises chacune, heureux si tout le stage est arrivé joyeux et dispos et jouissant de tous ses membres. Mai 1794 25

| | MILLE |
|---|---|
| De Philadelphie à Francfort . . | 6 |
| De Francfort à Red-lion . . . | 7 |
| De Red-lion à Bristol . . . . | 7 |
| De Bristol à Trenton . . . . | 10 |
| De Trenton à Princeton . . . | 12 |
| De Princeton à Six Miles Running . | 10 |
| De Six Miles Running à Brunswick . | 7 |
| De Brunswick à Wood-bridge . . | 10 |
| De Wood-Bridge à Elizabeth-town . | 11 |
| De Elizabeth-town à New-ark . . | 6 |
| De New-ark à New-York . . . | 9 |
| | 95 milles |

La direction générale de cette route est du Sud-Ouest au Nord-Est.

Depuis Philadelphie jusqu'à New-York, il n'y a pas une seule haye vive. On y est constamment accompagné des fences et de leur tristesse.

Il est différens points où l'on trouve dans le chemin des bestiaux, des volailles, à des heures qui annoncent qu'ils y passent la nuit ce qui fait honneur au pays où cette sécurité peut naître. On voit aussi des animaux sans abri dans les entourages.

Le beurre de Pensylvanie est excellent.

On rencontre très fréquemment et même dans des points éloignés de toute autre habitation des maisons qui sont autant d'écoles publiques où les enfans se rendent de fort loin pour apprendre à lire, à écrire, à chiffrer, et à chanter les hymnes.

Mai 1794
25

Lorsqu'on rencontre ces intéressantes créatures, on en a presque toujours un salut, et l'on ne peut se défendre d'un peu d'humeur en voyant que les grands Américains, en ne le leur rendant pas, leur disent qu'ils ne regardent la politesse, l'un des plus grands charmes de la société, que comme une puérilité. Ce serait encore beaucoup que ce genre grossier se bornât là, mais quand on sait que dans la même chambre on recevait dans une auberge des gens qui ne se connaissent pas; que même pendant le sommeil d'un voyageur un autre vient partager son lit et que cet usage mal propre, et encore plus mal sain est trouvé tout simple, on se roidit contre la sottise qui croit que de pareilles mœurs sont une preuve de liberté.

C'est encore un résultat de cette prétendue liberté qui fait que quelquefois sur une route une voiture quelconque ne se dérange pas pour une autre à moins que celle-ci ne soit plus forte, et ne lui fasse appréhender un choc.

On a souvent parlé de jolies maisons de campagne dans cette description; mais il faut bien se garder d'entendre par cette expression ce qu'elle signifie en Europe et surtout en France. En Amérique, une trés jolie maison de campagne ne ressemble qu'à un des sites un peu peigné des environs de nos grandes villes, et encore ne faut-il pas y chercher ni le goût qui embellit celles-ci ni les commodités qui en rendent le séjour délicieux.

Presque tout est sacrifié au coup d'œil extérieur. C'est pour lui qu'on varie quelquefois la clôture de la maison avec ces six combinaisons. 1° Une avec des planches mises verticalement et qui se joignent. 2° Une où les planches mises de même ne se joignent pas. 3° Une, où ce ne sont que des petites planchettes étroites mises en travers sans se joindre. 4° Une, avec

des lattes verticales et jointes. 5° Une, avec des lattes verticales non jointes. 6° Et enfin, une avec des lattes verticales mais passées alternativement en dehors et en dedans de petites traverses. Les différentes nuances de la peinture, dont ces clairevoyes ou cloisons sont chargées, en complettent l'élégance. Les portes sont du même genre. Mai 1794 25

Dans une grande partie de la route, il y a des pierres milliaires. C'est un moyen d'occuper l'attention du voyageur et de le distraire en lui montrant de combien il avance son but.

J'oubliais de dire que dans les stages, lorsqu'il y a des femmes, elles n'entrent pour rien dans la dépense de ce que l'on prend de vins, de liqueurs ou d'autres boissons spiritueuses aux repas, et que la politesse veut qu'elle soit entièrement à la charge des hommes. Je dirai ici tout bas, que quelquefois cet hommage se trouve adressé à des courtisanes qui ont calculé que le stage pouvait aussi servir des vues étrangères à la pudeur qu'elles n'ont ni pour charmes ni pour compagne.

Pour ne rien taire sur ce voyage, j'ajouterai ici une observation qui peut s'appliquer à tous les autres; c'est qu'on ne peut assez s'étonner que dans les auberges il n'y ait point de rideaux aux lits ou du moins aux croisées de manière que dans les grands jours de l'Eté, comme nous l'éprouvâmes à New-ark, le voyageur arrivé fort tard et excédé, est éveillé par la grande clarté qui se forme des la naissance du jour, dans sa chambre où le soleil brille quelquefois en paraissant sur l'horizon.

Lorsque l'on fait la route qui mène de l'une des 2 villes de Philadelphie ou de New-York à l'autre dans l'automne, on a la vue des portions boisées, et surtout dans celles qui avoisinent Philadelphie, un spectacle

Mai 1794
25

charmant, parce que les arbres présentent alors toutes les nuances du vert, toutes celles du jaune, et celle du nacarat surtout dans l'érable. Si c'est au moment où le sarrasin vient d'être coupé et où ce qui est resté de sa tige laisse une nuance purpurine dans le champ, le coup d'œil est vraiment délicieux.

Nous arrivâmes à New-York à midi. Nous allâmes loger à l'auberge d'un français nommé Bernardy, qui était de la connaissance du bon Goynard.

## [SEJOUR A NEW-YORK]

J'allai voir M. Guerlain. Nous vîmes chez eux et chez nous de colons, et entr'autres mon ami Bonamy. Mai 1794 26

Ce fut la même chose le lendemain.

Nous apprimes que Jeanne, mulâtresse de ma belle mère était morte. J'allai saluer M. le chancelier Livingston, ensuite à la douane pour nos effets, et le même jour nous vînmes prendre un logement de M. Earl 1er commis de Mr Guerlain, dans la rue de Courlande (Courtland Street). Continuation du cours de visites j'entrai dans mes fonctions de commis chez M. Guerlain. 28

Je retirai une partie de nos effets à la douane. 31

J'allai avec Goynard et mon fils visiter l'Eglise St. Paul, et nous promener ensuite. J'achevai de retirer nos effets de la douane dans les journées des 2, 3, et 4. Juin 1794 1-4

En retirant de nos malles tout ce qui y était renfermé, j'y trouvai deux chapeaux. L'un était celui de grenadier de la garde nationale de Paris, dont ma tête était couverte le 30 juillet 1792. L'autre le chapeau uni d'Arthur Dillon presque tout neuf et qu'il me laissa en se rendant à l'armée comme Général en Juin 1792. Je plaçai ces deux chapeaux sur une table. Je pris ensuite celui de garde nationale le premier, et je l'observai attentivement. Je remarquai d'abord qu'il était ouvert au haut de la forme du côté droit, au point où les Marseillais m'avaient assené un grand coup de sabre le 30 juillet 1792, et ce coup avait presque séparé la forme du chapeau en deux, puis dans le derrière du chapeau, il y avait au moins 15 coups de sabre qui y

Juin 1794
4 étaient marqués en différens sens et dont plusieurs même se croisaient sans qu'un bras en eût assez de force pour couper le chapeau.

Cet examen attentivement fait, je remis le chapeau sur la table, et je me mis à réfléchir et à me dire: "Tu veux conserver un chapeau et le montrer. Mais si un autre que toi t'en faisait voir un tout pareil, en ajoutant j'avais ce chapeau sur ma tête lorsqu'on l'a mis dans l'état où le voilà, quelle opinion prendrais-tu de l'auteur de cette assertion?" Je fus forcé de me répondre, je le croirais un homme vain et qui veut faire adopter une chose peu vraisemblable.

Prendre aussitôt le chapeau, le couper en plusieurs morceaux, et le jetter par la fenêtre dans la rue de Courlande, fut mon parti aussitôt réalisé qu'adopté. Quant au second chapeau, je venais d'apprendre que Dillon avait été guillotiné le 5 avril précédent. Le regret de sa mort, le souvenir de notre amitié, la manière dont il avait motivé le don de son chapeau, tout me porta à le considérer avec chagrin.

Il m'aurait rappellé continuellement son sort et ses bourreaux. Tout me porta donc à le traiter comme celui sur lequel les Marseillais avaient exercé leur fureur, et après l'avoir traité comme l'autre à coups de ciseaux, je le lançai pareillement dans le ruisseau de la rue de Courlande, en sacrifice aux Dieux infernaux.

Mon fils m'avait fait présent d'un chapeau rond à Portsmouth, et je ne me servis plus que de celui-là, car il ne me rappellait, au lieu d'objets sinistres, que l'amour de mon tendre enfant.

8 Je visitai l'Eglise de la Trinité le soir.

12 Je donnai le forte-piano de ma fille à réparer de tout ce qu'il avait souffert dans la traversée de la Sophie.

M. Guerlin, malgré mon âge, ma santé dérangée et mon caractère, me chargea de la partie du dehors de

son commerce. En conséquence, je commençai à faire charger des barils de farine, de petit salé, de riz, de bœuf salé, de soude, de potasse, etc., à bord de la Columbia, de l'Industrie, du Brig La Rachel, du navire le James et du navire le Massachusett jour exécrable dont je parlerai plus loin. Dans mon ignorance j'expédiai à ma nièce Uranie sa harpe que j'avais fait mettre en état aussi. Juin 1794

Talleyrand et Baumez arrivèrent à New-York, jouissance donc pour mon cœur! 26

Nous vîmes de chez Talleyrand et Baumez à côté de la place au devant de la maison du gouverneur Clinton dans Broad-Way la fête annuelle de l'indépendance américaine. Le Gouverneur et les personnages qui l'accompagnaient à cette fête étaient précédés par une longue procession de Jacobins français, marchant deux à deux, chantant l'hymne des Marseillais et d'autres morceaux républicains. Toutes les deux fois, allant à la cérémonie et en ramenant le Gouverneur, ils s'interrompaient pour nous adresser des invectives aux croisées où ils nous appercevaient, Talleyrand, Baumez, Casenove, La Colombe, Le Baron de la Roche et Moi. Le Ministre de France aux Etats unis, Genêt, frère de Mde Campan, était de la procession, chantait et nous insultait comme elle. Juillet 1794 4

Et nous, nous pleurions notre Pays et sur lui! Goynard, mon fils et moi, nous allâmes à Longue isle. Lacolombe qui habitait à Brooklyn, nous donna à déjeuner. Nous nous rendîmes à New Utrecht où nous dinâmes. 6

Le soir, je lus de ma description de St. Domingue à Talleyrand, Baumez et Cazenove. Les deux premiers avaient eu le même jour une conversation avec Guerlin sur ma pénible situation.

J'eus une explication avec Guerlin sur mes appointe-

Juillet 1794 mens, sur mon travail sur les quais et sur ma part dans sa commission par rapport aux choses que je lui procurerais, comme la vente des cordages de tourelles, etc.

13 Je lus de ma description de St. Domingue à Bonamy qui vint déjeuner et dîner avec moi.

En arrivant à New-York Dauzat, chirurgien de Saint Domingue, dans le quartier de Limonade, et que je connaissais beaucoup de chez Devarenne, fut frappé de ma maigreur excepté aux jambes, dont l'enflure croissait toujours.

Il me dit que si je persistais dans mon habitude de ne jamais boire de vin, ma vie était menacée; je le crus, et je me mis à l'usage de la grosse bierre (le porter).

15 Talleyrand et Baumez partirent par le paquet le New-Haven, et me laissèrent une lettre pour le Ministre Hamilton.

16 J'allai voir à longue isle Cazenove et le baron de la Roche qui me fit les offres les plus obligeantes, et dès le lendemain nous concertâmes un projet d'association pour une librairie.

21 Le soir, je notifiai à Guerlin que je cessais d'être son commis.

Ainsi j'avais donc été employé par Goynard, agent de la maison de Daniel Merian depuis le 8 mars 1794, jour de mon débarquement à Norfolk en Virginie jusqu'au 28 juin que je passai chez M. Guerlin, désormais chargé de la procuration de Daniel Mérian et que je devins son commis.

Quel changement de condition! J'étais devenu dans la traversée l'ami de Goynard et ses égards pour ma famille et pour moi m'empêchaient de me trouver ce que j'étais réelement devenu un commis marchand.

Chez M. Guerlin j'étais tenu à toute la distance de mon emploi subalterne. M. Guerlin était un Milliflore du Havre, élevé en Angleterre, dont il parlait supé-

rieurement la langue, mais plein de lui-même, et se donnant tous les grands airs que la fortune de Daniel Mérian, qui n'était que le prête-nom de la République française, n'aurait jamais pu rendre tolérable. Juillet 1794 21

Dès les premiers jours il me traita de la manière la plus cavalière, me faisant attendre des heures entières, et voulait bien me dire après qu'il n'avait pas besoin de moi.

Nouveau taconnet, il craignait de mésallier sa conversation avec moi, et ne me parlait presque pas.

Quand il venait au comptoir, il cherchait toujours l'occasion de me dire des choses qui me fussent désagréables non pas personnellement, mais de mes amis, de mes relations, et surtout de l'assemblée constituante dont il savait bien que j'avais été Membre et dont il répétait toujours qu'on aurait dû pendre les Membres.

Que quiconque me connaît conçoive, s'il le peut, comment j'ai pu souffrir autant d'impertinences, et de suffisance qu'on aurait peine à endurer dans n'importe qui. Ce fut comme on le verra, le 12 juin que pour ajouter autant qu'il était en lui à mon infortune, il me donna le soin de faire charger et décharger des navires pour son commerce.

Quelle occupation pour un homme de mon espèce, élevé aux Colonies, Membre d'une Cour souveraine, et tenant une place dans l'estime publique, âgé de près de 45 ans.

Mal portant, grand par ma taille, quel soin que celui de me plier presque jusques à terre pour marquer des barrillages de toute espèce, des lettres DM. (Daniel Mérian) et d'un N° sur un quai de la rivière de l'est, exposé aux ardeurs du soleil depuis six heures du matin pour noter sur le cayer de chargement celui de la charrette jusqu'à Midi, et recommencer depuis 2 heures jusqu'à 6 heures.

Juillet 1794
21

Cette espèce de condamnation aux galères me laissait tout le temps de penser à ce qu'elle avait de pénible, et mon moral et mon physique surtout en pâtissaient.

Dans cet affreux état, mon fils me proposa de m'aider. Je n'eus pas la force de le refuser. La marque des barils était une espèce de jeu pour lui. Pendant ce temps je cherchais à l'ombre un peu de repos, mais je l'empêchais de me suppléer dans les grandes chaleurs d'un pays où le thermomètre de Réaumur à l'ombre marque jusqu'à 28° pendant trois mois.

Enfin le soir arrivait, et la nuit du moins, le sommeil endormait un peu ma sensibilité et tout ce qu'elle me faisait souffrir. Mais le soir il fallait aller chez Guerlin, lui dire où en était mon travail qu'une seule idée me rendait supportable c'est que toutes les denrées que je chargeais étaient destinées à nourrir les malheureux habitans de la France, livrés aux horreurs de la famine. Les bâtimens étaient avec des destinations déguisés, mais réellement pour les Ports français où 14, chargés par moi, arrivèrent.

Lors de mon compte journalier à Guerlin, je le trouvais assez souvent dans son comptoir. Les premiers 5 jours il parut assez indifférent, mais bientôt après, il parut fatigué de la vue de mon fils, il finit par l'éloigner avec humeur du comptoir.

A la vue de ce traitement, tout mon sang bouillona et M. Guerlin allait payer lorsque je ne sais quel ange m'arrêta. J'eus le temps de réfléchir encore que je n'avais d'autre pain à manger que celui qu'il me donnait ainsi empoisonné. Mon fils ne fut plus son commis que sur le quai, où du moins son amour filial et son intelligence lui faisaient trouver de la bienveillance dans les charretiers et les Marins.

Ah Guerlin, bénis le ciel . . . ou plutôt c'est à moi

de te remercier, car si j'avais écouté ma vengeance, quel négociant aurait pris ensuite un Commis capable de croire qu'un être reduit à cette condition ne devait pas être impassible. Juillet 1794

O ma femme et mes enfans! je vous ai conservé du pain, mais qu'il me fut amer. Puissé-je n'en jamais goûter qui le soit autant.

Malgré mon juste ressentiment, j'eus la faiblesse de continuer le chargement de la Favorite que j'achevai le 25.

Je menai Gauvain chez le Baron de la Roche à Long Island. 23

J'allai visiter le Collège, l'hôpital, l'hospice pour les français, Le Docteur Burn, père. 25

J'allai à un concert chez Desèze fils du Conseiller du Cap. Cet intéressant jeune homme, neveu de l'avocat Desèze qui a eu le bonheur d'être choisi pour l'un des Défenseurs du Roi, tenait une pension à New-York.

J'allai dîner à Greenwich maison de campagne de M. Bayard, Négociant de New-York, située un peu au dessus de cette ville sur la rive gauche de la rivière du Nord ou *d'Hudson.* 27

J'eus occasion de remarquer là que tous les usages sont servilement calqués sur ceux de l'Angleterre, même celui de renvoyer les femmes de table dès la fin du dessert. Comme M. Bayard américain était ainsi que Le Roi autre négociant son associé en relation d'affaires avec Guerlin, il était très caressé dans cette maison, et j'eus lieu d'y admirer ses jolies mines, jusques dans les petits filets suspendus à des guêtres de soye (à la manière de ceux des Caparaçons) qu'il avait chargés de le défendre de l'approche des mouches.

Le soir j'allai entendre l'office, les orgues et le chant de l'église de la Trinité. Le jour d'après je menai ma femme voir M^me^ la Baronne de la Roche. 29

Juillet 1794
31

Il partit avec sa famille pour Philadelphie où devait être placé ma librairie après être venu voir ma femme.

De plus en plus frappé du caractère bien-faisant du Baron de la Roche, je m'attachai fortement à lui, et par un effet naturel de ce sentiment, je désirais connaître tout ce qui le concernait. C'est dans ce désir que toutes les fois que je le voyais, je recueillais des détails sur sa vie, et voici ce que j'avais obtenu successivement à la fin du mois de juillet et que j'ai écrit en quelque sorte sous sa dictée. [Note A.]

Malgré tout mon penchant à croire M. le Baron de la Roche digne du plus pur attachement, et peut-être même à cause de ce penchant je ne pus me défendre de faire le rapprochement par époque de tout ce qu'il m'avait dit de lui-même, et y trouvant une lacune assez longue, en comparant ce récit chronologique avec son âge, sans concevoir aucune défiance, je lui soumis mes doutes, et il me dit qu'il avait oublié de me faire compter un voyage qu'il avait fait autour du monde avec M. de Bougainville.

Je me procurai aussitôt que je le pus, avec une curiosité mêlée d'intérêt, la relation du voyage de Bougainville voyage où il a marqué avec le plus grand soin tous ceux qui l'y accompagnèrent jusqu'au dernier Matelot, et n'y trouvai point le nom de M. le baron de la Roche.

Il m'est impossible de dissimuler ici que cette circonstance très remarquable me causa une impression qui n'a fait que se fortifier, et qui a fait entrer dans mon âme des soupçons sur le compte du Baron, soupçons très longtemps combattus par mon cœur reconnaissant. Il n'a que trop bien su les en bannir; ou plutôt ils n'y ont été conservés que par un sentiment qui tient plus à ma délicatesse qu'à ses procédés.

Août 1794
4

Nous quittâmes notre logement à New-York pour

aller en occuper un que M. le Baron de la Roche nous procurait dans une partie de sa maison à Brooklyn. Je me mis dans le canot, et nous arrivâmes après un long trajet. Mais au retour, dans le passage de la rivière du Nord, il s'éleva un vent impétueux qui nous mit dans le plus grand danger de périr et qui nous emporta jusques vers l'hôpital de New-York placé à 350 toises au delà du point ordinaire de débarquement. Dans cette traversée où j'inspirai au Patron du courage qui l'abandonnait déjà, nous reçûmes une ondée si forte que j'arrivai dans mon logement à New-York trempé et grelottant de froid. Je changeai de linge et ne mis fin à cet état qu'en avalant un grand verre de liqueur de sassafras fermenté dans de l'Eau de vie. Je réglai avec Guerlin. Il me fit la grâce de me payer mes appointemens à raison de 50 gourdes par mois (moins de 300 fr). Août 1794

Je partis avec le Baron de la Roche pour Philadelphie. Nous fûmes très contrariés par le vent dans le passage de la Rivière du Nord qui nous retint 4 heures. 21

Un des chevaux de Mde la Roche se jetta à l'eau d'impatience et gagna le Jersey à la nage.

Nous fûmes obligés de coucher à Paulus-hook où les maraugouins nous firent souffrir un grand tourment. Nous déjeunâmes à New-ark, dinâmes à Wood-Bridge, et couchâmes à 6 Miles Running. 22

Le lendemain le déjeuner eut lieu à Princeton, le dîner à Bristol et nous couchâmes à Philadelphie étant logés à la pension de Melle Donne dans la grande rue sud au coin de la grande rue du Marché. 23

Je fis des visites ainsi que le 25, et je pris le thé chez M. Sontag, associé du Baron de la Roche. 24

Même vie. Mais de plus j'allai pour voir le Ministre Hamilton avec la lettre de recommandation de Talleyrand. J'arrivai à la maison où était son bureau. Un 26

Août 1794
26

homme à longue veste de toile grise que je trouvai dans le Corridor au rez-de-chaussée, me dit qu'il n'y était pas. Je ressortis de cette maison qui avait très peu d'apparence, et je m'en allais réfléchissant sur ce logement officiel d'un Ministre.

A peine eus-je fait quelques pas que je vis passer à côté de moi une personne que, je ne sais pourquoi, je crus être M. Hamilton, et je le suivis. Nous rentrâmes presque ensemble dans le corridor où était encore le même homme qui prenant une clef à un clou, ouvrit une pièce où [était] Mr Hamilton (car c'était lui) et m'y fit entrer.

J'en fus très content. On m'avait dit d'éviter de lui paraître curieux, surtout de l'interroger.

Mais il me montra une grande confiance en me parlant franchement de la France et de l'Amérique. Il m'engagea à faire élever pour ma femme une maison d'éducation de Dlles, mais je lui dis mon arrangement avec M. de la Roche.

Je ne me lassais pas de remarquer son Cabinet de Ministre, l'ameublement et les ustenciles ne valaient pas 50 l de France. Une grande table de sapin couverte d'un drap vert formait son bureau. Sur des tréteaux étaient des planches qui portaient des registres et du papier, et à l'un des bouts était une potiche de terre argilleuse et une assiette avec des gobelets.

Son huissier, ou l'homme qui le servait dans ce local avait avec la veste de toile grise dont j'ai parlé, un pantalon de la même étoffe au bas duquel paraissait sa jambe nue. En un mot je crus voir en tout les mœurs de Sparte.

Voici quelques détails plus importans sur M. Hamilton. Hamilton était créole de St Christophe, l'une des Antilles anglaises et fils de l'Amour. Il vint dans le Continent Septentrional de l'Amérique et résida à New-

York. Il se destinait au barreau lorsque les premiers troubles de ce pays se manifestèrent. Il écrivit alors, et publia plusieurs fois ses opinions sous divers noms supposés. Août 1794 26

Ces marques de patriotisme le firent nommer Capitaine d'artillerie, puis le Général Washington, que ses raisonnemens avaient frappé, se l'attacha en qualité de Secrétaire, le fit Colonel et son premier Aide-de-camp. Dévoré d'ambition, Hamilton eut celle de faire croire qu'il était l'âme de tout, ce qui détermina Washington à s'en séparer.

Alors on donna un bataillon à Hamilton qui, doué d'un vrai courage, servit avec les grenadiers, et les chasseurs de l'armée française. Il commandait ce bataillon à l'attaque de York-town, mais mécontent de ce qu'on ne lui avait pas fait tous les honneurs de la prise d'une redoute, il se retira et fut exercer les fonctions d'Avocat à New-York.

L'indépendance des Américains ayant été reconnue, chaque Etat devenu indépendant voulut se diriger d'après son intérêt particulier, et déjà le trouble se manifestait de toutes parts. Des voies de fait commencèrent même une guerre civile, lorsque plusieurs personnes imaginèrent de publier que le Commerce était menacé de destruction puisque chaque Etat voulait le gêner et le grever. On insinua donc qu'il serait utile que chaque Etat nommât des Commissaires qui indiqueraient les moyens d'obvier à ce funeste inconvénient, et l'on indiqua New-York comme le point le plus central.

Au nombre de ces zélateurs de l'intérêt commun était Hamilton, marié à la fille du général Schuyler et ayant ainsi Munstaert et Church, Membres des Communes d'Angleterre pour beaux pères et une famille et de l'appui.

Août 1794
26

Les Commissaires déclarèrent qu'il était absurde de songer à aucune mesure générale de Commerce, si nulle autorité n'était constituée pour veiller à son exécution.

En conséquence ils projettèrent de donner des pouvoirs pour l'organisation d'un pouvoir suprême qui obligerait chaque Etat à obéir.

Ces Mandats arrivèrent et ils produisirent la Constitution fédérale, dont on sait qu'Hamilton fut un des plus grands apôtres.

Washington s'en rappella et le fit Ministre. Pour la deuxième fois Hamilton voulut en 1794 (époque où je le connus) faire croire que sur sa capacité seule résidait tout le salut de l'Amérique et pour la 2e fois Washington lui répondit en le congédiant. Hamilton qui n'avait jamais connu que le continent de l'Amérique, qui jugeait l'Europe par les livres, était, je le répète, amateur d'un pouvoir fort qui se fait obéir sans réplique. La guerre civile ne l'effrayait pas parce qu'il avait beaucoup de courage et un talent militaire naturel, et parce qu'il croyait et disait que l'Amérique n'aurait un gouvernement réel et stable que quand des dissensions intestines l'auraient créé et affermi.

Pour ne pas succéder immédiatement à Washington dans la Présidence, Hamilton la préparait à Jay. Ses motifs étaient que le nom seul de Washington avait donné une trop grande délicatesse dans la balance où devait être pesée ses successeurs et que le parti de Jefferson qui serait mécontent de voir lui, Hamilton président dégoûterait aussi Jay de son succès, parce qu'il n'avait pas de caractère et qu'ainsi Jay n'aurait pas une Présidence prolongée. Mais ce fut John Adams qui succéda à Washington. Lorsqu'il fut question du changement de ce second Président, les Electeurs portèrent Jefferson et Burr. Le 1er fut président et le 2ème Vice Président.

S'agissant ensuite de donner un successeur à Jefferson, une querelle politique agita tous les Etats-unis, et donna lieu à un duel entre Burr et Hamilton, dans lequel ce dernier fut tué. Ainsi fut arrêtée l'ambition d'Hamilton. Août 1794

Il était petit, avait un maintien extrêmement composé, des yeux très petits, et quelque chose d'incertain dans le regard. Il parlait français mais d'une manière très incorrecte. Il avait beaucoup d'esprit, exerçait une grande surveillance sur lui-même, il était, je le redis, fort brave, inaccessible à l'intérêt, mais dévoré d'ambition, admirateur des loix et du gouvernement de l'angleterre et de son système financier. Il était personnellement très gouvernant et très jaloux des prérogatives du pouvoir exécutif.

La mort de Hamilton a excité de grands regrets, et l'on peut dire qu'il était l'un des hommes d'état les plus marquants qu'avaient eus les Etats Unis de l'Amérique.

Après avoir réglé plusieurs points qui concernaient notre nouvelle libairie avec Sontag, M. de la Roche et moi, nous repartîmes pour New-York, et vînmes coucher à Bristol. 28

Nous allâmes dîner à Kings-town où d'après une plaisanterie que fit exprès le Baron de la Roche nous vîmes un trait du caractère américain. 29

Nous étions servis par les 2 filles de notre hôte à qui M. de la Roche dit qu'il était garçon. Moi j'avouai que j'étais marié. Aussitôt toutes les attentions furent pour lui, et je n'en eus que pour ce que valait mon argent comme Voyageur.

Telle est la prédilection pour ceux qu'on croit à marier. Nous allâmes coucher à Brunswick.

Nous déjeunâmes à Elizabethtown, et vînmes coucher chez nous à Brooklyn dans l'après-midi de bonne heure. Je me trouvai rompu, incommodé. 30

Août 1794
31 Le lendemain de même. Goynard m'amena son fils.
Sept. 1794
5 M. de la Roche me donna une lettre de crédit en ces termes:

"M. William Louis Sontag et Compagnie, à Philadelphie.

"Vous voudrez bien, Monsieur, payer à Monsieur Moreau de St. Méry dont vous observerez la signature cidessous, jusqu'à la concurrence de trois mille piastres fortes, dont il vous plaira débiter mon compte particulier.

"(Signé) Fr. Franck de la Roche.

"New-York, le 5 7bre 1794."

Ce crédit était donc d'environ 18 mille francs.

8 Fondant sur les offres obligeantes de M. de la Roche, j'écrivis à ma sœur et à Baudry de venir habiter Philadelphie.

Dupuy l'aîné était alors parti de New-York pour La Martinique.

9 Depuis quelque temps était arrivé de New York Mr Olive de St. Malo qu'à ce titre j'étais empressé de voir quelquefois d'autant plus qu'il logeait chez M. Dessoti que je visitais souvent. Il était avec son épouse aujourd'hui Mde la Marquise de Cubières.

Comme j'allais chez Destourelles, je le rencontrai. Nous parlâmes selon notre coutume de St. Malo, de la captivité de mon cher De Varennes et des horreurs qui se passaient en France.

"Je viens, me dit-il, de recevoir quelques gazettes, voyez-les et vous me les rendrez."

Nous nous quittons. J'ouvre les imprimés. Je commence par un extrait des jugemens du tribunal révolutionnaire et j'y trouve, Grands Dieux!!! celui de Devarenne et de Mde de Lis sa sœur et la mention de leur exécution. Je ne sais ce que j'éprouvai. J'étais d'abord si saisi que je ne sentais rien. Je relisais la feuille. Enfin une larme coula, un torrent de pleurs la

suivit. J'allai chez M. Olive qui en répandit avec moi. Sept. 1794
Cher De Varenne! Tu n'es plus! C'est la main du bourreau qui a trenché le fil de ta vie quelle destinée et le ciel l'a permis! O qu'il faut de courage pour étouffer le blasphême, et sentir que la vertu même commande d'éviter le reproche!!

Je ne sais ce que je fis, ce que je dis dans cette abominable journée. Je retournai chez moi à Brooklyn avec la figure que m'aurait fait prendre la mort de mon ami si toutefois elle ne m'eût pas donné la mort. Ma fille se mit à pousser des sanglots avec moi! Mon fils même les partageait quoique depuis le matin une douloureuse diarrhée et la fièvre fussent devenus son partage. Cher et vertueux De Varenne à tes chagrins le rafinement de tes bourreaux a réuni celui de voir mourir sous tes yeux et avant toi la sœur que tu aimais le plus et qui te chérissait le mieux.

Et quel était ton crime! celui d'avoir trop aimé ton pays! Et tu ne pouvais pas en être absous!

Incomparable ami! pour la perte duquel mes regrets augmentent chaque jour. C'est pour répondre à tes vœux c'est pour acquitter ma promesse que j'écris ma vie. C'est cet engagement qui me mène à parler de ta mort et de la plus grande perte que j'aie fait en amitié. [Note B.]

M. de la Roche, sa famille et Lacolombe partirent 10
pour Albany.

Je vis le Docteur Valentin de Norfolk à New-York. 12
Il avait été médecin au Cap.

Comme pour entretenir ma sombre tristesse de la mort de Devarenne, mon fils fut gravement malade de la diarrhée qui ne céda que le 20.

L'emploi du Kina ne lui produisit aucun bon effet, 20
car il devenait purgatif. J'ai toujours soupçonné que cette diarrhée avait pour 1ère cause, un excès de fruits,

Sept. 1794 21 et surtout de pêches dont on avait 50 à Brooklyn pour moins de 40s.

On répandit alors la nouvelle de la décapitation de Robespierre. Elle produisit une sensation universelle dans les Etats-Unis, mais dans plusieurs genres très différens entre eux.

Les Jacobins, qui y étaient, en furent profondément affligés, comme s'ils avaient perdu leur père, leur chef, leur meilleur ami, tout ce qui n'était pas jacobin, et même tous les vrais patriotes, tous les sincères amis de la liberté ne virent dans cet événement qu'un bienfait du ciel malheureusement trop tard accordé par lui.

Quant aux Américains de toutes les classes et de toutes les espèces, ils donnèrent de sincères regrets à Robespierre et furent très consternés de sa perte. Voici leur raison.

Robespierre rendait la France inhabitable pour tous les français. Dès qu'il pouvait en echapper un homme ou un écu, l'un et l'autre se réfugiaient chez nous, or il nous faut des hommes, de l'argent, de l'industrie, jugez combien la destruction d'un pareil être va nous nuire.

Ce propos, je l'ai entendu cent fois prononcer avec une ingénuité qui ne me le fit jamais trouver plus tolérable.

Les Jacobins soutinrent longtemps que la nouvelle était apocrife. Je pariai deux gourdes contre 1 qu'elle était vraie (c'était une somme pour moi) oh! j'aurais donné tout ce que je possédais pour que mon cher De Varenne eût échappé à ce Monstre que les Malédictions de la postérité n'accableront jamais autant que son exécrable mémoire le mérite. Qui n'avait pas à lui demander un père, une mère, un fils, une fille, un parent quelconque, un ami, un compatriote, un concitoyen, un être plus ou moins chéri! . . .

Je reçus d'Albany une lettre du Marquis de Gouvernet qui s'y était réfugié avec son adorable épouse. Sept. 1794 22

Le bon Hunter libraire de Norfolk si complaisant pour moi vint dîner avec moi. 23

La fièvre jaune emporta avec sa prestesse ordinaire De Leysser fils. 29

Nous eûmes à dîner le Docteur Mitchill, célèbre chimiste de New-York. Nous allâmes ensemble voir une course de chevaux à la Jamaique, lieue de la Longue isle. 30

Lorsque je le ramenai le soir à New-York, nous eûmes un vent très fort et très froid qui nous porta presque jusqu'à Sandy Hook.

Talleyrand et Baumez partirent pour Albany. Au moment où je devais leur aller lire de ma description de St. Domingue je reçus de Talleyrand le billet suivant: Oct. 1794 9

"Un arrangement proposé par le Colonel Smith, qui nous fait voir sur la Rivière du Nord un établissement que nous avons intérêt de connaître nous empêche de vous attendre ce matin, mon cher Maitre. Nous nous verrons dans un mois à Philadelphie, jusque là nous allons voyager. Adieu santé et prospérité à vous et aux vôtres.

"Une lettre que nous avons reçue hier de M. Vaughan (négociant à Philadelphie) fait que d'ici à un mois, nous nous ne servirons pas des très bonnes lettres que vous nous avez données."

Je fus presque forcé d'accepter de dîner chez Guerlin, très changé à mon égard depuis que je n'étais plus son commis.

Nous allâmes coucher chez Goynard, afin de partir le lendemain matin de New-York pour Philadelphie. 12

C'est donc d'après mon usage ordinaire le lieu de placer ici les détails sur New-York. 13

## Note A. Frederick Frank de la Roche

(Page 144)

Frederick Frank de la Roche, né à Mayence le 8 Xbre 1757, son père auteur de plusieurs ouvrages estimés et auquel Voltaire envoyait ses œuvres manuscrites a été 1er Ministre et vice Chancelier de l'Empire. Il est mort en 1791.

M. de la Roche a encore sa mère femme d'un rare mérite qui a publié plusieurs ouvrages, tous pour l'Education des jeunes personnes du sexe. Elle a été Demoiselle d'honneur de la Reine actuelle d'Angleterre avec laquelle elle a toujours conservé une correspondance d'affection. Made de la Roche avait été demandée par l'Impératrice actuelle de Russie pour gouvernante de ses Enfans. M. de la Roche est Baron et Colonel de l'Empire, chambellan de l'Empereur du Roi de Prusse, du Roi de Pologne Stanislas, de l'Electeur de Trèves, de l'Electeur de Saxe et du Duc de deux ponts.

Il est Chevalier né de l'ordre teutonique Cher de St. Louis et de Cincinnatus. Il a été Capitaine dans le Régiment de Royal 2 ponts, d'où il a passé dans celui de Royal Allemand où il était 1er factionnaire au mois de juillet 1789. Il est devenu Major du Royal Allemand puis Colonel du 3e Régiment de Chasseurs.

Il a été 3 fois aux Indes et à la Chine; a fait un voyage en tout semblable à ceux de Cook avec M. Bougainville.

Il a été au Cap françois à la fin de 1786, de là à St. Eustache et à Porto Bello sur la frégate La Fine.

Il a vu toute l'Europe, l'Isle de France, Batavia.

Il a été mis 3 fois à la Bastille de l'avis du Gouvernement pour y aller conférer avec le Cardinal de Rohan sur l'histoire du Collier. Il pense que le Cardinal a cru de bonne foi que le Collier devait être le prix des faveurs de la Reine à laquelle il avait fait la Cour d'une manière très pressante à Vienne lorsqu'elle y était encore Archiduchesse. La Reine ne l'aimait pas et ne lui avait jamais pardonné d'avoir tout fait pour qu'elle ne devînt pas Reine de France en haine de ses dédains.

Elle ne lui a jamais parlé à la Cour de France.

M. de la Roche a épousé en 1786 Melle Marcus, fille d'un Bourguemestre d'Amsterdam, veuve d'un Mr Lespinasse Langeai noble d'Auvergne réfugié en Hollande pour cause de Religion. Madame de la Roche est née en Hollande le 8 9bre 1761.

Sa mère qui est une patriote hollandaise est réfugiée aux environs de Saintes où elle a une belle fortune.

M. de la Roche possédait une superbe terre en France entre Landau et Strasbourg.

M. de la Roche a fait la guerre de l'Amérique du Nord depuis 1779.

Il a un frère qui a été demandé à son père par le Roi de prusse Frédérik le grand et ce prince l'a élevé.

M. de la Roche a été un très grand joueur de flute traversière. Frédérik le grand disait même qu'il était le seul qu'il eût trouvé de capable de l'accompagner. Il joue de la harpe, du forte et du violon.

Il est entré au service de l'empire à 13 ans et a obtenu l'agrément de passer à celui de France.

Il avait 2 sœurs de la plus rare beauté et un frère ministre de prusse qui ayant été moulé a été comparé à L'apollon du Belvédère.

Depuis 1791 jusqu'en 1794, Mr de la Roche a perdu son père, 2 frères, une sœur et 2 beaux-frères.

L'un de ses frères étant en reconnaissance devant Mayence avec le Roi de Prusse en 1793 a eu les 2 jambes emportées par un boulet et est mort peu d'heures après.

M. de la Roche comme membre de l'Empire doit 8 hommes 1/2 quand le corps germanique contribue. N'ayant rien fourni dans la guerre actuelle et ne s'étant pas présenté pour l'arrière-ban, il a été cité au ban de l'empire et banni pour 9 ans, ses biens sont en régie. Il n'en peut vendre aucun parce qu'ils sont substitués à l'Infini. Comme par son attachement à la Royauté et par son opinion en faveur de La fayette, un Allemand né son sujet et maréchal de Logis ameuta son régiment contre lui à la parade et donna l'exemple de lui arracher son uniform et ses épaulettes. Il fut battu et chassé. Il alla avec beaucoup de

danger trouver la belle mère et sa femme en Saintonge. Malgré ce qui venoit de se passer on le nomma commandant de la garde nationale de Saintes, et fut reçu au Club auquel il remit les 3 brevets de Chambellan de l'Empéreur, du Roi de prusse de l'Electeur de Trêves ce qui réuni à la représentation du Brevet de Chambellan de Stanislas lui concilia tous les suffrages. Profitant de cette faveur passagère il fait aller sa femme et ses enfans à Bordeaux; s'y rend lui-même sous le nom d'un seigneur polonais et s'y embarque sur un américain avec sa famille pour New-York où il débarque au mois de 9bre 1792.

Il était au siège de Verdun et témoin quand la Bretèche qui y commandait se brûla la cervelle.

Il a dans l'Electorat de Trêves des possessions qui donnent 160 mille livres de Rente argent de France. Il s'était fait construire un corps de logis particulier pour lui près de celui de son père. La construction n'a coûté que 80 milles livres de France mais le mobilier quoique fort simple vaut plus de 2 cens milles Livres parce qu'il offre les commodités réunies de tous les pays où M. de la Roche a voyagé. On y compte 22 appartemens de maîtres. L'eau y est élevée par une machine et forme des cascades qui vont arroser un jardin de 16 acres. Un de ses frères est allié à la maison de l'Empereur par son mariage avec une Nassau.

Il va en 1786 aux eaux de Bourbonne pour plusieurs blessures qu'il a reçues à la guerre. Il s'y lie avec des Créoles entr'autres Mde Armand créole de St. Domingue 22. Il s'est livré au commerce dans le Continent et est le Commandataire de la Maison William Louis Sontag et Compagnie de philadelphie où il a la signature. Made de la Roche a une demlle de 16 ans de son 1er mariage avec M. de l'Espinasse Langheai-Etzy.

M. de la Roche a une fille de 6 ans, Sophie, un garçon de 3 ans George.

La famille de Mr de la Roche tient de celle de sa mère la qualité de Chevalier né de l'ordre teutonique. Un des ancêtres de sa mère combattant contre les Infidèles ne voulut jamais abandonner son drapeau où était l'image d'un saint et s'en enveloppa. En récompense l'Empereur donna à sa famille le

drapeau de l'Empire pour chef du cimier et le droit d'entrer en naissant dans l'ordre teutonique.

Sa mère lui a écrit qu'elle approuvait sa résolution d'être commerçant jusqu'à la fin de son exil et des calamités de l'Europe, mais ses compatriotes et surtout des chanoines de Mayence le regardent comme avili et ne le nomment plus devant la mère croyant qu'ils l'affligeraient.

Allant à Philadelphie en 1793 le stage a versé et il a eu le bras droit cassé.

## Note B. De Varenne

(Page 151)

Je dis ici pour ceux qui ne l'ont pas connu, qu'il était né à St. Malo en 1739; qu'il appartenait à la noble et riche famille des *Fournier* composée des Fournier de Bois-marin, des Fournier de Belle vue, des Fournier de Varenne et des Fournier de la Chapelle, famille alliée à celle des Castellané, des du Lude, des Princes de Berg, etc.

De Varenne avait été élève au Collège de la Flèche, chez les Jésuites, où il acquit de grands talens. Je me rapelle même qu'il me racontait souvent que son recteur avait un singulier usage, c'était de ne jamais passer dans une porte sans se reculer de quelques pas et de s'incliner en tenant sa calotte. Quand on lui demandait la raison de ce salut, il répondait que c'était un hommage respectueux qu'il rendait à son ange-gardien pour le laisser passer devant lui hommage qui tenait plus à l'orgueil du Jesuite pour lui-même qu'à un sentiment d'humilité envers l'Ange gardien qu'il avait chargé du soin particulier de veiller sur lui.

De Varenne fut envoyé par ses parens aux Cadets de la Marine à Rochefort. Là, il se livra à l'étude de l'artillerie, où il fut nommé sous-Lieutenant pour Saint-Domingue.

Il s'y rendit en 1759, sur l'Escadre de M. de Blénac avec M. de la Courcière, créole de St. Domingue, qui y allait pour entrer dans le régiment suisse à cette epoque, je les vis passer au fort Royal ma patrie. De Varenne quitta le service de

l'artillerie à cause du soin de l'habitation de sa famille située à Roucou canton de la paroisse de Limonade, et il y entra dans les emplois de la Milice. Il épousa Melle Fournier de Bellevue, sa cousine germaine. Mon cher De Varenne avait 5 pieds et demi de haut, une forte corpulence, mais il avait la vue très courte et se servait habituellement et pour tout d'une petite lorgnette.

Il était bon, affable, un peu timide, extrêmement gai, mais de la gaieté naïve d'un enfant dont il avait le rire qui provoque toujours celui des hommes les plus sérieux. Avec ses amis, il était encore plus affectueux. Son âme sensible avait besoin d'épanchement, il aimait avec constance et égalité, il ne se plaçait jamais qu'au dessous de ses vrais amis dans sa propre pensée.

Brave et n'étant capable que de ce qui était digne et honorable, il exerçait même involontairement une douce influence sur tous ses alentours.

Doué d'un esprit sage et bien orné, il était encore plus remarquable par son jugement. Parens, amis, domestiques et étrangers tout le monde l'estimait, l'aimait et vivait flatté des marques d'attachement et de bonté qu'il en recevait.

Philanthrope éclairé, il sentait bien l'adage *Homo sum Nil humani a me alienum puto.* Il ne se contentait pas de pratiquer la vertu, il en faisait un modèle pour les autres et pour lui-même.

Il fut membre de la Chambre d'agriculture du Cap, ami intime du Marquis de Gabriac, si bien fait pour honorer quiconque acquérait son attachement.

De Varenne n'eut jamais d'enfans. Peu enclin à l'amour, il lui préféra toujours l'amitié.

A la venue des troupes espagnoles à St. Domingue il leur montra un dévouement dont ils furent tous flattés et heureux, soldats et officiers. M. le Comte de Galvez leur chef, accorda son affection à De Varenne, et la France reconnaissante des soins pris pour les malades de son alliée lui en donna un témoignage ostensible dans la Croix de St. Louis.

De Varenne chérissait sa mère et avait pour elle la déférence

du fils le plus soumis. Il chérissait très tendrement ses sœurs et plus encore Mde de Lys qu'il préféra toujours un peu.

En perdant sa mère, il eut le cœur percé du coup le plus cruel. Il était revenu se joindre à elle à St. Malo l'année précédente. Des les 1ers momens de la Révolution, il se montra et accepta des fonctions civiles qu'une sorte de respect général aurait voulu rendre plus éclatante en lui.

Revenu à St. Malo, De Varenne y fut le 1er des Députés chargés d'aller porter à l'assemblée législative les alarmes de cette ville sur les malheurs de St. Domingue. Il prit une place dans le Corps administratif, et pendant les troubles pour le système fédératif, il recommanda la paix, c'est ce qui le fit arrêter ensuite et le conduisit à l'échafaud.

Très modéré dans ses goûts très content de son sort, il eut cependant des chagrins domestiques dont la source le rendit malheureux, mais auxquels il opposa son courage.

Nous agitions souvent ensemble la question de savoir lequel de nous deux aimait le plus l'autre et nous gardions notre opinion, je disais toujours que je croyais obtenir de lui encore plus d'amitié que je ne lui en rendais. Mais un jour ayant été amené par une circonstance à dire, qu'il voudrait faire la plus belle action du monde entier et qu'elle me fût attribuée, je lui dis *Mon ami vous valez mieux que moi car moi, je voudrais l'avoir faite cette action, et qu'elle nous fût imputée en commun.* Mais s'il m'aima plus, moi je suis condamné à l'aimer plus longtemps, car ce sera jusqu'à mon dernier soupir!

## NEW-YORK[23]

Oct. 1794 New-York a moins l'air ville que Philadelphie, mais le mouvement du commerce y est plus sensible.

New-York a de belles maisons. On n'y bâtit presque point à l'entreprise, mais à la journée. Les ouvriers ne se fournissent que d'outils.

La direction varié des rues rend la topographie de cette ville difficile à retenir. Elles ne sont pas toutes pavées.

Beaucoup de rues sont étroites et leurs trottoirs aussi, d'autres même sont sans trottoirs. L'ouverture des caves qui donnent sur ses trottoirs, en diminue beaucoup la largeur. Les caves sont très mauvaises, très humides, et dans des temps très pluvieux ou de très fortes marées, il en est beaucoup qui se remplissent d'eau. On a moins l'usage de faire des cuisines dans les caves qu'à Philadelphie. Les rues ne sont pas très propres, et l'on y voit vaguer des animaux de toutes les espèces, notamment des vaches et des cochons. On nettoie cependant les vitres et les trottoirs le Samedi. Mais sans enlever des rues les chiens, les chats et les rats morts.

Presqu'à chaque porte il y a deux petits bancs dont la longueur est à angle droit avec la maison et se faisant face. L'Eté ses bancs servent à respirer l'air.

Tout le commerce est sur la rivière le l'Est.

New-York, placé dans une isle, est moins chaud que Philadelphie, d'abord comme moins intérieur dans les terres, et encore parce que le courant des deux rivières du nord et de l'est, et le jeu des marées en mobilisent

l'air. Le climat est variable comme ailleurs dans le continent. Le 6 août 1794, le thermomètre a monté à 91 degrés de farenheit (26⅔ de réaumur). Le 7 à 70 (16⅔) et le 1 8bre suivant on faisait du feu partout. Oct. 1794

La vue du côté de l'entrée du Port est charmante. Les rues ont une grande pente.

Il y a quelques arbres dans certaines rues.

Plusieurs maisons sont couvertes de tuiles.

Les vitrages mal combinés n'ont qu'une seule moitié qui se lève, c'est ce que nous appellons des *vitrages à coulisses*, presque pas de vitres d'Alsace ou de Bohême.

L'on a l'usage bizarre de laisser une ouverture en forme de croissant dans les volets pour que l'on reçoive du jour dans l'intérieur de la maison mais il n'y a point de volets, si ce n'est au rez de chaussée.

A mon arrivée à New-York, on buvait une eau excellente venant d'une source appellée tea-water (l'eau à thé),[24] parce qu'elle fait d'excellent thé. Elle était portée dans toutes les maisons par vingt-quatre charrettes attellées d'un cheval, et elle ne coutait qu 1/96 de dollar le seau.

Le propriétaire de cette source louait le puits où elle était renfermée et la pompe qui élevait l'eau à raison de mille dollars (6 mille f.) par an. Deux chevaux dirigés par un enfant faisaient mouvoir la pompe.

Les charretiers à leur tour achetaient l'eau à 1/16 de dollar la barrique. Les vaisseaux se faisaient remplir une barrique pour 5/16 de dollar.

Mais depuis que la Compagnie Mannhattan[24] formée par un acte de la législature, en date du 2 avril 1799 s'est chargée de fournir de la bonne eau à la ville de New-York, et a fort bien réussi. Cette eau, la même que celle dont je viens de parler, est tirée par des pompes que meuvent des chevaux d'une élévation placée derrière la prison des Débiteurs.

Oct. 1794 Un réservoir placé aussi dans le voisinage sur un point élevé, fait que l'eau est conduite dans différentes parties de la ville par des conduits de pierres creusées.

Les rues principales ont des aqueducs placés à 3 pieds audessous du pavé. Des tuyaux de plomb portent de là l'eau aux maisons des particuliers pour un prix modéré.

En passant du réservoir dans la cuisine ou dans la cuve, l'eau perd son froid extrême, et il n'y a pas un seul exemple d'accident, tandis qu'auparavant chaque année un grand nombre de personnes périssaient à New-York pour y avoir bu ayant chaud pendant l'Eté.

On prend des soins pour les lieux d'embarquement et de débarquement, qui sont tous commodes, au moyen de rampes ou plans de bois inclinés et qui ont des triangles posées en travers. Ces rampes sont placées le long des warfs mais dans le même sens que le quai et seulement en descendant vers l'eau par un angle de 45 degrés. Pour les petits bâtimens tels que bateaux ou goëlettes l'extrémité de chaque rue donnant sur l'Eau est une avancée vers cette rue formée par les côtés des deux Warfs ou quais voisins, où les bâtimens se mettent et sont bien abrités. Ces enfoncemens ou avancés s'appellent des slips. Au surplus, les warfs sont aussi sans alignement et faits au gré des propriétaires. Les abords en sont étroits, embarrassés, boueux, et ils sont comme dans toute l'Amérique un sujet de regret parce qu'ils empêchent qu'on ne puisse y avoir la vue générale d'une ville.

Le mouillage est sûr à New-York partout après avoir passé l'isle du Gouverneur. Mais la rivière du Nord peut seule recevoir les vaisseaux de tous les rangs.

La population actuelle de New-York est de 40 milles personnes libres et de 2,500 esclaves. Dans la rivière de l'Est la marée monte durant 5 heures et descend

pendant sept. Il n'y a point de plein de l'Eau. On voit des Marsouins dans les deux rivières de l'Est et du Nord. On y voit aussi des requins pendant les mois les plus chauds de l'Eté, mais il y en a moins dans celle de l'Est. Oct. 1794

Les auberges ou Pensions sont très nombreuses à New-York, où l'on en trouve aussi beaucoup de françaises.

Il est assez commun de voir dans cette ville des personnes d'une grosseur très considérable, et ce sont surtout des gens de couleur et parmi ceux-ci plutôt des femmes et plus particulièrement Mulâtresses.

### *Edifices et Monumens publics*

1° Vingt deux Eglises ou Temples dont quatre Presbytériennes, trois des Réformés hollandais, trois Episcopales, deux des Luthériens allemands, deux des Quakers, deux des Baptistes, deux des Méthodistes, un des Protestans français, un des Moraves, un des Catholiques romains, un Sinagogue des Juifs. J'en citerai seulement deux.

(1) L'Eglise de St. Paul qui est la plus belle. Elle est garnie de bancs. A la droite en est un contre le mur destiné aux membres du Congrès, auquel correspond du côté opposé celui du Gouveneur.

Il y en a aussi deux dans cette Eglise pour les Etrangers de la Communion anglicane. Les bancs sont vendus à l'amiable par les Marguilliers. Les galleries sont communes au public et les gens de couleur sont mêlés aux Blancs. L'orgue y est bon, et comme dans le chant des hymnes les voix se séparent naturellement en deux Chœurs, dont l'un est composé des dessus et des haute-contre et l'autre des voix qui ont un ton plus grave. L'effet en est extrêmement agréable.

Oct. 1794 Derrière l'Eglise et dans son cimetière est un clocher le plus élevé de New-York, et que cette circonstance et sa dorure font remarquer de fort loin. Le revenu de cette Eglise, qui est produit par plusieurs propriétés foncières payent l'Evêque et le Recteur ou Curé, indépendemment de leur casuel.

C'est au bas de la façade principale de cette Eglise qu'est le monument élevé à la mémoire du général Montgommery.[25]

Ce monument, encastré dans le mur même de l'Eglise, est composé d'un piédestal qui va en se rétrécissant, d'une base carrée qui est de marbre, noir comme le piédestal et au dessus de laquelle est un dez évidé sur les côtés et enfin d'une colonne pyramidale de marbre jaspé terminée par une boule, et qui porte au pied de sa face antérieure un socle sur lequel repose une urne cinéraire dorée.

La face du dez a une inscription taillée dans le marbre ainsi disposée et conçue.

This monument is erected by the order of Congress 25th Jany 1776 to transmit to posterity a grateful remembrance of the patriotism, conduct, integrity and perseverance

of Major General
Richard Montgomery

Who after a series of successes amidst the most discouraging difficulties fell in the attack on Quebec 31st Decber 1775
aged 37 years.

A la droite du monument sont la masse d'Hercule, le bonnet de la liberté et des palmes groupées. A la gauche on a sculpté les attributs de la guerre le casque, l'épée et la pique romaine, des drapeaux et des cyprès. Il est regretable que cet intéressant monument se trouve en quelque sorte caché par le portique de l'Eglise du

dehors duquel il faut même le voir à travers la clairvoye dans les jours où l'Eglise est fermée. Oct. 1794

(2) L'Eglise épiscopale de la Trinité a un clocher de bois fort élevé. Le bâtiment lui-même n'a rien de remarquable. A son entrée sont des pilastres de bois qui ont le poli et la dureté du marbre. On assiste volontiers le dimanche à la prière qui s'y dit à sept heures et demie du soir, et à la suite de laquelle on chante des hymnes accompagnées par un orgue fort bien touché. Le temple est alors éclairé par 162 bougies mises dans des lustres ou dans des bras.

2° La Maison du Gouverneur est à l'extrémité inférieure de la rue *Broad-way,* où sont aussi les deux Eglises de St. Paul et de la Trinité, et qui a soixante dix pieds de large. Ce bâtiment qui est grand et dont la façade est tournée vers Broad-way, est de briques, avec une espèce d'avant-corps, marqué par des pilastres adossées. Il est élevé de plusieurs pieds au dessus du sol, ce qui donne de la grâce. Mais ce qui embellit vraiment cette situation, c'est une enceinte de bowling-green fermée par une grille de fer en avant de la Maison, on passe autour de cette grille qui a dans son milieu un piédestal qui portait autrefois la statue du Roi d'Angleterre.[26] Il serait impossible de trouver un trait d'histoire qui traçât d'une manière plus sublime la transition de la monarchie à la république, et ce tableau énergique frappe les yeux de tous ceux qui savent pourquoi la statue a disparu. La maison du Gouvernement jouit par derrière de l'intéressante et récréative vue du Port, l'une des plus heureuses que la ville de New-York puisse procurer.

De cette situation on découvre la longue isle, l'isle des Etats, l'isle du Gouverneur et la côte de Jersey.

A l'extrémité supérieure de *Broad-way* et en tournant vers la droite dans *Chatam-road,*[27] on trouve à sa

Oct. 1794 gauche une place ou enceinte formée par une clairvoye destinée à former une promenade publique.

C'est sur la face septentrionale de la rue qui borde cette place au Nord que sont plusieurs corps de bâtimens qui la garnissent dans toute sa longueur.

3° Le plus à l'ouest[28] est la prison au dessus de laquelle est un petit clocher où est même un gardien durant la nuit pour sonner s'il apperçoit le feu dans quelque point de la ville. Près de la prison est une espèce de petit colombier, c'est là qu'on pend.

4° Celui du milieu est la maison des pauvres, c'est-à-dire l'hôpital de la ville. Les malades y sont soignés et traités gratis. Il y en a communément depuis soixante jusqu'au double de ce nombre, et l'on évalue les mortalités à cinquante par an.

C'est dans la même maison que sont reçus les Enfans trouvés. On en compte à présent environ deux cens. Ils sont élevés aux dépens de la ville. Ils n'ont point d'habillement particulier, attendu que les Magistrats ont cherché à leur sauver l'humiliation de leur état, et n'ont pas voulu leur donner un extérieur qui parut les enrégimenter. Il ne faut donc pas confondre avec ces enfans ceux des deux sexes qu'on voit aller vêtus de bleu, tous les Dimanches à l'Eglise épiscopale anglicane de la Trinité. Ces derniers appartiennent à des parens peu fortunés de cette communion, et auxquels la corporation qu'elle forme fournit l'éducation et les vêtemens. Cet usage tout anglais n'a aucun rapport avec la Magistrature de New-York qui au contraire évite tout ce qui peut former corporation et détruire l'unité civile.

5° Enfin le bâtiment qui forme le coin à l'ouest est *Bridewell* ou la *Maison de Correction*.[29] Là sont les *Convicts* (condamnés) et des Esclaves qu'on veut punir employés à divers travaux au profit de la ville.

6° Outre l'hôpital dont on vient de parler, il y en a un autre[30] situé plus haut dans *Broadway* et sur son côté gauche. Celui-ci n'appartient point à la ville, ayant été bâti et établi par des souscriptions particulières. Ces souscripteurs, au nombre desquels sont beaucoup de Quakers nomment entre eux des Directeurs. Cet hôpital a communément 50 ou 60 malades des deux sexes. Les sexes y sont séparés. Les mortalités sont d'une sur 20. Le bâtiment est composé d'un rez-de-chausée et d'un premier étage. Il y a pour chaque malade un lit de bois, un matelas et des draps. Les nègres sont dans des salles à part. Oct. 1794

Les malades, qui ont des moyens, payent 2 dollars par semaine.

Quatre Médecins servent gratuitement par quartier.

Un chirurgien est attaché à l'hôpital qui a en tout 24 employés.

La dépense annuelle de l'hôpital est comptée de deux à trois mille dollars.

Les cuisines, la buanderie y sont en bas dans les caves.

On y voit 4 loges de fous, une seule est occupée.

Il y a un espace où les malades se promènent. On projette d'y mettre des arbres.

Un jardin potager occupe une partie du terrein on y trouve quelques fleurs. On fait à cet hôpital un reproche qui serait bien grave s'il était fondé, c'est de renvoyer les malades quand ils sont sans ressource, surtout ceux affligés de Maladies chroniques, qui vont alors mourir à l'hôpital de la ville.

7° Il y a aussi un Collège à New-York.[31] Le bâtiment principal, qui est de pierre, a un rez-de-chausée et deux étages. Il y a plusieurs classes où viennent environ cent écoliers tous externes. Un Président et quatre de ses Professeurs logent dans le Collège qui est

Oct. 1794 bien situé dans un emplacement vaste et aéré. Les Professeurs sont au nombre de 14. Quelques uns ont un traitement fixe, mais tous reçoivent une rétribution des écoliers. Le zèle n'y paraît pas évident, et en Médecine par exemple, le nombre des Etudians égale à peine celui des Inspecteurs du Collège.

Dans Vesey Street est une maison où lorsque les français de St. Domingue se réfugièrent au Continent les Américains en firent mettre 300 et où (en Juillet 1794) il y en avait encore Cent nourris, vêtus, chaussés, etc.

8° Le Bâtiment appellé *City-hall*[32] et où s'assemblait le Congrès lorsqu'il siégeait à New-York est à l'extrémité supérieure de Broad Street, et lui fait même face. Il y a des colonnes et un fronton où est l'aigle américaine. C'est dans son enceinte que s'assemble la législature de New-York qui alterne avec Albany. La salle du Sénat est très belle, celle de la Chambre des Représentans l'est moins. En bas est:

9° La Salle de la Court de Justice. Dans la salle du Comité à droite en entrant est le portrait du Général Washington. Dans le lointain est l'évacuation de New-York par les forces britanniques et le piédestal, dont j'ai déjà parlé, y produit un effet tout à la fois expressif et beau.

En face de ce portrait est celui du gouverneur Clinton avec la prise du fort Montgomery et une frégate qui brûle.

Il est aisé de reconnaître le même faire dans ces deux morceaux.

Un troisième portrait non encore achevé est celui du Colonel Hamilton, Ministre des finances, la main sur un cayer de papier.

Ils sont tous peints en pied et dans de magnifiques cadres.

Dans le même bâtiment est une Bibliothèque publique mais placée dans une chambre trop petite. Elle peut contenir environ cinq mille volumes, la plupart mal reliés. Oct. 1794

10° La salle de spectacle est dans *John Street.* Elle n'a rien de remarquable. On en projette une autre dans la même direction, mais donnant sur *Chatam-road,* de manière qu'elle aura la place qui est au devant de *Bridewell* pour espace, et conséquemment des abords très libres et très beaux.

Il y a l'Eté sur la rivière du Nord, des bateaux disposés pour y prendre des bains froids. Il y en a pour les hommes et d'autres pour les femmes.

11° La douane est placée dans la partie Sud-est de la ville, mais n'a rien de remarquable.

12° Il y a dans le bas de Wall Street vers la rivière du Nord un café où les négocians se rassemblent, donnent leurs rendez-vous, et où les nouvelles de toutes les espèces se communiquent.

Il y a une Manufacture de colle animale faite avec des pieds de mouton dans le haut de la partie nord de New-York.

Dans Broad-way, plus haut que la maison de correction sont des briqueteries.

13° Il y a quatre Marchés. Le principal appellé *fly-market,*[22] est divisé en deux portions, l'une est pour la viande et l'autre pour le poisson.

La viande est coupée à New-York de manière à présenter toujours une forme ronde mais par sa qualité elle est inférieure à celle de Philadelphie.

Il n'en est pas de même du poisson, il y est excellent, nombreux, multiplié, et à un prix très bas. C'est une vraie ressource pour les gens non fortunés. On y en trouve de 63 espèces, des huitres, des homars, des crabes de mer et des crabes d'eau douce, des écrévisses,

Oct. 1794 des chevrettes, d'eau douce et de mer, 8 autres espèces de poisson à coquillage, des tortues, animaux de 52 espèces, de gibier, du chevreau, de l'ours, de l'opossum, du lièvre, du lapin, etc.

Les marchands de légumes sont le long des marchés dont les environs n'ont pas la propreté qu'ils devraient avoir.

On appelle le 2e marché pour son importance celui d'Osvégo, le 3e celui de l'Ours et le 4e celui de Ste Cathérine.

Des chaînes qui traversent les rues les jours de grand marché, qui sont le Mercredi et le Samedi, empêchent que les voitures ne gênent et les acheteurs et les vendeurs.

On trouve à New-York des glaces qu'y font des français.

Il est permis de vendre aux Marchés le dimanche de la viande et du poisson, mais jusqu'à neuf heures seulement.

La difficulté de se procurer des domestiques est très grande à New-York où ils sont indolens, exigeans, fantasques. On a bien imaginé d'avoir dans Maidenlane un bureau où l'on reçoit l'inscription de ceux qui désirent se placer, et les demandes de domestiques, mais ce moyen n'en procure pas peut-être une demie douzaine par an. On paye 3/16 de dollar pour faire enrégistrer sa demande.

Les esclaves épargnent le désagrément de manquer de domestiques pour plusieurs personnes, et l'on peut même dire, qu'ils le diminuent pour toutes puisque sans eux on le sentirait davantage.

Cependant ce n'est pas une raison pour qu'ils soient mieux traités.

J'ai vu dans les rues un petit Nègre avec une chaîne

de fer au cou, parce qu'il s'était absenté de chez son maître. Oct. 1794

J'ai vu un Apothicaire (Courtland Street n° 43), fouetter longuement et à plusieurs reprises dans un grenier un petit Mulâtre attaché par un poignet. Il l'y nourrissait au pain et à l'eau. Il disait qu'il lui avait volé quelques drogues.

La population de New-York a assez une physionomie à elle, parce qu'elle a pour fond une descendance d'anciens hollandais et d'anciens anglais. Mais son esprit, son opinion dans tout ce que cette ville a d'individus un peu riches sont anglais. Les gens sans propriétés y sont au contraire pleins de haine pour ces mêmes Anglais.

On aurait peine à croire que dans une ville comme celle de New-York, d'une existence aussi récente, les Mœurs y ayent déjà l'une des marques de corruption les plus hideuses. Indépendamment de plusieurs points de cette ville où des portions de rues entières sont consacrées à la réunion des prostituées, indépendamment de beaucoup de maisons de débauche communes dans un endroit que l'irreligion a appellé, je ne sais pourquoi, *la terre sainte* (Holy Ground) ; on trouve dans les rues, surtout depuis dix heures du soir des femmes de toutes les nuances qui provoquent les hommes et tirent vanité de toute l'effronterie du libertinage.

La température de New-York est moins chaude que celle de Philadelphie mais ce lieu est sujet à éprouver en hiver des coups de vent violens.

On y voit des maquereaux avec le commencement de Mai; des petits pois vers la même époque; des fraises à la mi-mai; les pommes de terre de l'année en Juin; les petits concombres en Juin; les Bettes raves, Pommes, poires, au commencement de Juillet; les petits poulets

Oct. 1794 en Juillet; des Melongènes blancs excellens le 2 8bre. Les mouches sont déjà très piquantes dès le 10 juin.

Voilà les prix des choses principales:

Le lait (qui est abondant) coute 1/16 de dollar la pinte.

Le cidre coute 1/16 de dollar la pinte.

La livre de viande 1/10 de dollar la livre, si on la choisit ou 1/16 de dollar sans choix.

Le mouton 3/4 de dollar pour un quartier.

Le veau est rare et vaut 1/12 de dollar la livre.

Le cochon de lait 1/2 dollar.

Les œufs depuis 1/8 de dollar jusqu'à 3/16 la douzaine.

Les pois verts 1/8 de dollar le boisseau.

Le beurre 3/16 de dollar la livre ou 1/4 de dollar.

Le vinaigre 1/16 de dollar la pinte.

Les pommes de terre 1/2 dollar le boisseau jamais au dessous de 5/32e.

Les Patates douces 1 dollar le boisseau ou 3/16e de dollar.

Le saindoux 1/6e de dollar la livre.

Le pain à la française 1/16 de dollar pour 10 onces américaines.

Les chandelles 5 livres pour un dollar.

Les souliers d'hommes 2 dollars *la paire*.

Les demi-bottes 5 dollars —id.

Les Bottes 7 dollars, id.; avec double empeigne 8 dollars.

La journée d'un manœuvre en 1792, 1/2 dollar; à la fin de 1792, 9/16 de dollar; en 1793, 5/8 de dollar, puis 11/16; en Juin 1794, 3/4 de dollar.

L'ouvrier a passé de 1792 à 1794, d'un dollar à 5/4 de dollar.

Un voilier 1 dollar 3/4 par jour.

Les gens pris à la journée travaillant de 6 heures du matin à 8 ——; de 9 à midi ——; de 2 à six ——. Oct. 1794

En Juin 1794, la cargaison d'un briq de 190 tonneaux composée de 900 barils de prime pork, 600 barils de bœuf, 478 barils de farine, s'est élevée à 25,443 d$^{s}$ 1/2, alors le prime-pork valait le Baril 17 dollars 1/2; le prime-bœuf 10 d$^{s}$ 1/2; la farine superfine 6$^{ds}$ 3/4.

Le charroi d'un baril de bœuf ou de lard qu'on achète,

Jusqu'au magasin coûte 1/24 de dollar.

Du Magasin à bord 1/24 de dollar.

Au tonnellier pour rabattre et mettre la saumure au lard et au bœuf 9/96 de dollar.

Magasinage d'un baril par mois 1/32 de dollar.

Charroi au magasin pour 8 barils de farine 3/16 de dollar.

Du Magasin à Bord pour 8 barils 3/16 de dollar.

Magasinage d'un mois par baril 1/16 de dollar.

Tonnellier par baril 1/24 de dollar.

Il y a des Inspecteurs pour les farines et pour les salaisons. Ce sont ceux qui marquent la farine en *superfine, fine* et *commune.* Et les salaisons en *prime Mess* et *cargo.*

La moitié de ce droit d'inspection qui est d'un peu plus de 1/8 de dollar par baril est payé par l'acheteur.

Voyage par charette 3/16 de d$^{s}$.

Si c'est très loin 1/4 de d$^{s}$.

Cerises 1/32 de dollar la livre.

Bigarreaux 1/8 de dollar.

Jambon 1/8 de dollar.

Le millier de merain 12 dollars 1/4 pour Baril de Lard ou de Bœuf, et 2 dollars et 1/2 ou 3 dollars le milier pour celui des barils de farine.

Le quintal de biscuit 4 d$^{s}$ 1/2.

Un baril de farine vide 1/4 de d$^{s}$.

Oct. 1794 Lard ou bœuf vide 7/8.

Rum 1 dlr.

Pièce à l'eau cerclée de bois vide 3 dlr.

Les parassols de 28 pouces anglais de rayon et au dessous sont vendus en gros à 1/8 de dollar par pouce, au dessus de 28 pouces 1/4 de dollar par pouce.

Un beau navire de trois cents tonneaux revient à onze mille dollars. Le Massachusett de 240 tonneaux ayant 8 ans a été vendu en Juillet 1794 5 mille dollars. Neuf il en avait coûté 10 mille.

Un pareil bâtiment est aussi vieux qu'un construit en France après 15 ans.

Fret de New-York à l'Isle de France.[84]

Pour un baril de farine 1 dollar 2/9 et 10 p°/o d'avaries.

Le tonneau ———————— 45 ds.

En juin 1794 l'eau de vie de Bordeaux (3e preuve) 1d 1/2 le gallon; 4e preuve 1 d 3/8.

Barrique de vin de bordeaux de 40 à 50 dollars.

Vin en caisse 1/2 dollar la bouteille.

Potasse 1ère sorte 17 ds 1/2 les 112 livres.

Un bon cheval de charretier de ville de 72 à 75 dollars. Ils coûtent de nourriture 5/16 de dollar par jour l'Eté; 7/16 ———— l'Hiver.

Vinaigre de Vin de France 1/2 dollar la bouteille; de cidre du pays 1/10 de dlr.

Magasinage d'un baril de potasse et de perlasse par mois 5/96 de dollar.

Pour charroi 5/96 id.

Pour le Courtier par baril 1/96 de d.

Le quintal de riz 2 dollars 3/4 à 3 dollars 1/8.

Les concombres dans la primeur 1/96 de dl et ensuite 8 pour 1/8 de dollar.

Une douzaine d'oranges des isles—1 dollar.

Un baille de bois de cèdre de 26 pouces de diamètre

2 ds 3/8; 22 pouces de diamètre 1 d 7/8; 15 pouces de diamètre 1 11/16. Oct. 1794

Un seau à puiser avec un manche et des cercles en fer de 10 pouces de haut et 12 pouces de diamètre 11/16 de dollar.

Baril de maquereaux 2 ds 1/2.

Le Sea-bass 1/24 de dollar ou 1/32 la livre.

Le black-fish ——— la livre.

L'anguille de 2 ou 3 pour 1/16 de dollar.

Le Rock-fish ————.

L'Ecrevisse de mer 1/8 de dollar.

4 grosses bettes-raves pour 1/8 de dollar.

Un cochon vivant à raison de 5/96 de dollar la livre et de 9/96—mort.

Le paquet de trèfle 1/16e de dollar.

Bonnes pêches 3/8 de dollar le cent et même moins.

16 maïs crus en Août pour 1/8 de dollar.

12 maïs cuits id.

Un melon d'eau en août 15/96 de dollar.

Un melon d'eau de France joli 1/8 de dollar.

Poulette à fleur 1/4 de dollar.

Poulet 15/96 de dollar.

Café au détail 1/16 de ds la livre.

Moulu 1/3 ————.

Une blanchisseuse ou une repasseuse à la journée coûte un demi dollar.

Il faut lui donner du café et du beurre à déjeuner, du Rhum à son dîner et du thé, du beurre et du fromage à souper.

On a trente superbes poires de Doyenne ou de Mouillebouche pour 1/4 de dollar ou 1/96 de dollar pour une, trois pour 1/48.

Pêches ordinaires jusqu'à 5 pour 1/96 de dollar.

De beaux Abricots pêches 2 pour 1/96 de dollar.

Un accouchement 12 ds 1/2.

Oct. 1794 Corde blanche à corder malles et caisses 3/16 de dollar la livre, onze livres font 60 brasses.

La même corde goudronnée 1/8 de ds la livre.

Haricots verts 1/16 de dollar le *half-peck*.

Oignons 3/32 le paquet. Les blancs sont un peu plus chers.

Pension et logement depuis 2 dollars 1/2 jusqu'à 9 dollars par semaine.

Une poële à frire 1 d 1/8.

Un gril 1 d.

Un soufflet 1 d 7/8.

Une pelle et une pincette commune 1 d 1/8.

Un chandelier avec mouchettes 1 d 1/2.

Une chaudière de cuisine moyenne 1 d 5/8.

Chaises la pièce 1 dollar.

Moulin à moudre le café 1 d 1/8.

Fer à repasser la paire 1 d 3/4.

## COMMERCE

New-York commerce avec tout le continent, avec l'Europe, avec les Antilles, avec les Indes.

Son port a l'avantage d'être le plus facile à gagner, de mettre les vaisseaux à l'abri dès qu'ils sont arrivés sur la côte, puisqu'il ne faut que 3 ou 4 heures pour venir de Sandy Hook le long des Warfs et que le même espace de temps les met en pleine mer, mais d'un autre côté New-York est le port des Etats-Unis le plus exposé aux insultes et aux attaques en temps de guerre.

Le fret du bœuf salé Cargo est de 5/4 de dollar; du Bœuf Mess 11/8 ——; du prime 1 d 1/2.

Le vendeur du riz n'est tenu de le fournir qu'en état d'être pesé. Dès qu'il est pesé il est au risque de l'acheteur.

Le vendeur de la farine doit la livrer en état d'être embarquée. Oct. 1794

C'est la même chose pour la potasse et la perlasse.

Un tierçon de riz pèse depuis 520 jusqu'à 720 livres.

On donne quelque fois à des capitaines au lieu de gages une Commission qui va jusqu'à 7 1/2 pour cent.

Une loi a établi des inspecteurs pour la potasse et la perlasse. Tout le monde est maître d'en fabriquer mais il faut l'entreposer dans des magasins que tiennent ces inspecteurs qui avancent les frais du charroi, du tonnellier, etc. Ils ont pour cela un droit de 1/16 de dollar par quintal dont le vendeur et l'acheteur payent une moitié chacun.

Dans la vente de cette marchandise, l'usage est que le vendeur ajoute à son prix la moitié du droit d'inspection à la charge de l'acheteur, et puis sur le total, il défalque la totalité du montant du bill de l'inspecteur, qui comprend son droit, le charroi, le tonnelage, etc.

Il y a des Inspecteurs pour la farine et les salaisons (V. Prix).

La tare pour la potasse est de 14 D par baril. Celle du riz est passée comme elle est marquée sur les futailles en Georgie et dans les Carolines. Si on ne la voit pas on passe 10 ou 12 livres.

Le poids commun des marchandises d'un fort poid est le quintal de 112 anglaises divisé en quatre quarts de 28 livres ce qui rend les calculs de ce genre assez embarrassant.

Les charretiers sont propriétaires de leurs charrettes et de leurs chevaux.

Ils ne comptent que 1 voyage pour transporter cent barils de farine. Il faut 5 barils de lard pour un voyage.

Pour resaumurer à New-York on met deux boisseaux de sel de Portugal sur cent gallons d'eau.

Oct. 1794 C'est celui qui vend les salaisons qui paye pour les resaumurer (le Prokling) et c'est le tonnelier qui fournit ce qu'il faut. Ils ont pour cela de grands barils vides.

On appelle du nom de Provisions et dans un sens absolu le Lard et le Bœuf salé. Les charretiers sont très colères, maltraitent leurs chevaux. Les chevaux alesans surtout sont très beaux. Les chevaux de ces charrettes durent 10 ans quand ils sont ménagés, et cinq seulement quand ils ne le sont pas.

La chopine de rum au détail 2/96 de dollar ou 9/32 de dollar.

Pour le droit de se mettre au Warf ou Quai le Propriétaire du Warf reçoit:

D'un bâtiment au dessous de cent tonneaux par jour 9/16 de dollar, au dessus de cent tonneaux 3/4 de dollar, et davantage s'il est plus grand. Le bâtiment que se met le long d'un 1er et ne vient au Warf qu'en traversant celui-ci ne paye que demi-droit. Le 3e paye également demi-droit.

Dans les barils de salaisons de 200 livres pesant le baril a 12 cercles, mais 6 à chaque bout et divisés 3 par 3. Quelquefois le baril de bœuf a 9 cercles à chaque bout.

Le baril de farine qui pèse environ 200 livres anglaises, a 10 cercles 3 aux bords de chaque bout et deux de chaque côté près du centre. Dans les barillages on met quelques cloux aux cercles de l'extrêmité ou de petites pointes de bois au cercle du 2e range vers le bout.

Dans les barils de riz, il y a 8 cercles 2 à deux ce sont les barillages les plus mal conditionnés.

Il y a à New-York 24 porteurs publics, conduisant autant de brouettes. Ces hommes ont une hausse col de

cuivre avec un numéro et les lettres initiales de leurs noms. Oct. 1794

Le merrain se compte. On en donne 120 pour cent, 1200 font le millier marchand. Le merrain des grosses barriques a deux pieds six pouces de long, 4 pouces de large et de 8 à 15 lignes d'épaisseur.

Quand une charte-partie stipule qu'un bâtiment chargera tant de tonneaux, on évalue pour un tonneau: 8 barils de lard ou de bœuf, ou 10 de farine, 6 tierçons de riz, 4 barils de riz, 4 barriques de vin.

La perlasse est blanche et sèche. La potasse est noirâtre et grasse. Nulle différence dans le prix de l'une ou de l'autre, mais seulement de la différence dans le prix de chacune des 3 qualités qu'on distingue dans la perlasse et dans la potasse. Les barils de perlasse et de potasse pèsent depuis 250 jusqu'à 500 l.

Le fret du baril de potasse: 1ère sorte est de 3 dollars 3/4; de la 2e sorte 4 dollars 3/4; de la 3e sorte 5 dollars 3/4.

Il y a de petits barils appellés *firkins* remplis de saindoux, et qui pèsent de 50 à 70 livres.

Les barils de maquereau sont moins gros que ceux de farine. Ils pèsent 200 livres. Ils viennent de la Nouvelle Angleterre. Il y a des demi-barils de mess-beef, ils pèsent 100 livres. La barrique de rum a 110 à 125 gallons.

Il y a pour les payemens trois jours de grâce.

Les ventes de marchandises un peu considérables se font de 3 à 6 mois quelquefois à 6 et à 9.

A New-York le commerce est très mélangé. On est armateur, magasinier, boutiquier, ce qui forme un caractère de commerce très équivoque.

On ne négocie pas le papier qui a plus de soixante jours à courir, parce que c'est le terme le plus long auquel les banques consentent à escompter elles-mêmes.

Oct. 1794 Il y a un packet à Charlestown qui est consacré aux voyages de cette ville à New-York. C'est un bâtiment à 3 mâts, d'environ 180 tonneaux. Il contient seize cabanes en bois d'acajou et des commodités à l'anglaise.

On y prend 20 gourdes (110 francs) de passage par Maître et 10 pour un domestique. Chaque passager se charge lui-même de sa nourriture.

Toute la milice de New-York est en uniforme et bien armée, elle a deux drapeaux tout unis. Elle tire bien ensemble.

Après la revue deux hommes sans uniforme emportent les deux drapeaux sur leurs épaules. Les canons s'en vont de même de leur côté.

A la cérémonie du 4 juillet 1794, il y avait une procession où était Genêt. On allait 2 à deux, un français avec un américain. On chantait tantôt des airs anglais, tantôt des airs patriotiques français.

J'ai déjà parlé ailleurs de la malpropreté des rues; et si l'on y ajoute l'usage d'avoir au centre de la ville certaines professions qu'accompagnent toujours des émanations malfaisantes et surtout des magasins de fourrures dans des caves humides, d'où il sort presque toujours, mais surtout dans les grandes chaleurs de l'Eté, des miasmes qui suffoquent en passant sur les trottoirs et qui répandent une odeur cadavéreuse, on trouvera peut-être dans ces causes celles des maladies qui se montrent à New-York avec un caractère funest et peut-être de la fièvre jaune. Mais ce qui étonne, c'est de voir qu'on choisisse le mois d'août pour exercer le cure-port qui enlève le long de certaines Warfs et dans les *Slips* la vase infecte que le temps et les immondices des rues y ont amoncelée.

On attribue même à la vase jettée sur les Warfs en 1791, la *fièvre jaune* qui y parut alors.

Le colonel Marcombi qui s'amusait à voir assiduement cet ouvrage en fut la 1ère victime; il y en eut 15 autres. La maladie se borna à Water-Street (rue de l'Eau). Oct. 1794

Les environs de la ville de New-York sont assez agréables et assez variés. On y trouve des corderies, des briqueteries, des petites maisons de plaisance assez agréables, une pépinière, et surtout à Greenwich la jolie maison de MM. LeRoy et Bayard, dont les détails sont gais et frais, et à laquelle la vue de la rivière du Nord procure un coup d'œil qui y jette encore de l'agrément.

Les habitans de New-York sont en général polis et affables, et le séjour de leur ville est sans contredit le plus agréable de tous les lieux des Etats Unis.

On remarque en eux un usage fort singulier, c'est leur manie de changer de logement le 1er mai, s'ils n'ont point une maison à eux; il faut voir ce mouvement pour le croire. On n'a pu m'en dire la raison.

Les accroissemens de New-York sont très rapides, car en 1814 on évalue la population à 60 mille personnes.

Les communications avec la Longue isle, celle avec le Jersey par la Rivière du Nord ont maintenant lieu par des *stem boats* (bateaux à vapeurs) qui rendent ces passages plus assurés et plus prompts. La nourriture de 315 personnes dans les prisons de New-York, pendant le mois de 9bre 1801, a été:

| | | |
|---|---|---|
| Pour le Déjeuner en Riz, café, et pain, | 5 dllrs | 7 cents |
| Pour le dîner en soupe et pommes de terre, | 9 d | 51 c |
| Pour le souper en mélasse et pain, | 3 d | 55 |
| Pour le feu, | | 8 |
| | 18 d | 21 c |

ou moins de 6 centimes par tête.

Oct. 1794 D'après le système de Rumfort autrefois le bois coûtait pour la cuisine pour 125 personnes 2d 75 par jour; à present pour 315 2 d 50.

Le nombre des crimes est plus grand dans la ville de New-York que dans l'Etat. En ville, il y a 1 crime pour 129 individus. Dans l'Etat 1 pour 2,633 ind. Il y en a donc 22 fois plus en ville. 1° Près des 3/4 des criminels sont des Etrangers. 2° Les esclaves donnent pres d'1/3 des criminels, quoi qu'ils ne composent qu'un 1/28e de la population de l'Etat. Les femmes ne sont que pour 1/8 dans le nombre des coupables dont les 4/5 sont des Négresses. Les détails sont donnés dans la Revue américaine publiée à New York en 1802.

New York est à 95 mille dans le N.E. de Philadelphie (40 lieues); à 252 mille de Boston (107 lieues); à 197 mille de Baltimore (88 lieues); à 373 mille de Richemond (158 lieues); à 913 mille de Charleston (390 lieues); à 1032 mille de Savanah (780 lieues).

Sa latitude est de 40° 42′ Nord, et sa longitude d'1 degré 17′ orientale de Philadelphie.

## LONGUE ISLE

La ville de New-York retire des avantages infinis de son voisinage avec La Longue Isle.

Le premier et le plus précieux c'est d'avoir par son moyen un mouillage et une espèce de port très sûr dans la rivière de l'Est qui prend son nom de sa situation et de ce qu'une portion d'eau de la rivière du Nord ou d'Hudson, en formant une isle du point où est situé New-York, en passe à l'Est.

New-York reçoit de la Longue Isle des bestiaux, de la volaille, des cochons, des moutons, du gibier, une immense quantité de fruits, beaucoup de légumes, abon-

dance de grains, et particulièrement de maïs, des Oeufs, du poisson, des huitres. Pour former la communication continuelle, dont ces deux lieux ont réciproquement besoin, il y a un passage établi du Warf qui forme les bas de *fly-market* à Brooklyn lieu de la presqu'ile qui lui correspond à peu pres sur l'autre rive. Oct. 1794

Ce passage était composé de 4 petits *boats* ou chaloupes et de 4 grands. Ils appartenaient aux 4 personnes à qui la corporation de la ville de New-York affermait le droit de ce passage onze cens vingt cinq gourdes par an (6650 fr.).

Il n'y a pas soixante ans que le passage, une grande et une petite maison qui en dépendaient, étaient affermés ensemble 250 dollars (1500 francs). En 1798, les mêmes objets en donnaient 15 cens. Pour mesure à leur profit chacun des 4 fermiers prend successivement le produit total d'une semaine. Ce moyen simple faisait cesser toute méfiance et sauvait tous les calculs.

Le bail n'obligeait point le fermier plus longtemps qu'il ne le voulait. Il était seulement tenu de prévenir à une certaine époque avant de quitter.

Les 8 barques employaient 16 hommes qui étaient logés, nourris, et avaient 10 gourdes (60 francs) par mois. Ils étaient presque toujours Irlandais.

Ces barques allaient à la voile dès qu'elles le pouvaient ou à la rame. Alors les deux matelots prenaient l'aviron et quelque passager tenait le gouvernail.

Ces bâtimens à une seul mât portaient supérieurement la voile; cependant il y avait des exemples de malheur. Peut-être même ne fallait-il s'étonner que de ce qu'ils n'étaient pas fréquens, parce que les matelots étaient très souvent ivres, et que le désir de ne pas ramer leur faisait employer la voile dans des temps où elle pouvait être dangereuse. On payait par personne 1/48 de dollar pour le passage le reste en proportion.

Oct. 1794 Les gens qui apportaient des œufs étaient dans l'usage de payer leur passage avec des œufs; on en donnait deux par centaine. Les 4 grands bateaux portaient les voitures et les animaux avec lesquels on était quelquefois fâché de s'y trouver.

Le passage le plus propice était de deux minutes et demi pour le trajet d'un mille. Les plus beaux ensuite avaient lieu quand le vent était maniable et traversier et que la marée n'était pas forte. Il était alors de 10 à 12 minutes; avec le calme et forte marée il fallait quelquefois plus d'une heure.

Il existe depuis bien longtemps un procès entre Brooklyn et New-York, où le premier reclame l'ancienne possession du droit d'affermer à son profit le passage de son côté vers New-York. Mais cette durée du procès en indique elle-même la fin. New-York est puissant comme grande ville, Brooklyn n'est qu'un village, le reste se devine.

Maintenant le passage de New-York à Brooklyn se fait par bateaux à vapeurs (*steam-boats*) dont j'ai parlé (page 132) relativement au passage de la rivière du Nord. Il se fait en 8 minutes.

Brooklyn contient environ cent maisons, dont fort peu sont à étages. Elles sont de pierres ou de briques, le reste est de bois et médiocre. La rue par laquelle on descend au ferry est assez droite et monte à l'Est-Nord-Est, puis en haut elle tourne au S. S. Est en bordant le grand chemin. Le surplus des maisons est principalement le long du rivage ou dans d'autres points mais sans aucun plan régulier.

Presque toute la population de ce village est composé de *touris* c'est-à-dire de personnes attachées à l'Angleterre.

C'est cependant là que se trouve un Quaker âgé nommé Doughty que son attachement pour la liberté

en avait fait chasser durant la guerre de l'Indépendance. Il a été depuis Membre de la Législature de l'Etat de New-York, il parle bien et l'estime qu'on a pour lui est si générale qu'à Brooklyn et dans beaucoup d'endroits de la Longue-isle il est regardé comme propre à donner les meilleurs avis et qu'on y recoure fréquemment. Oct. 1794

Les rues de Brooklyn ou plutôt le chemin qui forme la principale est mauvais, creux et non pavé, de manière qu'à la moindre pluye Brooklyn est boueux.

Ce lieu a 3 Eglises, une presbytérienne hollandaise, une anglicane Episcopale, une des Méthodistes, et de plus les Anabaptistes s'assemblent dans l'endroit qui sert d'école durant la semaine.

A l'extrémité septentrionale de Brooklyn et absolument au bord de la rivière et même sur des pilotis est une corderie appartenant à MM. Sand frères, propriétaires d'une grande partie du sol de Brooklyn.

Cette Corderie, établie en 1791, a onze cents soixante quinze pieds français de long sur vingt-quatre de large, dans son bout sud servant d'entrée et de Magasin et dix huit pieds à l'autre bout. Elle employe 40 personnes payées communément 3/4 de dollar par jour.

Plus au nord encore que la Corderie, mais sur l'extrémité d'un monticule vers la rivière est la Poudrière où l'on conserve les poudres de New-York. Ce bâtiment de trente et quelques pieds de long et de douze de large est fermé par un mur de briques d'un pied d'épaisseur dans lequel sont des jours avec une direction droite. Il y a un plancher et un plafond de planches avec six rangs d'étagères de bois, et contient environ 20 cens barils de poudre. Le grenier qui surmonte et termine ce magasin a une ouverture dans chaque bout. Quand celui qui a la garde de cette poudrière y est il y laisse entrer quiconque se présente. On marche sur

Oct. 1794 de la poudre à terre; on en donne aux enfans pour jouer, pour faire des pétards. Quel pays!

L'air est fort sain à Brooklyn. L'eau n'y est pas très bonne, quoique meilleure qu'à New-York excepté tea-water (l'eau de thé).

Pour s'y approvisionner on va le matin au point du jour sur la cale acheter de ceux qui portent leurs denrées à New-York. Ce moyen qui n'a contre lui que l'incommodité de l'heure est fort sûr.

Afin de faciliter le transport des provisions de la Longue isle à New-York, tous les canots du ferry viennent coucher à Brooklyn à l'exception d'un seul, qui a l'obligation de rester à New-York pour le cas où il y aurait quelque chose d'important à communiquer durant la nuit. Le passage cesse à 8 heures pendant six mois et seulement à 9 pendant les six autres.

Immédiatement au sud de Brooklyn et au bord de la rivière, est une petite chaine de monticules au sommet de laquelle sont autant de Maisons de campagne pour les personnes riches de New-York, que cette proximité détermine à les louer pour y mettre leur famille durant la saison chaude. Les hommes vont le matin à New-York et en reviennent après la bourse.

La situation élevée de ces lieux de plaisance, en les rendant encore plus sains, leur procure l'avantage d'une vue charmante qui domine New-York, les Isles qui l'avoisinent, principalement l'isle du Gouverneur, et qui est sans cesse égayée par le mouvement des bâtimens qui vont sur les deux rivières.

Une des Maisons à un étage, composée de huit grandes pièces, d'un piazza, une écurie, avec 6 acres de terrain est louée 300 dollars par an (1800 fr.). Le voisinage de New-York augmente chaque jour la valeur des établissemens de Brooklyn et même ceux du reste de la longue isle. On trouve néanmoins des pensions

où l'on est décemment logé et nourri à Brooklyn pour quatre gourdes par semaine. Oct. 1794

Brooklyn est le point d'où partent toutes les routes qui mènent aux divers Etablissemens de la Longue isle. Par exemple pour aller vers le Sud de cette Isle on suit Brooklyn dans tout le tour d'équerre qu'il forme en suivant le grand chemin, et toujours en montant. On trouve quelques maisons dans le goût hollandais vers l'extrémité supérieure où le sol est un sable fin, extrêmement léger et mobile.

Après avoir fait cinq mille (2 lieues 1-2) on arrive à Flatbush qui a à peu près cent cinquante Maisons, une école appellée Académie, une Cour de justice, et une Eglise hollandaise, bâtie de pierres. Le chemin qui y conduit a environ trente pieds de large et n'est pas toujours très bon.

Quatre mille plus loin est New-Utrecht où sont une trentaine de maisons éparses et presque toutes formant des pensions pour les enfans.

Ces enfans vont comme externes au collège ou académie, que l'on remarque à cause d'un petit clocher. Il est dirigé par M. Tot, et a 21 pensionnaires et 45 externes. Pour servir tout ce monde il y a un Nègre, une Négresse, ses 2 enfans et une jeune domestique blanche.

On prétend qu'on y enseigne le grec, le latin, le français, l'arithmétique et les Mathématiques. Pour tout cela il y a M. Tot et un Génovéfain de Rennes.

On est affligé quand on entre dans tous les détails d'une pareille maison, de voir quel est le système d'éducation qu'on y adopte, et quel genre d'ordre et de police qu'on y a introduit.

Un enfant n'y apprend qu'autant qu'il le veut et le Maître n'y met aucun amour propre. La raison de cette étrange conduite est dans celle des Pères et des

Oct. 1794 Mères qui ne s'informent jamais que du prix qu'on demande pour l'éducation, et qui ne cherchent qu'à éloigner leurs enfans d'eux. Tous les six mois les Etudians reviennent dans la maison paternelle et comme ils y trouvent encore moins de liberté et d'amusement qu'au Collège, ils demandent à y retourner et c'est de ce fait qu'on conclut que le Collège est excellent, car si l'enfant s'en plaint en disant qu'il ne l'aime point, sans aucun examen on lui en donne un autre. Voilà la boussole des Maîtres, et ce qui fait d'enfans déjà gâtés, des enfans méchants, et enfin des hommes sans talens.

New-Utrecht est sur le bord de la mer et donne sur l'entrée de la rivière de New-York. Il y a quelque temps que précisément sur le bord de l'eau, on a construit une maison pour y faire prendre des bains d'eau de mer. Comme on la destine aussi à des rendez-vous de plaisir, elle a une salle à manger de quarante cinq pieds de long sur dix-huit de large. On y dîne à raison d'une demi-gourde par tête. Ce qui à coup sûr est moins utile au Maître que certains pique-niques où la palme est décernée à celui qui boit le mieux. Au devant de cette maison vers la rivière est un jardin projetté, mais dont on a oublié de mettre le milieu en face de la porte d'entrée de la Maison. Jusqu'au Phare de Sandy Hook, l'on compte environ 11 Mille (8500 toises).

Sandy Hook est lui-même à 30 milles (12 lieues) de New-York. Il a un petit mouillage dans l'Est mais peu sûr, et où l'on trouve dix brasses d'eau dans la haute Marée et seulement 2 1/2 dans la basse. Il y a une route qui, côtoyant le bord occidental de la Longue isle, conduit de New-Utrecht au haut de Brooklyn. Elle n'est pas toujours belle, mais elle est très pittoresque en montrant d'un côté une grande ville et de

l'autre des situations très champêtres. Cette route est très garnie de cerisiers, et l'usage permet aux passans de cueillir les fruits qui donnent sur le chemin. La terre de la Longue Isle est médiocre, sabloneuse rocailleuse, et manquant de profondeur. La luzerne qui pivote n'y réussit point pour cette raison. Cependant cette terre est chère, et parce que New-York assure un débouché à tous les produits, et parce que les familles hollandaises, qui semblent former la base de la population, ne veulent pas vendre leurs propriétés. Oct. 1794

On y voit du maïs, du blé, du lin, beaucoup d'arbres fruitiers, des légumes. On y rencontre des Accacias, des saules pleureurs. Parmi les plantes sont de superbes Riccins (Palma christi). Cette plante annuelle, utile et indigène croit spontanément sous les yeux des Américains qui aiment mieux payer fort cher son huile venue des Antilles, en quantité toujours insuffisante, que de la faire eux-mêmes.

On sait qu'elle est excellente dans les dyssenteries pour les embrocations les Clystères, comme purgative, antivermineuse.

Jamaique, jolie petite ville de la Longue Isle, est le lieu où il y a des courses de chevaux durant 3 jours, à commencer du 30 9bre. Tout New-York y court, et les bateaux du ferry ont bien du travail. Parmi les spectateurs on reconnait beaucoup d'habitués de ces lieux infames, que la débauche a multipliés dans New-York. Une voiture à 4 places, qui coûte ordinairement 4 dollars pour la journée avec 2 chevaux et un cocher augmente alors.

Il y a à Brooklyn beaucoup de ces voitures de louage à une, deux ou 4 places. On les confie sans inquiétude à quiconque se présente pour les louer et qui s'en sert pour le temps convenu.

La plus grande jouissance qu'on se promette à New-

Oct. 1794 York, c'est d'aller courir en voiture à la longue isle le dimanche. Dans l'après midi il vient en outre de cette ville des Individus par milliers pour se promener à Brooklyn, y manger, et y détruire tout le fruit même verd qu'on peut atteindre sans que les propriétaires osent s'y opposer. Il est douloureux de voir un pareil gaspillage; chacun emporte autant qu'il veut. Autrefois les bateaux du ferry allant ou venant portaient le dimanche autant de personnes qu'ils pouvaient en contenir debout. Le Petit lieu voisin de Brooklyn appellé Bedford n'a point d'aspect.

Il y a du granit en plus ou moins grande quantité, mais toujours en masse le long de la Longue isle. Il est même de ces masses qui montrent qu'elles ont changé de place parce que l'impression du mouvement des eaux y a deux directions bien marquées.

On voit dans la Longue isle des Grenouilles vertes sur les arbres.

Il y a beaucoup de maraugouins dans le côté sud de la Longue isle.

Elle donne des anguilles qu'on apporte de 24 milles (15 lieues) à New-York, ainsi que du poisson qui fait jusqu'à soixante milles avec la même destination. Il y a dans plusieurs points de la Longue isle, des restes encore remarquables des anciennes fortifications qu'on y a faites pendant la guerre de l'indépendance de l'Amérique. Ces ruines forment des traites qui ne déparent pas un sol que cultivent désormais des hommes qui ont conquis cette indépendance.

Il resterait encore bien des choses à dire sur New-York, mais comme elles sont communes à Philadelphie, je les renvoye à l'endroit où je parlerai de ce dernier lieu.

## [SEJOUR A PHILADELPHIE]

Nous partîmes de New-York à 8 h 1/2 du matin et en 20 minutes nous étions à Paulus-hook; à 10 heures nous déjeunâmes à New-ark. Partis de là pour Brunswick nous éprouvâmes un retard d'un genre bien rare dans cette route; c'est que M. Loutherbourg, fils du célèbre peintre et lui-même peintre en portrait qui voyageait avec nous dans le stage et qui y avait un perroquet vert fort bien instruit, le laissa échapper de sa cage, et l'oiseau alla se percher au haut de l'un des arbres qui bordaient le chemin. Le stage voulut bien s'arrêter à la prière du désolé, M. Loutherbourg. Il descendit, appella le perroquet, lui présente sa cage, où le Déserteur vint se remettre prisonnier. Oct. 1794 13

Nous dînâmes à Brunswick et couchâmes à Princeton.

Le lendemain ce fut à Trenton que nous nous arrêtâmes pour déjeuner. Nous étions à lh 1/2 de l'après midi à Philadelphie où le bon Sonntag nous recueillit. 14

Nous installâmes notre famille dans le logement que Sonntag nous avait arrêté. 18

Je fus entendre l'office à l'Eglise luthérienne allemande. 19

Je reçois une lettre de M. le baron de la Roche remplie d'expressions d'amitié pour moi et les miens. 21

Descombatz me proposa d'être mon commis pendant six mois pour 150 dollars. Il avait été employé dans la librairie à Genève, et en avait eu un beau magasin au Cap françois. J'acceptai sa proposition le lendemain.

Nov. 1794
8 Le feu prit dans Spruce street un peu avant 2 heures du matin.

11 Je vis Pillet, aide-de-camp de la Fayette, sauvé d'Anvers avec La Colombe .

16 Je reçus Talleyrand.

J'allai voir l'entrée de Washington au Congrès et entendre son discours d'ouverture. Comme cela était simple et naturel en tout. Mais c'était Washington! Mais c'était la réunion des représentans d'une nation qui avait conquis sa liberté! Quelles vastes et grandes idées dans un cadre aussi uni. Comme ces formes républicaines parlaient à l'esprit et élevaient les cœurs. Quelles destinées elles prédisaient à cette partie du monde.

M. de Liancourt[35] arriva de Londres à Philadelphie sur le navire Le Pigeon.

Je fus voir Talleyrand.

Je m'empressai d'aller embrasser Terrier père arrivant de Bordeaux.

On posa sur mon magasin ma belle enseigne:

Moreau de St. Méry and Co Bookseller
Printer and Stationner
no 84 First Street
Moreau de St. Méry et Comp. Libraire.
Imprimeur et Papetier
no 84 1ère Rue

Mon magasin de Libraire Imprimeur et Papetier était 1ère rue, côté sud, au coin de la rue des noyers. Je dirai à cette occasion que ce sont des ouvriers particuliers qui peignent les enseignes à Philadelphie où elles sont très belles avec des fonds de différentes couleurs, sablées en or ou en argent.

Si l'enseigne a la moindre faute d'orthographe, de n'importe quel genre, ce qu'on juge d'après ce qu'on a donné par ecrit, l'ouvrier est tenu de la refaire à ses frais. Combien cela diffère de la France qui jusques dans la capitale offre sur les enseignes les fautes de langue les plus grossières. Les enfans en Amérique peuvent apprendre l'orthographie par les enseignes. Déc. 1794 3

M. Guerlain me fit l'honneur de me venir voir.

M. de la Roche m'écrivit qu'il me priait de passer chez lui le lendemain pour rédiger notre acte de société. 10

Il ne le fut cependant que le 16. Gauvain et Sonntag furent les témoins de cet acte sous seings privés.

Le même jour j'ouvris mon magasin.

Le feu prit à l'Eglise des Luthériens allemands et consume ce beau temple. 26

J'éprouvai une chose qui me fit bien de la peine. Je rencontre une personne. Elle me parle avec un peu de familiarité, rien ne me l'a fait reconnaître. Enfin, je la conduis à la nécessité de se nommer, car jamais je n'aurais retrouvé en elle les jolis attraits de Melle Popote Boudier que j'avais admirée si longtemps à Saint Domingue, laquelle y était avec sa famille ma voisine au Cap. Oh! que je fus honteux et confus, car il n'y a pas d'esprit qui puisse réparer un pareil malheur pour soi, une pareille conduite pour celle qui en est l'objet. 30

Hélas, ce malheur je l'ai éprouvé bien d'autres fois et fait éprouver encore plus souvent.

Ne voulant pas priver mon commerce d'un avantage dont je crois que les climats chauds ne pourraient pas se passer sans danger; et mon ancien collègue et ami l'avocat Geanty, réfugié du Cap à Baltimore, plein de goût et de talens pour les instrumens de physique, m'ayant proposé de mettre un entrepôt de certaines petites machines dont on dit que la cigogne nous a 31

Janv. 1795 donné l'idée très ingénieuse, j'acceptai et je puis assurer que pendant 4 ans j'en ai eu constamment un assortiment qui était propre aux Colons, et auquel malgré une fausse-honte les habitans des Etats-unis recoururent fréquemment, en sorte, que l'emploi de ce moyen dans cette vaste étendue de l'Amérique date de cette époque. Les habitans de St. Domingue, et ceux des autres colonies recoururent aussi à cet entrepôt.

2 Je fus reçu *résident* de la société philosophique de Philadelphie.

13 Talleyrand m'écrivit:

"Si vous étiez homme à venir dîner avec nous 2 jours de suite, je vous dirais venez aujourd'hui et puis demain. Mais je sais vos réponses ordinaires à pareille proposition. D'après cela, sachez que demain le général Knox[85a] dîne chez nous, que le général Knox a fait ici longtemps des affaires de librairie, qu'il s'intéresse à vos succès, qu'il m'a dit il y a une 15ne de jours qu'il voulait causer avec vous pour vous indiquer les moyens qu'il croit les meilleurs pour prospérer et pour cela sû décidez-vous à venir les 2 jours ou à préférer demain à aujourd'hui.

Your pour la vie.

Mardi TAL."

Talleyrand et Baumetz logeaient ensemble, 2ème rue Sud au coin de Spruce, mais ils mangeaient tous les deux chez Cazenove, dans la rue du marché, ainsi l'expression *dîne chez nous* signifiait chez *Cazenove.*

J'allai dîner chez Cazenove où était Mr Law et le lendemain aussi avec le général Knox.

14 J'allai le soir présenter mes hommages à Mde la générale Knox, dont l'Epoux me prodigua les marques du plus amiable dévouement.

16 J'assistai à la séance de la Société Philosophique à

laquelle je présentai plusieurs curiosités américaines et entr'autres des serrures de bois de St. Domingue, en acajou. Janv. 1795

Je pris au consulat général, un certificat de vie pour moi et les miens, précaution que je ne négligeai jamais tout le temps que j'ai passé aux Etats-Unis d'Amérique. J'ai toujours fait passer ces certificats de vie en France. 22

Le froid de l'hiver a été aujourd'hui à 6 degrés. 23

Un Monseiur, se disant Le *Comte de Beaufort,* échappé au siège et aux malheurs de Lyon, vint me trouver et me proposer de lui acheter des articles de librairie, et de faire des affaires avec lui. Fév. 1795 3

Hors d'état de répondre à ses vues, je le conduisai chez Sonntag pour qu'il tachât de le servir.

Je dînai chez Mr de la Roche avec Talleyrand et Baumetz.

Sonntag donna à dîner à M. le Comte de Beaufort et à moi. 4

M. de la Roche eut le comte de Beaufort et moi à dîner. 5

J'allai avec Talleyrand chez le ministre Hamilton.

Je fus chez M. le Comte de Beaufort, ensuite chez M. de Liancourt qui me lut le manuscrit de son ouvrage sur les prisons de Philadelphie.[36] 10

J'allai aussi voir le ministre Hamilton.

J'assistai à l'office de l'Eglise catholique Irlandaise. 19

Je vis l'Eglise suédoise et son philosophe et philantrope pasteur le Dr Collins, mon collègue à la Société philosophique de Philadelphie.

On donna un bal qui avait déjà eu lieu plusieurs années pour célébrer l'anniversaire de la naissance de Washington. C'est alors qu'eut lieu ma scène avec John Vaughan.[37] 23

Je publiai le catalogue des objets de mon magasin.[38] Mars 1795 1

Cette époque me donna de nouvelles assurances de

Mars 1795 l'amitié de mon collègue au Conseil du Cap, Mr St. Martin.

2 J'eus à dîner Mr Martial La Roque de Montréal, en Canada, à qui je remis un éloge de Turc de Castelveyre[39] pour les sœurs grises de Montréal. Combien je le trouvai intéressant. Combien il me dit de choses du pays qu'il habitait depuis longtemps, de la situation et des sentimens des français. Quelle intéressante journée pour mon esprit et pour mon cœur.

3 M. le Baron de la Roche m'ayant paru oblique et tracassier dans sa conduite avec moi, je lui en fis de vifs reproches dans une explication que j'eus avec lui.

12 Je visitai avec satisfaction le Muséum de Mr Peale, mon collègue à la société philosophique.

13 Je fus voir Talleyrand et je reçus mon cher Demeunier[40] arrivé de New-York, sur la Diane de Boston, le 10.

22 J'allai saluer Mde Vaudbrekct dont le mari avait été le Ministre de Hollande à Philadelphie.

23 Avec Mrs Liancourt et Demeunier j'allai visiter les prisons de Philadelphie.

Un horloger me persuada (malgré la recommandation de mon cher Messier) de lui remettre pour la nettoyer ma parfaite longue vue de dollin nairne and Co. Il la vola et disparut de Philadelphie. Quels regrets cette perte m'a laissés!

Avril 1795

1 On apprit la nouvelle de la prise de la Hollande.

4 L'imprimerie demandée à Londres arriva par le vaisseau américain L'Adrienne.

12 Je lus à Cazenove, Talleyrand, Baumetz et Demeunier, de ma description de St. Domingue.[41] Il me vint encore un témoignage de l'amitié de mon ancien collègue Mr de St Martin, doyen du Conseil du Cap qui était retiré à Wilmington sur la Delaware.

23 J'eus à dîner M. Nancrède français, libraire à Bos-

ton, et mon correspondant dans ce lieu. Il était déjà accoutumé à une dose extrême d'opinion qu'il ne cessait pas d'employer encore en France où je l'ai vu jusqu'en 1813. Avril 1795

Je lus le soir mon article sur la *Danse*[42] de mon répertoire de notions coloniales à Talleyrand, à M. de Liancourt et à Mr. Guillermed (anglais). J'eus le même jour une longue conversation avec le Général Ricard qui venait d'être Gouverneur à St. Lucie. 24

Talleyrand, Baumetz et Demeunier, partirent pour New-York.

M. le Baron de la Roche m'écrivit de *sa propre main:*

"Philadelphie ce 29 avril 1795.

"En réponse à votre lettre Mr, nous avons l'honneur de vous marquer, que Mr Frank de la Roche nous a priés de payer le quartier échu de votre loyer de maison, vous pouvez donc disposer de ce montant, comme il ne nous a pas parlé de tout autre objet, il vous plaira vous adresser à lui en particulier.

"Nous sommes très parfaitement,

Mr

Vos très humbles serviteurs

Willm Lis Sonntag et Co, (de la signanature sociale de M. le Baron de la Roche)."

Je promis à M. de la Roche de faire effacer de mon enseigne les mots *et Compagnie*. Je ne sais quel prix il mettait à ce sacrifice. Mai 1795 3

Lettre de Talleyrand: 21

"New-York, 21 mai, 1795.

"Mon cher Maître. Votre M. de la Barre s'appelle La Bigore. Au lieu de demeurer dans Broad-Way, sa rue se

Juin 1795 nomme White Hall. Son Buffon[43] que vous m'annoncez comme à vendre est vendu depuis deux mois. Baumetz a la bonne fortune d'aller passer quelques jours avec vous. Il partagera votre joie sur ce que Barrère et Collot d'Herbois[44] vivent encore. Ces grands patriotes-là font une belle défense. J'ai eu toute sorte de contrariétés pour arriver à avoir une petite maison dans Stone-street, où j'espère que nous vous verrons dans votre course pour Boston. Adieu, vendez cher et souvent. Quand vous penserez à vos amis, j'aurai ma bonne part à votre souvenir."

2 Je reçus un billet que je transcris:

"Philadelphie le 2 Juin 1795.

"Je souhaite le bonjour à Monsieur Moreau de St. Méry et le prie de remettre au porteur les notes que je lui ai remises du siège de Lyon. Il obligera son serviteur

Le Comte de Beaufort."

3 Je répondis le lendemain ce qu'on va lire:

"Les notes que j'ai reçues de M. de Beaufort, et que je ne savais pas n'être qu'une copie, presque mot à mot, d'un Imprimé que j'ai reçu depuis d'Angleterre, ayant des remarques de ma propre main et que j'ai faites en les lisant avec lui, il ne trouvera pas mauvais que je garde ce que j'ai fait *pour moi* et ce qu'il a fait pour moi. Je suis son serviteur. Comme l'ouvrage est imprimé, M. de Beaufort se procurera aisément ce qu'il a pris la peine d'en extraire."

Pour bien entendre ma réponse, il faut savoir, que M. le Comte de Beaufort, après m'avoir remis ces notes, et voyant que je ne me pressais pas d'acheter ses effets, au prix qu'il y mettait, ne parut plus chez moi, que je vis dans l'imprimé que je lus, une énormissime dénonciation de son infame conduite au siège de Lyon dont il avait trahi la confiance tandis qu'il était l'ingé-

nieur des assiégés. Que vers le même temps, M. le Comte de Beaufort s'exprimait en termes très insolens sur mon compte, et disait partout qu'il me tuerait. Juin 1795 3

Dès qu'il eut reçu mon billet, il me répondit celui-ci par un petit mulâtre son domestique:

"D'après l'annonce que vous me faites d'un ouvrage semblable que vous avez reçu d'Angleterre, dont celui que je vous ai remis n'est qu'un extrait, vous pouvez extraire de lui les notes que vous avez faites sur les miennes et les rayer. Car je vous assure que je trouverais on ne peut plus mauvais que vous ne me les rendiez point. Car mon intention pour sûr est de les avoir quel moyen que je doive employer. Je suis votre serviteur.

"Philadelphie le 3 Juin 1795.

Le Comte de Beaufort."

J'allais dîner quand ce dernier mot m'arriva, et je répondis au Mulâtre de M. le Comte (qui depuis quelques jours avait pris le costume de Colonel avec deux grosses épaulettes en or) que je ne tarderais pas à lui faire réponse.

En effet après avoir peu dîné, et seulement assez pour ne pas donner des soupçons allarmans à ma famille, sous le prétexte d'une affaire pressée, je sortis et fus chercher Gauvain, cousin germain de ma femme, dont le courage était très éprouvé et je lui communiquai mon projet de l'avoir pour témoin de mon colloque avec M. le Comte de Beaufort. Nous passâmes chez Gauvain où nous prîmes une bonne paire de pistolets et leurs accessoires, puis nous allâmes dans la 2ème rue nord à l'auberge où mangeait M. le Comte.

On nous dit qu'il était à table, je le priai d'en sortir pour quelque chose de pressé. Il vint, je lui dis:

"Mr vous vous donnez les airs de mal parler de moi. Cela me déplaît.

Juin 1795
3

"Vous m'avez écrit, dans un stile que je n'admets point. Et puisque vous voulez me tuer et que je crois que c'est en ma presence, je viens vous demander avec un témoin et des pistolets quand et où vous voulez que je me rende."

Alors M. le Comte changea de ton et de couleur, selon ce que qu'on appelle en bon français, il saigna au nez. Sur quoi Gauvain voulut lui marquer le cas qu'il en faisait, lorsque je lui dis:

"Gauvain! Je vous ai amené ici pour être mon témoin, si Mr voulut se battre. Mr refuse la partie, vous n'avez donc aucun rôle à jouer."

"Mais Mr, dis-je au Comte, qu'est ce que vous avez contre moi? est-ce ma misère que vous enviez, mais elle est assez grande pour deux. Enfin, je vais vous quitter. Accordez moi cependant une grâce, vous avez dit partout que vous vouliez me tuer, hé bien maintenant permettez moi de répéter partout que vous me permettez de vivre." Et nous nous retirâmes.

Le même soir à un bal où dansait M. le Comte le jeune Bousquet de Lyon assembla plusieurs français, et leur dit "Vous savez que M. le Comte de Beaufort qui avait juré de tuer—St Méry, lui a permis de vivre."

Cette goguenardise chassa M. le Comte du bal, et bientôt après de Philadelphie, d'où il alla encore se faire renvoyer de St. Domingue.

Dès le même soir Baumetz à qui mon événement Beaufort avait été raconté vint me quereller sérieusement sur ce que je ne l'avais pas choisi comme témoin. J'eus bien de la peine à lui démontrer que la préférance appartenait à Gauvain comme mon proche parent, et je ne l'appesai qu'en l'assurant qu'à la 1ère occasion ce serait son tour. Il aurait pu n'être pas éloigné.

11

M. le Baron de la Roche m'écrivit:

"Philadelphie, 11 Juin 1795. Juin 1795 11

"Je m'étais proposé d'avoir le plaisir de vous aller voir aujourd'hui pour causer d'affaires; quelques lettres que j'ai encore à écrire me forcent à le remettre à demain.

"Comme nous serons plus seuls dans la maison de M. Sonntag, je vous engage à vous y rendre demain matin à l'heure qui vous sera le plus convenable, dans le cas que vous ne préfériez pas un autre endroit, ce dont vous voudrez bien faire prévenir M. Sonntag, je m'y trouverai sans faute, vous devez sentir aussi bien que moi qu'il est indispensablement nécessaire que nous faissions un arrangement pour le futur qui éloigne toute cause de mésentendu entre nous, qui malheureusement ont eu lieu, et sans ma faute, vous devez être persuadé, Monsieur, que je suis et que je serai toujours l'homme que j'étais lorsque M. de la Colombe me fit faire votre connaissance, et que je vous fis la première proposition de vous former, en attendant mieux l'établissement à la tête duquel vous vous trouvez dans ce moment-ci, et qui j'ose le croire réussira parfaitement. Je ferois toujours tout ce qui sera dans mon pouvoir pour y contribuer mais mes moyens sont bornés, et l'intérêt de ma famille, mes devoirs à remplir vis à vis de beaucoup de mes parens et de mes anciens amis qui ont tout perdu par les dernières malheureuses révolutions, me préscrivent impérieusement en dépit de mon cœur, à mettre et la plus grande prudence et le plus grand ordre dans toutes affaires pécuniares. Nous venons de recevoir des lettres de Hambourg du 14 avril, dans lesquelles on me marque que les ordres donnés pour votre maison seront éxécutés. On me marque la même chose d'Amsterdam. J'espère que je recevrai bientôt les mêmes avis de Londres concernant les articles demandés pour l'imprimerie, et j'ai bien d'attendre d'un moment à l'autre l'envoi demandé de Bordeaux, et que l'on devait en grande partie tirer de Paris. Comme je prierai M. Sonntag d'assister à notre entretien comme ami vous voudrez emmener un des vôtres qui soit négociant puisque les petits arrangemens que nous aurons à prendre n'en seront que plus d'après la marche usitée dans les affaires.

"T. à V. Fr. Frank De la Roche."

Juin 1795
12 Il y eut une conversation entre M. de la Roche et moi en présence de Sonntag et de Gauvain.

13 Adet, Ministre de France, arriva à Philadelphie, et fut reconnu le 16 par le Gouvernement.

15 J'allai saluer Adet arrivant Ministre de France près les Etats Unis d'Amérique. Dans cette Légation était Mozard l'avocat au Conseil de Paris.

19 Champion des Roches, venant de Jerémie, vint loger à la maison.

24 Je vis avec beaucoup de surprise le jour de St. John patron des francs maçons, la procession publique des Membres de cette Société avec tous les attributs et toutes les décorations de l'Ordre.

Leur maintien était noble et le peuple des deux Sexes, qui se pressait sur leur passage, leur marqua son estime par un silence respectueux. C'est la même chose en Angleterre.

Je reçus de Londres des nouvelles qu'on s'y occupait de m'adresser les caractères pour mon imprimerie.

26 Je lus avec bien de l'intérêt une lettre de Baumetz de New-York. Elle renfermait entr'autres choses, l'analyse d'une pièce nouvelle dont j'étais le personnage principal, et qu'on avait jouée à Londres. Baumetz, par amitié pour moi, avait été la voir, représenter la veille à New-York. [Note A.]

Ma belle mère vivait avec nous et demeurait chez
Juillet 1795 moi. Ma femme en avait un bonheur difficile à peindre
1 et qui s'exprimait bien par ses soins pour cette mère chérie qui se complaisait dans l'amour de sa fille pour elle. Elle recevait ses soins non pas en mère, mais en enfant gâté et avec un sentiment maternel satisfait et une espèce de déférence religieuse. Comme ce tableau était doux. Comme il était touchant! Hélas la félicité n'est pas le partage des humains, elle rendrait leur existence désirable pour les Etres les plus parfaits qu'on

place auprès du trône céleste! Le 1er du mois elle fut attaquée de la fièvre et d'une toux dont l'intensité annonçait une fluxion de poitrine. Juillet 1795

La maladie parut moins grave. Maman s'habilla même et passa toute la journée hors de son lit assise et causant. Le médecin conçut des craintes dès ce moment. La faiblesse du poulx, l'embarras de la respiration—devenant plus sensible—, et le 7 au soir, elle parut en danger. La nuit fut très-orageuse. Les vessicataires avaient été mises le soir, et tout devint sujet d'allarmes. 3

Le 8 à 4 heures du matin, les accidens diminuèrent mais à 8 heures, le redoublement parut, et à mesure qu'il augmentait, la malade s'affaiblissoit jusqu'à 10 heures et demie que sans effort, sans agonie, elle expira n'ayant perdu connaissance que depuis environ 1 heure. Ma belle-mère qui dans l'état de santé n'entendait parler de la Mort qu'avec peine, et qui trouvait insupportable l'idée de mourir dans le continent des Etats-Unis, a montré beaucoup de courage et de résignation durant sa maladie. 8

Elle paraissait convaincue que son heure était arrivée et ne prenait les remèdes que pour satisfaire ses enfans.

Made Milhet était très bonne, compatissante et pleine de la plus vive tendresse pour ses enfans. Faible dans les actes de la vie commune, elle avait une energie rare dans toutes les circonstances extraordinaires. Sans esprit cultivé, elle avait une grande rectitude de jugement, et un système invariable de douceur et de résignation.

On doit attribuer à la fièvre catharrale qui l'a victimée à 17 années de chagrins plus ou moins vifs. Son expatriation de la Louisiane son pays natal, les causes qui l'avaient produite, les effets douloureux qui l'avaient suivie, les dangers de ses 3 gendres et de ses deux

Juillet 1795
8

neveux Gauvain et Milhet durant la révolution, la mort de ce dernier tué au Cap le 21 juin 1793, la nécessité de fuir sa patrie d'adoption, sans ressources et en abandonnant des habitudes fortifiées par l'âge, l'état fâcheux de ses enfans dans le continent, le manque de nouvelles de M. Arthaud, la persuasion de ne plus retourner au Cap, tout a concouru pour ruiner sa santé, pour lui causer des chagrins d'autant plus cruels que quelquefois ils étaient violemment maîtrisés, et pour amener sa mort. Son Cortège a servi à montrer la vénération qu'inspiraient ses vertus. Cependant les prêtres catholiques ont refusé de l'inhumer.

Pour bien juger leur motif, il faut savoir qu'il se trouvait alors à Philadelphie un petit prêtre français, fugitif d'Angers, qui y fesait son metier et de plus celui d'Instituteur. Ce dernier titre lui avait donné occasion de venir souvent dans mon Magasin, et je lui ai rendu tous les bons offices qui ont dépendu de moi.

Vers la mi-Juin 1795, causant avec quelqu'un sur la politique, ce petit prestolet nommé Houdet se mêla à la conversation et manifesta les sentimens de la haine la plus cruelle contre tous ceux qui avaient pris part à la Révolution et notamment contre les Membres de l'Assemblée constituante. Je le combattis par des raisons. Il répondit des choses atroces, et fit dans toute la force du mot le rôle d'un ignorant et d'un fanatique. Cela ne l'a pas empêché de reparaître depuis dans mon magasin.

Il y vint le 8 Juillet au matin, et sur ce qu'après m'être informé du lieu de son logement, et de la possibilité de l'y trouver, je lui dis que l'on pourrait avoir besoin de lui pour ma belle-mère dont l'état avait été fort allarmant durant la nuit. Il me répondit qu'il ne fallait pas attendre. Je lui dis:

"L'abbé, si l'on vous appellait pour moi, je vous

recevrais avec plaisir. Maman a ses 2 filles auprès d'elle et un Médicin catholique. Au 1er mot j'irai vous chercher, comme j'ai été chercher un prêtre à l'Eglise romaine allemande pour une de mes nièces, lorsqu'elle fut très mal au mois d'8bre der." Juillet 1795

L'Abbé sortit. Une demie heure après, ma belle mère n'avait plus de connaissance, et elle mourut environ 1 heure après mon entretien avec l'Abbé.

Je le fais prier de venir chez moi pour concerter les funérailles. Il répond que ma belle mère n'étant pas morte confessée, elle ne sera pas mise en terre sainte.

J'envoye faire la proposition à l'Eglise allemande, mais la 1ère personne qui s'y trouve c'est l'abbé Houdet, qui avait déjà endoctriné le Curé, et qui le porte au même refus que l'Eglise irlandaise.

Alors je recourus à l'Evêque Anglican, et ma belle mère a été enterrée le 9 juillet au soir dans l'Eglise épiscopale de St. Pierre, située à l'angle de la rue du Pin et de la 3e rue Sud. 9

M. l'Abbé Mangin, qui tenait une pension à Philadelphie ayant été le même jour prévenir les prêtres irlandais que M. Marquès de l'Artibonite, logé chez lui, se trouvait très mal, l'un de ces prêtres se mit à le chapitrer sur la répugnance des françois à appeller un Confesseur et ajouta qu'on refuserait la Sépulture à ceux qui mourraient dans ce cas.

"Et où avez vous pris de pareils principes? répondit l'Abbé Mangin.—Dans les Canons.—Dans les Canons, ils disent que quand un homme aura refusé les Sacremens, la sépulture lui sera déniée, parce qu'alors l'excommunication vient de lui. Mais parce qu'un malade, trompé sur son état par ce sentiment d'espérance, imprimé par la Nature et qui s'éteint le dernier, n'aura pas demandé un Confesseur, parce qu'une famille éplorée se sera trompée aussi, ou parce qu'elle aura

Juillet 1795
9

craint un effet funeste en parlant de la confession, vous refuseriez la sépulture! . . . Moi aussi je suis prêtre. Moi aussi je sais les canons. Si, lorsque j'étais constitué en dignité dans le Clergé de France, un Prêtre avait tenu une conduite semblable à la vôtre, je l'aurais sévèrement repris.

"Et vous qui êtes Prêtre et qui devez donner l'exemple de la piété, qui vous a assuré que vous ne serez pas trompé un jour sur votre état de maladie? Qui vous a garanti qu'à l'article de la Mort vous demanderez un Confesseur?

"Savez-vous ce que votre erreur a produit? J'ai assisté à l'enterrement de la femme estimable que vous avez refusée, et j'entendais bénir à mes côtés la révolution qui avait affranchi le peuple français du joug insupportable des Prêtres.

"Vous avez choisi pour ce refus de sépulture une Mère de famille vénérée, précieuse, qui suivait tous les devoirs de sa religion dans votre propre église, qui y était accompagnée de ses enfans et de tous ceux sur lesquels elle avait quelque autorité. Vous avez cru entacher une famille estimée, considerée, qui suit notre religion, qui a appellé un Confesseur dans une autre occasion. Toutes ces circonstances sont très fâcheuses, et je crains bien que vous soyez les seuls qui n'ayez pas rempli votre devoir, et qui ayez causé un scandale."

Nous pleurâmes cette respectable Mère qui mourut dans la 60e année de son âge. Nous pleurâmes encore cet assemblage de vertus, ce modèle des Mères, cet exemple de l'amour conjugal, cette femme forte que le malheur accabla mais ne changea jamais. Ah! qu'importe la terre où la nécessité a fait mettre tes dépouilles mortelles, ton âme le Souverain Etre l'aura placée dans le séjour de sa gloire!

Ma douleur de la perte de Maman fut accompagnée

d'une vive inquiétude. Celle-ci était causée par une lettre de De la Haye aîné qui me disait qu'il m'avait expédié mes caisses, restées chez lui, par le navire le Colomb. Cette lettre du 20 avril m'était arrivée le 4 juillet, et jusqu'au 16 juillet je ne voyais pas le Colomb! Tant que j'avais cru mes caisses au Havre j'étais sans alarmes, mais dès que j'appris leur départ et après une telle attente la frayeur me prit. Juillet 1795

Il y a à la Bourse de Philadelphie un jeune homme intelligent que les Négocians entretiennent et défrayent pour aller chaque jour jusqu'à New-Castle et même plus bas dans la Deleware chercher des nouvelles des bâtimens qui s'y présentent ou qui ont connoissance d'autres vaisseaux sortis des ports d'Europe ou de ceux des Colonies, et des détails relatifs à leurs voyages.

Chargé de ces renseignements, il revient à Philadelphie, et les inscrit sur un registre de la Bourse.

Je l'avais bien prié de s'enquérir avec soin du Colomb et en effet le 17 il m'annonça en passant devant chez moi que le Colomb était en rivière. Alors une joie bien vive succéda à ma morne tristesse. 17

Je remplis à la Douane les formalités nécessaires pour avoir mes caisses et le 23 juin j'eus le bonheur de les revoir ces Matériaux si précieux qui me coûtaient tant de dépenses, de soins, de fatigues et d'inquiétudes. C'est une des jouissances de ma vie que j'ai le plus savourées. 21

J'en appelle aux auteurs de quelque genre qu'ils soient.

Comme je l'ai dit, la lettre de mon ami De la Haye du 20 avril ne me parvint que le 16 juillet et celle du 12 mai dès le 4. C'était aussi par celle du 12 mai que j'avais sçu la mort de mon beau-frère Arthand causée par la maladie de l'hôpital de Metz le 1er du même

Juillet 1795 mois, de Mai. J'en eus bien deux autres du même mois de juillet mais très tardivement aussi et la dernière le 2 9bre seulement.

25 Fatigué, tourmenté de toutes les tracasseries, de tous les procédés de M. le Baron de la Roche envers moi, de M. de la Roche qui venait jusques dans ma maison voir, examiner, s'informer, s'entremêler dans les choses intérieures de mon ménage. Enfin offensé de ses refus de me remettre l'Imprimerie demandée et arrivée pour moi, je pris la résolution de faire cesser cet état insupportable.

Avant six heures du matin j'allai trouver M. le Baron qui était alors logé Dockstreet très près de chez moi. Là je lui dis: "M. j'ai souffert vos caprices et vos fantaisies plus longtemps que je me croyais capable de les endurer. Mais enfin tout doit avoir un terme, je suis venu vous annoncer de la manière la plus positive que je veux que cela finisse, et que je veux surtout avoir l'imprimerie venue d'Angleterre pour notre société."

"M. (me répondit M. de la Roche) je suis loin de savoir le français comme vous, mais je le possède assez bien pour vous comprendre à merveille, je ne suis pas un homme à qui on puisse dire je veux, s'il ne me plaît pas de vouloir ce qu'on exige," et en achevant ces mots, il fut avec vivacité vers une grande armoire masquée dans le lambris de la pièce sur le bord de la dock street qui passait le long de la maison, je vis qu'il en tirait quelque chose que je crus être un pistolet.

Alors, je quittai le Baron que j'avais suivi jusqu'à l'armoire, et fus à la porte de l'appartement et par où l'on y entrait du grand Corridor, je la fermai de la clef qui était en dedans, et portant la main à la poche de mon habit, j'en tirai à demi l'un des deux pistolets que j'avais apportés, et dis au Baron "Allons!" lui faisant signe de l'autre main de se mettre à l'autre coin

de la Chambre, tandis que je me tiendrais à l'angle de la diagonale où était la porte. Juillet 1795 25

Au lieu de cela il vint à moi, et ouvrant ce qu'il tenait à la main et que je reconnus bien alors pour un gros étui de bois noir, il en tira un Cure-dent, et me dit.

"M. de St. Méry j'ai cherché à vous obliger, parce que vous m'avez inspiré un grand intérêt que votre famille augmente, et vous voulez l'oublier?"

"Et pourquoi l'oubliez-vous vous-même? Pourquoi ne tenez-vous pas ce que vous m'avez offert et promis si volontairement, si généreusement, si noblement."

Le Baron: "Vous avez changé pour moi. Vous m'avez montré de la défiance. Vous dites du mal de moi, de mon caractère. Vous dites même que je ne suis pas Baron."

"Tout cela est imaginé par vous, et cela même cache des desseins qui m'effrayent. Je vous appellerai même Prince si cela vous fait plaisir. Mais je ne veux pas que la scène d'aujourd'hui recommence, finissez, donnez moi l'Imprimerie et restons tranquilles de part et d'autre."

Le Baron: "Nous avons des amis qui peuvent être nos juges, et qui nous obligeront à suivre nos devoirs!"

"Eh bien, j'accepte. Mais encore un coup finissons en." Je quittai ainsi M. le Baron.

Gauvain alla reparler de ma part de l'Imprimerie de M. le Baron de la Roche.

Je lus manuscrite ma description de la paroisse du trou de la partie du Nord à M. Le Chevalier ancien habitant de ce lieu. Août 1795 8

Je faisais la même chose pour toute ma description de St. Domingue à tous les habitans de chaque lieu, et tous m'assuraient trois choses dont j'étais bien flatté. La 1ère, c'était la vérité qui avait toujours dirigé ma plume; la 2e, que je leur avais donné des détails et des explica-

Août 1795 tions qu'eux-mêmes ignoraient et apprenaient; la 3ème c'est que j'avais mis à louer tous ceux qui le méritaient un soin très marqué, et que j'avais toujours évité ou au moins adouci ce que je n'avais pu taire de mal.

10 Gauvain me communiqua une lettre que M. le Baron lui avait écrite sur nos affaires, le 6. Je lui envoyai la réponse qu'elle m'avait inspirée: [Note B.]

21 Gauvain communiqua dès le lendemain ma lettre au Baron qui lui en répondit une le 21 en ces termes: [Note C.]

22 Je reçus aussi de New-York une lettre du 20 de Talleyrand qui roule aussi en partie sur ma société avec La Roche:

"New-York, le 20 Août 1795.

"Vos lettres sont distribuées, mon cher Maître, les paquets pour M. de Liancourt partis; il me reste entre les mains un arc indien et quelques flèches que M. de Liancourt envoye à votre enfant et qui lui seront portées par la première occasion que je trouverai. Votre associé est donc tout-à-fait insoutenable; mais est-ce que votre traité avec lui ne vous permet pas de lui faire la loi; il a une fois causé avec Casenove de ses chagrins; et Casenove lui a dit: proposez de rompre la Société à la condition de laisser les fonds que vous y avez mis jusqu'au terme dont M. Moreau conviendra avec vous, et alors il vous payeroit l'intérêt ordinaire. Cette proposition avoit paru lui convenir et me paroissoit très bonne pour vous; cela vous laissoit de quoi faire aller votre affaire et il n'y avoit plus de discussion à avoir avec le dit Baron. Si par quelque tiers cette proposition étoit renouvellée, je suis persuadé qu'on la conduiroit à un bon résultat. Vous voyez par ce conseil que je ne crois pas à la possibilité de donner les 1000 dollars. J'en ai parlé avec M. Goynard qui n'y croit pas plus que moi. Casenove au lieu de prêter ou placer de l'argent rassemble tout celui qu'il a pour pouvoir partir au mois de may prochain. Ici les meilleurs maisons achettent l'argent 2 1/2 à 3% par mois.

"J'écris sous la dictée de Demeunier qui vous demande les lois du Congrès par la première occasion et qui vous prie de lui écrire si vous avez vendu les brochures de Mr Divernois. Il place ses commissions dans ma lettre parce qu'il trouve les ports de lettres ruineux. L'Hercule, comme vous l'avez vu dans les papiers, contredit positivement la nouvelle du combat naval que l'on a mis dans vos papiers de Philadelphie. Ici nous ne savons rien de France, c'est chez vous que ces nouvelles là arrivent. Les chaleurs recommencent et on meurt ici de plus belle, adieu mon cher Maitre, tout à vous. Août 1795

"Baumez ne viendra pas avant trois semaines ou un mois."

En conséquence l'acte de dissolution de la société fut arrêté, rédigé et signé.

J'eus encore de Talleyrand une lettre écrite de New-York le 26: 26

"New-York, le 26 août, 1795.

"J'ai donné ce matin, mon cher Maître, une lettre d'introduction pour vous à un françois nommé Dupuis. Il arrive de Paris et apporte avec lui la nouvelle constitution. C'est le seul exemplaire qu'il y ait en Amérique; il y auroit de l'argent à gagner à l'imprimer.

"Vous avez sous votre main pour la traduire, M. Nugent dont vous saurez l'adresse à la Comédie. Il faut surtout imprimer le discours de Boissy[46] qui est sensé et écrit d'une manière fort remarquable. Vous retrouverez deux cents articles de votre connoissance dans la constitution et le grand mot d'amnistie prononcé dans le discours. Adieu tout à vous.

"J'ai remis à M. Law un arc que Liancourt envoye à votre enfant. M. Law est parti ce matin il logera Mulberry Street au coin de la quatrième rue nord. Enquérez-vous de M. Gauving chez Vaughan sur mes fusils, chapeaux et argent."

Les caractères d'imprimerie me furent livrés. Tandis que je m'applaudissais de n'avoir plus de liaison avec M. le Baron allemand Franck de la Roche à partir du 26 août, il fit reprendre par M. De Combaz mon com- 28

Sept. 1795 mis tous ses objets en nature; il lui transporte ensuite sa créance sur moi et couronne l'œuvre en lui faisant lever une librairie à Philadelphie en société avec lui.

Je parlerai encore de ce Seigneur.

4 J'allai dîner avec le Général Collot revenu de la Guadeloupe.

Talleyrand rayé de la liste des Emigrés.

9 Je renvoyai Des Combaz de mon service. Il était à regretter par l'utilité dont il m'était dans les détails de mon Commerce qu'il possédait supérieurement comme acquis par une longue expérience; mais il en poussait les calculs plus loin que je ne les admettais; et quoi qu'il m'eût longtemps conseillé de tolérer les manières de M. le Baron de la Roche, j'eus trop le soupçon qu'il avait excité pour ses vues son esprit tracassier, pour que je voulusse garder auprès de moi l'héritier de la confiance du cher Baron. Je fus bientôt confirmé dans cette opinion, et le fait le prouva encore mieux.

11 Je pris pour maître ouvrier de mon Imprimerie La Grange Parisien qui avait imprimé à Paris, qui était passé comme Imprimeur au Cap d'où l'incendie et les désastres l'avaient conduit à Philadelphie. Je pris aussi Despioux jeune compositeur Bordelais chassé du Cap par les mêmes causes.

12 "New-York le 12 Septembre 1795.[47]

"Je vous donne bien de l'embarras, mon cher Maître, avec toutes mes petites commissions. Je ne vous ferais cependant pas l'ombre de remerciements si vous aviez lu la lettre de Mr le baron de Bruziene que vous m'envoyez, elle vous aurait payé de toutes vos peines, attendu qu'il me demande de lui procurer une *plasse dom d'affer parcequi l'est prop à toute spesse d'agryqulture,* et de plus il m'assure qu'il parle et écrit l'anglais comme le français. Envoyez mes fusils par eau, mais par un capitaine connu pour qu'ils ne soient pas abîmés, et que l'on ne se couche pas trop sur mes chapeaux. Prenez du Capitaine un reçu et

mettez le tout pour moi à l'adresse de M. Seton. M. Sonntag certainement connaît les capitaines qui font cette espèce de voyage. Vers novembre je m'acheminerai vers Front Street. Beaumez revient demain ou après demain de sa course. Vous êtes bien heureux que votre société soit dissoute, car le nouveau commensal que je vous ai donné aurait bien inquieté M. le baron qui vous auroit demandé des comptes du lait qu'il boit. Adieu, mon cher Maître, tout à vous. Sept. 1795

"M. Law par précipitation a laissé chez lui l'arc de votre fils qui du reste est un pauvre effet (c'est de l'arc dont je parle).

"Je l'ai envoyé prendre hier et dès que le Gouverneur Mifflin permettra à nos effets et à nos stages de ne pas faire de quarantaine vous le recevrez.

"Demeunier est parti pour le Connecticut et Boston. Merci pour le Collet. Pas un mot de nouvelles."

De la Haye me fit parvenir la pierre de la Bastille que m'a donné Galloy. Beaucoup d'Américains l'ont vu depuis jusqu'à mon départ pour France. 23

Demeunier m'écrit de New York: 29

"Mon ami, on nous engage tous à rentrer. Je suis particulièrement dans le cas du décret qui permet de retourner à ceux qui sont sortis après le 30 mai 1793. Enfin mon parti est pris, et puisqu'il faut s'enterrer encore, j'aime mieux, quoiqu'il en puisse arriver, m'enterrer dans le département du Jura que partout ailleurs.

"On m'a dit qu'il y a un parlementaire à Philadelphie.

"Talleyrand et Baumetz sont à Boston. Je les ai rencontrès à New-York car j'arrive des Etats de l'Est.

"Le fils de La Fayette est ici, me dit-on. J'ai été chercher La Colombe hier, je ne l'ai pas trouvé."

Dès le lendemain, nouvelle lettre de Demeunier du même lieu pour me reparler du parlementaire. Il me dit que la fièvre jaune diminue: 30

"Votre établissement réussira. Vous, vous avez avec vous toute votre famille, et vous feriez bien de rester ici encore quel-

Oct. 1795 que temps et même de renoncer à l'Europe si le cœur vous en dit. Ma position est différente. Un pays que je n'aime en aucune manière ne m'offre, ni ne m'offrira aucune ressource convenable. Que m'importent les dangers. Je me dévouerai de nouveau pour la bonne Cause s'il le faut. J'irai *procul a Jove procul a fulmine.* Si tout est à jamais perdu, je m'enterrerai dans un coin. Je ne suis sortis qu'au mois de 9bre 1793 et après que Dumas dans l'interrogatoire de la Reine m'a signalé un peu brutalement comme une victime et demanda si je n'avais pas fait la déclaration du Roi du mois de Juin 1789; c'était la 5e fois que les tigres du tribunal révolutionnaire me nommaient avec toutes les belles qualifications que vous savez. Enfin personne ne crut qu'en demeurant en France, j'aurais sauvé ma tête.

"Et ce qui est fou, je suis curieux de voir ce qu'on aurait à me dire. Les orages de l'avenir, le retour à la cruauté, je les ai prévus, et ils ne m'arrêtent pas.

"Le fils de La Fayette est réellement ici avec son instituteur. Ils sont venus me voir hier. Ils vont roder dans le pays en attendant que les chefs ayent décrit la marche qu'il faut tenir. En attendant aussi, nous devons tous battre la campagne lorsqu'on nous en parlera.

"Vous savez que nos amis sont à Boston, Talleyrand ne reviendra que le 15 du mois prochain. Je vois avec regret le régiment de son frère dans les défilés de Quiberon, et crois que le colonel est pris. (Non, il vit encore en 1815.)

"La Colombe vient de me dire que j'ai bien fait de vous avertir sur le jeune homme.

"Le Gouverneur J. a reçu froidement le jeune homme. Hamilton qui a mené notre petit ami n'avait pas manqué de faire la leçon au vieillard dans une autre leçon."

1 Dès le 19 7bre, 1793 Gatereau de St. Domingue avait commencé à Philadelphie la publication d'un journal intitulé *Le Courrier de la France et de ses Colonies* format in 4° les mardi, jeudi et samedi, en une seule feuille.[48]

Ce journal fut continué jusqu'au 17 mars 1794 qu'il cessa faute de souscripteurs. Il reprit en 1795 avec

le titre de *Courrier de la France et des Colonies.* J'en publiai le prospectus le 1er 8bre et le 1er No parut le 15, aussi en 4 pages, mais in 4°. Je l'imprimai chez moi jusqu'au 14 mars 1796 que Gatereau l'abandonna. Oct. 1795

Arrivée de Volney. 11

Demeunier m'ajouta que Talleyrand est revenu de Boston, mais que la crainte de la fièvre jaune le retient à Brooklyn chez Cazenove. Et puis le 14. 12

"Vous pensez bien, mon ami, que j'aurais un extrême plaisir à embrasser Volney et que j'aurais beaucoup de choses à lui dire, et à lui demander. Vient-il ici avec l'intention de s'y fixer? Dites lui des tendresses et demandez lui s'il a encore quelque attachement pour moi." 14

Nov. 1795

Arrivée de Demeunier qui dîna avec nous. 1

Nous allâmes ensemble voir Volney. Je commençai l'impression de ma description de la partie Espagnole de St. Domingue.[49] 2

Je reçus une lettre du 2 de Talleyrand qui me fit grand plaisir. La voici . . . 3

"New-York 2 9bre 1795.

"Je vous remercie, mon cher Maître, du Journal que vous envoyez et qui m'apprend que je ne suis plus émigré. Par les derniers Bâtimens j'ai reçu des lettres de France en assez grand nombre, la dernière datée de Paris est du 18 août. Voici ce que la lecture bien attentive que j'en ai faite me laisse dans l'esprit. L'opinion publique est meilleure que le Gouvernement et semble forcer au bien de la même manière qu'elle nous a si souvent forcés au mal. Il existe de la liberté, et pour les hommes raisonnables, il y a de la Tranquillité, mais je ne vois pas encore ce qui en garantit la durée. Cependant l'influence des propriétaires paraît chaque jour croissante, et avec leur secours on pourra se traîner quelque tems. Les Chouans[50] depuis la paix avec l'Espagne[51] n'inquiètent plus personne; on se croit sûr de

Nov. 1795 les anéantir. J'irai vous voir à la fin du mois sans aucun doute et je passerai avec vous plusieurs mois. Notre excellent ami Demeunier s'en va. J'espère qu'il arrivera dans un assez bon moment pour pouvoir se poser et regarder sans être inquiété. Avec quinze jours de terre Française il saura bien où il en est, et les premières lettres que nous aurons de lui seront bonnes pour notre gouverne à tous—Beames n'est pas revenu—Adieu pour la vie votre ami."

11 M. de Liancourt revint de son voyage du Maine.

12 Et le lendemain ce fut Demeunier qui partit pour New-Castle d'où il fit route pour le Havre le 14, en m'écrivant ce qui suit:

14 "Vous m'avez comblé de soins et d'amitié pendant mon séjour à Philadelphie, et j'ai usé et abusé sans aucune discrétion de votre obligeance. Mde Moreau a été parfaite dans l'accueil qu'elle a bien voulu me faire et je la prie d'agréer les plus tendres remercimens.

"Adieu, mon ami, pour la dernière fois, je fais des vœux bien ardens pour votre bonheur à tous, et si jamais je pouvais y contribuer ce serait pour moi un grand plaisir. Je maudirais le sort, s'il m'ôte les moyens de vous embrasser un jour en France.

"Le Gral Ricard vous fait mille complimens avec la cordialité que vous lui connaissez."

15 J'éus encore une forte attaque de nerfs. J'y suis si sujet même avant ma 14e année.

28 Je travaillais avec soins pour la carte de St. Domingue que je désirais alors.

30 Je donnai à dîner à M. de Liancourt.

Ce fut dans ce mois-ci même que Talleyrand écrivit[52] au Ministre des affaires étrangères dans les termes suivans sur le décret du 3 7bre précédent qui l'avait relevé d'émigration:

"Nov. 1795. Nov. 1795

"Citoyen Ministre,

"Après trois années d'exil, de calomnies et de persécutions de tout genre, j'ai donc enfin obtenu de faire tomber une accusation que ses auteurs même n'ont jamais pu croire sérieuse. Je reçois cet acte de Justice avec une conscience qui me permet d'en goûter toute la douceur. Tous mes vœux ont été pour la France, pour sa liberté, pour son bonheur. C'est en lisant le récit de ses victoires, en m'associant à la gloire de son indépendance que j'ai trouvé de la patience contre l'exil, du courage contre l'adversité. Privé du droit de servir la liberté, du moins je souffrais pour une si belle cause.

"Dès que le retour du printemps rouvrira la Navigation, je retournerai au sein d'une patrie que l'absence m'a rendue plus chère, et dont l'honorable jugement m'impose de nouveaux devoirs. Je remets entre vos mains, citoyen ministre, l'expression de mon respect, de ma reconnaissance et de ma fidélité, et je vous demande de la transmettre aux autorités constituées de la République."

Talleyrand et Baumetz arrivèrent de New-York à Philadelphie. Déc. 1795 5

Ouverture du Congrès, et le lendemain discours de Washington.

D'Orléans s'échappe des prisons de Marseille. Montpensier, en voulant imiter son exemple, se casse la jambe.

Demeunier me donna des nouvelles de son arrivée au Havre. Il écrivit de la veille une longue lettre à Talleyrand, où il dit entr'autres choses qu'une lettre non-signée de moi a été lue à la Municipalité du Havre. 25

J'en eus aussi du Gal Ricard passé en France avec Demeunier.

Dans ma lettre écrite de Philadelphie et arrivée au Havre parmi les détails qu'elle contenait, je disais à La Haye que je *m'ingéniais* pour avoir des moyens d'existence pour moi et ma famille.

Déc. 1795 Ce mot *m'ingénier* fit croire à la Municipalité que je m'étais fait *ingénieur,* sans doute contre la France. Tout plein de cette idée on manda mon ami; on l'interrogea de mille manières, enfin satisfaits de la simplicité de ses réponses, on lui montra ma lettre. Le mot ingénier est expliqué, on la lui rend, en lui recommandant cependant de me marquer de ne pas employer d'expressions équivoques. Tant les connaissances étaient familières aux Municipaux!

31 Je terminai l'année en dînant chez Sonntag avec M. de Liancourt, Talleyrand et Baumetz. C'est à cette époque que le Docteur Morse m'envoya le Reverend Docteur Read pour me demander quelques notes que je lui avais promises sur des parties Coloniales de sa Géographie. J'acquittai mes promesses.

Janv. 1796 9 Gatereau publiait une gazette à Philadelphie que j'imprimais. Dans le N° 8 du 9 Janvier j'y plaçai un article de moi sur le supplice de la Guillotine.

C'était en réponse à l'opinion de M. Sue qui publiait que la guillotine produisait un genre de mort atroce. Il appuyait son raisonnement du fait de l'exécution de Charlotte Corday, célèbre par l'assassinat de Marat, dont le bourreau fit rougir les joues en lui appliquant un soufflet ce qu'on ne produirait jamais sur les joues d'un cadavre. Donc c'était une impression morale, donc Charlotte Corday n'était pas morte quoique sa tête fût séparée de son corps. . . . Donc . . . Donc. . . . Je soutins qu'il ne s'agissait ici que de l'irritabilité, effet purement machinal. De là je cite plusieurs Déserteurs, les grenouilles, l'irritabilité d'un muscle humain sans rapport avec le corps auquel il a appartenu. Je blâme encore M. Sue de vouloir qu'on remplace la guillotine par l'Asphixie. Je ne prétends pas que ce morceau soit savant ni en anatomie, ni en

physiologie, mais j'ai émis mon opinion, comme favorable à une douce philosophie, et j'ai voulu contrarier du moins l'art de créer des maux physiques qui nous survivraient après nous, et à qui un système, que rien n'appuye, voudrait prêter une existence que la raison et l'évidence repoussent. Janv. 1796

M. de Liancourt et M. de Grandprey furent élus membres de la société philosophique de Philadelphie et j'eus le bonheur de leur donner ma voix. 15

Talleyrand m'écrivit: 19

"M'est avis que c'est aujourd'hui le 19, et la conséquence en est qu'il faut que je remette le présent jour à la Banque de quoi faire le payement de demain 20. Qu'est ce que vous savez du vaisseau arrivé de Bristol en 56 jours? Lisez ce qui vous passera de papiers anglais devant les yeux en parlant de Mde de Staël.

"Cette fuite est-elle vraie? Il y aurait de tristes conséquences à en tirer. Bon Soir."

Baumetz nous quitta pour aller se marier. Nous lui donnâmes des avis sur cette nouvelle union avec une veuve qui avait de grands enfans et point de fortune. Il n'était pas en état d'adopter nos raisons. Il se maria, et nous lui promîmes de l'intérêt et de l'attachement à cause de lui pour celle qui deviendrait son épouse. 27

Ce fut dans ce mois que j'achevai d'imprimer les 2 volumes de la traduction anglaise pour Cobbet[53] de ma description de la partie espagnole de St. Domingue et que je la publiai.

Cet ouvrage m'a donné de grands rapports avec Cobbet qui est un homme d'esprit et de talens. Je n'ai jamais connu aucun anglais qui poussât aussi loin que lui l'attachement pour l'angleterre sa patrie. C'était un vrai fanatisme, et le fanatisme rend toujours

Fév. 1796 injuste, parcequ'il est une passion. Il ne voyait rien à l'égal des Anglais. Il méprisait les Irlandais au delà de toute expression et les Amèricains étaient les objets de tous ses Mépris.

Il publia plusieurs ouvrages aux Etats-unis. Il y fut libraire, et ses opinions qu'il a un peu abandonnées ont fait voir depuis à Londres un Cobbet bien différent de celui qu'on a connu en Amérique.

6 Le Général Wayne montra un grand événement à Philadelphie en revenant triomphant de la guerre contre les Indiens.

On tira aussi un grand feu d'artifice pour célébrer la paix entre la France, la Hollande, l'Espagne, la Prusse et la Suède.

8 Je fus avec empressement voir Bolman qui avait tenté de faire échapper la Fayette de sa prison.

15 Talleyrand m'écrivit ce billet:

"Je vais vous envoyer un morceau pour votre feuille de demain (celle de Gatereau que j'imprimais) ce sont deux pages assez piquantes. Gardez-leur de la place. Ce sera fort mal écrit, parceque vos plumes ne sont pas assez fendues.

"Bon jour—Quoi de nouveau?

"Envoyez moi un de vos jeunes gens dans une heure chercher ma mauvaise écriture."

17 Je dînai chez Talleyrand avec M. et M^de^ de Baumetz.

19 Nous eûmes le Docteur Priestley à la séance de la société philosophique.

25 Je mis en vente mon 1^er^ volume de la description de la partie Espagnole de St. Domingue. C'est dans cette Description (tom. 2 page 9), que j'ai exprimé un vœu bien ardent de mon Cœur:

"Une chose qui seroit bien précieuse, avec un autre caractère que celui des Espagnols, ce sont les archives du Conseil des Indes, où l'on doit trouver les preuves les plus authentiques et les plus sûres de tout ce qui s'est passé dans les possessions Espagnoles de l'Amérique, depuis la découverte de cette partie du monde. C'est là que doivent être consignés les détails utiles pour l'histoire qui n'a peut être jamais eu un dépôt tout à la fois et aussi précieux et aussi inutile. On a cependant vu que ce Conseil des Indes avait un historien, il est même tenu de justifier, chaque année, que ce titre n'est pas vain, mais sans doute que convaincu du peu de fruit qui doit résulter de son travail, et n'a point de zèle pour ce qu'on ne désire que foiblement, ou bien que son œuvre reste obscure comme tout ce qui touche à l'administration de l'Espagne. D'ailleurs, comment peut être écrite une histoire sous l'inspection de ceux-mêmes dont l'administration serait la première chose à examiner? Comment être même simple narrateur de faits, quand on a pour censeurs ceux que ces faits peuvent accuser ou blâmer? L'histoire doit avoir pour Compagnes, la Vérité, et la Liberté, c'est même à cette sublime escorte qu'on peut la distinguer de l'imposture ou de la basse adulation. Fév. 1796

"Les Archives du Conseil sont sous la garde d'un de ses Conseillers et elles reçoivent ce qu'y portent successivement les deux Secrétaires, entre lesquels ce qui concerne les différens lieux de l'Amérique, est distribué, pour rendre leur travail égal.

"Indépendamment du Conseil des Indes, il y a en Espagne un Ministre des Indes qui avec le même département que ce Conseil est cependant subordonné à celui-cy. Il semblait même n'en être, en quelque Sorte, que l'Expéditionnaire à moins que le Roi, jugeant à propos de Consulter ses six Ministres, ne les rassemblât en Comité."

J'allai saluer M. Adams devenu Vice-Président des Etats Unis d'Amérique. 28

Talleyrand et moi nous allâmes ensemble chez le Ministre de France Adet. Mars 1796 13

M. de Liancourt partit de Philadelphie pour aller visiter Charleston. Extrêmement jaloux de pouvoir 24

Avril 1796 publier aussi ma description de la partie française de St. Domingue je fis au Ministre Adet la proposition de m'aider. Il ne le put pas.

10 Le feu prit dans le bas de la rue Spruce. Nous nous y rendîmes mon fils et moi à minuit 1/2.

14 J'eus une épreuve de ma Carte de St. Domingue par Valence.

17 Je fus assigné à la Cour de circuit des Etats unis du District de Pensylvanie, pour témoigner dans l'affaire de Mde Goux et de M. Esprit Gautier. Je fus entendu le 19 sur des principes coloniaux et principalement sur le taux légal des intérêts à St. Domingue où l'affaire avait eu lieu.

20 J'allai voir Mde Baumetz. Le même jour me procura le bonheur d'embrasser le fils de La Fayette. Le 29 aussi.

24 Le feu prit dans la rue . . . entre la rue des Noyers et celle des Châtaigniers.

Mai 1796

8 Je vis les Chinois amenés par M. Vanbraam.

9 Talleyrand revint du Federal city (la ville fédérale) qu'il avait été visiter.

17 A la recommandation de Talleyrand, je fis une visite à M. Van Braam hollandais venant de Canton en

23 Chine. Je convins avec M. Van Braam d'être l'Editeur de son voyage de l'Ambassade hollandaise de Canton à Pekin et de la publier imprimé.

27 J'eus un vif regret de voir Baumetz s'embarquer sur un navire l'Asie pour Calcuta. Je prévoyais tout ce qui pouvait résulter de ce voyage, enfant de la nécessité, et que sa malheureuse situation exigea.

Juin 1796

9 Cazenove partit pour New-York.

10 Je conduisis Volney chez M. Van Braam. Il y examinait toutes les choses curieuses qu'il avait apportées de la Chine.

Je dînai chez Richardet avec Talleyrand, et nous travaillâmes toute la nuit. Juin 1796 11

Le lendemain il vint dîner avec nous et partit de chez moi le 13 pour Hambourg sur le brik *Den Née Prove.* 12

Me voilà donc privé de l'une de mes plus douces jouissances. Rien ne pourrait exprimer avec exactitude la nature de ma liaison avec Talleyrand, et c'était depuis que j'avais perdu mon cher De Varenne l'ami qui le remplaçait le mieux dans mon cœur. Tous les jours, où nous fûmes réunis à Philadelphie, depuis le mois d'8bre 1795 jusqu'à l'époque actuelle, il arrivait dans mon Cabinet à 8 heures du soir. Là seuls et sans interruption (excepté quand Baumetz, Talon, Blacon, Noailles, Volney, Payen de Bois neuf, Demeunier, Boislandry, y venaient ensemble ou séparément) nous nous ouvrions nos cœurs, nous en epanchions les sentimens, et nos pensées les plus intimes devenaient communes à l'un et à l'autre. 13

Nous passions dans ces entretiens délicieux tout le temps qui s'écoulait jusqu'à ce qu'on vînt m'annoncer que le souper était servi.

Talleyrand ne soupait pas, moi je soupais d'un peu de riz au lait cuit au four du poële de mon Magasin.

Mais nous étions avec ma famille et gaiement Blacon, Baumetz, La Colombe étaient souvent au souper. J'avais du vin de Madère excellent qui plaisait beaucoup à Talleyrand, il en buvait au souper. La gaieté présidait constamment à nos réunions où nous nous amusions souvent à polissonner surtout lorsque Blacon s'amusait à Monseigneuriser Talleyrand, qui s'en vengeait en lui donnant de son poignet de fer ce que les enfans appellent des Manchettes. Enfin l'heure de se retirer arrivait, et il fallait que ma femme engageât la bruyante compagnie à aller se coucher. Combien de fois Talley-

Juin 1796
13

rand arrivé jusques dans la petite cour placée au bas de mon escalier, le remontait et prolongeait la soirée. Il cédait enfin, lorsque ma femme lui disait: "Vous ferez demain le paresseux dans votre lit jusqu'à midi tandis qu'à 7 heures du matin votre ami sera forcé d'aller ouvrir son magasin." D'autres fois c'était dans ce magasin que Talleyrand, Baumetz, Blacon et M. de Liancourt continuaient leur sabat dans le jour même malgré mon observation que les Américains n'entrent jamais dans un magasin où ils entendent du bruit, et qu'ainsi on éloignait les chalands du mien. On n'en finaissait que de guerre lasse, surtout lorsque M. de Liancourt et mon fils se pelotaient comme deux Ecoliers.

Tous les soirs que nous passâmes, sans exception d'un seul, Talleyrand et moi nous parlions du sort passé de la France, de celui devenu son partage et enfin de ce que nous pensions de son avenir.

Dans cette dernière partie du tableau, Nous en vînmes à contempler la Louisiane[528] et nous y trouvions des motifs d'en désirer l'habitation pour nous-mêmes. Nous déterminâmes donc de tourner toutes nos vues de ce côté, et Talleyrand arrêta que nous finirions tout pour en devenir les Administrateurs.

Soit dans ce projet, soit pour tous nos desseins de ne pas nous quitter un jour, Talleyrand et Moi nous terminions à chaque sortie notre entretien, lorsqu'on venait faire l'annonce du souper, par un serment, nos mains réunies l'une dans celle de l'autre, que tout le reste de notre vie notre sort serait commun pour les affections, les sentimens, les succès de quelque genre qu'ils fussent, même sous le rapport de la fortune.

Il est facile de penser que des rapports aussi intimes n'excluaient rien et que rien de ce qui pouvait intéresser l'un des deux n'était étranger à l'autre.

C'est ainsi que publiant mon article *Danse* tiré de mon répertoire colonial, au commencement de 1796, cet article écrit par Moi et composé par mon fils dont j'avais fait un excellent compositeur, Talleyrand exigea que je lui donnasse les épreuves à corriger de ce morceau qu'il appellait un joli tableau de l'Albane. Par tout et pour tout partage égal d'affection, enfin jamais l'Expression vulgaire unis comme les deux doigts de la main n'offrit une plus parfaite application que ma liaison avec Talleyrand. Juin 1796 13

Il me témoigna lors de son départ pour Hambourg son vif désir de se charger de mon fils sans qu'il me laissât pour lui que celui d'aimer ce tendre et intéressant enfant. Ma femme quelque touchée qu'elle fût, répondit à Talleyrand qu'il n'était pas assez sûr de l'état de la France pour prendre déjà l'embarras de notre fils, qu'il pouvait éprouver à la mer un événement qui le forcerait de relâcher à St. Domingue, ou qui lui fit rencontrer un bâtiment de cette isle, où le nom de mon fils pourrait en être un fatal pour lui.

Puis ma femme m'ajouta en confidence qu'elle redoutait même les dispositions de Talleyrand pour notre enfant; parcequ'il lui donnerait des goûts que nous ne pourrions pas entretenir et qui pourraient refroider son cœur pour nous.

J'ajournai donc ma résolution sur ce point au grand déplaisir de Talleyrand, sur le bâtiment duquel j'embarquai cent exemplaires de ma description de la partie espagnole de St. Domingue et 2 cents exemplaires de ma description des prisons de philadelphie dont Talleyrand devait tâcher à Hambourg de me procurer la défaite. Je conduisis Talleyrand jusqu'à bord, et nous restâmes mon fils et moi sur le rivage à attendre que son vaisseau disparut à nos yeux.

Juin 1796
16

Je reçus une lettre de Talleyrand:

"New-Castle 15 Juin 1796, 9 heures du matin.

"Nous mettons à la voile dans le moment, mon cher ami. Le passager que nous ne connaissons pas est M. Vidal. Il nous est arrivé en chemin un jeune homme avec une large cocarde, dont personne ne sait le nom et qui s'est arrangé avec le Capitaine pour aller à Hambourg. Nous nous portons tous bien. Le vent est bon.

"Adieu, mon ami, mille choses à tous les vôtres. Je vous écrirai de la mer et puis de Hambourg. Mes hommages autour de vous. J'embrasse votre enfant et vous de tout mon Cœur. Notre Bâtiment ne marche pas."

27

J'assistai aux funérailles du célèbre Deur Rittenhouse astronome américain, à qui son pays paya les plus justes regrets. Il fut enterré dans le rez de chaussée de l'observatoire qu'il avait fait construire dans sa propre maison. Quelle réunion philosophique! des cendres périssables avec un édifice consacré à l'observation des plus sublimes merveilles de la Nature! quel rapprochement entre le néant de l'homme et son génie!

30

Je reçus une lettre de Talleyrand:

"10 Heures et demie du Matin Cap Henri.
Samedi 18 Juin 1796.

"Nous voilà à la mer, mon cher ami. Le vent est faible mais bon. Il ne paraît point de corsaire sur la côte depuis plusieurs jours. Adieu. Dans 45 jours je vous écrirai de l'Elbe. Hommages, complimens, amitiés autour de vous.

"Tout le bâtiment se porte bien. Nos inconnus sont M. Vidal et M. Bérard. Vous connaissez le 1er et le 2d est neveu de Bérard de la Cie des Indes. Notre capitaine est bon homme—mais il dort 15 heures sans se réveiller.—Amitiés à Blacon, à la Colombe."

Juillet 1796
3

J'allai avec Cazenove voir M. Van Braam à sa Maison de Campagne près Bristol, qu'il avait nommé

*La Retraite Chinoise.* Cazenove m'y laissa. J'y couchai et M. Van Braam me mena le lendemain à Bristol à un dîner (federal frolic) pour l'anniversaire de l'indépendance des Etats-unis d'Amérique. Juillet 1796

J'eus des nouvelles de Rochambeau. J'en mets les détails ici: 15

"Cap 15 Jllet 1796.

"Il est vrai que je ne vous ai pas écrit par le Citoyen Bournouvelle, Citoyen, mais j'étais surchargé d'occupations. Mais il est également vrai que je vous ai fait passer un petit mot par un bâtiment qui partit quelques jours après de cette rade, et que vous devez à présent encore avoir reçu une autre lettre de moi du Port de Paix.

"J'ai lu avec plaisir et intérêt votre ouvrage sur la partie Espagnole, et je vous promets de vous communiquer les observations qui pourront vous intéresser, quand moi-même je serai plus instruit de cette partie de la Colonie que je ne le suis à présent. Vous peignez la danse des Créoles avec des couleurs si aimables, que je n'ai pu m'empêcher d'examiner de près les diverses danses que vous décrivez si bien, et que je n'avais pas eu le temps de voir pendant le cours de ma Mission orageuse dans cette partie du monde. Eh bien, le résultat de mes observations se terminait par une espèce d'ivresse qu'il était facile de calmer. La Danse est effectivement bien vive sous les tropiques.

"J'ai mandé à Roume que vous étiez ici.

"Vous avez bien raison de dire que le temps est encore bien gros d'événemens, surtout ici. Vous avez pris le bon parti de philosophier encore quelque temps au coin de Walnut-Street et je vous promets bien que si j'imaginais que le séjour de cette terre pût vous être agréable, je vous le manderais. Mais non, restez où vous êtes. Il faut espérer que cette Colonie est à la fin de ses malheurs. Mais qui pourrait l'assurer affirmativement? Voulez vous savoir en deux Mots le point où nous en sommes. Le voici. Les hommes de couleur veulent s'emparer du bien des Propriétaires et donnent de mauvais conseils aux affricains qui commencent à s'en défier. Les affricains n'osent croire à la liberté générale. Ils préfèrent la vie de soldats à celle de culti-

Juillet 1796 vateurs. Le petit nombre de Blancs qui ne sont pas dans l'armée est vexé et humilié. La Colonie est encore divisée en caciques qui administrent les uns pour leur compte tels que Rigaud, Beauvais, Villatte et d'autres pour la république savoir: Toussaint et Laveaux.—Tout a pris l'aspect militaire, nous faisons du sucre le sabre au côté, et le fusil sur l'épaule.

"Voulez vous savoir où nous allons ou bien où nous irons. Je n'en sais rien. Ce que je sais très bien c'est que je suis dans une infâme Caverne. Mon attachement vous est connu depuis longtemps.

(Signé) Dr Rochambeau.

"Ricard qui m'a déjà écrit ici me demande de vos nouvelles."

19 M. de Liancourt arriva de son tour des parties méridionales des Etats Unis.

Août 1796 Mourut le cher Grimperel d'une Maladie noire, et
11 j'eus le devoir douloureux d'aller le lendemain à ses funérailles.

27 Cazenove m'écrivit de New-York:

"Votre amical petit souvenir par le blondin Blacon m'a fait bien du plaisir, mon cher Maître, et j'en ai eu d'apprendre que vous vous portiez tous assez bien, et que vous étiez content du Mandarin et que, ainsi que le disait Lea, *la Chine il avance fort beaucoup*. Ma santé ne va point encore ce bon train-là. J'ai eu beau me placer au bord de la rivière du Nord, en appartement fort aéré, la goute s'obstine à me tenir sur le lit et sur le fauteuil; mais les douleurs ne sont pas fortes, les fièvres de nuit le sont davantage, mais celles-là mangent la goute, ainsi il faut les laisser faire.

"Je n'ai pas de nouvelles encore de M. Liancourt qui va toujours fuyant ce qui se place en croupe avec nous. C'est un bien inutile remède contre l'ennui que d'aller courir au travers de beaucoup de villes ennuyantes. Mais de gustibus, etc., faites-moi venir de Paris le 4ème volume du journal de chirurgie de Dusault achevé par Bichat, Paris chez Neufville l'an 3 de la République indivisible et *divisée,* ce 4ème volume vient de paraître et se vend à part. Il y a là beaucoup de choses utiles

à ceux qui font attendre longtemps au coin des rues ceux qui se promènent avec eux. Sept. 1796

"Rien de nouveau. M. Adet part pour Albany. Il est accompagné du flambeau Sweitzer et de flamant, qui ne va, je pense, qu'en qualité de porte-flambeau. Mon fils a passé du 15 au 30 Mai à Paris, et m'écrit que l'on y est d'une gaieté grande. 28 spectacles par jour remplis dès 4 heures. Le Palais royal a le même aspect qu'en 1786. Restaurateurs, concerts, bals, fiacres, carrosses de remise, hôtels garnis, maisons de jeu, rien n'a changé, et il est allé et venu en poste par Basle comme il allait avant l'assemblée des Notables.

"Adieu. Mes hommages à vos dames. Hatker se perfectionne-t-il?

"A Cazenove."

## Nouvelles assurances d'amitié d'Urbain Domergue.[54] 22

"Louvre 22 7bre 1796.

"Le carillon de la Samaritaine m'éveille, il annonce la fête anniversaire de notre République, ses courses à pied, à cheval, celles des chars antiques, les chants de victoire, et un magnifique feu d'artifice. Je me lève, et pour bien commencer l'année j'écris à mon ami.

"Anacréon m'a remis les deux exemplaires de St. Domingue espagnol, et la charmante lettre qui les accompagnoit, combien j'ai été touché des sentimens dont vous avez tous accueilli quelques lignes faibles interprètes de ceux que je vous ai voués pour la vie; quant à votre ouvrage il sera présenté par moi dans cinq jours à l'assemblée générale de l'institut, la première depuis la réception du paquet.

"J'ai déjà parlé à plusieurs de mes collègues de votre intention de revenir en France, et de l'excellente acquisition que l'Institut ferait en vous. Deux places sont vacantes dans la section de l'histoire, celle de Reynal, que la mort nous a enlevé, et celle de Gaillard, devenu membre non résidant, dès que l'ancien évêque d'Autun sera de retour, je me concerterai avec lui, pour vous servir efficacement. Il est de la classe où est la section d'histoire, et je connais particulièrement plusieurs mem-

Sept. 1796 22 bres de cette classe tels que Garat, Guiguéné, Lebreton, Cabanis, Bernardin de St. Pierre, Mercier, Rigeau, Pastoret, Dupont de Nemours, Roederer, Levesque, Buache, Meutelle, etc. La section présente cinq candidats à la classe, la classe les réduit à trois, et l'assemblée générale à un qui est proclamé par le président mais de la vacance à la nomination il y a de longs délais, et ce n'est pas vous nuire c'est je crois vous bien servir que d'attendre Charles Maurice Talleyrand. Volney est à Philadelphie, sait-il qu'il est membre du Corps Législatif et membre de l'Institut national? Je suis persuadé qu'une lettre de lui au directoire pourrait vous faire obtenir l'argent nécessaire pour l'édition de St. Domingue français. Ce qui me prouve qu'il est très bien au Directoire c'est que le Directoire a déclaré que malgré la non-résidence de Volney, l'institut doit le regarder comme un de ses membres résidants.

"Une chaire de législation à nos écoles centrales de Paris vous conviendroit aussi à merveille. Je vais travailler à tout cela mais je vous préviens, mon cher ami, qu'une place à l'Institut ne vaut que 1500 l. tournois et une chaire de professeur que 3000 l. fixes et environ 1200 l. d'éventuel et le Logement, il est vrai que propre aux places les plus importantes, vous ne serez pas longtems en plain calme, sans y être appelé et qu'il sera doux le moment où je vous serrerai dans mes bras; nous nous sommes aimés dans des tems plus heureux. Je sens que nous nous aimerons mille fois davantage.

"Mon journal avoit peu d'abonnés, il est encore suspendu, je jure qu'il ne l'a jamais été par ma faute. J'y renonce mais je ne renonce pas à mes travaux en grammaire. Je paroîtrai, non en feuilles détachées mais en volume. Je publie ces jours-ci un ouvrage intitulé *La prononciation françoise déterminée par des signes invariables* in 8° de 312 pages. Vous en recevrez par la 1ère occasion 25 exemplaires, le prix marchand est de 3 l. celui de détail de 4 l. tournois. Je fais présent d'un exemplaire à vous, deux autres au charmant petit Imprimeur, d'un autre à son cousin, d'un quatrième et d'un cinquième aux deux jeunes demoiselles, qui font l'ornement de votre Maison, quant à mon amoureuse je lui destine un beau poisson d'avril à son arrivée en France. Je n'ose en offrir à B. . . . y, malgré la

bonne envie que j'en ai, mais je crains que certains vers qu'il y trouvera, ne lui fassent décliner le livre. Sept. 1796

"Cependant osez pour moi et quelque sort qu'il fasse subir à l'ouvrage, il n'aura pas moins toute l'estime et toute l'amitié de l'auteur. Si l'annonce dans les papiers publics, et votre recommandation, vous procurent la vente des dix neuf exemplaires restans vous m'en ferez passer la valence, mais sans vous gêner, en carrottes de bon tabac, et je dirai à chaque prise le plaisir que j'éprouve me vient de mes bons amis. Cet ouvrage sera suivi dans l'année d'une grammaire générale simplifiée et analytique, in 8° d'environ 600 pages. Puis je me propose de donner 3 volumes sous ce titre solutions grammaticales extraites du Journal de Langue française. J'en éloignerai tout ce qui est inutile. Je corrigerai tout ce qu'il y a de défectueux. Puis, puis . . . nous verrons. Ce qu'il y a de sûr, c'est que je veux travailler à vous aimer toute ma vie.

"Nos affaires vont très bien en Italie. Nous sommes maîtres de l'Italie, du Tyrol, et du Trioul. Vurniser et les 7 mille hommes qui lui restent sont coupés. On attend au premier jour la nouvelle de la prise de corps du Général Autrichien. En Allemagne nous sommes moins bien, nous avons poussé trop loin notre marche triomphante. Jourdan a reculé devant le prince Charles qu'il a fait si souvent reculer. Depuis cinq jours nous avons appris que les Autrichiens sont rentrés à Francfort. On disoit hier avec joie dans les journaux que nous les avions chassés de nouveau. Quand finira cette lutte terrible? Quand aurons nous la paix? La paix qui nous ramènera l'abondance, les arts, la douce fraternité, et ma famille adoptive? Adieu mes bons amis. Je vous embrasse tous tendrement sans distinction d'âge, et de sexe. En finissant, je forme un vœu dont l'accomplissement a pour garant votre amitié pour moi, c'est qu'après la lecture de ma lettre vous tenant tous par la main, vous dansiez une ronde, après laquelle vos sept bouches s'approchant formeront de sept baisers un seul bien éclatant, dont le bruit traversera les mers, et viendra retentir dans mon cœur.

(Signé) Domergue.

Sept. 1796 "P. Charles Pougers vous a écrit pour votre commerce de librairie. Léger se porte bien. J'ai vu le C. Talleyrand à l'Institut national. Le vif intérêt que je lui ai témoigné pour vous m'a valu mille témoignages d'amitié. Nous allons nous concerter pour vous procurer à Paris les moyens d'y vivre d'une manière decente et con—— à vous. On vient chercher cette lettre, on me presse. Je ne sais ce que je dis. Je sais seulement que je vous porte tous dans mon cœur."

26 Mes enfans furent conduits par moi au Muséum de Peales, qu'ils visitèrent avec grand plaisir.

Oct. 1796 14 Je reçus une lettre de Talleyrand:

"Hambourg le 31 Juillet 1796.

"De terre à terre quarante jours, point de corsaire, une petite visite d'une escadre à cinquante lieux des Sorlingues, de la pluie tous les jours, abondance de vivres, du vin de trop et de l'eau de Mde Moreau meilleure en arrivant à Hambourg que celle des pompes que l'on y trouve, à M. Bérard près (dont vous saurez l'historique chez Monsieur Bousquet) fort bonne et joyeuse compagnie. Je ne sais encore rien de la ville. Il n'y a qu'un des Lameth. Alexandre,[55] après avoir été renvoyé d'angleterre, est parti pour aller prendre des Eaux en Allemagne, il vit avec d'Aiguillon.[56]

"Le fils de M. de Liancourt est à Altona avec sa belle fille. Les Emigrés sont doux. Je n'ai encore fait aucune visite. La cocarde fort à la mode, je l'ai prise en arrivant. Quand je saurai un peu mieux où je suis, vous en aurez une longue lettre. J'embrasse vous, mon ami, votre fils, des hommages autour de vous. Amitiés à Mrs. de Liancourt, la Colombe. A vous pour la vie."

J'eus bien de la joie de la certitude de ce que Talleyrand était arrivé en Europe.

24 Vers dix heures du matin M. Cunningham, mon voisin à 5 ou 6 portes, vint me dire dans mon Magasin qu'il avait chez lui un français qui demandait s'il pouvait venir me voir. Je demandai son nom. . . . Il me

dit qu'il venait de Hambourg sur son navire *L'america* Oct. 1796
et qu'il était arrivé la veille au soir. Enfin demandant toujours le nom, il me répondit que c'était M. D'Orléans.[57] Pour réponse je m'empressai de suivre M. Cunningham et d'aller le trouver. Il me reçut avec un accueil que je ne saurais trop louer. Je restituai le même jour, comme à l'ordinaire, des livres que j'avais empruntés de la Bibliothèque publique de Philadelphie, qui fait signer de les remettre ou de payer une somme plus forte que leur valeur.

M. Van Braam vint me voir chez moi. 25

Les créoles réfugiés, et même les Européens qui 29
avaient fui de France, ne trouvaient point de livres d'Eglise pour l'exercice de leur religion. Ils m'engagèrent donc à imprimer de nouvelles Etrennes spirituelles à l'usage de Rome. C'est ce que je fis au mois d'8bre, petit in-12 de 290 pages, un ouvrage qui fut très bien accueilli.

Le Calendrier est soigné. Ce fut à la même époque d'8bre que je fis paroître un volume in 12 de 420 pages avec ce titre *Idée générale ou abrégé des sciences et des arts à l'usage de la jeunesse publié par M. L. E. Moreau de St. Méry,* dont je dus l'idée à l'abrégé de toutes les sciences, à l'usage des enfans, par M. Formey, imprimé en 1783. J'ose croire ce petit ouvrage très utile, et ce sentiment a été partagé par le public, comme je l'établirai plus loin. Du moins a-t-il des choses que je crois toutes neuves. Nov. 1796

Je pris la Cocarde. 4

Je reçus avec grande satisfaction M. d'Orleans chez Dec. 1796
moi. 10

Je menai M. Van Braam à son instante prière chez 16
M. d'Orléans.

Le soir on lut l'éloge du Docteur Rittenhouse dans la société philosophique.

Janv. 1797
16 Voici une prière de Cazenove relative à une traduction de Metterpack.[58]

"Dimanche 15 Janvier 1797.

"Voici, mon cher Maître, quelques cahiers et quelques détails sur l'auteur extraordinaire du Mitterpack, conservez celà avec soin, c'est le seul exemplaire que j'ai de cette traduction fautive et faite à la hâte avec le projet de la mettre à l'avenir en bon français. Mon premier objet était d'avoir des idées. Si vous pensez après lecture que cela puisse devenir quelque chose vous me renverrez mon brouillon et je le ferai mettre au net à demi marge. à vous.

"T. Cazenove."

20 Je dînai chez M. de Liancourt avec M. d'Orléans et Volney. C'est là que j'eus bien occasions de remarquer les manies de ce dernier.

Je reçus M. M. D'orléans et Liancourt.

Ce jour m'apporte une lettre de Talleyrand de Hambourg que je vais transcrire:

"Hambourg, le 31 Août 1796.

"Je finis aujourd'hui avec Hambourg, mon cher ami, c'est ce soir que je m'acheminerai vers Amsterdam où je resterai cinq ou six jours; et de là je vais tout droit vers Paris.

"Une de vos caisses est envoyée à M. Mettra comme vous le vouliez. J'ai été mécontent de Fauche avec lequel j'ai voulu traiter pour vos livres; en tout Hambourg n'est point une place à affaires de Librairie: souvenez-vous de cela pour votre gouverne. J'ai chargé votre ouvrage et celui de monsieur de Liancourt sur un Bâtiment allant sur Dunkerque: de là ils me viendront aisément à Paris. Fauche vous enverra les 2 vol. de l'enciclop. qui vous manquent. Point d'Emilie ici.

"L'affaire que j'espérais faire ici traine en longueur, mais une autre petite et toute jolie fait que vous pouvez tirer sur Cadignan au 15 février 1797 mille piastres: j'aurai remis à Cadignan cette somme avant l'époque, et je l'en préviens par

une lettre que je lui écris aujourd'hui. Cela et deux cents souscriptions doivent vous mettre à même d'imprimer votre partie françoise. Janv. 1797 20

"Je ne vous dis rien sur France. C'est à Liancourt que je mande ce que mon mois d'Hambourg m'a rapporté sur notre pays: faites-vous le dire par lui.—A Hambourg les Lameth ont essayé quelques intrigues Orléans, mais ils avoient là un pauvre instrument; et comme le dit La colombe, leur jeune homme plante là l'intrigue et la couronne de ces Messieurs pour aller en Amérique, où positivement vous le verrez d'ici à trois mois ainsi que ses frères. Damourien détruit, par quelques mauvais livres qu'il imprime toutes les semaines, la considération que les circonstances s'étoient efforcées à lui donner.—Les émigrés sont doux: ils cherchent tous à rentrer; détestent l'Angleterre d'abord, ensuite les princes, et sont prêts à abandonner les trois quarts de leur fortune pour vivre sous le ciel de France. Je vous écrirai de Paris au moment que j'arriverai. La communication est aisée entre la France et l'Angleterre: toutes les lettres de commerce vont régulièrement. Les personnes, et ce qui n'est pas commerce, éprouvent des difficultés.—Je n'ai fait encore aucun projet pour moi: d'ici je ne vois pas assez clair, je compte que l'hiver vous occupera à imprimer votre partie française et qu'au printemps vous serez libre.—Je n'entendrai jamais par libre autre chose que s'embarquer pour venir avec nous: c'est à cela que je veillerai à mon arrivée à Paris.—Je cacherai mes demarches à Veloni qui a beaucoup de crédit et chez qui MM. les Electeurs n'en ont guère.—

"Adieu mon Ami, écrivez-moi chez votre correspondant du Havre qui m'adressera vos lettres à Paris à l'adresse que je lui indiquerai—mes hommages à vos [mot illisible]. Je vous embrasse et vous aime."—

Je reçus M. Foncin Ingénieur arrivant de Cayenne, et je le conduisis chez M. de Liancourt, chez lequel nous dinâmes ensemble le lendemain.

Ce jour m'apporta une lettre de mon ami Champion[59] que je vais rapporter: 26

Janv. 1797
26

"Paris ce 9 7bre 1796.

"Je profite mon cher ami, d'une occasion que me fournit le Cen Cabot pour répondre à votre lettre du 1er juillet qu'il vient de me remettre.

"J'aurai soin de faire parvenir à leur adresse celles qui y étoient jointes dans le paquet.

"Je vous remercie de l'attention que vous avez eue de me mettre au rang de vos souscripteurs pour votre ouvrage de la description de la partie espagnole de St. Domingue, et du cadeau que vous m'en faites d'un exemplaire, ainsi que du morceau sur la danse. J'ai déjà lu cette brochure avec plaisir et j'espère en avoir autant à lire l'autre. Je n'ai pas besoin de ces témoignages de votre amitié pour songer à vous. Il ne se passe point de jours que je ne rêve aux moyens de vous procurer un retour qui vous fût aussi utile que je suis sûr que vos talens le seroient à notre patrie mais malheureusement je n'ai nul crédit et je ne suis pas d'un caractère à en avoir; peu soucieux de me lancer dans les affaires, je n'ai pour moi d'autre but que celui de me conserver une place que j'ai été sur le point de perdre, et avec elle l'unique ressource que j'eusse pour ma subsistance et celle de ma famille, qui, comme vous le savez n'est pas mal nombreuse quoique sans enfans, je me trompe, car je puis bien dire que les deux de mon frère sont devenus les miens, puisqu'il n'a plus le moyen de subvenir à leurs besoins. A son arrivée à Paris je l'avois placé dans le même bureau que moi, il n'y est resté que deux mois, et contre mon gré, il voulait retourner au Cap, il avoit même obtenu son passage et une place de Juge, mais les événemens ont mieux répondu que lui à mes vœux et il se félicite bien de n'être pas parti, quoi qu'il se fût rendu à Rochefort et qu'il eût été embarqué, il est maintenant chez son beau frère à Marqueville près de St. Jean d'Angely. Je ne crois pas que sa malle soit encore arrivée. Je vais lui annoncer le chargement que vous en avez fait et il sera sans doute enchanté d'avoir de vos nouvelles.

"Le sort de la Cenne Regnier ne s'est point amélioré; elle est actuellement logée dans une très petite chambre garnie. Je dois à la vérité de dire que la Cenne Baudry ne cesse de lui

donner tous les secours que permet la position d'une malheureuse rentière qui ne reçoit en payement que des valeurs presque nulles. Celle-ci ne m'a point dissimulé qu'elle étoit d'un commerce difficile, et qu'elle préféroit même de se gêner pour la soulager partout ailleurs plutôt que de la reprendre avec elle. Je crois en effet avoir reconnu qu'elle étoit fière et exigeante. Ce qu'il y a de certain c'est que la Cne Vinet qui lui avoit témoigné le plus vif intérêt m'a déclaré qu'elle étoit fort contente, de ce qu'elle lui avoit remis le logement qu'elle lui avoit prêté, et pourquoi, pour aller demeurer avec sa sœur et être obligée en suite de s'en séparer de la manière la plus désagréable. Son frère sur lequel elle comptoit et qui lui avoit fait les plus belles promesses, quoiqu'il eût séjourné à Paris près trois mois sans s'informer si elle existoit, et que le hazard lui eût fait découvrir, est reparti d'abord sans lui faire ses adieux: il y est revenu ensuite, sans daigner l'aller voir; enfin il vient encore d'être envoyé à l'armée d'Italie et n'a laissé que des dettes à payer à sa femme avec qui la Cne Regnier s'étoit brouillée mais s'est, Dieu merci, raccommodée d'après nos conseils et ceux de Melle Baudry: elle disoit dernièrement à ma femme qu'elle n'avoit plus que nous, et je voyois le moment où elle allait encore se fâcher d'observations que je lui faisois au sujet de Mr Mony nal dont elle se plaignoit. Je sens bien que l'état où elle se trouve est fait pour lui donner de l'humeur, aussi je ne m'affecte de rien de sa part, et si j'ai un regret, c'est de ne pouvoir par le défaut de facultés, lui être aussi utile que je le désirerois.

Janv. 1797
26

"Je ne manquerai pas de rendre visite à M. Talleyrand aussitôt que je le saurai ici. Les journaux l'annoncent déjà à Hambourg comme vous me marquez avoir des rapports intimes avec lui, je verrai si nous ne pourrions pas nous concerter pour quelque chose à votre avantage.

"Il n'y a pas longtems que j'ai vu pome qui m'a parlé d'une lettre qu'il avoit reçue de vous, et d'un envoi qu'il vouloit vous faire. Je lui ai indiqué le Cen Lahaye l'aîné au Havre. Je ne sais s'il aura effectué son projet.

"Je crois vous avoir marqué que Clément avoit perdu son

Janv. 1797 fils; il s'est séparé de Mlle Deserts qui est restée à Fontainebleau, et lui est venu à Paris avec son frère qui est Directeur Général des Subsistances Militaires. M. Darile se porte assez bien, il y a quelque tems que je ne l'ai vu. Je ne rencontre plus Edmond et je tâcherai de nouer quelque partie avec hazard si la paix se fait, et que vous continuiez votre commerce.

"Ma femme est loin de vous regarder comme des étrangers, elle a toujours partagé mes sentimens pour vous et pour votre famille; elle me charge de vous présenter ses civilités.

"Je ferai le nécessaire sur le Certificat d'Aménaide en attendant qu'Urbain Domergue vous accuse la reception de son paquet. Je vous apprendrai qu'il a été nommé professeur de grammaire générale à celle des écoles centrales établie à Paris au bâtiment des Quatre Nations c'est une place de 6000 l. de traitement qu'il peut cumuler avec la pension qu'il a déjà obtenue.

"Adieu, mon ami, quand nous reverrons-nous? Fasse le ciel que ce soit bientôt et souvenez vous de moi comme je me souviens de vous et de tous les vôtres.

"P. S. Il y a quelques jours que je vous ai écrit par le Havre, et que j'ai joint à ma Lettre un pacquet de la Cne Baudry, comme vous en trouverez un avec celle-ci."

28 Toute la ville de philadelphie fut frappée du résultat d'un incendie dans lequel avait péri Mde Broon, femme d'un Ingénieur libraire très estimé de cette Cité, qui fut inhumée dans le même cercueil que ses trois enfans. Le concours de peuple assistant à ces funérailles, était prodigieux. Le feu mal éteint d'un poêle causa cet affreux malheur.

Fév. 1797 5 M. de Liancourt donna à dîner à M. de Van braam et je l'accompagnai.

Mars 1797 13 Mon ami Sonntag, vexé aussi par son associé M. le Baron de la Roche recourut à ses amis, pour l'amener à de meilleurs procédés.

"13 Mars 1797. Mars 1797 13

"Je sçai mon cher Mr Moreau, que je suis importun mais connaissant vos bonnes dispositions envers moi et qu'elles sont inépuisables je vous prierai de vouloir bien me faire une lettre dans le stile tel que l'homme à qui elle est adressée mérite et dont le contenu doit être de ce qui suit.

"1° Lui exposer ma situation embarassante dans laquelle il m'a plongé par le délai que met à régler avec moi pour sa cotte part de ce qu'il doit à l'ancienne société, ne s'étant ni ne voulant s'expliquer sur des moyens qu'il compte prendre à cet égard promettant toujours mais sans succès, surtout sachant très bien qu'il a touché des fonds qui ne lui appartenaient pas et qui auroit dû rester à la masse pour la liquidation.

"2° Lui demander à quelle fin il a proposé aux Créanciers de l'ancienne société de vouloir régler avec eux pour le solde qui leur revient, de leur donner rendez vous à cet effet de convenir des termes de payement etc., qu'au moment que le zèle que je ne puis pas blâmer doit être mis en exécution, des insinuations fausses de sa part contre moi me sont communiquées, dont je lui demande raison, et qu'il aie quoique attestés il change de résolution pour aigrir les esprits des créanciers, pour demander des payements plus prompts que ceux qu'ils avoient acceptés si on ne les avait pas jouer.

"3° Lui dire en termes non équivoques pour la dernière fois qu'une décision immédiate est exigée de ma part, si non toutes les mesures telles violentes et désagréables qu'elles puissent être seront employées non seulement pour le forcer à un devoir que auront dû lui être sacré mais encore pour mettre au jour la noirceur de son âme, pour le faire connaître au public parcequ'il est sans ménagement, le principale de ses basses viles manœuvres pouvant être attestées par des documens en mes mains.

"Enfin, ne le ménagez pas, si vous croyez qu'une entrevue pourroit faire quelque bien, pas seul mais par devant témoins, proposez la.

"Pardon un milliez de fois
de votre

Wm Les Sonntag."

Mars 1797
21 M. de Liancourt[60] chez lequel j'allai dîner avec Gauvain m'écrivit le matin le billet que voici:

"Je vous renvoye vos notes dont je n'ai fait que prendre deux lectures, où je trouve beaucoup de choses remarquablement conformes à mon journal et où je veux en prendre plusieurs autres. Vous me les renverrez donc quand vous n'en aurez plus besoin.

"Bon jour. Je vous embrasse.

Ce Mardi matin."

Je fus bien flatté de cette espèce d'éloges de la part d'un homme que j'aimais, et dont je savais apprécier le mérite et le caractère.

26 J'allai avec mon ami Sonntag et Carpentier de la Guadeloupe visiter la serre chaude de Robert Morris près de Philadelphie. On y trouve de très beaux objets de la famille des orangers, des citronniers, et de celle des ananas.

Mai 1797 C'est pareillement en 1797 que je me déterminai à faire traduire en Anglais mon abrégé des Sciences et à le publier dans cette langue.

La traduction est de Michael Fortune. Elle est en 380 pages. Cette édition a été d'autant plus promptement épuisée que les écoles américaines l'ont adopté pour leur enseignement. Elle a été réimprimée par les soins de M. Gouin français, qui, comme je lui avais permis, en a fait une seconde édition. Quant à mon édition française, elle a aussi été vite enlevée. Et ce qui est assez remarquable, c'est que Toussaint Louverture, gouverneur général de St. Domingue, a exigé que La grange mon maître ouvrier de Philadelphie en fit une édition aussi au Port au Prince. J'ai donc eu raison de dire que cet ouvrage avait eu un succès bien flatteur pour mon amour propre, et pour mon désir d'être utile à la jeunesse.

25 Je donnai par écrit mon opinion sur un plan d'éduca-

tion publique pour les Etats-Unis, dressé par un homme d'un grand mérite, et offert au concours ouvert sur cette matière. Je trouvai à cet ouvrage des vues saines et patriotiques. Je le trouvai digne d'éloges mais non pas du prix. Mai 1797 25

1° L'article du Gouvernement comme agissant sur l'éducation manquait de celui de l'influence de l'éducation sur le Gouvernement. 2° La partie de la Morale publique distinguée de la morale religieuse était bien faite. 3° On mettait un Prévost trop puissant. 4° Les Savans des autres Nations n'avaient rien de commun avec le Corps de l'Institut fédéral. 5° Si le Gouvernement avait tant de rapport avec l'Administration immédiate de l'Enseignement, il devait tout influencer, et faire tous les choix, tous les écoliers auraient le besoin de lui plaire. 6° Les Membres honoraires seraient ridicules. 7° Pourquoi la naturalisation des Professeurs de l'université nationale, surtout après avoir exigé qu'on renonçât à sa patrie? 8° Pourquoi diviser la théorie et la pratique de la Médecine? 9° Point de degrés. Ce sont des amusettes d'enfans, on sera déclaré admis ou non admis par les examens. 10° Pourquoi les écoles centrales payées par l'état particulier? Cela rompt l'unité du plan. 11° Les associations savantes doivent être indépendantes d'une part et sans autre influence que celle de leurs talens de l'autre. Il me semble que l'auteur a oublié un article important dans un état où tout citoyen est appellé aux fonctions publiques, c'est l'enseignement dans les écoles centrales, des divers fonctionnaires publics.

Voilà quelles furent les bases de mes opinions sur un sujet aussi essentiel.

J'eus à dîner M. Gallet Conseiller du Conseil Supérieur de Cayenne, à qui j'avais une obligation sans le connaître, parcequ'il avait contribué à me procurer des Juin 1797 4

Juin 1797 Matériaux pour le Code de cette Colonie. Il était réduit à chercher des moyens d'exister, et se fit maître de Danse à Baltimore.

16 M. Robineau de Bugon fils d'un ancien Procureur Général du Conseil du Cap eut ma visite. Le malheur chassait ce Septuagenaire aimable et instruit dans un asyle plus tranquille que la France qu'il abandonnait.

Mais un plaisir que je savourai avec délices, ce fut d'embrasser mon cher Estève, venu de Wilmington, qu'il habitait, faire un petit tour à Philadelphie malgré ses 80 ans. Combien cette vue me rappella de jours doux et me montra les malheurs de St. Domingue sous un aspect hideux!

Juillet 1797 Baudry à cause du peu de bénéfice que lui procurait
1 son commerce, celui de Philadelphie étant très tourmenté par la capture continuelle des Bâtimens américains, tantôt par les Anglais, tantôt par les français, alla habiter la campagne avec sa famille, tout auprès de Germantown dans une possession de M. de Braam, quoique Allemand, et à laquelle il donna le nom de Des Lozirres's Cottage.

5 J'eus une lettre de Demeunier qui me parle de Paris d'une manière très curieuse pour ceux qui l'avaient quitté depuis 4 ou 5 ans:

"Paris 5 Juillet 1797.

"Après trente cinq jours d'une heureuse traversée, j'ai vu enfin, mon cher Moreau, les heureuses côtes de notre chère Patrie. Jamais elles ne m'avaient paru si belles, et depuis le Havre jusqu'à Paris, il m'a semblé que je traversais un magnifique jardin. Arrivé dans la ci-devant Capitale de la France, je ne l'ai plus reconnue pour ainsi dire. Que Paris constitutionnel ressemble peu à Paris révolutionaire. Les bals, les spectacles, les feux d'artifices ont remplacé les prisons et les comités révolutionnaires. Les parures les plus recherchées, les haillons du jacobinisme, les Petits Maîtres et les femmes

galantes, les suppôts de la tirannie et le royalisme le plus puant, le fanatisme de la liberté poussé jusqu'à la licence que ce tableau qui est vrai ne nous effraye pas, mon cher Moreau, dans tout cela il n'y a rien de dangereux, les Mœurs et la liberté ne sont pas en danger. Juillet 1797 5

"Vous savez que les femmes de la Cour et les Catins se montraient partout où l'on pouvait se faire voir, où l'on pouvait trouver quelques plaisirs. Elles attiraient sur leurs pas les étourdis qui ne trouvaient de bonheur qu'à plaire aux femmes à la mode; eh bien, ce qui existait jadis existe encore aujourd'hui. Les individus seuls ont changé. Les femmes de la Cour ont disparu, mais les femmes des nouveaux riches ont pris leur place et sont suivies comme elles par les Catins qui leur disputent le prix du luxe et de l'extravagance. Auprès de ces syrènes dangereuses bourdonne cet essaim léger de cervelles qu'on appellait jadis Petits Maîtres, qu'aujourdui on nomme Merveilleux, et qui en dansant parle politique, et soupirent après la royauté en mangeant des glaces ou en baillant devant un feu d'artifice. Quant aux gens raisonnables, aux vrais amis de la liberté, le nombre n'en est pas diminué; ils ne se montrent pas dans ces fêtes brillantes, où l'on voit éclater la pompe des habillemens grecs et romains et s'occupant d'objets plus utiles laissent aux sots des amusemens peu faits pour eux.

"Un Etranger qui jugerait de l'opinion de Paris par celle de ces rassemblemens se tromperait très fort. L'opinion des boudoirs des phriné et des laïs n'est pas celle du peuple; et on en serait bientôt convaincu, si une circonstance impérieuse rangeait sous leurs bannières respectives les amis du trône et de la liberté.

"Vous avez vu par les papiers Nouvelles que quelques Membres du Nouveau tiers ont attaqué le Directoire, on aura sans doute cru dans votre aimable pays où l'on juge si sainement de nos affaires, que la Contre-révolution était faite. N'ayez nulle inquiétude sur ce point. La Masse, la très grande majorité du Conseil des 500 est bonne, et veut la République; et si quelques divisions légères ont paru éclater, il faut en accuser quelques têtes imprudentes, quelques passions particulières, quelques haines personnelles, et on ne s'est pas apperçu en dehors du

Juillet 1797 Conseil des querelles qui l'avaient agité. Nos nouveaux venus n'ont pas encore d'expérience, ils veulent déjà voler comme père et mère, sans en avoir acquis les moyens ni la force. Le temps les instruira, et plus encore le Conseil des Anciens qui ne fait grâce à aucune sottise et rejette une résolution quand elle est contraire au bien public avec une fermeté qui enchante.

"Je n'ai pu remettre encore toutes vos lettres. J'attends le moment où je serai débarrassé de toutes les affaires publiques pour m'occuper uniquement de vos commissions. J'ai vu cependant Talleyrand que j'ai trouvé bien portant, et lancé au plus épais du Cercle constitutionnel. Callot vous dira ce que c'est, je lui ai transmis tout ce dont vous m'aviez chargé pour lui; tous les journaux en font un Ministre. Je ne sais si le Directoire fera comme les journaux. Jusqu'à présent il n'y a pas d'apparence. Le Directoire ne paraît pas disposé à abandonner ses Ministres. Il les défend envers et contre tous.

"Adieu, Mon cher Moreau, au prochain ordinaire je vous en dirai davantage. Mille respects à vos Dames. Je vous embrasse de tout mon cœur. Donnez moi de vos nouvelles et adressez moi vos lettres rue de la Révolution no 27. Talleyrand m'a dit vous avoir écrit 20 lettres. Les négociations de Lille vont bien jusqu'à ce moment. Celles de Vienne se continuent toujours malgré ce que disent nos journaux qui sont bien détestables."

19 Je reçus de Paris une lettre de Talleyrand.[61]

20 Le Chevalier d'Irujo, Ministre d'Espagne aux Etats-Unis, m'écrivit, pour me remercier d'avoir défendu son pays dans une gazette de l'Imprimeur Parent:[62]

"Le Cher d'Irujo présente ses respects à M. Moreau de St. Méry, et a l'honneur de le remercier pour sa belle défense dans la gazette de Parent, c'est un morceau digne de sa plume, de son patriotisme et de son amitié pour l'Espagne.

"High Street ce vendredi matin."

29 M. d'Orléans vint encore me voir.

31 La diminution générale du Commerce influa aussi

sur le mien, et tellement que je sentis la nécessité de diminuer mon loyer désormais trop considérable. Pendant mes recherches pour une nouvelle habitation je sentis de la fièvre. Juillet 1797 31

La fièvre du 31 juillet devint une Maladie grave qui dura jusqu'au 13 août que la fièvre me quitta. Pendant toute sa durée toutes mes déjections étaient vertes.

Alors la fièvre jaune avait commencé ses fureurs. Les Américains, dans la profonde terreur qu'elle leur inspirait, avaient fui à la campagne; en sorte que 20 mille habitans de Philadelphie, c'est-à-dire un tiers de sa population l'avait abandonnée. Le Bureau de santé avait imaginé de faire placer de petits pavillons rouges au-dessus de l'entrée des Maisons où cette maladie régnait. De la mienne on en comptait vingt aux Maisons de mon voisinage dans un rayon de la portée d'un Mousquet. Août 1797 1

On disait partout que j'en étais attaqué, et l'on me compta dans leur nombre quoique fort mal à propos puisque je suis créol.

Mr. Baudry, Mde Baudry, ma belle sœur et leur fille Eléanore vinrent de la campagne me voir.

J'arrêtai un logement au coin de Front [et] de Calowhill street no 259. 23

M. de Liancourt m'écrivit ses adieux, il partit pour Hambourg: 30

"New-York du 30 août 1797.

"J'attends constamment depuis mon arrivée ici, mon cher Collègue, et vos lettres pour l'Europe et mon compte avec vous. Vous m'aviez promis de me donner celui-ci avant mon départ de Philadelphie, et puis de me l'envoyer à New-York. J'aurais bien voulu cependant le régler et le solder avant mon départ; et à peine en ai-je le temps puisque je pars Samedi.

Sept. 1797 J'espère bien que ma dette envers vous ne peut pas être bien considérable, vous ayant reçu de moi 335 dol, mais enfin j'eus bien voulu savoir ce qu'il en est.

"Je vous renvoie vos trois derniers journaux dont je vous remercie.[60]

"Celui de New-York m'a servi à aller voir une partie de ce que vous indiquiez, celui sur la route de N. Y. à Phil. à faire cette partie de mon journal avec un peu plus d'étendue que je ne lui en avais donné. Cependant comme je n'en ai pris aucune phrase, ni ce qu'on peut appeller aucune pensée, vous pourrez sans inconvénient de la répétition publier ce qu'il contient si vous en avez jamais le projet.

"Je pars pour Hambourg sur un bon bâtiment suédois et en bonne santé. J'espère être bientôt après en France. Je me flatte que j'en trouverai les moyens à Hambourg si vous avez quelque lettre dont vous pensiez pouvoir me charger, quelque commission, instruisez moi et vous serez sûr de ma ponctualité.

"Bonjour, mon cher Moreau, je vous embrasse sincèrement; mille choses à La Colombe. Revenez vite après avoir bien fini vos affaires. L'infâme détention de ce malheureux Van Braam ne gêne-t-elle pas vos affaires. Croyez vous à la nomination de Talleyrand et de Demeunier?

"Liancourt la Rochefoucault."

5 Je commençai mon déménagement qui dura jusqu'au 9 que je couchai dans Callow hill.

11 Mon jeune et intéressant commis nommé Jules, né à Paris, et d'une des familles qui s'étant livrées aux promesses chimériques de la Compagnie de Sciotto,[61] avait été réduit par la misère à se réfugier à Philadelphie, mourut de la fiévre jaune, quoique l'avant-veille encore il aidât mon déménagement. Il était avec moi depuis le 15 Janvier 1796.

C'est ce même 11 que me parvint une lettre de Talleyrand de Paris le 17 février pleine d'intérêt:

"Paris le 17 Février 1797. Sept. 1797 11

"La vente de votre partie espagnole ici n'a pas fourni encore de grands moyens pour Mlle Regnier, mon cher ami. Je ne crois qu'il ne lui a été compté que quatre vingt livres environ par Dupont. Les Livres ne se vendent point: tout ce qui est plus gros qu'une brochure de poche reste chez le Libraire. Les journaux prennent à eux-seuls le tems de ceux qui lisent; les autres ne lisent point. Tenez-vous cela pour dit pour les envois que vous voudriez faire en France. Je n'en ai pas moins fait annoncer par tout l'ouvrage de M. Vanbraam.[64] Les élections occupent tout le monde;[65] tous les moyens sont employés pour arriver à la législature, on s'agite dans tous les sens les calomnies sont plus actives que jamais: mon opinion est cependant que parmi les réacteurs et malgré les anarchistes, les élections seront bonnes. Vos amis, et ceux que j'appelle comme cela vous sont dévoués à la vie et à la mort, avaient pensé à vous faire nommer professeur de législation aux écoles centrales de Paris. La place vaut quatre mille francs, et les fonctions ne sont pas gênantes. J'en ai parlé au Jury qui est, comme vous savez, composé de Garat, Laplace, et un troisième dont je ne me souviens plus dans le moment. J'ai eu la parole de Laplace et de Garat, ce qui nous suffisait. Mais l'administration leur a fait retarder leur nomination parce qu'on voulait faire des changemens à ce genre d'école. Les choses en sont là encore. Quelques personnes parlent de supprimer les chaises de législation; c'est l'opinion de Guinguené qui est chef dans le Département de l'instruction publique, mais rien n'est fait; je suivrai cette affaire; s'il faut l'abandonner, nous penserons à une autre. Mon opinion est qu'il y aura après le germinal, auquel on renvoye toutes choses, de grands changements dans l'administration; tous les partis en veulent. Alors nous chercherons, en réunissant tous nos efforts à enlever une place qui vous appelle ici, et qui vous y donne l'indépendance sans trop de travail. Je sais bien que le beaucoup de travail ne vous a jamais arrêté sur rien; mais moi que suis paresseux et qui trouve un grand plaisir à l'être, je stipule pour mes amis comme pour moi. J'ai remis ici à la fin de Janvier une traite

Sept. 1797 sur Hambourg de 225 livres sterling pour les faire remettre à Cardignan sur qui je vous ai mandé que vous pourriez tirer en février mille piastres. Je n'ai encore aucune nouvelle ni de mon homme ni de Cadignan mais nous ne sommes qu'à la moitié de février ainsi le retard est encore fort naturel. Le choix même dans les partis n'est pas encore arrêté pour le Directoire. Il me paroît que c'est Cochon qui est le plus porté.[66] Son parti donne aussi des voix à Bénésech[67]—les autres pensent à Merlin de Douay.[68] Votre ville de Paris est extrêmement peu révolutionnaire. Vous ne la reconnoîtrez pas. Pour occuper de quelque chose la crédulité de MM. les Parisiens, on les effraye avec une faction d'orléans qui est d'autant plus dangereuse qu'elle est invisible. Elle se trouve par tout, et on ne la voit nulle part; on me fait l'honneur de me regarder comme un des chefs de cette savante faction. Cela me paroît sortir des boutiques de prêtres qui travaillent assez à présent: mais ne croyez pas que cela soit grand chose.

"Mon opinion sur vous est que ce seront nos lettres parties d'ici en Mai qui détermineront vos projets. Comptez sur moi. Je vous tiendrai au courant. On est encore si peu avancé sur les idées saines relativement aux colonies que j'ai abandonné tout ce que nous avions projetté ensemble sur cet objet, la question de la Louisiane n'a pas assez saisi les diplomates du Jour. Il est probable que je serai Député et que Demeunier le sera. Ce qui pourroit nous empêcher ce sont les vendémiairistes qui ont des voix en grand nombre à Paris.

"Adieu mon Ami. Parlez de moi à Sonntag, à la Colombe et à tous nos amis, milles complimens à Blacon dont la petite pigriesche de femme se porte bien.

"Mille choses tendres pour moi à votre famille. Je vous aime et vous embrasse. Paris est rempli d'Emilie montagne. J'ai adressé à Liancourt les conspirations du tems, et le livre de Mme de Staël. Cela vous intéressera."

16 Mde Tully de la Martinique vint nous voir.

17 J'allai visiter Mrs d'Orléans les 3 frères. L'ainé vint chez moi le 19.

24 Comme les rapports entre la France et l'amérique

prenaient un caractère sombre qui pouvait amener à des actes qui auraient rendu le séjour des français aux Etats Unis très désagréables, mon ami Letombe me proposa, pour me garantir ainsi que ma famille de m'attacher à la Légation française; ce que j'acceptai avec reconnaissance. Oct. 1797

En conséquence il me donna la commission:

"Philippe Joseph Letombe, Consul Général de la République française
prés les Etats-Unis.

"Du 24 7bre.

"En vertu des pouvoirs à moi délégués par le Citoyen Adet, Ministre plénipotentiaire, donne et confère au Citoyen Médéric Louis Elie Moreau St. Méry la commission de Commissaire examinateur pro tempore, à la vérification des comptes de mon exercice, tant du Consulat général que de celui particulier, pourquoi le dit Citoyen Médéric Louis Elie Moreau St. Méry travaillera, tant au Consulat Général qu'à celui particulier à l'examen et vérification des dits comptes, aux émolumens attachés à la ditte place de Commissaire Examinateur et vérificateur, et me rendra compte, au fur et à mesure, des progrès et des résultats desdit examen et vérification, fait et scellé sous le sceau d'Office du Consul Général à Philadelphie ce Trois vendémiaire au Sixième de la République française une et indivisible.

"Letombe."

La gazette de Leyde à cette date annonce que le 1er volume de l'ouvrage de Van Braam se trouve à Amsterdam et que le second le suivra de près. 6

Avec ce mois arriva mon cher Lapaquerie de St. Domingue dont l'arrivée me fut très agréable.

J'allai dîner à l'embouchure de Schuyllkill dans la maison de plaisance tenue par M. Brunau. Je m'y trouvai réuni à Letombe, à Flameng, au général Collot et au Ministre d'Espagne. Ce site était tel que les 8

Oct. 1797 canards sauvages y fournissaient leur tribut pour le dîner et le jeu des quilles, auquel le général Collot excellait, occupait toute la journée jusqu'au dîner que nous prolongions et ne terminions que pour revenir en ville.

15 Je retournai, comme le 8, à l'embouchure de Schuyllkill. Nous y avions le bon Other consul de Norfolk.

18 J'allai recevoir les adieux de La fayette fils que la fièvre jaune empêchait de venir me les faire à Philadelphie même—d'après sa lettre:

"Mercredi 18 octobre 1797.

"Monsieur,

"Je me rends à New-York pour y prendre un passage pour France. En partant de Mont Vernon je m'étais engagé à ne point mettre le pied dans Philadelphie. Je dois être fidèle à ma parole, mais je me serais reproché, en passant aussi près de vous, de ne pas voir, avant mon départ, le plus ancien et le meilleur ami de mon père. En conséquence au lieu d'aller de Lancaster à Reading, comme on me l'avait conseillé nous avons préféré de nous rapprocher davantage de Philadelphie, et nous sommes en ce moment, M. Lacolombe, M. Frestel et moi au Middle ferry du Suilkill [Schuylkill], où nous vous attendons, si vos affaires vous permettent de profiter sur le champ de la voiture que nous vous envoyons, et qui doit nous mener coucher ce soir au délà de Frankfort. Je ne crois pas avoir besoin de vous dire que notre plaisir serait complet si M. votre fils pouvait vous accompagner, et que nous pussions, avant de nous séparer, nous donner rendez-vous tous ensemble au centre commun qui doit nous tous réunir.

"Je vous prie de présenter mes respectueux hommages à ces Dames, et d'agréer vous-même l'assurance sincère d'un attachement qui doit durer autant que ma vie.

"Signé G. W. Motier La fayette."

24 Letombe me fit dîner avec le Général Desfourneaux d'après ce billet invitatoire du 23.

"Je n'entends parler que de St. Domingue, depuis 3 jours. J'aurai demain à dîner un des acteurs principaux et cela pourra amuser ou instruire un bon historien, très connu par son éloquence et par son amour pour la vérité. Voyez donc mon cher confrère, si vous pouvez me faire le plaisir de venir demain chez moi *to a family dinner.* Oct. 1797

"Vous connaissez, mon cher Confrère, l'attachement que je vous ai voué.

"Ce mardi soir. Letombe."

[Lettre de Frestel:] 25

"New-York, 25 octobre 1797.

"Nous recevons dans ce moment les passeports français et espagnols que M. de Letombe a bien voulu nous envoyer et nous partons deux heures après. Cela nous ôte toute facilité de répondre aux attentions qu'il a montrées pour George. Veuillez bien l'en remercier en son nom et au mien. Le Consul anglais a refusé de donner passeport à George, mais lui a donné un mot d'écrit avec sa signature et son sceau pour être traité poliment en chemin s'il prend fantaisie à quelque Commandant de frégate de lui faire voir la tour de Londres. Nous avons reçu votre paquet, et nous nous acquitterons de toutes vos commissions. Votre ami M. Rozier a été d'une honnêteté parfaite, et tout ce qui a dépendu de lui a été fait comme vous l'aviez dit. Dites lui en un mot quand vous lui écrirez.

"Comme c'est le dernier chiffon qu'il nous est permis d'écrire sur le continent américain, j'en profite pour vous renouveller nos adieux. George et moi nous vous prions de présenter nos hommages à ces Dames, et nos compliments à M. votre fils. Nous allons en vous attendant dans la Mère Patrie.

"(Signé) Frestel."

Visite ordinaire à l'embouchure de Schuyllkill et ainsi chaque dimanche. 29

Nov. 1797

M. le Cher Irujo, Ministre d'Espagne, me pria de 17

Nov. 1797 lui faire une petite traduction d'Anglais. Je m'empressai de lui complaire.

Voilà quel était son billet:

"Market Street, vendredi, 17 novembre 1797.

"Le Cher d'Irujo présente ses Respects à Monsieur Moreau de St. Méry et après lui avoir demandé excuse de la liberté qu'il prend, lui remet cy-inclus une couple de feuilles en anglais qu'il lui prie de vouloir bien remettre à son loisir en français. Le chevalier est bien fâché de la peine qu'il donne à M. de St. Méry mais la personne à laquelle il avoit remis cette pièce à traduire en a fait une traduction si mauvaise que le Chevalier est obligé d'avoir recours à la bonté de Mr de St. Méry.

"Le Mot *old settler* comme M. de St. Méry sçait très bien est difficile à rendre en français, mais le Chevalier prend la liberté d'observer qu'à l'aide d'une petite notte on pourra lui donner toute sa primitive force en observant que le mot *settler* veut dire aussi une personne qui a arrangé ou achevé quelque chose ce que Mr. Pickering [?] n'a jamais fait."

24 J'allais chez le général Laveau avec le général Collot.

25 Nouvelle prière du Ministre d'Espagne de lui traduire quelque chose:

"Le Cher d'Irujo présente ses complimens à M. Moreau de St. Méry, et a l'honneur de lui remettre le petit ouvrage en question qu'il a bien voulu avoir la bonté de promettre de traduire."

Déc. 1797 6 Je renouvellai encore aujourd'hui ma visite à M. d'Orléans. C'est vers la fin de cette année que je me liai avec Aristide Dupetit-houars[69] dont j'étais l'allié. J'ai recueilli de lui alors des détails sur son voyage pour la recherche de la Peyrouse sur la goëlette le Diligent de 80 tonneaux environ, et sur laquelle il partit de Brest le 6 7bre 1792.

Des isles du Cap vert on envoya tous les Français à Lisbonne en mars 1793. Dupetit-houars part de Lisbonne pour Philadelphie avec 3 hommes de son équipage en août 1793. Il voyage en cherchant un passage vers la Mer de l'Ouest. Le 17 Xbre 1795 il déclare à New-York qu'il va repasser en France. Janv. 1798

A la suite de tant d'infortunes, Dupetit-houars fut ramené en France au mois de février 1796. Le 18 du même mois de février, il écrit de Paris au Ministre de la Marine Fruguet pour lui demander de l'emploi. "Me voilà ramené à l'époque où je puis encore verser mon sang pour la république dans la lutte inégale et glorieuse que sa Marine soutient contre une force que des siècles de succès et de perfidie rendraient invincible pour d'autres que pour des français."

Le Malheureux Dupetit-houars!

Je reçois ce billet: 1

"Le Chevalier d'Irujo a l'honneur de souhaiter à M. de St. Méry la bonne année, et de lui envoyer cinquante exemplaires de Verus, le priant de vouloir bien les accepter pour en faire la distribution, qu'il jugera à propos. Le Cher d'Irujo en même temps remercie M. de St. Méry pour l'aide qu'il a bien voulu lui donner dans ce petit ouvrage.

"Lundi le 1er janvier, 1798."

D'après l'invitation du même Ministre du 2, j'allai dîner chez lui. Le repas était fort gai. Il était à table entre M. le Comte Alexandre de Tilley Blaru arrivant de Londres et Moi. Ce Comte aimable était mené à Philadelphie par une suite d'aventures érotiques qui donnèrent à notre conversation un charme de plus. 2

Je me souviens que dans la soirée de cette journée qui fut froide et abondante en Neige, je dis que le 8ème de l'année 1793 j'avais eu l'invasion de ma dernière

Janv. 1798 attaque de goutte au Havre et que j'espérais qu'elle m'épargnerait encore plus longtemps.

8 Mais le lendemain, au soir en tenant même compte de la différence d'environ 5 heures entre le Méridien du Havre et celui de philadelphie, la goutte s'empara de mon métatarse gauche.

Mais ce ne fut cette fois qu'une visite de cinq jours au lieu de trois mois comme en 1793.

16 J'achetai de quelqu'un à qui Decombas cessionnaire de M. le Baron de la Roche l'avait vendue ma dette envers lui. .

20 Je fus voir le Général Koskiusko qui venait d'arriver à Philadelphie où les Américains le reçurent avec de grandes démonstrations de joie. Ils dételèrent sa voiture et le trainèrent depuis le point de son débarquement jusqu'au logement qu'on lui avait retenu.

Fév. 1798 1 M. Guillemard anglais, qui était fort attaché à M. de Liancourt et que je trouvai avec grand plaisir chez lui, vint me voir ce dont j'eus du plaisir. Notre amitié se cimente.

27 M. Sharpless,[70] peintre anglais, qui était venu exercer son talent à Philadelphie me demanda la permission de faire mon portrait. J'accédai aussitôt à ce désir.

28 Dubourg, l'un des Employés que j'avais connu à l'Imprimerie du Cap, m'accusa réception de plusieurs exemplaires de ma description de St. Domingue et de mes abrégés des Sciences qu'il avait placés à ma prière, et dont j'avais chargé mon maître ouvrier La grange qui était repassé dans la Colonie.

Mars 1798 7 Une nouvelle preuve de l'amitié de Demeunier de cette date me parvint encore. Elle parle de l'apparence d'une rupture entre la France et les Etats unis d'Amérique:

"7 Mars 1798. Mars 1798 7

"Je suis vivement affligé, mon Ami, des détails de vos affaires que m'a donné Goisnard. Je me suis occupé sans cesse de ce qui pouvait vous être utile aux Etats unis. Mais les circonstances ne m'ont pas mis à portée de faire quelque chose pour vous. Il serait inutile de vous parler de mes regrets et vous ne doutez pas de mon attachement.

"Si vous vous décidez à revenir en France, vous ne manquerez pas de prendre un Certificat de votre résidence à Philadelphie, et quoique vous ne soyez pas sur la liste des Emigrés, vous aurez soin de vous munir d'un passeport du Consul de la république française. On a mis sur la liste des gens connus comme vous qui comme vous ont rendu de grands services à la République, et Goisnard d'après mon avis, est allé voir au département si cette méprise a eu lieu pour vous. C'est sur son rapport que je viens de vous dire que la loi du 19 fructidor, ni aucune des Loix qui sont à ma connaissance, ne s'opposent à votre retour. C'est à vous à calculer si vous pouvez et devez ramener dans votre Patrie votre nombreuse famille, et quitter le villain pays que vous habitez dont nous sommes mécontens à si juste titre. Le maudit traité des Etats unis avec l'angleterre a causé la division qui est loin de se calmer. Dans cet état de choses, toutes vos entreprises de commerce souffriront si vous n'y mettez pas une prudence et une habileté extrêmes, et il n'y a plus de bonne grâce à des républicains français de demeurer à Philadelphie. Vous ne demandez pas mieux que d'en sortir je le sais bien, mais après tous vos malheurs, en avez-vous les Moyens? Vous avez encore fait une perte que vous ne connaissez pas encore. Le vaisseau Américain, qui apportoit en France 500 exemplaires du voyage de Van Braam à la chine que vous avez imprimé, a été pris par un de nos Corsaires. Il paraît que vos 500 exemplaires ont été confisqués avec le reste de la cargaison, et même vendus; car un Citn Monneron de Nantes est venu prendre communication dans ma Bibliothèque de cet ouvrage, le seul qui se trouvât à Paris, afin de voir si c'était le même livre, et il m'a appris qu'il n'était que le Commissionnaire de celui qui a

Mars 1798 acheté les 500 exemplaires à Nantes. Les loix n'autorisaient aucune réclamation, elles auraient été d'ailleurs très inutiles, et votre ami n'a pu vous prêter secours en cette occasion.

"Si vous revenez à Paris, de quel travail utile pouvez vous vous y occuper? Je l'ignore tout à fait. Vous serez embarrassé, mais vous serez parmi nous, vous ne serez plus chez les Américains qui se conduisent si mal, et la certitude de mourir sur le sol de notre belle République vous donnera quelque consolation.

"La France, après tous ses malheurs, est encore le meilleur pays du Monde et surtout le plus agréable. Pour Moi qui l'aimai, à l'époque où j'étais proscrit, je ne vois aucun événement qui puisse m'en faire sortir.

"Mon ami, je connais votre courage. Nous en avons des preuves éclatantes, et je ne vous recommande pas la fermeté, mais je prie votre femme de se montrer votre digne amie, et votre fils d'attendre une vie moins troublée que la nôtre.

"P. S. Embrassez Dove. Je ne l'ai pas oublié un instant. Goisnard lui parlera en détail de ses intérêts. Rappellez moi au souvenir de nos autres amis, et avertissez Olive et Cheriot à New-York de la circonspection qu'ils doivent mettre dans leur Maison de Commerce, au milieu de la brouillerie très sérieuse des Etats unis et de la République françoise, mais d'ailleurs soyez réservé sur ce point."

17 M. Van Braam expédia le 1er volume de son voyage dont j'étais l'éditeur, pour l'Angleterre, mais le bâtiment fut pris, et ce volume fut vendu en France. Garnery le publia en 2 volumes, in 8° et le vendit 6 fr. C'est ce qu'on lit dans le Courrier du corps législatif du 17 mars.

18 Je répétai ma visite au général Koskiusko. Nous étions 7 ou 8 qui nous étions combinés pour le même jour. Koskiusko était débarqué avec la tête arrangée comme s'il y avait une blessure, son genou offroit le même aspect, on ne le voyait que dans son lit ou sur un grand fauteuil dans une attitude de Malade. Comme

il était logé dans une chambre que précédait seulement une petite antichambre et que son lit et son fauteuil ne laissait de place libre que pour 3 personnes seulement, nous n'allions le voir que 2 ou 3 ensemble, et si par hazard il lui venait d'autres visites, nous nous retirerions. C'était l'accord entre Letombe, le général Collot, Flamin et Moi. Mars 1798

Mde d'Aiguillon, si intéressante à toute sorte de titres, dont j'avais cultivé la société au Havre, et à qui j'avais voué le plus parfait dévouement à cause de ses malheurs, de son inaltérable courage et des sentimens de reconnaissance qu'elle avait pour l'admiration qu'elle m'inspirait, m'écrivit une lettre que je reçus le 27 juin et qui était conçue en ces termes: 26

"Le 26 Mars 1798.

"Mr de Mourgues part pour Philadelphie, il veut bien, Monsieur, se charger de vous remettre ma lettre et de me rappeller à votre souvenir, il compte rester quelques mois près de vous. Il est votre compatriote et doit de toute manière vous inspirer de l'Intérêt s'il a besoin de vos soins. J'espère que vous ne les lui refuserez pas. Veuillez que je vous prie de le servir dans tout ce qui sera en votre pouvoir et que j'ose croire à ma recommandation quelque valeur près de vous.

"Depuis long tems, Monsieur, vous ne donnez plus de vos nouvelles, et tout ce qui vous connoît n'en est pas moins très souvent occupé de vous: on avoit espéré un instant vous revoir mais les événemens qui se sont succédés vous attachent sans doute au lieu de votre retraite, et vous ne songez plus à nous rejoindre? Vous êtes tranquille, heureux au sein de votre famille; que désireriez vous encore? Beaucoup de gens envient votre sort et l'espérance de l'obtenir leur est presque refusée: vous saurez comment ils ont une seconde fois été forcés de s'en éloigner. Le porteur de ma lettre répondra à toutes vos questions, en attendant que je puisse aussi lui en faire à mon tour. Mandez moi des détails sur votre charmante famille.

Avril 1798 "Lorsqu'on l'a connue il n'est plus possible de l'oublier; et j'éprouverai un très grand plaisir à lire ce que vous m'en direz. Je vous renouvelle, Monsieur, l'assurance que l'attachement sincère que le malheur a fait naître et que les distances ne sauraient détruire. Je m'estimerois heureux de vous le témoigner et de vous être utile, adressez vous donc à moi en toute confiance. Si vous me supposez à même de vous rendre quelque service comptez sur ma bonne volonté et sur tout mon zèle.

"Made Aiguillon."

2 La goutte me revint au pied gauche, et s'y tint jusqu'au 9. Je n'eus donc pas cette fois un intervalle de 5 ans.

10 A l'arrivée d'une lettre de Champion je ne sentis plus la goutte. On va juger du plaisir qu'elle dût me faire:

"Paris ce 26 Décembre 1797.

"J'ai reçu, mon cher Moreau, vos deux dernières, et notament celle datée du 24 Aoust 1797 qui m'a été apportée par le Cen Depont. Elle a un peu tardé à m'être remise parcequ'il a été obligé de séjourner au Havre jusqu'à ce que ses passeports eussent été visés par le Ministre de la Police Générale. J'ai appris de lui avec satisfaction que le Cen Taleyrand depuis sa promotion au Ministre des Relations extérieures vous avoit écrit pour vous demander votre fils et le placer auprès de lui. J'ai été le voir, comme je vous l'ai marqué dans ma précédente et je lui ai témoigné le désir que j'aurois de voir finir les démêlés de la République avec les Etats-unis, afin qu'il pût vous y procurer la place honorable qui, suivant moi, vous conviendroit autant que vous y conviendriez, il m'a répondu que les brouilleries n'étoient pas si fortes qu'il n'y eût moyen de les arranger et que je devois être tranquille sur votre sort attendu qu'il y prenoit un intérêt réel; mais lui ai-je répliqué vous avez de si grandes occupations que je crains qu'elles ne vous occasionnent des distractions, et je ne serois pas fâché, s'il y avoit dans votre administration quelque place à laquelle je fusse propre de l'y occuper afin d'être plus à portée de rappeler à

votre souvenir un ami qui est sans doute dans votre cœur comme vous êtes dans le sien. Avril 1798 10

"Ce seroit avec plaisir m'a-t-il dit que je vous en donnerai, si elle se présente, mais soyez certain que je n'oublierai pas Moreau; je lui suis trop sincèrement attaché ainsi qu'à toute sa famille; tels sont les sentimens dans lesquels je l'ai quitté et je ne négligerai pas de l'y entretenir, car malgré l'impatience que j'ai de vous avoir parmi vous, je préférerois de vous savoir éloigné de cette manière, et du moins encore quelque tems parceque je suis persuadé que ce seroit votre avantage, que vous y trouveriez des facilités pour revenir quand vous voudriez et que vous y acquerriez de nouveaux droits pour être employé ici dignement. J'ai néanmoins fait part à tous nos amis et connaissances que vous aviez fixé votre retour au printemps prochain, ils ont tous témoigné en ressentir la même joye que moi. Soyez sûr, vous et votre famille, de retrouver les mêmes cœurs; le mien surtout n'a point changé, et si j'ai eu un regret c'est de n'avoir pu pas moi-même vous offrir les moyens de revenir plutôt. Vous savez que j'ai tout perdu et quoique l'on dise du rétablissement de la Colonie, je n'entrevois guère encore le jour où je recouvrerai ma fortune; en attendant je n'ai que ma place, qui cependant commence à s'améliorer par les payemens en numéraire métallique. Je ne sais, si je vous ai marqué ce qu'elle était actuellement. De chef de Bureau à la Division Criminelle, je suis passé chef adjoint à la Division de Comptabilité. Mon traitement est de 4,500 f par an, ce qui n'est pas trop pour les charges que j'ai, mais je fais en sorte de joindre les deux bouts. Heureusement que j'ai une femme économe; au surplus je n'ambitionne point d'avantage et mon unique soin est de me conserver cette ressource. Vous êtes sans doute informé du mariage de Melle Baudry et de la mort de Mde Livry. Ç'a été une grande perte pour Melle Régnier, dont je ne vous donnerai pas de nouvelles, car il y a long tems que nous ne nous sommes vus; nous demeurons si loin les uns des autres et j'ai si peu de momens libres.

"Le Cen Depont m'a dit que vous l'aviez chargé de prendre note du Domicile de tous vos anciens amis. Le mien a toujours

Avril 1798 été celui que vous connoissez rue Mont Martre no 52, et il le sera jusqu'au terme de pasques de l'année 1798, que j'en dois sortir pour aller loger rue Neuve Egalité cy-devant Bourbon Villeneuve no 342 dans une maison située vis à vis de celle où ma sœur demeuroit autre fois avec notre tante. Vous pouvez m'y écrire ou plutôt j'espère qu'à votre arrivée vous ne manquerez pas d'y venir recevoir les embrassemens de votre fidèle ami.

"P. S. Mes respects et mes amitiés à votre femme et à toute votre famille nos deux moitiés feront le charme de notre société. La mienne me charge de vous dire qu'elle s'en fait une fête d'avance et vous prie d'agréer ses civilités."

13 Mais mon mal de tête nerveux revint le 13 et le 14.

29 J'assistai avec bien de la tristesse aux funérailles de M. Aubert, cet ancien et vertueux Négociant du Cap, dont j'avais toujours cultivé l'estime depuis mon arrivée en 1775.

Mai 1798 Pendant tout le cours de ce mois, je vis fréquemment et toujours avec un plaisir nouveau le fils aîné de mon ami Dupont de Nemours.

Juin 1798 21 Je n'eus qu'alors la lettre de Talleyrand du 28 Mars où il me parle du jeune Mourgues. Cette lettre vaut la peine d'être citée:

"Paris le 28 Mars 1798.

"Mon cher Moreau. Soyez un peu bon pour le jeune Mourgue qui va en Amérique pour ses affaires personnelles; il sait très bien Paris, il vous l'apprendra et comme il me sait aussi très bien il vous dira que je vous aime de tout mon cœur, que je serai bien heureux le jour où nous nous retrouverons, et où ce sera pour ne plus quitter le même lieu. Je crois que la fayette se décide à aller en Amérique, au moins pour un voyage. Dupont a des projets de grand établissement; il est plus jeune, plus romanesque que jamais—Bureaux de Pusy[1] part avec Dupont. Liancourt ne sait encore à quoi il se

décidera, moi je suis toujours dans la même situation servant de mon mieux la République, mais ayant besoin de repos. Celui que je voudrais prendre pourroit bien me conduire à une absence d'un ou deux ans; mais sur cela rien n'est encore que dans ma tête, et dans ma tête d'une manière bien vague. M'envoyez-vous les tartans de M. Van braam. Je lui ai répondu 2 lettres pour le remercier de sa bonne idée pour nous qui sommes riches en belles choses de tous les pays mais qui sommes très à court sur les curiosités de la Chine. Adieu, mon Ami, embrassez de ma part tout ce qui est autour de vous. Je vous aime bien tendrement. Si vous décidez à revenir que j'en sache le moment et au port où vous arriverez, vous trouverez tout ce qu'il faut à une large famille pour se rendre à Paris. J'embrasse tendrement l'excellent La Colombe." Juin 1798

Comme je l'ai dit, on voit bien dans cette lettre quelle était l'affection, que nous nous portions Talleyrand et moi. Morgues doit me dire qu'il m'aime de tout son cœur, que notre réunion fera son bonheur pour ne plus quitter le même lieu, et que je trouverai à mon débarquement en France les moyens de me rendre à Paris avec tous les miens. Il y a cependant un article de sa lettre qui exige un petit commentaire. La collection chinoise de M. Van Braam lui avait coûté à faire composer sur les lieux plus de 150 mille francs, et valait en France un million 1/2. Cette Collection M. Van Braam l'offrait en don à la France et il avait écrit à Talleyrand pour qu'il la fît accepter. J'avais écrit aussi. C'est à cela que Talleyrand répond.

Mais le Directoire ne fit aucun cas de cette offre inappréciable, ne dit rien à ce sujet, et M. de Van Braam a fini par emporter sa collection à Londres où il l'a vendue. Voilà de l'insouciance française bien condamnable.

Je reçus une lettre de Rozier consul à New-York qui me disait: 27

Juin 1798

"Du 27 Juin 1798.

"Votre départ pour France est très prochain me dit-on. J'envie votre sort, le notre va devenir bien pénible ici. Faites moi l'amitié de me prévenir à peu près de l'époque où vous comptez vous embarquer. J'avais l'espoir de vous aller faire mes adieux, mais il faut y renoncer. Cette contrariété m'est un nouveau motif pour damner tous ces brouillons tous ces coquins, qui veulent mettre ce pais en confusion. Au reste ceux qui n'aiment pas le Robespierisme feront très bien de décamper au plus vite.

"Adieu tout à vous

"T. a B. R."

Cette lettre prouve que les Etats unis étaient très agités. En effet le parti fédéraliste (qui est le parti anglais de ce pays) le poussait à la guerre contre nous, tandis que les Américains rêpublicains étaient en faveur de la république française. On s'exerçait comme si les français avaient été au moment d'arriver sur la côte pour les envahir. On se toisait, on se menaçait de l'œil.

28 Mourgues vint déjeuner avec nous.

Juillet 1798
12 Je reçus une lettre du Général Hedouville du Cap du 17 Juin, où il m'accuse réception d'un exemplaire de ma description de la partie française de St. Domingue, que je lui avais envoyé.

13 J'allai avec Baudry visiter le navire l'Adraste, qu'on mettait en parlementaire et sur lequel nous désirâmes passer à Bordeaux.

Je vis Rouvray. Il était revenu de St. Domingue accablé d'une Diarrhée scorbutique qui ne lui permettait plus de quitter le lit. Il me vit avec de grandes marques de satisfaction. Il se plaignait de la fausseté de beaucoup de personnes qu'il avait crues ses amis, et se repentait de l'exagération de ses propres idées. Il

soupirait après la France, mais il ne tarda pas à descendre au tombeau. Juillet 1798

Il fut enterré à Philadelphie où ses funérailles furent encore un sujet de démêlés. On voulut qu'il fût enterré avec sa croix de St. Louis; ce qui chassa plusieurs personnes de cette cérémonie qui ne parle que du néant de l'homme.

J'eus mon passeport pour moi, ma femme et mes enfans. 14

L'esprit défavorable aux français s'augmentait tous les jours.

La cocarde française n'était plus portée à Philadelphie que par moi seul.

Bientôt après les Américains républicains craignant des voies de fait de la part des fédéralistes, s'assemblèrent et prirent secrètement des mesures pour s'y opposer, je fus de ces conciliabules et je reçus deux clefs pour autant de lieux de refuges pour moi et les Miens si ma propre Maison était menacée.

J'engageai mon passage sur l'Adraste. Bien peu après nous apprîmes que M. Adams, Président des Etats unis, avait fait une liste des français à renvoyer,[72] qu'en tête de cette liste était Volney, le général Collot, Moi, etc., etc. J'eus la curiosité de faire interroger M. Adams par M. Langdon, Sénateur de l'Etat de New Hampshire pour savoir ce qu'il me reprochait. Il lui répondit "rien de particulier mais il est trop français." 18

Or M. Adams tout le temps qu'il fut vice-président venait souvent chez moi, dans mon Cabinet, dans mon Magasin. Nous nous fîmes réciproquement le cadeau de nos ouvrages. Mais je ne le vis plus dès qu'il fut président. Une lettre du Cap du général Hedouville me dit qu'il avait reçu de moi tout ce que je lui avais adressé, et m'assura qu'il aurait égard à ma recom-

Août 1798 mandation en faveur de Jérome Gauvain et de mon ci-devant domestique Phœnix.

M. Robert Liston, ministre plénipotentiaire de l'Angleterre, m'accorda avec beaucoup d'égards un passeport pour Moi et ma famille, et tous mes effets et Matériaux, papiers, cartes, desseins, etc.

1 Pour terminer avec M. Van Braam, je fus obligé de recourir à un arbitrage qui eut lieu.

A cet égard, je dois citer une lettre de Cazenove du 22 Juillet précédent sur M. Van Braam où il se dit déjà convaincu qu'il a plus d'ostentation que de fortune réelle, et que les Américains sont plus rusés que les hollandais.

3 M. Pickering, Ministre des affaires étrangères des Etats Unis, me délivra un Passeport semblable à celui de M. Liston.

Mad^e Beaussan vint me trouver de Trenton pour que je lui procurasse des passeports pour France.

4 Je les lui fis accorder le lendemain au Consulat.

6 Je fis mes adieux à mon vénérable et obligeant ami Cazenove.

14 Je rendis à M. Van Braam tout ce que j'avais à lui.

17 J'avais écrit a M. Guillemard pour m'acquitter avec lui d'une dette que son obligeance m'avait fait contracter, et il me répondit cet lettre aimable:

"Solitude ce 7 août 1798.

"Je suis fâché, mon cher Monsieur, que vous vous êtes donné tant de peine à cause d'une misérable dette qui ne me ruine pas et que je ne vous aurois jamais demandé. Depuis que je vous connois, je vous respecte et vous estime et c'est assez dire. J'ai été depuis que je vous ai écrit à Bristol pour mes affaires, car il est tems de pourvoir à ses besoins et de tâcher de se ménager quelque ressource dans le cas que l'orage s'étende. Je n'ai pas vu M. de Blacon. Je demeure hors de la ville, et dans ce moment j'y entre aussi peu que possible. Même à

présent je n'y entrerai plus. Notre Bureau se transfère à une lieue de Philadelphie. Août 1798

"Ne pensez à moi que pour vous ressouvenir d'un jeune homme qui ne veut du mal à personne et qui est bien aise de trouver une occasion de marquer sa bienveillance et sa reconnoissance.

"Je suis avec un respect non diminué depuis que j'ai eu l'honneur de vous connaître.

"Votre dévoué
Guillemard."

"P. S. Si M. de Blacon est encore en ville je le prie de venir trouver un pauvre affligé du mal de dents."

On croira aisément que M. Irujo, ministre d'Espagne, m'accorda aussi un passeport pour ma traversée de retour en France. 18

Je fis mon dernier dîner chez mon ami Letombe avec Breuil.

J'eus encore la douleur de voir l'enterrement de l'Epouse de M. Homassel négociant, de qui j'avais reçu mille témoignages d'attachement, et dont je chérissais l'amitié. 19

J'achevai de vendre tout ce dont je pus faire de l'argent dont j'étais fort léger, car mon commerce n'allait plus, j'avais bien mon passage gratuit à bord du Parlementaire l'Adraste, mais pour avoir un logement séparé hors de l'entrepont, logement que nous prîmes donnant sur la grand-Chambre, pour nous 4, puis pour Baudry, sa femme et sa fille, ce qui faisait 7 personnes, il fallut payer 72 dollars par tête que j'acquittai. De plus il fallut faire nos provisions pour toute la traversée et avoir une place fermée pour les mettre.

Je fis quelques adieux de bon matin, et à 9 heures nous nous embarquâmes ma femme, ma fille et moi 20

Août 1798 sur la goëlette La Mouche (Packet) pour nous rendre à New-Castle où l'Adraste était déjà descendu.

Depuis la veille Baudry sa famille et mon fils y étaient arrivés.

21 Nous arrivâmes à une heure du matin et nous nous rendîmes à 6 à bord de l'Adraste.

22 Je descendis à terre à New-Castle pour recevoir à dîner de Don Francisco Remirez, officier Espagnol d'un grand mérite, et qui n'avait cessé de m'exciter à venir faire à la Havane la description de cette vaste colonie.

Le soir arriva le Capitaine de l'adraste, il apporta la gazette de Philadelphie où je trouvai que le Capitaine Smith que j'avais embrassé le 20 au matin en lui disant adieu, était mort le soir même de la fièvre jaune, quoique je l'eusse laissé très bien portant. Je vais, suivant mon usage, parler de Philadelphie, que j'ai habité pendant 3 ans et 10 mois.

NOTE A. LETTRE DE BAUMETZ.
(Page 202)

Voici la lettre:

"N. York, 26 Juin 1795.

"Mlle Paterson qui est une grande fille bien fraîche m'a remis votre brochure sur la paix. Il a fallu le lui prêter pour sa peine à l'ouverture du paquet ce qui m'a empêché de la lire moi-même jusqu'à présent. J'en ai d'autant plus de regret que c'est un ouvrage de Mde de Staël. Le peu que j'en ai apperçu m'a paru digne de son talent et de son cœur, mais j'ai trop [peu?] vu pour avoir une opinion.

"Il m'en a coûté hier une piastre pour aller vous voir. Je le regretterois moins si vous aviez été mieux representé et je ne le regretterois point du tout si je vous avais vu vous-même. La scène s'ouvre par deux femmes qui viennent sur le Théâtre s'entretenir de leur fraieur, de leurs émotions, de leurs espérances. Sur les grands événements dont la journée paroît devoir être remplie on entend de différents côtés derrière la toile des cris de Hurra qui paroissent poussés par un mob.

"Scène II. L'amant de la plus jeune des deux femmes (c'est je crois un nommé Henry Dubois) vient la joindre, lui dit qu'il combat pour la patrie, la liberté et l'honneur, pour elle, pour son père qui est prisonnier à la Bastille et lui demande si il est possible qu'il néglige tant de devoirs. Sa maîtresse est genéreuse et patriote.—Elle l'encourage et quitte la scène pour faire place au peuple qui entre sur la scène.

"Scène III. Cinq ou six hommes en habit de la garde nationale, foule de peuple, cris de Hurra. L'un de ces hommes en habit de la garde nationale, l'épée nue à la main paroît commander les autres et être le chef de l'insurrection. Il déclame sur les causes de la révolution, la tyrannie de la Cour, sa perfidie, ses projets contre Paris, la misère du peuple, son oppression, la nécessité d'établir l'égalité, les droits de l'homme, de détruire une noblesse orgueilleuse, un clergé superstitieux, alors Henry Dubois lui propose de prendre la Bastille et d'en délivrer les prisoniers. Glorieuse pensée, s'écrie Moreau. Nous allons la prendre, Pardieu! Ses troupes heureusement s'assem-

blent dans le Champ de Mars—nous allons la prendre et ils chantent l'hymne des Marseillais—chorus.

"Acte II. Les troupes défilent parmi leurs étendars on porte des cartons sur lesquels on lit: Vive la liberté! Vive la Nation! Les droits de l'Homme! Vive la République! Scene II. Intérieur de la Bastille. Launay est avec le Major Pujet.—Le Premier reçoit un ordre signé Louis d'attirer les cytoiens dans un piège, de baisser le pont levis, d'arborer l'étendard de trêve, de laisser entrer autant de cytoiens qu'il en pourra tenir dans la Cour alors de fermer les portes sur eux et de les massacrer. Projet abjecte Launay dit qu'il est bien fâché. Mais ce sont ses ordres, il ne peut qu'obéir. Scène 3. Attaque de la Bastille. Launay parlemente, baisse le pont et suivant ses ordres . . .

"Aux cris des malheureux qu'on a trahi et qu'on égorge. Moreau transporté d'indignation fait sonner l'assault et à la tête de sa troupe emporte le fort, l'épée à la main.

"Acte 3. Intérieur de la Bastille prise d'assault. Moreau joint corps à corps le Gouverneur dans une des salles de son château et tandis que le reste de l'armée parisienne achève la victoire il combat Launay sur le théâtre, le renverse et l'épée sur la gorge le force à se rendre.

"Vaincu, il l'interroge puisque vous vous êtes battu comme un brave homme, pourquoi avez vous trahi comme un lâche?—Ce sont mes ordres (et il les montre). Avez-vous plus de troupes que celles que nous avons vues?—Pas un homme de plus.—Combien de prisonniers avez vous dans le château?—300 environ.—Les mettiez-vous à la question?—Quand j'en recevais l'ordre.—De qui vous venait cet ordre?—Du roi ou du Lieutenant de police.—Assistiez-vous à la question?—Non, c'était le Lieutenant de police ou un des Inspecteurs. Les clefs des cachots et prisons.—Elles sont entre les mains des Porteclefs.—Faites nous les remettre et conduisez nous.—J'espère que je n'ai rien à craindre pour ma vie et pour celle de mes officiers.—Non remettez moi la liste de vos officiers et l'état de votre garnison. Votre vie sera respectée, du moins vous ne la perdrez pas de mon consentement.

Alors vous vous faites conduire dans la Prison, on y trouve un couple de malheureux qu'on détache et qu'on met en liberté. Cela fait (sans qu'on sache trop pourquoi vous changez d'avis si subitement) vous vous tournez vers Launay et Pujet et leur donnez avis qu'il faut qu'ils périssent. Ils s'y décident courageusement et demandent un Confesseur. On les emmène, on fouille les cachots, on en tire une foule de malheureux qui peuvent à peine marcher deux squelettes debout dans des cages de fer, un masque de fer,—enfin un vieillard qui demande pourquoi on vient le chercher, si c'est pour la mort ou la question—c'est pour la liberté. Mon Père, s'écrie Henry Dubois, reconnaissance, évanouissements—la maîtresse arrive.—Mariage. Moreau de St. Méry pendant tout ce temps ne fait que des gestes d'attendrissement.

"Scene III. La garde défile et mène Launay et Pujet au supplice—Musique lugubre—tambours drapés de noir—piques renversées, on ne coupe pas les têtes sur le théâtre, mais au moment où elles sont censées tomber, il s'élève trois hurra bien joieux. Le peuple satisfait rentre sur la scène et Moreau fait un discours qui ne m'a point rappellé le véritable. Il consiste à féliciter le peuple sur sa victoire, à déclarer qu'il a conquis la liberté pour lui et peut être pour toutes les nations de la terre,—il parle des droits de l'homme et on chante, ———— est joué par Hodgkinson.

"Est-ce là de la paresse? Vos nouvelles sont fort intéressantes, continuez. Nous n'en avons point à vous accorder en échange, nous ne croions pas à la prise de 10 vaisseaux françois sur 11 dans la méditerranée. Et vous y croiez-vous?—Dans peu vous aurez longuement de mes nouvelles encore. Il faut une occasion parce qu'il y aura paquet. Il y aura aussi peine à prendre et service à rendre, vous voiez que cela vous revient de droit. Nous fesons souvent mention honorable du Pt des Electeurs et du Commdt de la force armée—à vous pour la vie.

"Il me semble que les Ms de Lyons vous appartient actuellement du même droit que la Bastille. Respects à vos dames.—Amitiés à votre fils."

## Note B. Lettre à M. Gauvain

(Page 210)

"Philadelphie le 17 aout 1795.

"J'ai reçu, mon cher Gauvain le dix de ce mois, la communication que vous avez bien voulu me donner d'une lettre de M. Franck de la Roche du 6. Je l'ai lue attentivement, avant de me persuader l'oubli profond où M. de la Roche a mis tout ce qui s'est passé entre lui et moi depuis le 18 août 1794, que venant à moi, il m'a recherché et accueilli d'une manière qui n'annonçait rien moins que des dispositions versatiles. En méditant sur les propositions que cette lettre renferme, il n'est personne qui ne croit qu'elles s'adressent à quelqu'un qui, ayant contracté un engagement, tout à la fois pénible et onéreux pour lui, doit s'estimer trop heureux de s'en affranchir, il n'importe à quel prix. En un mot, c'est presque une loi de vainqueur à vaincu, adoucie vers la fin par quelques formes polies de stile épistolaire.

"Il serait, mon cher Gauvain, long, fastidieux et inutile de dire avec détail en ce moment pourquoi je ne puis ni ne dois accepter de pareilles propositions, j'appuyerai seulement ce refus sur quelques observations rapides.

"Mon acte de société me place vis à vis de M. de la Roche dans une situation qu'il n'a point considerée. Cet acte me charge de faire valoir les fonds qui me sont confiés, sans avoir à contracter d'autres dettes que celles que le succès même de l'établissement donneraient la certitude d'acquitter. Et c'est à raison des avantages que cet établissement m'offrait c'est à cause de la certitude qu'il me donnait de bénéfices capables au moins de me faire vivre moi et ma famille, que j'ai consenti à me tourner entièrement vers un objet de cette nature.

"Au lieu de cela, M. de la Roche veut que je devienne presque forcément libraire, il veut que j'aie des créanciers moi qui ai su m'en passer toute ma vie. Il oublie que je suis le maître, si les circonstances politiques continuent à s'ameliorer encore de réaliser le vœu et l'espoir qui n'abandonnent jamais

le cœur d'un vrai français, celui de retourner dans sa patrie; il me propose l'achat avec intérêt pour une partie et presque comptant pour l'autre de ce que son propre choix a tiré de sa bibliothèque, ou de ce qui a été acheté de la 2e main seulement pour occuper les commencemens de l'établissement, pour accoutumer le public au nom de la société. Il pense que je dois regarder comme un taux convenable relativement à un objet celui qui a été coté par des négocians de Londres dont je connais la délicatesse, mais qui n'étant pas versés dans ce genre de commerce ont dû s'en rapporter à des agens qui, s'ils ont acheté aux Manufacturers, ont cru que la réduction faite par celles-ci était un revenant bon pour eux.

"M. de la Roche veut que j'adopte, comme avantageux pour moi, tout ce qu'il a dirigé, et sur quoi je n'ai eu d'autre influence que celle de les combiner pour une grande entreprise telle que l'étalage de sa fortune me l'avait annoncée, tandis que ces choses seraient déplacées dans une petite société et à coup sûr ruineuse pour un faible libraire qu'il croit en outre capable de supporter des frais d'établissement qui ont été faits en grand. Enfin M. de la Roche agit et parle comme si je n'étais pas possesseur de 2 lettres qu'il m'a écrites le 29 avril et le 11 juin derniers, et comme si le défaut de convenances personnelles entre deux associés, dont l'un n'a jamais dû être qu'un commanditaire, annullait un contrat réciproquement obligatoire.

"Je le répète donc, je refuse absolument des propositions qui tendent à me faire renoncer à tous mes avantages et à mon repos, le 1er de tous, pour le plaisir d'acheter ce que je n'ai reçu que pour le faire valoir, et pour me placer même dans une classe toute nouvelle d'acheteur; en effet, d'après les conditions qu'impose M. de la Roche je ne pourrais pas me donner un associé, si j'étais assez peu corrigé pour en vouloir, et je ne serais pas le maître de disposer de ce qui serait devenu ma propriété, sans être assujetti à lui faire l'hommage de ma préférence.

"Mais enfin, les choses étant arrivées au point où l'on me présente comme une jouissance réelle la cessation d'une société, que je ne dois plus considérer que comme une affaire d'intérêt,

voici mes propositions sans entendre me départir qu'en cas où elles seraient acceptées de tous les droits que j'ai, et que je me réserve de faire valoir dans l'hypothèse contraire.

"1° M. de la Roche retirera en nature de la société tous les objets qu'il y a conférés aussi en nature tels que les livres de sa bibliothèque, ses cartes et plans, son télescope, etc.

"2° M. de la Roche retirera également en Nature tous les articles de stationary (papeterie) qu'il a fait acheter à Londres par Mrs Hertel et Compagnie et qui ne peuvent plus me convenir dès qu'ils ne sont plus comme au mois de 7 bre 1794 (lorsqu'il m'a fait demander une note à M. Allen, libraire à New-York, destinés à faire partie d'une mise considérable de sa part dans la Sociétê. La proposition de m'en entendre avec la Maison Sonntag et Comp. (dont M. de la Roche est une Moitié) n'étant que dérisoire, surtout quand il ne m'en parle pour la 1ère fois qu'après l'arrivèe de ce Stationary à Philadelphie.

"3° M. de la Roche reprendra pareillement en nature tous les livres qu'il m'a fait acheter de M. Allen de New-York, et par conséquent de la 2ème main.

"4° M. de la Roche prendra ces objets sur le pied pour lequel ils ont été portés à son compte de mise en société.

"5° Quant aux objets qui faisaient partie des trois 1ers articles et qui sont vendus, ainsi qu'au montant du surplus de la mise de M. de la Roche en argent, en effets pour mon usage personnel ou en autres marchandises, je lui en payerai l'intérêt, à compter du jour qu'ils m'ont été fournis, à raison de 6 pour cent, de six en six mois, jusqu'au 31 Xbre 1797, jour fixé pour l'expiration de notre société et terme auquel je m'oblige de payer le capital.

"6° Il me sera loisible de rembourser plutôt à M. de la Roche ce capital en tout ou en partie si je le juge convenable, sans qu'il puisse refuser un payement de ma part, dès qu'il ne sera pas de moins de 100 gourdes.

"7° Quant aux caractères d'imprimerie arrivés sur le navire l'adrienne le 4 juillet dernier et sur la remise desquels M. de la Roche a élevé des difficultés, j'offre de les acheter sur le pied

de facture, et après vérification de ces caractères avec la demande détaillée que j'en ai faite, payables le 15 février et le 15 mai 1795, en fournissant mes notes pour ces deux termes, sauf à M. de la Roche à prendre les arrangemens qu'il voudra avec M. Sonntag en supposant la Maison Sonntag et Comp. propriétaire du prix de ces caractères étant plus simple que je ne trouve pas deux fois, M. de la Roche dans une seule transaction. Voilà, mon cher Gauvain, tout ce que je puis et veux faire pour dissoudre ma société, et mon cœur m'assure que c'est faire assez.

"Si vous croyez utile que M. de la Roche sache ce que j'ai pensé à cet égard, veuillez ajouter cette nouvelle peine à celle que vous ont déjà donné des démêlés qu'à coup sûr vous n'attendiez pas plus que moi, d'après les faits dont vous avez été le témoin à New-York et à Brooklyn l'année dernière.

"Cependant comme ils n'ont déjà que trop duré ces démêlés, et qu'enon [qu'on en a?] des chagrins dont des malheurs au dessus du pouvoir des hommes m'ont accablé depuis 6 semaines ils deviennent fatiguans, insupportables. Si M. de la Roche n'agrée pas mes propositions, si en les rejettant, il ne trouve pas comme rigoureusement juste de regarder comme faisant partie de notre société les caractères d'imprimerie, s'il ne réfléchit pas que ces caractères sont attendus depuis plus de 5 mois par des objets qui leur sont connexes et dont la perte ne peut jamais être qu'à sa charge, veuillez le prier de faire dès à présent le choix de l'arbitre qui, aux termes de l'article 16 de notre société, jugera nos différends, et lui dire que je vous ai choisi pour le mien.

"Il ne peut pas refuser ce dernier moyen amiable qui sans doute nous rappellera l'un et l'autre à ce qui est de devoir. Je ne puis croire que les tribunaux ni le public doivent jamais être occupés de cette pitoyable affaire. Mais si contre mon vœu, mon inclination, mon espérance, il en était autrement, j'espère la mettre dans un tel degré d'évidence que le reproche de légèreté ou au moins d'inconstance qu'on se permet quelquefois contre les français ne m'atteindra pas. J'exposerai ma conduite avec des détails si bien circonstanciés que je ne puis

douter d'un succès que je trouve encore de la satisfaction pour moi-même à ne pas désirer. Si M. de la Roche veut encore en croire quelqu'un qui, quoiqu'il en dise, est son aîné d'expérience comme d'âge pour sa tranquillité et pour la mienne, pour son intérêt et pour le mien, pour l'intérêt de son autre société, et même pour la décence publique à laquelle on doit toujours quelque chose, il croira que le meilleur de tous les partis c'est de mettre dans la société tout ce qu'il a demandé pour elle, tout ce qu'il lui a promis, tout ce que ses amis et les miens lui ont entendu répéter qu'il lui destinait, et de laisser aller un établissement qui selon lui-même devrait avoir les principaux caractères d'un bienfait dont le 1er est qu'il ne doit jamais être reproché.

"Vous connaissez mon cher Gauvain, mon invariable amitié pour vous."

## Note C. M. de La Roche à M. Gauvain

(Page 210)

"Fairy Hill ce 21 aoust 1795.

"Monsieur,

"Ce mauvais tems et nos jolies mauvaises routes encore me privant du plaisir de vous aller voir aujourd'hui, je prends le parti de vous écrire et vous prie de vouloir sans délai communiquer le contenu de ma lettre à M. Moreau de St. Méry; j'ai lu avec l'attention due à la chose la lettre qu'il vous a écrite et que vous avez eue la bonté de me remettre. Je ne vous parlerais pas de cette trop longue lettre sur laquelle j'aurais cependant bien des choses à dire, je me bornerai simplement à vous marquer définitivement que j'accepte les propositions que M. de St. Méry me fait faire par votre canal, c'est-à-dire que:

"1. Je regarde notre société dissoute au moment que le contenu de celle-ci lui sera connu.

"2. Que je consens à reprendre en nature tous les différens objets que je lui ai fournis de ma bibliothèque, et qu'il n'a point vendus.

"3. Tous ceux qui lui restent de l'envoi de M. Allen de New-York.

"4. De même tout ce qui se trouve encore dans ses magasins de l'envoi fait par M. Hertel de Londres par la Molly.

"5. La vente de ces différents objets doit cesser dès à présent et après en avoir fait faire un relevé exact M. de St. Méry me les faire remettre.

"6. Je consens à prendre les notes de M. Moreau de St. Méry pour le montant des différentes sommes que je lui ai fournies et le montant du produit des différentes ventes qu'il a faites. M. de St. Méry s'engageant à m'en payer tous les six mois les intérêts à raison de 6% jusqu'à l'entier payment de ces sommes qu'il ne pourra pas différer au delà de l'époque fixée dans sa lettre.

"7. Je recevrai toujours telle somme qu'il trouvera à sa convenance à vouloir me payer en avance.

"Quant à l'imprimerie arrivée de Londres par l'adriene, je la vendrai à M. Moreau de St. Méry telle qu'elle se trouve et pour ce qu'elle me coûte, quoique je pourrais la vendre pour du comptant et avec une bonne avance mais je ne puis la donner que contre des notes approuvées à 60 ou 90 jours que je serais à même de pouvoir faire escompter. M. de St. Méry me ferait plaisir s'il voulait (car il doit le pouvoir) me donner un endosseur sur sa note pour la somme qu'il me restera devoir. Cela me faciliterait pour en faire un emploi dans la circonstance où cela me serait avantageux. Je suis au désespoir, Monsieur, de vous avoir donné tant de peine pour une tracasserie à laquelle je n'ai pas fourni les premières causes, agréez en mes plus sincères remercimens et l'assurance de la considération bien distinguée avec laquelle j'ai l'honneur d'être, Monsieur, Votre

(Signé) Frank de la Roche."

## PHILADELPHIE

Philadelphie ou *la ville des frères* (ainsi nommée par Penn, en souvenir, dit-on, de celle de la Grèce qui tira le sien de l'amour fraternel d'Attalus et d'Eumènes, et célèbre parce que ce fut l'une des 7 Eglises auxquelles St. Jean adressa son discours) est située sur la rive droite de la Delaware par les 40 degrés de latitude Nord et par 75° de longitude occidentale de Londres. Elle a donc la même latitude que l'Espagne, l'Italie et la Grèce. Elle était probablement moins froide avant que le sol y fût découvert.

Vue du fleuve, elle a une très belle apparence, et offre dans sa configuration une ligne un peu concave dont les bouts s'arrondissent dans l'Est. La longueur de la ville proprement dite est de 1 mille, ou 860 toises, et chacun de ses fauxbourgs environ 600 toises de longueur. Ainsi la longueur totale de Philadelphie est de 2 mille toises, et sa profondeur depuis le bord de la Delaware jusqu'à la rivière de Schuylkill, qui a la moitié de la largeur de la Tamise devant Londres et qui est marquée pour terminer cette cité dans l'ouest, est de 2 mille toises. Le Schuylkill est en outre navigable, en bâtimens, pendant 94 [?] milles jusqu'à la hauteur de la Ville.

Philadelphie, la capitale de la Pensylvanie, placée dans une plaine de plus de 2 lieues d'étendue et dans un Comté de son Nom est la plus belle ville des Etats-unis, mais la deuxième seulement pour le Commerce, New-York étant la 1ère. Elle a été érigée en corporation par une charte du 28 8bre 1701 et elle a été jusqu'en 1800 le siège du Governement fédéral des Etats-

unis, titre que lui a fait perdre alors les désastres répétés de la fièvre jaune.

Au devant de Philadelphie qui est à 50 lieues de l'embouchure de la Delaware dans la Mer, cette rivière a environ 1 mille de large, et une profondeur qu'on assure pouvoir suffire à un vaisseau de 74 canons. La marée y monte de 6 pieds perpendiculaires, et parcourt environ 4 mille par heure jusqu'aux chutes de Trenton, placées à 30 lieues plus haut que Philadelphie. Cette cité est à une lieue 1/2 dans le Nord-Est de la jonction de la Delaware avec le Schuylkill.

Le plan de Philadelphie forme un quarré long où les rues se coupent à angles droits. Celles de ces rues qui courent du Nord au Sud tirent leur nom de leur ordre numérique en commençant de la Delaware. Savoir 1ère rue, 2ème rue, 3ème rue jusqu'à la 13e rue, et la 1ère rue part du Schuylkill, puis la 2e et ainsi jusqu'à la 13e rue, entre laquelle et la 13e déjà nommée, est Broad-street (la rue large) qui est en effet la plus large de la Cité, et qui est placée 5 rues plus près de Schuylkill que de la Delaware, ce qu'à voulu l'élévation même du sol où est placée Board-street, qui est le point le plus élevé de la ville de Philadelphie. Les rues allant de l'Est à l'ouest et d'une rivière à l'autre reçoivent les noms des arbres que les 1ers colons remarquèrent à leur arrivée. Ce sont les rues de la vigne, de sassafras, de Mulberry, du Châtaignier, du Noyer, de Spruce, ou Pin-sapin, du pin et du cèdre.

Cette disposition de Philadelphie rend très facile la connaissance de ces rues, dès qu'on sait que la rue haute ou du Marché occupe son milieu, que toutes celles du côté de cette rue du Marché, allant de l'Est à l'Ouest, se comptent 1ère rue Sud, 2ème rue Sud. Il ne reste donc que les rues qui vont du Nord au Sud à connaître et très peu d'usage l'enseigne, parce qu'on sait tout de

suite si elle est du Côté Nord ou du côté Sud de la rue du grand Marché.

Le nombre des Carrés ou Islets, formés par les rues, est de 304, dont plusieurs sont encore coupés par de petites rues et par de plus petites appellées *alley* (allées).

Le nombre des Carrés, bâtis en tout ou en partie est d'environ 100.

Quant à la largeur des rues elle varie. *High street* (la grand rue) en a 100. Broad street (la rue large) 113, Mulberry 60, et les autres 50.

En général elles sont pavées en cailloux dans les 3/5 de leur largeur, et de chaque côté est un trottoir pavé de briques, entre la rue et le trottoir est un ruisseau pavé de briques aussi qui transporte les eaux. Des pilliers de 10 à 12 pieds de distance l'un de l'autre en dehors du ruisseau défendent les trottoirs de l'approche des Voitures. Dans les rues récemment pavées on a mis un rang de pierres percées et posées à la hauteur du trottoir.

Il y a en outre la rue de l'eau qui a 30 pieds de largeur et s'étend parallèlement à la Delaware était originairement destinée pour les quais et les Magasins, mais on a regagné sur la Delaware.

Cette rue de l'eau est dans un terrein bas et désagréable. A la rue du Pin-Sapin, elle offre une avancée de 80 pieds dans l'Est, et une rue nommée la rue de Penn part de là et va jusqu'à celle des Amandiers.

Mais au dessus de cette rue de Penn est une autre vers la Delaware appellée *la petite rue de l'eau,* et qui s'étend dans le sud jusqu'au delà des Chantiers de construction. Tout ce terrein devait servir d'abord de chemin aux charettes pour le service des quais et des Magasins qu'on élevait au bord; mais excepté dans peu d'intervalle elle a de grandes Maisons même à

5 étages. Elle est commode pour embarquer et c'est le lieu de beaucoup de travail et de Mouvement. Les quais qui bordent tout Philadelphie sur la Delaware sont formés de carrés de troncs de bois qu'on appelle Logs, et qui sont posés les uns sur les autres aussi en carré. Les intervalles sont garnis avec de la terre et des pierres, et le dessus en est pavé. Oak Street, d'abord espèce de marais et destiné à une garre, est devenue ayant été comblée une belle rue de 90 à 100 pieds de large. A son bout N. E. est un marché aux chevaux le mercredi et le Samedi matin. En 1794 on y a planté des peupliers.

Les extrémités des rues vers la Delaware ont des chantiers de bois à brûler.

Dans le fond de la ville au-dessus de la 5e rue et au delà de Cedar Street on ne trouve plus de pavé. En sorte que dans les temps pluvieux tout ce qui est hors de ces limites forme des bourbiers. Il y a cependant du pavé dans Front Street plus loin que celle du cèdre. Dans le nord au delà de la rue de la vigne, la 3e rue n'est point pavée, ni la 4ème ni la 5e. Dans la 5e la ville finit là. Tout la partie Nord vers ce commencement de la ville dont [dans?] cette rue est peuplée d'allemands.

Six cents soixante-deux lampes à deux branches éclairent les rues la nuit. Elles sont renfermées dans une lanterne de verre posée au haut des pieux mis au bord des trottoirs. Elles consomment par an 30,424 bouteilles d'huile.

Les augmentations dans le Nord de la rue de la Vigne sont nommées *Libertés Nord*,[72] et celles au Sud de la rue du cèdre font partie de *Southwark* faubourg du Sud, cela n'a pas suivi les vues de Penn qui aurait voulu que Philadelphie s'étendît toujours de la Delaware vers le Schuylkill.

L'inclinaison des rues surtout aux extrémités de celles qui vont vers la Delaware, quoique encore adoucie nouvellement, est trop forte.

Cependant la plus grande élévation du sol des Maisons au dessus de la Delaware n'est que de 40 pieds, dans plusieurs rues il est beaucoup moindre, surtout dans la rue de l'eau où les Magasins reçoivent quelquefois des dommages dans les grandes marées avec un fort vent du Sud Est.

Une ordonnance de la Corporation de la ville de Philadelphie du 4 mai 1795 défend d'y bâtir en bois au dessous de la 10ème rue.

Les Maisons de Philadelphie ont rarement plus de deux étages. D'ordinaire elles ont un rez-de-chaussée, un 1er et un grenier. On en compte plus de 9000. Elles sont couvertes d'essentes ou bardeaux peints ou goudronnés. Chaque maison a un No. Dans les rues qui vont du nord au sud, le no porte le no 1er pour le côté nord, et, puis pour le côté sud aussi de Market street, c'est-à-dire qui d'un côté du marché allant au Nord et le no 1 d'un côté ensuite le no 3, tandis que de l'autre côté de la rue commencent par les nos 2, puis 4, et ainsi de suite pour tous les nos pairs. En allant du Marché au Sud c'est le même système. Pour les rues qui vont de la Delaware à Broad street le no 1er est à gauche, puis 3, 5, 7, etc., tandis que les nos 2, 4, 6, sont à droite. (J'ai adopté ce système en faisant numéroter les maisons des Etats de Parme,[74] et il l'a été aussi depuis à Paris.)

On retrouve ici le ridicule usage des fenêtres à *Guillotine*. Il en résulte qu'elles sont mal closes l'hiver et point assez ouvertes l'Eté. Point de volets si ce n'est quelquefois au 1er. On en a au rez-de-chaussée. Un petit porche à l'antique ou un porche à fronton ou à entablement achèvent de les écraser. Les portes sont

trop étroites. Il n'y en a de cochères que pour les écuries et les remises.

L'aspect des maisons est triste à cause des briques dont elles sont bâties. Ces briques ont 8 pouces de profondeur. On essaye cependant d'égayer les façades en y étendant une couleur de briques sur lesquelles on tire à la règle et simétriquement les lignes blanches qui formant des carrés paraissent distinguer les briques entre elles. On met aussi le tour des croisées en couleur blanche pour imiter la pierre de taille.

Un usage qu'on pourrait appeller extravagant, c'est de laver les portes, le trottoir, et le dessous des croisées tous les mercredi et tous les Samedi matin, même l'hiver quand il gèle. Ce soin expose les passans à se rompre le cou, et dans le fait les chutes sur les trottoirs ne sont pas rares.

L'eau qui sert aux habitans de Philadelphie leur est fournie par le Schuylkill. Elle est distribuée par des pompes de bois placées de 40 en 40 toises, mises sur le côté extérieur du bord du trottoir et alternativement de 40 en 40 toises sur l'autre côté du trottoir de l'autre côté, en sorte que chaque 20 toises on trouve dans la rue sur un de ses côtés une de ces pompes.

L'eau de ces pompes servant à tous les usages, mais principalement pour boire, elles ont à une hauteur convenable un piston en fer qui sert à y puiser l'eau.

Elle n'y est pas bien bonne, et n'est pas suceptible d'être gardée pure durant 24 heures. Il est des pompes plus renommées que les autres mais cela n'est jamais que relatif, et dans une très modique proportion. L'usage de ces pompes est gratuit et appartient à tout le Monde.

Plusieurs rues avaient des arbres plantés au bord

extérieur du trottoir. C'étaient communément des ormes.

Cet emploi des arbres étaient très rares, et les rues n'en étaient pas exactement garnies. Des personnes les regardaient comme un avantage pour le temps chaud, d'autres disaient qu'ils empêchaient la libre circulation de l'air et attiraient des insectes, surtout les Cousins. Depuis on a mis des peupliers d'Italie sur les deux bouts de chaque rue et dans les côtés du grand carré formant la place principale de Philadelphie, entre la Delaware et le Schuylkill dans la rue du Marché.

Depuis mon départ on a exécuté le pont fixe sur le Schuylkill qui fut autorisée par un acte de législature de Pensylvanie le 19 mars 1798. Il a été commencé en 1791 et fini en 1805.[75]

Le Pont de Schuylkill a 3 arches, il est couvert et a des fenêtres comme des sabords. Les voitures passent en gardant leur droite suivant toujours l'usage des Etats-unis, où chacune d'elles prend toujours la droite afin de ne pas se rencontrer. Chaque côté a son trottoir pour les personnes à pied. Le Pont de Schuylkill au point qui termine High street (la grande rue du Marché) est de pierres.

Le Canal qui fournit l'Eau à Philadelphie a sa prise d'eau entre middle [alley] (passage du milieu), et gray's.

C'est un canal voûté en tout sens d'une double voûte en pierres de taille. On y a construit une machine à feu par le moyen de laquelle l'eau est élevée de manière qu'elle puisse aller dans toutes les rues.

Un canal souterrain pratiqué le long du trottoir de chaque côté des rues la transporte et le jeu d'un bouton la fait couler à volonté de l'extrémité d'un jet d'environ deux pieds et demi de haut.

Cette eau est très bonne à boire.

Des Particuliers en ont acheté des portions pour l'usage de leurs maisons où elle est conduite.

Le Pont de bois au passage de Gray's Ferry [?] est toujours le même.

Les eaux recueillies pour la ville permettent de les élever à 50 pieds de haut. Cet avantage est inapréciable. Depuis le 12 juillet 1795 on arrosait Front street à 10 heures du matin avec des caisses d'arrosage comme celles des boulevards de Paris. Mais avec les eaux du Schuylkill qu'on conduit à un réservoir on lâche l'eau dans toutes les rues, et l'on ne peut dire quel bien cela procure par le renouvellement et le refroidissement de l'air dans l'atmosphère embrasée de l'Eté.

On met aussi des arbres des deux côtés de toutes les rues, le peuplier d'Italie est celui qui a obtenu la préférence.

Presque toutes les Maisons de Philadelphie, et cela est commun à toutes celles des Etats-unis, ont un ameublement fort simple, qui consiste en quelques meubles de bois d'acajou, et en chaises du même bois recouvertes pour les gens riches par des sièges en crin, chez les autres classes les Meubles sont en bois de noyer, et en chaises de bois peint en vert comme celles qu'on a dans les Jardins en France.

Il n'y a point de tentures, point de tapisseries, les murs sont unis et souvent peints d'une nuance gris blanc. On ne voit point de glaces, point de tableaux, mais on a des tapis de pied qu'on fait venir d'angleterre et qu'on garde étendus même pendant l'Eté à la différence de Charleston où l'on ne les ouvre que l'hiver et depuis Midi et où ils sont roulés le reste du temps. Mais cette décoration des maisons n'existe que dans les pièces qu'on est dans le cas de voir dans un logement quelconque, car tout ce qui est habituelle-

ment hors de la vue est très laid et très peu soigné, l'amour propre n'y est pas, car la servante qui arrose la porte et le trottoir 2 fois par semaine avec un soin religieux marche nu pied et ne se pique pas sur elle de propreté. Pourvu que le salon, la cuisine, l'escalier et la porte d'entrée soient propres, tout le reste est toujours assez bien.

Le caractère des Américains se montre partout dans leurs demeures. Elles ont toujours quelques vitres cassées, quelque porte sans serrure. Il pleut dans tous les greniers tout autour, et l'on dit froidement que cela est impossible à empêcher.

Il y a dans chaque maison une petite Loge à part servant de lieu d'aisance, mais elle est éloignée. Il faut se mouiller pour s'y rendre.

La population à Philadelphie, lorsque j'ai quitté cette cité, était évaluée à 60 mille habitans, qu'on peut compter comme ayant 5 ou 6 personnes chacune, ce qui répond bien au nombre de 9500 Maisons.

La population comprend beaucoup d'Etrangers et surtout d'Allemands. Toute la partie septentrionale de la 3e rue dans les *Libertés du Nord,* comme je l'ai dit, est habitée par eux. Leur caractère paisible, leur amour du travail, la facilité qu'ils ont par leur langue à entendre et à être entendus les multiplie dans le continent américain.

Presque tous les autres Etrangers arrivent d'Europe mécontens de leur gouvernement, inquiets et turbulens, sans propriété, fâchés que le Gouvernement ait vendu des terres sur lesquelles ils comptaient s'établir, en considérant que les acquéreurs de ces terres sont des habitans des villes. Ils haïssent les villes et se plaignent d'accaparemens, d'agiotage, etc.

Le malheur des Colonies a aussi amené beaucoup

de français à Philadelphie et l'on évaluait à 25 mille ceux qui se sont refugiés aux Etats-unis d'Amérique.

Les hommes américains sont en général d'une taille avantageuse, mais ils n'annoncent point de vigueur. Ils sont grands et maigres, surtout les quakers, nonchalans, et ceux des villes plus que les autres. Ils sont sans aucun coloris dans les deux sexes, braves mais ont peu de résolution. Indifférens pour presque tout, ils prennent quelquefois un parti qui annonce une sorte d'énergie, et le suivent avec un *Laissez aller* qui dénote qu'ils n'éprouvent pas souvent de l'enthousiasme. Leur manière de vivre est toujours la même. Ils déjeunent à 9 heures avec du jambon ou du poisson salé, par exemple des alozes qu'ils accompagnent de Café, de thé, et de tartines de pain couvertes de beurre qu'ils mangent froides ou grillées.

Vers 2 heures ils dînent, point de potage. Du bouillon et principalement du rôti à l'anglaise avec des pommes de terre pour litière. Ensuite viennent des petits pois bouillis à l'eau et auxquels on met du beurre que la chaleur fait fondre ou une sauce épicée, puis des œufs sur le plat ou frits, du poisson bouilli ou frit, de la salade qui est quelquefois de choux coupés en tranches fort minces, et que toujours chacun assaisonne à son goût dans sa propre assiette, des pâtisseries, sucreries dont ils sont très friands et qu'ils font peu cuire. Au dessert, on a un peu de fruits, du fromage et du pudding. Tout le repas est arrosé de cidre, de bierre faible ou forte, ensuite du vin clairet, à l'entremet vient le vin de Bordeaux ou de Madère, ce qui se continue au dessert, vers la fin duquel, s'il y a des femmes à dîner, elles sortent de table et se retirent entre elles, laissant aux hommes la liberté de boire tant qu'il leur plaît, car alors on fait tourner continuellement les bouteilles à la ronde, chacun se verse à boire;

on porte des toasts, on fume des cigarres et l'on court aux angles de la pièce chercher sur des tables de nuit les vases qui procurent le moyen de loger une plus grande quantité de boisson. Enfin d'ennui, de lassitude ou d'ivresse, on sort de table du dîner quelquefois prolongé de cette manière fort avant dans la nuit.

Avant le dîner et tout le temps qu'il dure on a d'après l'usage anglais l'habitude d'étaler sur un buffet dans la pièce où l'on mange toute l'argenterie que l'on possède.

Dans la soirée vers 7 ou 8 heures et dans les jours ordinaires qui n'ont pas été consacrés à de grands dîners on prend le thé le soir comme le matin, cependant sans viande. Au thé toute la famille est réunie; on y invite les amis, les connaissances et même des Etrangers. Voilà les 3 repas du jour, car il n'y a point de souper. Le thé du soir est d'une ennuyeuse et monotone étiquette. C'est la maîtresse de la maison qui le sert et le fait distribuer à la ronde, tant qu'on n'a pas renversé la tasse et mis la cuillière au dessus autant de fois on vous en apporte une autre tasse et l'on raconte à ce sujet mille traits vrais ou faux de français qui dans l'ignorance de ce signe de convention avaient été entonnés de thé jusqu'à en beaucoup souffrir.

Les Américains ont une grande passion pour les huitres qu'ils mangent à toute heure même dans les rues. On les vend dans des boisseaux toutes ouvertes mises dans leur eau, et on les vend par douzaines ou par centaines dans les rues jusqu'à 10 heures du soir qu'on les y promène sur des brouettes avec des cris lamentables.

La température de Philadelphie est très froide l'hiver et étouffante l'Eté. Elle va d'ordinaire à 8

degrés dans la 1ère de ces saisons, et à 24 de Réaumur pendant 4 mois d'Eté.

Le froid est glacial et très piquant parcequ'il est accompagné du vent de nord-ouest qui pénètre sous les vêtemens les plus épais. Quant aux Nuits, elles sont souvent à 23d de chaleur. La raison en provient de ce que les Maisons étant construites de briques de 8 pouces, la continuité des jours chauds saturent ces briques de calorique qui se propage ensuite dans l'intérieur des appartemens et les rend brûlants.

Au surplus, le climat est extrêmement variable, et la même journée voit un grand changement dans les hauteurs du thermomêtre, en sorte qu'on ne doit pas se hazarder d'aller à la campagne sans se prémunir des moyens de se garantir contre cette inconstance de l'atmosphère.

L'air dans le nord de Philadelphie est plus pur que dans le Sud.

Le caractère des Américains des Etats-unis n'est pas uniforme dans tout ce grand Continent. Il a cependant des traits qu'on peut appeller principaux. Malgré leur haine affectée pour les Anglais, ils les aiment, mais les craignent. Malgré leur orgueil, un sentiment mal défini leur dit qu'ils sont inférieurs aux Anglais, et ils les traitent avec adulation. Leurs goûts, leurs usages et plus que tout cela leurs habitudes en font de vrais Anglais. Si les Anglais avaient favorisé ce penchant en envoyant pour Ambassadeur un homme de nom, riche, somptueux, donnant des fêtes et caressant le peuple Américain, sa conquête était assurée.

Au lieu de cela, ils n'ont cessé depuis la paix de 1783 de montrer dans leur conduite un dédain marqué pour les Etats-unis. Ils en ont donné la preuve dans le choix de leur 1er représentant M. Temple qui ayant exercé l'autorité en amérique avant la scission n'y avait

inspiré que des sentimens de mépris à cause de ses Dettes et sa conduite peu mesurée. M. Hamond neuf en diplomatie a encore été un mauvais choix, parce qu'à son aversion pour les Américains il réunissait un caractère violent qui le portait à ne rien taire, et qui donnait quelquefois aux choses qu'il aurait dû ne pas appercevoir un caractère grave.

M. Bond Consul Général né en Amérique, mais plein de haine pour elle, n'ayant aucune qualité saillante, n'a pu être remarqué que par son influence sur M. Hamond, pour lequel cette influence ne sera jamais une preuve de talent.

Cependant on est étonné de la rapidité avec laquelle les Américains ont formé des Etablissemens placés jusqu'à 20 lieues dans l'intérieur. Le Genre de vie de ce peuple semble fait pour ce qu'il entreprend, et quand l'Esprit mercantile et calculateur cédera aux vertus que doivent avoir une grande nation, il semble qu'il doit jouir d'une parfaite tranquillité.

On a dit que l'américain était la moyenne proportionnelle entre l'Européen et l'Indien. Il est évident qu'il s'éloigne du 2ème et qu'il s'approche constamment de l'autre.

Parmi les défauts des Américains, il en existe un grand. C'est que ceux des Etats de l'Est méprisent ceux des Etats du Sud, c'est-à-dire les Virginiens, les Caroliens et les Georgiens.

Les nuances entre les différents Etats Unis ne sont point du tout marquées par la politesse. Même administration, mêmes idées, même conception toujours à la bonne opinion de soi et de son pays. Le Gouverneur de Philadelphie que j'y ai trouvé disait que l'Amérique ne le cédait à aucune autre contrée du Monde parce qu'on pouvait y avoir de la Venaison, de la tortue et du Vin.

Une lettre de recommandation pour un Américain est d'ordinaire une lettre de change pour un dîner, à moins qu'elle ne parle d'affaires.

En entrant chez les Américains pour dîner, on laisse communément sa canne, son chapeau, sa redingotte à des porte manteaux dans le corridor d'entrée. Puis si le Maître de la Maison est déjà avec une ou plusieurs personnes, il prend par la main l'étranger qui semble être alors logé dans la Maison, et le présente successivement à chaque individu en le nommant et lui nomme en même temps la personne à qui il est présenté. Cet usage trés prudent serait digne d'être adopté par la politesse française car chez les français l'on se permet quelquefois des propos offensants pour des personnes présentes et qu'on ne connaît pas.

L'Américain n'a aucune dignité quand il manque d'argent. Un riche négociant de Philadelphie vint me trouver sur ma porte le 24 Mars 1795 et comme par hazard il me dit: "Ne me rebutez pas, donnez moi 6 cents gourdes dont j'ai besoin jusqu'à demain matin." Je ne les avais pas.

Le lendemain il me rencontre dans la 4ème rue Sud près de chez lui et me dit: "Vous n'avez pas d'argent, eh dans peu j'en aurai beaucoup." Notez que ce négociant ne m'avait jamais parlé qu'une fois en m'achetant pour une 30e de gourdes à crédit (165 f.).

Il y a de grandes disparates dans le caractère américain par rapport à ce qui concerne la générosité. Il en est des traits qui conviendraient bien à l'économie parcimonieuse.

On proposait une fort belle harpe à un Senateur du Congrès pour l'une de ses Demoiselles. "Je l'achéterais bien dit-il mais la dépense des cordes est immense."

Une veuve de Philadelphie y prend un français pour montrer la langue française à sa fille. Cette femme

riche lui fait observer que sa fille ne pouvant pas prendre de leçon le Samedi il faut qu'il fasse une réduction proportionnelle sur le prix du mois.

Un de ses Ecoliers d'un rang distingué, qui s'absentait tous les 8 jours, lui paye deux Mois en deux portugaises couvertes sur lesquelles il perd six francs.

L'amour de l'argent va jusqu'à faire taire quelquefois la délicatesse. Un célèbre Démocrate apprenant que le Gouvernement anglais avait envoyé en janvier 1796 un agent d'une Maison de Commerce de Londres pour accaparer des farines, et que cet agent avait choisi une autre Maison américaine que la sienne disait à M. de Talleyrand: "Cela est bien mal car j'ai fait gagner plus d'argent à cette Maison de Londres que celle qu'elle a choisi ici." . . . Et ce Démocrate fit brûler par le peuple le traité de Commerce de l'Angleterre avec l'Amérique le 25 Juin 1795. Un de mes amis négociant de la Guadeloupe envoye 15 milles gourdes avec ordre d'acheter des actions de la banque. Le Négociant lui répond "J'ai reçu et exécuté les ordres de votre lettre du ——"

Trois ans après le Guadeloupien arrive et demande ses actions. On lui dit qu'on les a revendues et qu'on les lui remboursera avec l'intérêt colonial. Il refuse.

Il va trouver un avocat qui lui conseille de s'arranger parce qu'il perdra 4 ans à plaider et dépensera 6 mille francs. Enfin on lui rend seulement ses 15 mille gourdes.

Un Négociant me confie une pièce d'étoffe pour y prendre ce que j'en désirerai à un prix convenu lorsque le reste sera rapporté, mais la pièce revenue, il exige un prix plus fort pour ce qu'on en a retiré.

Dans la Pensylvanie on fait ce qu'on appelle *des billets de plaisir.* Une loi de cette province dit que

ce n'est qu'un cautionnement de la solvabilité, et qui n'engage point si l'on prouve qu'on n'a rien reçu.

Il n'y a nulle certitude dans les affaires de Commerce. Il faut demander cent fois son argent avant de l'obtenir de celui à qui on l'a confié.

Dans le Sud les Commis ne jouissent pas tous d'une grande réputation de fidelité, s'ils se trouvent seuls, ils vendent plus cher alors, et l'excédent est pour eux.

Ce qu'un Américain n'est pas accoutumé de faire ou de voir faire, il est presque impossible de le lui faire entreprendre. C'est après des instances bien multipliées que j'ai obtenu qu'un homme me fit des boîtes de différentes dimensions pour y mettre du pain à cacheter.

Une des causes qui rend très dissemblables dans plusieurs points le caractère des Américains, c'est qu'ils sont provenus de différentes Nations, et qu'ils ont gardé des marques de cette influence originaire.

C'est ainsi que les Américains descendus des hollandais réunissent à un degré imminent l'indolence des 1ers et l'avarice des seconds, ce que consolide une avidité de gain qui appartient aux deux. Il est impossible de pousser la lésinerie plus loin. Ils se nourrissent à peine, et traitent fort mal leurs Esclaves.

Quelquefois l'insouciance semble former le fond du caractère des Américains et les épanchemens de l'amitié et même ceux de la plus douce philantrophie leur paraissent étrangers.

Le docteur Ross, Ecossais établi à Philadelphie, me disait le 29 Mai 1795: "Il y a plus de dix ans que je suis à Philadelphie où je tiens à plusieurs corporations, et où mon état de Médecin m'a donné des Rapports, il n'y a cependant pas deux maisons américaines où je puisse aller dîner sans y être invité."

On a voulu faire à Philadelphie une quête en faveur des Américains prisonniers à Alger, mais elle n'a pro-

duit qu'environ 1200 francs. Les Comédiens de la même ville ont donné une représentation pour ce sujet qui a produit près de 6 mille francs sans même qu'on ait montré aucun empressement d'aller au spectacle. Ainsi ce sont des Comédiens très besoigneux et Anglais en grande partie qui ont montré le plus de sensibilité pour des Infortunés qui en allant donner au loin une idée avantageuse de leur pays, ont laissé des femmes et des enfans dans la misère.

Dans l'hiver de 1793, en patinant sur la Delaware devant Philadelphie, la glace se rompt, un jeune homme disparaît, on pousse de grands cris, au bout de quelques instans sa tête reparaît, on le retire et l'on se remet à patiner. Un quart d'heure après, un autre disparaît, et est noyé, on continue à patiner sans émotion. Voici un préjugé sur les Noyés.

Le dimanche 31 mai 1795, vers Midi, le fils du Général Pierre Muhlenberg étant dans un canot sur la Delaware entre Philadelphie et la petite île fut coulé par une barque et périt.

Le lundi vers 5 heures du soir, on tira sur le quai au bas de Walnut Street dix coups de canon de la même pièce à un intervalle d'environ une Minute, afin disait-on que la commotion fît surnager le corps qui ne parut point.

Cependant ce préjugé est tellement enraciné qu'environ 1/2 heure après on cria que le cadavre paraissait et que l'on courut en foule pour être témoin de ce fait aussi peu vrai que l'efficacité du Moyen.

Pendant l'hiver les chutes sont communes dans les rues, personne ne sort pour aider et soulager les personnes tombées, si ce ne sont des français dont l'intérêt inspire de la surprise et n'obtient pas toujours un remerciement.

Et cependant ces mêmes Américains donnent des preuves d'un cœur sensible et d'une grand générosité.

C'est surtout à l'égard des français chassés des Colonies par le malheur que cela a été bien marqué. J'ai déjà cité ce qui s'est passé à cet égard en Virginie, New-York, Philadelphie, Baltimore, Charles-town imitant un aussi touchant modèle, et le Congrès le 4 février 1794 accorda 90 mille francs à ces infortunés. Ces secours ont été multipliés de ces Manières envers des hommes qu'on adopta en quelque sorte, et leur reconnaissance doit être éternelle. Plusieurs Capitaines américains transportaient gratis des Colons au continent.

Un Capitaine manien entr'autres commandant le brick l'aigle de Charleston conduit au mois de février 1794, 22 passagers français à Charleston sans en rien exiger que de se nourrir eux-mêmes.

Voici des traits d'un autre genre: une goëlette américaine se charge à St. Domingue de porter 2 Militaires convalescents à Boston et les débarque à la pointe de l'île à la Tortue avec une seule bouteille d'eau et quelques biscuits; un autre Américain va livrer aux ennemis au môle des français de garde qu'il avait à son bord à Jean Rebel; dans les malheurs de St Domingue ils ont rançonné les français pour les transporter au Continent, ont acheté des objets à vil prix et les ont livrès ensuite aux corsaires de la Jamaique, des Bermudes et de la providence; d'autres dépositaires infidèles ont nié qu'on leur eût rien confié; on a reconnu à Baltimore une cloche de l'Eglise du Cap. Mais ces traits ne balancent jamais ceux que la reconnaissance publie.

A New-York les américains ont établi un hospice ou plus de 100 français malheureux ont été nourris, vêtus et entretenus. En 9bre 1798 cet hospice contenait encore 50 vieillards ou femmes et enfans. C'est aussi à New-

York que le docteur Romaine aidait les français et les soignait. Le Commodore Michelton et son épouse s'y sont chargés d'une famille de 5 personnes. Une jeune femme du Cap accouche sans argent sans ressource. Le médecin le dit à la fille de M. Michelton. Celle-ci répète en pleurs à sa mère et celle dernière porte tous les secours, les besoins n'y estant plus.

A Philadelphie la pitié a été générale.

Cependant pour être historien fidelle, je ne peux ni ne dois taire qu'il ne s'établit point entre les Américains des Etats-unis et les Colons ou autres français en général un sentiment de véritable affection.

A la moindre circonstance politique, leurs rapports varient et s'affaiblissent et l'on est prêt à tout oublier de part et d'autre.

Les choix de la France par rapport aux Etats-unis, dans ses Ministres et Envoyés, ne montrèrent pas assez le désir de se les attacher. M. de la Luzerne fut le seul qui sut leur plaire. M. de Montier poussait la maladresse jusqu'à se faire apporter chez M. Hamilton, Ministre, sous prétexte de régime, 2 ou 3 plats, accomodés à la française. M. de Ternan ne fit que de passer.

Le Ministre Genet voulait tout mettre en feu. S'il avait été ministre 6 semaines de plus, c'en était fait, le Président aurait été forcé de convoquer le Congrès qui aurait déclaré la guerre à l'angleterre.

Fauchet fut presque nul en diplomatie, mais esclave craintif des jacobins du Continent.

Adet fut sage et doux; mais son domestique de l'intérieur de la maison n'y attirait pas.

Ce qui doit être dit; c'est que la France, depuis qu'elle fut république ne payait point assez ses Ambassadeurs en Amérique. Le vrai caractère de son Ambassadeur doit être la fermeté, réunie à beaucoup de politesse.

Il doit même être très affable, tout voir, tout entendre, tout recueillir sans affectation, sans inquiétude, enfin il doit faire son rôle diplomatique à sa table, y attirer adroitement les Membres influens de la Chambre des Représentans et du Sénat, et ne jamais souffrir que l'Ambassadeur anglais offre chez lui de meilleur vin de Madère que le sien. S'il est tel qu'on le souhaite ici, il servira bien son pays.

Le Ministre français doit donner de bons exemples de conduite aux français. Il en est beaucoup venus dans tous les Etats-unis de toutes les opinions et de tous les rangs. Mais partout le caractère léger et peu modéré des français a percé. Ils ont blâmé tout ce qui n'était pas conforme aux usages de leurs pays. Ceux qu'un intérêt et une confiance respectables avaient fait accueillir dans des familles comme des amis, y ont porté la séduction et la honte; et ceux qui y ont pris des épouses les ont abandonnées pour toujours et ont ainsi marqué la plus noire et la plus lâche ingratitude.

La population de Philadelphie est, comme nous l'avons marqué, de 55 mille ou de 60 mille hommes. Elle se compose de 3 classes différentes,

1. Les Blancs
2. Les Gens de Couleur } des deux sexes.
3. Et les Esclaves

Examinons les successivement.

I. Les Blancs sont, comme l'on sait, la classe dominante, mais elle se subdivise elle même en 5 classes. 1. Les hommes blancs, 2. Les femmes blanches, 3. Les Enfans blancs, 4. Les Domestiques blancs, 5. Les Engagés blancs. II. Les Gens de Couleur, ils sont distingués en hommes, en femmes et

en enfans. III. Les Esclaves, les hommes, les femmes et les enfans.

Nous ne parlerons point ici des Indiens qui sont des hommes rouges et qui sont les aborigènes. D'ailleurs ils n'habitent que dans des lieux qui leur sont propres et s'ils paraissent dans les villes, même dans celle de Philadelphie, c'est toujours l'effet de quelque cause politique.

## I. *Des Blancs*

1. Les hommes blancs.—C'est à eux que se rapporte tout ce que j'ai dit jusqu'ici du caractère général des Américains. Les blancs sont composés d'Anglais, d'Ecossais, d'Irlandais et d'Européens de toutes les nations; ensuite d'Américains nés dans les diverses provinces des Etats unis et qui ont aussi une origine européenne très diversifiée.

Avant l'arrivée de Penn à Philadelphie, et en 1678 les hollandais, les Irlandais et les Suédois étaient déjà en grand nombre à Upland, à présent Chester, à New-Castle et à Haxkills (maintenant Landslin). Beaucoup de Quakers comme Penn étaient à Shackumaxon (à présent Kensington) faubourg de Philadelphie.

Lorsque le vaisseau le Shield (le Bouclier) de Stockton, le 1er qui eût osé remonter si haut dans la Delaware, et qui allait à Burlington, donna de son Beaupré dans les arbres qui bordaient la rive droite où est maintenant la ville de Philadelphie, on dit: ce serait une belle place pour une ville.

Penn, parti de Londres en août 1682, arriva sur le vaisseau le Welcome (le bien venu) à Philadelphie capitaine Greenway (route verte).

Il amena Cent de ses amis et de ses compagnons

dédaignés des Anglais, parce qu'ils tremblaient dans leurs temples.

Le 24 8bre Penn débarqua à New-Castle, d'où les hollandais joyeux le conduisirent à Upland leur chef lieu (Chester) et son autorité y fut reconnue.

On voit encore au petit village de Kensington attenant à la ville de Philadelphie dans la partie nord de cette dernière, et au chantier de construction le plus septentrional, l'arbre sous lequel il conclut son traité d'acquisition avec les Sauvages.

Cet arbre est ——————. Il est beau et majestueux. Rien ne l'indique qu'un souvenir fondé sur la tradition.

Penn a laissé d'immenses propriétés à sa famille. Ses descendans sont restés attachés à l'angleterre et s'y sont retirés durant la guerre terminée en 1783.

Le Gouvernement de Pensylvanie les a depouillés de leurs terres, qu'un papier anglais évalue à 500 millions sterlings, d'après un acte du parlement auquel il donne la date du mois de mai 1790.

Le Gouvernement de Pensylvanie a arrêté de payer à la famille de Penn une rente annuelle de 150 mille pounds ou 4 millions 200 mille francs.

Le 1er terme seul a été payé en papier des Etats unis alors très décrié, et le parlement d'angleterre lui a accordé en 1790 une pension de 4 mille livres sterlings (100,000 f.).

Penn choisit le local où est Philadelphie qui était tout couvert d'arbres, le sol en est argilleux, et les élévations donnaient de la pierre, de la chaux et du marbre, des mines de charbon et du fer.

Dans cette 1ère année on éleva 81 maisons ou plutôt cabanes. L'une d'elles subsiste encore et est une taverne au coin de front et de dock street, sous l'enseigne du Bostoman et Cull. Une autre était la

maison de Penn à la ville à présent dans Black horse alley (allée du cheval noir) précisément derrière Lochlin ainsi nommée d'après le nom de l'une des filles du propriétaire.

Vis à vis cette dernière Maison, au milieu de la Rue du Marché, il y a eu plusieurs années un Monument d'une simplicité primitive, c'était une geôle en bois rarement occupée par d'autres que par le geôlier.

Le 1er enfant qui naquit à Philadelphie fut Jean Key, il vécut 85 ans.

Edouard Drinker né dans une cave sous le banc qui était dans la Delaware ne mourut qu'après la déclaration de l'Indépendance. Il y avait encore récemment une Veuve, dont la Mère vint de Londres lorsque Philadelphie n'avait encore que 3 Maisons.

C'est pendant la guerre de l'Indépendance que les Maisons furent numérotées et que l'armée royale fit un pont flottant sur le Schuylkill.

La cité s'étendait à peine alors à 1/2 mille sur l'ouest de la Delaware. Il y avait un chemin pour conduire à l'hôpital, à l'Eglise suédoise dans le sud, et aux chantiers de Kensington au Nord.

Un habitant de Philadelphie qui n'y avait vu que 3 voitures, puis 2 ou 3 bâtimens de Londres par an et de petits bateaux allant aux Colonies, mais dans le cours d'une vie ordinaire il a vu 300 voitures et partir 12 ou 15 bâtimens pour tous les ports du globe et aller aux Antipodes.

L'américain indifférent en amour et en amitié ne tient à rien, ne s'attache à rien. On en a bien la preuve dans les habitans des campagnes. Ils vont jusqu'à 4 fois commencer de nouveaux défriches. Ils abandonnent sans effort le lieu où ils ont commencé à respirer, l'église où ils prirent l'idée d'un être suprême, les tombeaux de leurs pères, les amis de leur enfance, les com-

pagnons de leurs jeunesses, et tous les plaisirs de leur 1ère société. Ils émigrent, et sur tout du Nord pour aller vers le Midi ou vers le couchant dans les derrières des Etats unis sur l'Ohio. Partout et même dans Philadelphie qui est la ville par excellence leurs propriétés de toute espèce sont à vendre, si l'on trouve un prix qui tente, sa maison, sa voiture, son cheval, son chien etc. . . .

Tous les américains sont fumeurs, ils chickent aussi et quelquefois ils font ce double usage si chéri des Marins. Mais un Américain de l'un ou de l'autre sexe qui l'emploie en poudre est une espèce de phénomène et les femmes ne déforment point leur nez, et ne le salissent point par cet emploi chéri que font les Européens de cette poudre plus contraire à la propreté qu'utile à la santé malgré tous les prétextes qu'inventent ceux qui en ont l'habitude.

A Philadelphie comme dans tout le reste des Etats unis on fait les 3 repas que j'ai déjà détaillés. Là on fait aussi un usage immodéré des boissons chaudes. Le thé est bouillant, on boit l'Eté de l'eau froide et glacée, on aime les liqueurs, le Rhum, l'eau de vie, le Whisky, puis on mêle l'eau de vie avec de l'eau ce qu'on appelle du Grog.

On recherche les fruits verts. On mange 7 ou 8 fois plus de viande que de pain, et on est couché trop longtemps dans des lits de plume. Malgré le renouvellement de la peinture dans les Maisons, qui a lieu presque tous les ans au commencement de l'automne, les Américains habitent leurs appartemens sans discontinuation.

Les Américains ne valent pas pour le travail et le caractère solide les Allemands qui forment une grande fraction de la population. Les Allemands de la Pensylvanie et de Philadelphie sont moins ivrognes, et leurs

familles sont plus nombreuses et ont jusqu'à 12 et 14 enfans, tandis que 27 familles américaines on n'en compte qu'une de 13 enfans et 1 de douze.

On évalue que les 60 mille habitans de Philadelphie consomment par an 40 milliers de viande poids de Marc à raison de onze onces par individu. Il faut convenir aussi que la viande en amérique est moins substantielle d'un 8ème qu'en France.

Les quakers très nombreux à Philadelphie y diminuent cependant, parce que beaucoup de leurs enfans quittent cette communion. D'ailleurs on voit la coquetterie des jeunes quakeresses, qui savent combiner leur simplicité affectée avec des goûts très mondains, que cette Secte doit perdre beaucoup.

C'est à l'influence et au nombre des quakers à Philadelphie, qu'on doit attribuer les mœurs tristes de cette ville; où il y a encore moins de société qu'ailleurs.

Nous bornons ici ce qui a trait aux hommes blancs de Philadelphie, non pas que tout ce qui les concerne soit terminé, mais parce que dans le reste de la description de la population de cette ville, ils se trouvent mêlés à ce que nous dirons des autres portions.

Si nous osions sortir de Philadelphie, et jetter un coup d'œil sur les habitans des campagnes et des terres qui en sont éloignées quoique dans la même province, nous dirions que l'Américain y vit sans justice et sans force publique. Si l'on achète des terres quelques hommes qui s'en sont déjà emparés, et qui s'y sont déjà établis refusent de les abandonner et si vous vous obstiniez un coup de fusil peut vous arrêter, et la vengeance n'intéresse personne.

Il y a cependant un juge qui tient sa cour pour la forme, pour faire gagner le Greffier qui est son parent, et un autre Conseiller qui est d'ordinaire le Maître de la taverne.

Dans les campagnes, lorsque le peuple est occupé de ses défrichemens et de sa récolte, il est assez content de son sort, et s'embarrasse peu de ce qui se passe dans les villes. Parlons maintenant des femmes blanches.

2. Les femmes blanches.—Ce qui concerne ce beau sexe doit commencer par une remarque bien flatteuse pour lui et très heureuse. Une femme des Etats unis, quelque soit le rang où elle est née, n'offre (s'il n'est le résultat de quelque accident) une de ces figures trop communes en Europe et même en France dans le bas peuple, qui repousse par la laideur, dont les yeux éraillés ou chassieux ou dont les traits difformes affligent ou bien si l'on rencontre une semblable figure, on peut toujours en conclure hardiment qu'elle a été importée d'ailleurs et non pas produite par ce sol favorisé à cet égard.

Les femmes américaines sont jolies, et parmi elles celles de Philadelphie le sont le plus, et passent pour l'emporter sur toutes celles du continent. Cette ville les offre par milliers depuis l'âge de 14 ans jusqu'à 18; et pour le montrer par un seul trait, c'est que dans un beau jour d'hiver sur le trottoir côté nord de la rue du Marché à la promenade qu'elle forme depuis la 3ème rue jusqu'à la 5me on trouve 400 jeunes personnes dont chacune serait sûre d'être suivie à l'une des promenades de Paris; tribut séducteur que n'offre peut-être aucune ville du monde et dans la même proportion.

Mais elles deviennent bientôt pâles, et une incommodité qui est comptée parmi les plus contraires au Maintien de la fraîcheur et de la jeunesse leur est très commune. Elles ont peu de cheveux et de mauvaises dents, toutes les formes qui embellissent la beauté elle-même, ou plutôt qui servent à la composer, cessent bientôt d'être desinées par la main des grâces. Enfin charmantes et adorables à 15 ans, elles sont fanées à

23, vieilles à 35, décrépites à 40 ou 45. Elles sont sujettes à des Maladies de Nerfs et à celles que les anglais appellent [quatre mots anglais illisibles] qui est extrêmement fréquente.

Les Etats unis d'Amérique ont très peu de Centenaires et les pierres sépulcrales des cimétières de Philadelphie n'indiquent qu'un seul nonagénaire. D'ordinaire l'époque où on y meurt le plus, c'est entre 35 et 45 ans.

Cela n'est cependant pas sans exception car à Prestin dans le Connecticut, Mad^e Elizabeth Hericott est morte en 7^bre 1804 à 79 ans. Elle en avait passé 61 avec son mari. Elle a laissé 9 enfans, 63 petits enfans et 19 arrière-petits enfans, total 91. A Brunswick dans le Maine, M. Thomas Hum est mort dans le même temps âge de 80 ans, il a laissé y compris la 5^e génération 122 personnes. 7 de ses fils assistèrent à ses funerailles le plus jeune avait 50 ans. A Rowley, Mad Aphen Gage morte en août 1804, veuve du feu général Thomas Gage à 88 ans. Elle a eu 2 enfans, 22 petits enfans, 52 arrières petits enfans et 1 de la 4^ème génération. Total 77, dont 64 vivent à Berke dans le Maine. Daniel Belly, mort en août 1804 à 88 ans, avait eu 16 enfans, 113 petits enfans et 72 descendans de ces derniers, total 201 présens.

L'âge ordinaire de la nubilité des femmes est leur 14^e année à Philadelphie.

Cela arrive sans accident. L'époque où la faculté de se reproduire cesse communément est entre 40 et 45 et cette révolution si dangereuse dans nos climats est là préservée d'accident.

Les Demoiselles ne se montrent jamais dans les appartemens où l'on reçoit la société jusqu'à leur puberté.

Comme elles sont communément d'une taille avanta-

geuse on est frappé de voir dans les rues de grandes et jolies demoiselles qui vont ou qui reviennent de l'école. Elles ont les cheveux pendants et le jupon avec des coutures qui les ferment. Mais dès que la Nubilité est arrivée on retrousse leurs cheveux avec un peigne et le lez du derrière de la jupe est ouvert. De ce moment elles sont montrées à toute la société du thé, elles deviennent leurs maîtresses, peuvent se promener seules et avoir un Amant.

Le choix d'un Amant est sans exception, il est public, et les parens ne s'en formalisent pas parce que telles sont les mœurs du pays. L'amant choisi vient dans la maison quand il veut. Il va avec l'objet chéri se promener où il veut. Il vient souvent le dimanche en cabriolet la prendre. Il la ramène le soir, sans que personne les interroge sur leur course.

Les femmes de Philadelphie ont un luxe très marqué en rubans, en chaussures, en deshabillés de linons et de mousseline. Elles n'ont cependant point encore de gazes ni de dentelles, et presque pas de fleurs artificielles. Elles ont l'habitude, qu'elles croyent de très bon ton de laisser les hommes payer ce qu'elles ont acheté dans les boutiques et d'oublier de les rembourser.

Elles ont un goût très décidé pour la parure et un grand désir de se faire voir, qui est la conséquence et l'aliment de l'amour de la parure. Elles n'ont pas une tournure élégante en imitant les françaises. Celles qui ne sont pas de la 1ère volée vont faire le marché les Mardis et les Vendredis après midi (veilles des jours de marché) avec une toilette de bal.

Mais après 18 ans elles perdent de leurs charmes et se flétrissent. Leur gorge à peine naissante a déjà disparu. Il est vrai que plusieurs d'entr'elles par un préjugé aussi nuisible que ridicule, applatissent et compriment un des appas dont la Nature a embelli ce sexe.

Les femmes de la religion luthérienne sont reconnaissables parmi les autres à leur chapeau sans garniture comme celui des quakeresses. Le fond de leur chapeau a un pli.

Quoiqu'en général on marque une grande modestie à Philadelphie, les mœurs n'y sont cependant pas d'une pureté exemplaire, et l'insouciance de plusieurs parens sur la manière dont leurs filles peuvent avoir acquis des ajustemens qu'ils ne leur ont pas donnés, doit favoriser des écarts, qui n'appartiennent cependant pas à l'amour, car les Américaines ne sont pas tendres.

Mais elles sont très ridicules pour ne vouloir pas entendre prononcer certains mots, et ce scrupule à beaucoup d'égards, décèle plutôt trop de savoir que d'ignorance.

Une dame faisait sortir son frère de sa chambre lorsqu'elle changeait les langes de son propre fils âgé de 5 semaines, quoiqu'elle le fît en présence des femmes et des demoiselles.

En adoptant dans cette ville le goût français pour les ajustemens et les manières on n'a pourtant pas plus d'affection pour la nation française, on vend et loue plus cher aux français qu'aux autres personnes sans aucun scrupule.

Les Demoiselles conservent communément leur amant à moins que des circonstances plus ou moins impérieuses ne produisent l'absence du 1er, ce qui amène alors un 2ème choix. La même cause peut agir à plusieurs reprises et toujours avec le même résultat.

Mais si l'amant reste dans le même lieu, il est toujours dans la même chaîne à moins que par une inconstance criminelle, ayant épuisé les jouissances du bonheur, il ne s'enfuye et ne se fasse un jeu des pleurs de l'amante qu'il a trompée.

Mais qu'il sache ce lâche suborneur, comme le séducteur d'une femme mariée, qu'à quelque point qu'il ait fui, si ce point est situé dans les Etats-unis l'indignation universelle veille sur lui, et le marque d'infamie; jamais, non jamais, il ne pourra rien obtenir dans cette vaste contrée, une place, un poste quelconque pas même celui de *Watchman* ou Gardien de rues.

Il est vrai qu'il faut savoir être vertueux par système et par complexion. Une Demoiselle se confie à la délicatesse de son amant et le charge de garder pour elle un respect qu'elle ne sait pas toujours lui commander. Chaque jour ils sont l'un et l'autre livrés à eux-mêmes. Comme c'est la Demoiselle qui doit attendre la Domestique, que rien ne peut y faire rester dès que la nuit est arrivée, et qui ne rentre qu'à 11 heures 1-2 ou Minuit, son unique protection c'est son amant. Le père, la mère et la famille entière vont se coucher. L'amant et sa maîtresse restent seuls, et quelquefois en rentrant la servante les trouve endormis et la chandelle éteinte, tant l'amour est froid dans cette contrée.

Lorsqu'une demoiselle s'apperçoit de quelque refroidissement dans celui qu'elle a choisi, elle lui fait publiquement les plus sanglans reproches, et si une autre demoiselle soit par ignorance, soit par goût cherche à la supplanter, elle dit à cette dernière qu'elle a des droits qu'elle n'abandonne point.

Et cependant ces Américaines sont froides et sans passion, et même ce qui ne devrait être permis que dans un délire qu'on ne peut maîtriser elles le souffrent pendant des heures entières sans une émotion assez forte pour faire changer leur figure, elles ont toujours l'air de tout calculer.

Quand on pense à la liberté illimitée dont jouissent les demoiselles, on est étonné de l'empressement que

toutes, sans exception, montrent à se marier, pour devenir des femmes qui le plus souvent ne sont considérés que comme des Ménagères de la Maison de leur mari. Mais c'est encore un calcul de pur amour propre, parce qu'on croit que celle qui ne se marie pas a quelque défaut qui en a dégoûté ses Amans. Aussi disent-elles qu'il faut que les françaises ayent un talent bien particulier, puisque les hommes de leur propre nation s'occupent de leur plaire et surtout par des politesses.

Les mariages sont d'autant plus faciles que quelquefois ils sont même pressans, on en fait aussi beaucoup de secrets.

Je vais dire une chose presque incroyable, c'est que ces femmes sans amour réel et sans passions se livrent de très bonne heure à la jouissance d'elles-mêmes, et qu'elles ne sont point étrangères au goût de chercher les plaisirs d'une imagination égarée dans une personne de leur propre sexe.

Dans le commun du peuple, par exemple chez un tavernier, chez une petite marchande, la fille de la maison dès qu'elle n'est plus une enfant, couche avec la servante, c'est-à-dire que dans l'espace de 8 à 10 ans elle peut avoir partagé le lit de 50 ou 60 créatures dont on ne connaît que le nom, qui peuvent être sales, mal saines, attaquées de maladies susceptibles de communication, et plus ou moins graves, et dont les mœurs peuvent être funestes à une jeune personne.

Quand la demoiselle se marie son existence est absolument changée. Ce n'est plus cette jeune étourdie, cette inconséquente qui se permet tout et qui n'a pour loi que son caprice et la volonté de son amant, c'est une femme qui ne doit plus exister que pour son mari et pour se livrer, sans distraction, au soin de son Ménage, de sa Maison. Enfin, ce n'est plus qu'une gouvernante,

et souvent à bien dire qu'une 1ère et une unique servante.

Les dames américaines découpent les viandes avec beaucoup d'élégance et ce qu'on admire dans les femmes en France à cet égard leur est très familier. Elles préparent aussi les pâtisseries avec un grand succès.

A Philadelphie, à compter du lendemain du mariage, la mariée pendant trois matinées consécutives donne le punch et des viandes froides à tous ses amis, et tous ceux à qu'il plaît de s'introduire sous ce titre. Puis les 3 jours suivans la Mariée donne le thé le soir. Ses amies et ses connaissances s'y rendent faisant assaut de luxe et les honneurs sont faits par de jeunes personnes parentes ou amies de la Mariée qui sont appellées demoiselles de Noce. Ainsi se succèdent les rejouissances extérieures de l'himénée. La Maîtresse de la maison est à tous les détails, c'est elle qui découpe et qui sert à table. Si elle a eu le malheur de ne pas chérir la chasteté sa santé déjà alterée trouve dans les plaisirs même du mariage de nouveaux dangers. Plus son mari est capable de les multiplier, plus elle dépérit. D'autant plus que dès qu'elle a fait un enfant, quelquefois pendant qu'elle l'allaite, ou au moins dès qu'elle l'a sevré, elle en a déja conçu un autre.

Les femmes ne sont pas vêtues chaudement, leur nourriture est mauvaise et elles abusent du thé trop bouillant. D'un autre côté, elles ont la mauvaise honte de ne pas avouer des incommodités qui deviennent graves, et dont le mari n'est même pas le confidant.

De là de mauvaises dents, un mauvais estomac, des humeurs qui flétrissent ou ternissent au moins la beauté, quelquefois un mal négligé, des dartres. Les femmes dans leur temps critique se lavent les pieds avec de l'eau froide. Les Mères ne veulent pas leur apprendre quel

est le danger de cette imprudence, parce qu'elles ne veulent pas, disent-elles, les entretenir de pareilles choses. Elles ne prennent aucune précaution contre les vicissitudes du climat, pas même de celles que la propreté semble préscrire alors. Elles usent seulement d'un jupon de couleur qu'on met à cette époque, et qui sert toujours dans les mêmes circonstances jusqu'à ce qu'on soit forcé de le faire jetter. Les hommes leur ont donné un nom dégoutant. Elles trouvent les françaises très reprochables, parce qu'elles ont un usage différent, et font laver leur linge ainsi employé.

Les Américaines divisent tout leur corps en 2 parties du haut jusqu'à la ceinture c'est l'estomac, de là jusqu'au pied, ce sont les chevilles du pied.

Qu'on conçoive, d'après cela, quel est l'embarras d'un Médecin qui doit deviner d'après cette seule indication quel est la nature et surtout le siège de la Maladie! Lui à qui le moindre attouchement est interdit, lui que la Malade laisse au risque même de la vie dans le doute le plus vague.

En voici un exemple. Une jeune femme allaitait son 1er enfant. L'un de ses seins eut une crevasse. Elle en souffrait horriblement, mais ne se plaignait à son médecin que de douleurs d'estomac, et le mal faisait des progrès.

Une femme voisine de cette Dame qui dépérissait l'interroge, elle lui dit la vérité, et va même jusqu'à lui montrer son sein malade. Mais quand elle lui parle de le faire voir à son médecin elle trouve de la résistance.

Effrayée de danger, elle m'en parle, et je me résous, en employant tous les ménagemens que le préjugé le plus puissant prescrit, de parler à cette Dame de son état, des risques qu'elle court, de la mort dont sa conduite menace son petit garçon qu'elle aime beaucoup. Je

lui expose qu'elle manque aux devoirs les plus sacrés de la Nature et de la religion, enfin je lui dis que son obstination est un véritable projet de suicide.

Enfin homme, époux et père, je parle avec une telle éloquence que j'attendris la malade et lui fais promettre de se livrer aux soins éclairés du Médecin.

Elle le fit, elle recouvra la guérison après un long traitement; mais il eut pour résultat que tout en croyant me devoir la conservation de son existence et celle de son enfant, cette jeune Mère ne me parla plus et même ne voulut plus me saluer.

Dans leur opinion les femmes françaises sont des mal propres parce qu'il est des points d'où l'on peut s'appercevoir qu'elles ont une chemise.

J'ai honte de dire que précisement parce que les Américaines ont tant de frayeur pour ce qui regarde ce vêtement et qu'elles en ont peu, et qu'elles en changent rarement, elles ont à se reprocher de ne pas les conserver propres et de les rendre dépositaires des marques d'un besoin auquel la Nature a assujetti tous les animaux.

Les Américaines se lavent avec soin le visage et les mains, mais point la bouche rarement les pieds et plus rarement le corps.

Quand une femme accouche à Philadelphie son mari n'est jamais présent. Il n'entre dans la chambre qu'une heure après l'accouchement.

Pendant la 1ère semaine l'accouchée ne reçoit que ses proches parentes, ses amies intimes, les vieilles mais ni hommes ni demoiselles.

La 2ème semaine elle reçoit le reste de la famille et ses liaisons. Mais nul homme.

La 3ème semaine est pour la réception des visites de cérémonie, quelquefois un homme qui en a demandé et obtenu la permission y entre avec sa femme.

La 4ème semaine tout le monde est admis indistinctement et cela passé la femme reprend ses exercises accoutumés en observant qu'à Philadelphie le mari reprend ses droits conjugaux un mois après l'accouchement avec sa femme nourrice.

Un cavalier donne la main aux demoiselles et point aux Mères qui même s'il la leur offre, le renvoye aux Demoiselles.

Un Mari donne la main à sa femme sans s'embarrasser des autres femmes.

Il n'y a jamais d'entrées familières dans les Maisons américaines, jamais on ne pénètre dans la chambre à coucher d'une femme.

On voit assez souvent dans les gazettes des avis de maris pour qu'on ne fasse pas crédit à leurs femmes qui ont quitté la Maison et la couche maritale.

Une chose très remarquable et très essentielle, c'est le respect qu'inspire la qualité de femme mariée et la conduite vertueuse de presque toutes.

Ce respect se démontre dans un point très digne d'éloge. D'après ce que j'ai dit de la vie libre des demoiselles; il peut arriver qu'avant leur Mariage plusieurs amans ayent usé envers elles de privautés peut être dangereuses. Mais dès qu'elles ont promis leur foi à un époux, quelque soit leur rencontre avec l'un de ses amans ou avec tous, jamais il n'échappera de la bouche de l'un d'eux un mot qui puisse blesser ses oreilles d'épouse ni la faire rougir, exemple peut être unique d'un pays où l'amour se tait, où se trouve l'himen.

Malgré ces mœurs conjugales qui sembleraient être un état de bonheur, elles ne produisent cependant pas la félicité qui devrait en être le résultat, point de tendresse pour les enfans, point d'amour de la part de ceux-ci.

Cela est évident d'après la multiplicité des seconds mariages, et la réunion d'enfans de divers lits dans la même maison. Ce sont des hommes surtout qui se remarient le plus souvent, et le délai de six semaines entre la perte d'une épouse et le choix d'une autre est la mesure de leurs regrets extérieurs.

Les enfans vivent entre eux sans beaucoup d'affection et sans jalousie. Ils n'ont point à se plaindre des préférences qu'aucun d'entr'eux n'obtient.

Le divorce est obtenu avec une scandaleuse félicité. On peut juger par cela seul jusqu'où va le relâchement des mœurs puisque l'union conjugale étant la source de toutes les relations de famille et formant un des plus forts liens dans l'ordre social il est impossible que ces liens et ses rapports ne soient pas affaiblis ou détruits.

Toutes les américaines demoiselles ou dames aiment la danse qui est pour elles un grand plaisir. Les hommes n'y sont guères plus étrangers. On prend ce plaisir ou le matin depuis 8 heures jusqu'à 11 ou le soir depuis la fin du jour jusqu'à fort avant dans la Nuit.

Je crois avoir déjà dit ailleurs que la danse n'est pas pour les habitans des Etats-unis un objet d'amour-propre, mais bien de jouissances. Il est commun de voir dans la même danse le grand-père, le fils et le petit fils, mais plus fréquent encore de voir danser ensemble une Grande mère, sa fille et sa petite fille, et si un français en marque de la surprise, on répond qu'on danse pour soi, pour s'amuser et point par étiquette.

3. Des Enfans blancs.—Le caractère que j'ai dit être celui des Américains annonce qu'il est formé par les exemples qu'ils ont reçu pour ainsi dire avec la vie. Ils sont élevés dans la Maison paternelle, et y sont très volontaires. En général ils sont méchans.

Ils exercent principalement leur Méchanceté à battre des petits Nègres. Ils jettent aux passans des boules de neige et moi-même je n'ai pas été exempt d'éprouver de quelle Manière ils sont mal élevés. Les enfans au berceau qui appartiennent à des femmes qui vivent de leur travail sont agités sans interruption depuis le lever de la mère jusqu'à son coucher dans leur berceau combiné pour ce mouvement. C'est avec le pied qu'elle remue le berceau et avec une telle force que l'enfant doit être dans un état continuel d'étourdissement; s'il y a d'autres femmes ou des enfans dans la maison, on se relègue pour cet exercice.

Devenus un peu plus grands, on les envoye à des écoles où on leur enseigne à lire, à écrire, et à chiffrer. Ces écoles ont pour l'écriture un grand avantage c'est que toutes [en ont] le même système. Il est à peu près anglais et très lisible, il arrive de là que lorsqu'un enfant a reçu des leçons d'écriture, dans n'importe quel lieu du Continent, il est sûr de trouver le même enseignement et le même caractère dans tout autre endroit.

Cela est d'autant plus précieux que les enfans sont donnés de bonne heure pour un certain nombre d'années, à la charge d'en avoir soin et de leur apprendre la profession de marin qui veut qu'on sache écrire. Or dès qu'après une traversée il trouve un port, l'homme dont il est l'apprentif l'envoye exactement à l'école.

Dans presque toutes les villes du Continent, surtout dans les parties du Nord, il y a des commissaires préposés pour avertir les parens dès que leurs enfans sont arrivés à leur 7ème année, et qu'ils doivent les envoyer à l'école. Si les parens résistent à l'avis, il est répété avec l'indication d'un délai fixe, à l'expiration duquel les Commissaires conduisent l'enfant à l'école.

Il résulte de ce soin précieux qu'un homme qui sait lire et écrire double en quelque sorte son intelligence, à la différence de ceux qui sont privés de ces deux bienfaits, que tous les Américains des Etats unis des deux sexes savent écrire, aussi est-ce une injure que d'en douter. Je me rappelle à ce sujet qu'étant employé à 10 ans dans un greffe d'Amirauté de la Martinique, où j'étais chargé de recevoir des déclarations, je présentais hardiment la plume aux Marins des Etats unis pour signer, tandis que chez les marins français la plupart ne le savent pas, ce qui a toujours humilié mon amour propre national.

Les enfans devenus plus grands sont envoyés dans des pensionnats, si leurs parens sont en état de faire cette dépense. Là on leur apprend leur langue, le latin et le grec, car dans l'Amérique du Nord cette dernière langue est enseignée comme le latin. Mais j'ai assez répété de quelle manière les enfans paresseux et insubordonnés se comportent dans ces pensionnats où les maîtres et les instituteurs ne songent qu'à les conserver en leur montrant la plus malheureuse complaisance.

Les pensionnats pour les demoiselles sont mauvais mais dans un autre genre. J'en ai vu un tenu par une anglaise où l'une de mes nièces allait pour apprendre l'anglais dont la maîtresse avait la méchanceté d'attacher les bras des écolières en arrière sur des chaises par châtiment, ce traitement était infligé même à des demoiselles de 15 à 16 ans comme aux petits enfans.

Pour avoir de la viande dans cette pension, il fallait écrire sur un petit morceau de papier les mots *Bœuf, veau* ou *mouton,* car l'on n'avait que l'une de ces 3 espèces le même jour, et l'on faisait passer son nom avec cette petite indication.

Dans les écoles de petits garçons on est assez sévère, car mon neveu âgé de 11 ans, reçut 18 férules au

mois de 7bre 1795, parce que l'on ne craint pas de manquer d'écoliers, ce qui est bien différent dans les pensionnats.

A la date du 3 juin 1795 Mathieu Clarkson, Maire de Philadelphie, déplore dans une longue proclamation les desordres produits par la mauvaise conduite et l'indocilité des enfans, des apprentifs et des domestiques de Philadelphie.

Les Bâtards sont extrêmement communs à Philadelphie et cela tient à deux causes principales. La première à ce que la pluralité des cultes ne donnant aucun pouvoir persuasif aux Ministres du culte, il n'est pas possible d'inspirer de la honte à celle qui ne voit que du plaisir dans la Maternité. La 2ème c'est l'usage où sont les Mères d'engager pour 21 ans, l'enfant qui a atteint son 12ème mois, en sorte qu'elle cesse d'en avoir l'embarras et qu'elle retourne à une 2ème faute du même genre ou qu'elle le fait nourrir sans songer que son enfant ne la connaîtra plus, et qu'elle en a fait un honteux trafic.

Il est inutile de dire qu'avec de pareilles idées et un pareil cœur l'avortement est fort rare.

4. Des Domestiques blancs.—Il est extrêmement difficile d'en avoir à Philadelphie; ce sont presque tous des Engagés c'est-à-dire des êtres transplantés d'Europe.

L'usage de ces engagés a été et est encore général en amérique, et a commencé avec ses 1ers établissements. Les Législatures particulières de quelques états l'ont autorisé principalement en Pensylvanie.

Dans la règle, le capitaine qui apporte des Engagés doit déclarer le nom, l'âge et la profession de tous les Passagers parce que s'il s'en trouvait de convaincus de crimes ou d'impotens qui pussent devenir à charge à l'Etat, il serait chargé de payer une amende et de

donner caution pour la conduite future, le magistrat devrait se transporter à bord pour vérifier et constater les faits. L'engagement doit se faire devant le Maire.

La durée est incertaine puisqu'elle dépend d'un contrat réciproque qui lui-même se détermine d'après la dépense du passage et le service qu'on peut attendre du sujet.[76]

Celui qui ne voudrait pas signer un engagement pourrait y être contraint. Les enfans sont engagés jusqu'à 21 ans pour le payement de leur passage ou de celui de leur Père ou Mère morts pendant le voyage. Le Mari et la femme pourront aussi être engagés pour le même motif. Un acte de 1700 est que les Majeurs ne serviront que 4 années. Tout passager, en offrant de payer son passage, peut se faire mettre en liberté. Dans le cas contraire le Capitaine du Navire a 30 jours pour en disposer. Après ce terme, le passager ne peut être considéré que comme un débiteur ordinaire, et peut faire conséquemment serment d'insolvabilité.

On doit habiller les Engagés chaque année, et d'après la loi de 1700 leur donner deux habillemens complets à l'expiration de leur engagement. Voilà les principes généraux. Voici le fait.

Celui qui prend l'Engagé à son arrivée au Port paye son passage, se l'approprie pendant la durée du temps convenu et l'employe selon ses vues, soit aux travaux de la campagne, soit au service domestiques, dans les Maisons des ville ou des campagnes. C'est la même chose pour les deux sexes.

Les Américains ne s'engagent jamais.

On soigne les Engagés en santé et en Maladie, on les nourrit et à l'expiration du terme specifié on leur laisse ce qu'ils ont de vêtemens, et on leur donne un habillement neuf complet y compris souliers et chapeau.

Les gens du Palatinat sont les plus estimés parce qu'ils sont fidèles et intelligens.

Avant la révolution, sur ce qu'on envoyait de Londres de mauvais sujets et des filles débauchées, Franklin dans la gazette de Philadelphie du 13 janvier 1763 écrivit au Roi d'Angleterre qu'il lui fait aussi le précieux présent de plusieurs serpens sonnettes pour peupler ses jardins. Et des criminels condamnés qu'on vendait de même et qu'envoyaient les Anglais, étant venus après la paix de 1783 un Navire qui en était chargé fut renvoyé en Angleterre.

Il n'y a aucun préjugé contre l'engagé qui a fini son temps, et il ne se vend jamais une seconde fois. La main d'œuvre est trop chèrement payée dans les Etats-unis pour qu'un être qui a été engagé ne sache pas qu'il a plus de profit de vivre libre. Les enfans qui proviennent d'une femme engagée naissent libres.

Les femmes ou les filles engagées peuvent accuser leurs Maîtres de séduction envers elles.

Elles ont pour cela, comme toutes les autres femmes, la preuve ordinaire qui consiste dans leur déposition. Si l'action réussit le Maître est tenu de pourvoir aux besoins de l'Enfant, et il est soumis a une amende pour la fornication ou l'adultère selon l'espèce, si elle succombe, l'engagée est dans le même cas que les autres femmes.

D'ailleurs ces Infortunés sont communément si malheureux comme Engagés, qu'ils ne soupirent qu'après l'instant où ils entreront dans la jouissance d'eux-mêmes.

Par exemple M. Richelet de Maryland avait engagé pour 7 ans les Allemands qu'il employa dans une fonderie.

L'engagé qui échappe s'il est repris doit, d'après conviction devant le juge de Paix et la Loi de 1700 et de

1771, servir cinq jours pour chaque jour d'absence, et être en outre condamné à telle autre amende que le juge croit convenable.

Le Maître a le droit constant d'exiger le travail permis.

Si le Maître se plaint il peut requérir au juge de paix que l'Engagé soit mis en prison, sauf l'appel au tribunal supérieur, qui a la faculté de casser l'engagement si le Maître en abuse.

Quant à la prison par forme de correction, elle ne peut pas être de plus de 30 jours.

La loi est muette sur toute autre correction, mais elles ne doivent pas être d'une autre Nature que celles des Pères sur leurs enfans.

Si l'engagé a été mis en prison par jugement il est soumis à la règle générale qui veut que le détenu travaille pour gagner sa vie. Si l'engagé était citoyen avant son engagement il en conserve les droits. Il peut plaider en son nom à moins qu'il ne soit mineur et si c'est une femme qu'elle ne soit pas sous l'autorité maritale, et pourvu encore que l'engagé de deux sexes ne nuise pas aux droits de son Maître.

L'engagé ne peut pas se marier sans le consentement de son Maître sous peine d'une année de service au delà du terme convenu. Si l'engagé épouse une personne libre celle-ci doit payer au Maître une indemnité de 12 punchs (192 francs), s'il s'agit d'un engagé homme; et 6 seulement, si c'est une femme, outre l'année de service de plus.

Le Mariage, lors même que le Maître y consent, ne porte aucune atteinte à l'engagement qui ne peut être dissous que par un consentement réciproque.

Il y en avait un qui laissait voir un grand malingre et il lui faisait donner 25 coups de fouet pour la moindre faute. On peut céder le temps d'un engagé comme

toute autre chose, mais on est garant qu'il ne volera point; promesse qui n'est pas toujours sans risque.

Il n'est pas extraordinaire que des engagés désertent et se rendent fugitifs, alors on les déclare et on les signale dans une gazette.

Mais les Engagés dont le temps est expiré, sont très jaloux de n'être pas confondus avec ceux qui le sont encore.

C'est une des raisons qui rendrait difficile de trouver ou de conserver des Domestiques surtout parmi les femmes qui sont plus communémement des engagés devenus libres. Il n'y a rien de plus singulier que la crainte qu'elles ont qu'on ne croye qu'elles sont encore *boundées,* expression anglaise qui signifie liées. Lors même que l'une d'elles est trop longtemps domestique dans la même maison, les autres l'empressent d'en sortir pour éviter d'être regardées comme engagées.

Elles n'aiment point à faire des commissions, prétendant qu'alors elles deviennent les domestiques des personnes chez lesquelles on les envoye. Si elles ont été chargées d'une emplette dont on n'est pas contente elles disent qu'ainsi elles n'en veulent plus faire. Elles sont assez généralement libertines, et il n'est presque pas de servantes à Philadelphie dont la jouissance ne soit possible pour très peu d'argent.

D'ordinaire elles n'ont qu'une chemise et n'en ont même pas.

Le samedi jour où elles la lavent à leur époque critique leur unique précaution consiste chez les domestiques dans un jupon de burat qu'elles mettent alors immédiatement sur la peau, et qui sert jusqu'à ce que sa vétusté ait forcé à en prendre un autre, la chemise n'allant que jusqu'à la ceinture. Elles n'aiment point à servir les françaises, parce que disent-elles, il y a trop de commissions à faire, et que les français se lavent

trop souvent les pieds, ce qui donne la peine de leur préparer de l'eau.

Elles aiment la parure dans leurs promenades du soir, qui durent depuis 9 heures jusqu'à onze, et qui, à ce qu'on assure, les conduisent dans des lieux où elles trafiquent de leurs charmes, et particulièrement le dimanche, on ne distingue pas toujours les Maîtresses des servantes et il en est qui vont nu-pieds avec des chapeaux à larges rubans. Elles quittent au moindre caprice la maison où elles servent et quelquefois au moment de servir un repas. Elles se soûlent. Il faut à tous les domestiques, quelque soit leur sexe ou leur couleur, du café, du sucre et du pain tendre.

Les défauts et méme les vices des engagés ou domestiques sont les mêmes chez les hommes et chez les femmes.

Les Engagés devenus libres acquièrent quelquefois assez de talens pour devenir Garçons fermiers. Ce garçon fermier gagne 100 dollars par an (600 francs). Il doit avoir à discretion du café et du sucre le matin, du thé et du sucre le soir. Il quitte le travail pour causer politique pendant une heure avec un homme de sa connaissance qui passe.

Il prend le Slay (traîneau), mène des filles et revient 3 ou 4 jours après.

Il s'attable une heure ou deux avec sa femme pour prendre le thé qu'il attend qu'elle vienne servir. Il en prend 12 ou 15 tasses avec force sucre.

Le dimanche ces deux Etres ne font pas la moindre chose, et il faut que ce jour-là un Nègre traie la vache pour leur procurer le lait dont ils ne veulent pas se passer ni dans le café ni dans le thé.

La femme va quand cela lui plaît passer deux ou trois jours chez sa mère ou une parente.

Puisque je suis entré dans ce détail, j'ajouterai que dans le temps de la moisson il faut aller trouver les voisins, et après avoir parlé de beaucoup de choses indifférentes dire: "à propos voisin j'espère que vous voudrez bien m'aider au bout d'un quart d'heure ou d'une demi heure," il répond par promettre cette grâce qu'on lui paye une gourde par journée outre la nourriture et le grog à discretion.

Malgré le peu de soumission des domestiques, ce n'est pas toujours leur faute s'ils se conduisaient de cette manière car les Maîtres les traitent personnellement avec une hauteur qui tient du mépris.

Une chose remarquable dans les mœurs américaines comparés aux nôtres, c'est que nul voyageur ne donne aux domestiques dans les auberges. J'ai connu la femme d'un logeur de philadelphie qui battit la servante d'une personne qui logeait dans sa maison, et avec fureur, en disant que cette servante avait reçu d'un Mr logé dans sa pension une petite bague d'or malgré les observations du Maître et de la Maîtresse de cette servante, justement étonnés, de cet acte de fureur.

5. Des Engagés blancs.—Tout ce qu'on peut dire, nous l'avons compris dans le chapitre des Domestiques blancs. Philadelphie reçoit tous les ans 4 ou 5 mille engagés blancs. Une gazette de Philadelphie du mois de Xbre 1798 porte:

"Les 3 voyages que le même bâtiment irlandais a fait ici chargé d'engagés blancs ont gagné à ses armateurs 10,000 livres sterlings (25000 f.)." Depuis un an, il est entré 13 mille engagés blancs qui ont été vendus l'un dans l'autre £10 sterlings chaque. Total 3 millions 150 mille francs. Ce n'est donc pas dans la bonté du sol, dans l'excellence des loix qui sont les causes de la progression de la population de l'Amérique

unie, mais dans le trafic des hommes de l'Europe qui l'ont peuplée. Cette émigration procure à la seule Pensylvanie, année commune, 8 mille engagés blancs. Il ne faut donc pas s'étonner de ses progrès.

Mittelberg[77] qui était à Philadelphie en 1751, 1752, 1753 atteste y avoir vu arriver plus de 25 mille de ses Compatriotes qui y ont été vendus, savoir les enfans de 9 à 12 ans sur le pied de 150f à 200f, et les hommes au dessus de 18 ans de 300 à 345 francs.

Dans les six années qui ont précédé la scission des Américains d'avec les Anglais, les parties du Nord et du Centre avaient reçu de la même manière plus de 60 mille Engagés achetés en Allemagne. Cette émigration fut si sensible que le Palatinat, la Souabe, la Bavière et les Electorats ecclésiastiques promulguèrent des lois sévères pour défendre les engagemens. Alors les Américains ont fait leurs recrues en Suisse, l'Irlande n'a pas cessé et ne cesse pas encore de leur fournir des Engagés.

En 1774 la Pensylvanie avait une population de 350,000 habitans dont

| | | |
|---|---|---|
| | 30,000 | Noirs |
| | 100,000 | Allemands |
| | 90,000 | Irlandais |
| | 45,000 | hessois |
| | 10,000 | Anglais libres |
| | 275,000 | Etrangers |
| reste | 75,000 | Américains |
| total | 350,000 | |
| tous achetés | | |

D'après les Loix du Congrès, un Engagé qui se sauve d'un Etat dans un autre, doit être rendu avec le produit de son travail.

En 1786, Claude Byron né à Lyon en France, venu comme engagé, donna une pétition aux Magistrats de Philadelphie, il leur dit: qu'accablé de besoins à Londres, il alla comme tapissier demander un passage d'avance qu'il remboursérait, qu'on parle de le vendre et qu'il demande à être protegé. La pétition a été sans effet. (Des Irlandais menés pour être bondés et pris par un Corsaire français furent rendus libres par le Consul français à New-York.)

Voici un article d'une gazette de Philadelphie pendant que j'y résidais:

"Le navire le Sally Capne Hernes, est arrivé de Londondery en 45 jours avec 83 passagers tous bien portans et ayant reçu un bon traitement. Le Capitaine Hernes annonce que le Navire a mis à la voile 3 semaines avant lui avec 550 passagers pour Philadelphie. L'Adolphe pour le même lieu deux semaines avant lui, avec un même nombre. Le William et le Harwick avec 280, l'Eliza prête à partir et le navire l'Union avec des passagers peu après pour Philadelphie."

Voici une annonce que je trouve dans la gazette de Philadelphie de Porcupine (Le Célèbre Cobbet) no du 25 janvier 1798:

"Il vient d'arriver de Hambourg dans cette cité un nombre de passagers allemands, principalement jeunes gens, quelques jeunes femmes, d'autres personnes d'un âge mitoyen. Leurs passages de Hambourg seront payés par les personnes qui les prendront pour un certain temps à leur service. Parmi eux sont des charpentiers, des tourneurs, des luttiers, des Maçons, des marchands de vin, des tailleurs, des Imprimeurs d'indiennes, des fermiers, des bouchers, des fabricans de tabac, des graissiers, des orfèvres, des horlogers, des

Maîtres de différentes langues, des cochers, des dresseurs de chevaux, des domestiques, des garçons de café, etc. Leur résidence actuelle est à l'hôtel du Cigne, où on peut les voir ou en traiter."

Je ne crois pas que rien donne mieux l'idée d'un Bazar. Lorsqu'un apprentif blanc s'évade, on en met l'avis et son signalement dans la gazette.

## II. *Des Gens de Couleur de tous les Ages et de tous les Sexes*

Sous cette dénomination je comprends tous les Etres non blancs, mais libres et provenus de race africaine. Les Gens de Couleur ne vivent qu'entre eux et ne font aucune distinction entre le Mulâtre, le griffe, et le nègre, et avec les Quarterons qui sont extrêmement rares. Toutes les femmes de couleur de Philadelphie sont bien mises le dimanche, et portent des chignons faits de faux cheveux de blanches.

Les vieilles négresses ont des gants de peau blanche et des parassols.

Les Négresses portent du rose tendre.

Les Gens de couleur sont presque tous pauvres et malheureux, et reduits à s'engager comme domestiques.

Un Domestique blanc quel qu'il soit serait déshonoré s'il mangeait avec des gens de couleur.

Dans les prisons de Philadelphie et parmi des criminels condamnés, les gens de couleur ne mangent pas avec les Blancs.

Il y a une cimetière pour eux seuls à Philadelphie. Dans la même ville, est une église africaine, comme s'il y avait une religion africaine et un Dieu africain, et l'on professe dans cette église la religion anglicane. Dans les autres Eglises, ils sont séparés des Blancs. La protection que les Quakers affectent de leur ac-

corder est comme tous les actes de cette secte, marqués au coin d'une orgueilleuse humilité. C'est un patronage que recherche une nombreuse clientèle pour l'appliquer à son profit.

La congrégation de l'église romaine irlandaise, dans la 6e rue sud de philadelphie, ne permet pas qu'on enterre un individu de couleur dans son cimetière.

Dans la Caroline du Sud, ils sont tous assujettis à la Capitation, et payent 2 dollars (12 francs) par tête, depuis 16 ans jusqu'à 50.

Les enterremens des gens de couleur sont extrêmement décents.

Tout ce que j'ai dit des défauts, des vices et par conséquent des mœurs des engagés est applicable aux gens de Couleur.

Des femmes, et celles de couleur surtout, séduisent de jeunes personnes blanches et les livrent à la corruption dans leurs propres maisons. Le taux de ces arrangemens est ordinairement de 30 dollars (180 francs) dont la pourvoyeuse garde la meilleure part. C'est ainsi que les gens de couleur se vengent en quelque sorte, du plus affreux mépris avec lequel ils sont traités à Philadelphie. Ils sont mal vêtus le plus ordinairement. Les enfans blancs frappent les enfans de couleur. Lorsqu'il fait de la neige l'homme de couleur qui passe est sûr d'être assailli de boules de cette neige par les enfans blancs.

Les ouvriers n'en veulent pas prendre ni souffrir en apprentissage.

Il y a des Sociétés d'abolition de l'esclavage dans les Etats Unis. Elles sont composées de Blancs et s'appellent des Conventions. Celle de Philadelphie publia, le 6 janvier 1796, un avis aux Africains et gens de couleur libres des Etats Unis. Elle leur recommande leurs différentes religions, d'apprendre à lire, à écrire,

et l'arithmétique, de s'occuper de leurs enfans, de lire fréquemment la Sainte Ecriture monument de l'égalite primitive du genre humain et de la parenté de la race humaine qui n'a qu'un seul père, de donner à leurs enfans des métiers utiles, d'être fidèles dans leurs devoirs de pères, de mères, d'époux et d'épouses, de s'abstenir des liqueurs fortes, d'éviter l'intempérance et les plaisirs dangereux, d'employer les formes légales dans leurs Mariages, et enfin la Convention les recommande à la protection de l'Etre suprême.

## III. *Des Esclaves*

Tous les Etats unis en ont eu ou en ont encore, mais dans une situation plus ou moins sévère ou plus ou moins adoucie.

Depuis les désastres des colonies françaises principalement on n'a cependant pas cessé de parler en France des Etats unis et de louer leur conduite envers les Esclaves. Cherchons des faits positifs à cet égard.

La constitution de New Hampshire est muette sur l'Esclavage des Nègres, et son dernier recensement ne donne à cet état que 157 esclaves. Ils lui sont plus onéreux que profitable.

L'esclavage est entièrement aboli dans le Massachusett et à Rode Island. Dans le Connecticut tout enfant né d'une esclave après 1784 sera libre à 21 ans. Les autres enfans nés précédemment doivent être libres le 1er janvier 1816.

Au Massachusett la liberté générale n'a eu aucun effet fâcheux. Les crimes n'ont pas été plus communs.

Les esclaves sont devenus ouvriers, mais en petit nombre, leur total a beaucoup diminué. Mais néanmoins aucun d'eux n'est allé se faire esclave dans les autres Etats, ni n'a péri de Misère. C'est ce qu'atteste

M. de Liancourt dans son fidèle et instructif voyage publié sur les Etats-unis.

Les esclaves de la Caroline sont au nombre de 19,000, ceux de l'Etat de Rode Island est nul quant aux Esclaves et n'en possède pas mille. Ainsi dans les Etats du Nord, l'esclavage est presqu'aboli de lui-même à cause de la nature du climat. Des familles hollandaises d'origine, habitant l'Etat de New-York, possèdent des familles entières d'esclaves nées mais dans la leur. Ils en émancipent quelques uns de temps en temps.

L'Etat de la Delaware possède environ 9 mille esclaves et sa constitution dit:—"Aucune personne importée d'afrique dans cet Etat ne sera désormais tenue en esclavage sans aucun prétexte. Aucun esclave nègre Indien ou Mulâtre ne sera amené dans cet Etat, de quelque partie du Monde que ce soit pour y être vendu."

Cette loi n'ayant point eu d'effet retroactif en faveur de ceux qui y étaient esclaves alors, la Manumission n'y a été qu'une suite de zèle des Quakers, et tous ceux qui n'ont pas voulu suivre ce mouvement n'y ont pas été contraints.

Il est positif qu'il règne dans tous les Etats unis le préjugé le plus universel contre les gens non blancs. Ils sont exclus de toutes les élections, quoiqu'un article de la constitution de la Delaware dise qu'il n'y aura nul établissement dans une secte de religion par préférance à une autre.

Tout Membre d'une chambre législative ou tout officier n'est pas moins obligé de prêter le serment qui suit:

"Je N. fais profession de croire en Dieu le père en Jésus Christ son fils unique et au St Esprit et je reconnais les Saintes écritures de l'ancien et du nouveau testa-

ment pour avoir été données par une inspiration divine."

Nous reviendrons sur la Pensylvanie.

Passons aux Etats du Sud qui regardent les Esclaves nègres comme nécessaires à leurs cultures. La législation du Maryland a rejetté la proposition de l'abolition graduelle de l'esclavage. Les plus belles habitations de Virginie n'ont pas plus de 200 à 250 nègres, quelques propriétaires ont 2 ou 3 habitations de cette espèce. Beverley, habitant sur le Rappahannock, large rivière navigable de la Virginie, eut 330 Nègres de la succession de son père en 1768. Il en acheta 40, et en a donné plus que ce dernier nombre à ses enfans, et en 1794 il en avait 750. Les Nègres bien traités doublent en 16 ans en Virginie. Les grands propriétaires les traitent mal, mais les petits propriétaires les traitent bien.

Dans plusieurs parties de la Virginie les Mulâtres sont très communs. Les Nègres y sont jugés comme les Blancs par un jury composé de Blancs propriétaires. Ils ne peuvent être entendus en témoignage contre les Blancs. Celui qui tue un Nègre en Virginie est puni comme Meurtrier.

On leur donne 1/4 de boisseau de farine de Maïs moulue, par semaine sans distinction d'âge.

On appelle le Chirurgien pour eux dans les cas extraordinaires et dans les Maladies aiguës seulement. Ils ont un peu de terre à cultiver à leur profit.

Les Economes blancs sont détestables, parce qu'ils ont pour appointements une quotité dans le produit: 1/4 pour les habitations au dessous de 20 Négres,— 1/8 pour celles au dessous de 40 N., 1/10 pour celles au dessous de 100 N. Il y a aussi des procureurs gérans qui ont plusieurs économes blancs sous leurs ordres.

On donne aux Nègres par hiver 2 chemises, 1 veste, 1 culotte, 2 paires de bas, 1 paire de souliers, et un chapeau. La veste et la culotte, ou la jupe et le cazaquin sont dans la campagne d'un drap blanc très commun et en ville d'un drap verd moins grossier.

Pour l'Eté, une veste et une culotte de toile cérue. Les Nègres travaillent depuis le lever du soleil jusqu'à 11 heures qu'ils vont déjeuner et dîner. Ce repos est d'une heure et même plus s'ils sont venus de loin, puis ils recommencent jusqu'au coucher du soleil qu'ils reviennent faire leur 2ème repas.

Ils ont très exactement le dimanche pour eux. Ils l'employent communément à travailler pour leur propre compte. Ils ont à eux des volailles et des cochons. De plus on leur donne 3 jours de repos à la Christmas (à Noël) autant à Pâques. Ils sont baptisés, mais non mariés. Presque tous sont anabaptistes ou Méthodistes.

Un acte de la législature de Virginie en 1784, dit que dorénavant il ne sera plus importé aucun esclave dans cet Etat, ni vendu ni acheté sous peine de mille pounds d'amende (10,000 f.) contre celui qui en importera et de 5000 f. pour celui qui en vendra ou en achétera.

Les Esclaves de la Caroline du Nord sont au nombre de 19,000. Ceux de la Caroline du Sud qui en a 50,000 y sont régis par une loi du 10 mai 1740. Ce Code Noir est un peu foncé.

M. Bligh, résidant en Angleterre, possède dans la Caroline du Sud plusieurs habitations de 12 ou 15 cents Nègres. Il fait annuellement 3500 à 4500 barils de riz.

Une loi de 1788 dans cet Etat défend d'y importer des Nègres avant 1793. Elle est fondée sur ce que la dette pour l'achat des esclaves est déjà trop considé-

rable. La loi a été prolongée pour 2 ans, puis en 1794 jusqu'au 1er janvier 1797.

Lorsque l'indigo de la Caroline a été sans demande les habitations des parties les plus éloignées ont fait du Mahis.

Autrefois dans la Caroline du Nord, quand un Blanc tuait un Nègre, il en était quitte pour une Amende; mais depuis 1792 on a porté la même loi sur ce cas que dans la Virginie. Rien sur l'Esclavage, les fonctionnaires publics doivent être de la religion protestante, et dans le Maryland de la religion chrétienne.

Dans la Caroline du Sud on n'est encore tenu que d'une amende de deux cents dollars.

Rien sur l'Esclavage, les fonctionnaires publics doivent professer publiquement le protestantisme. A Charlestown une Made P— avait une Négresse nourrice d'un Enfant de 6 mois. Cette Négresse ayant paru avec une jupe assez propre la Maîtresse la questionna sur cette nouvelle acquisition. Elle fit une réponse dont la Maîtresse fut si piquée, qu'elle se jetta sur elle et la battit. Ensuite elle la fit mener en prison par un constable, et là on lui donnait 10 coups de fouet par jour. Au bout de 6 jours, la Maîtresse se laissa toucher par les sollicitations de plusieurs personnes et fit sortir de la geôle cette femme dont les seins grossis de lait lui avaient causé de vive douleurs. Cette malheureuse se hâta de les presser et d'y appeller un lait plus récent, après les avoir lavés, pour allaiter son enfant que la Maîtresse avait soulé de vin de Madère pendant les 6 jours de la détention de la Mère, afin de faire cesser les cris de l'enfant. Dans les Carolines, les colliers de fer sont en usage.

Les Caroliniens disent que leurs Nègres sont plus heureux que les Affranchis; cependant le Mari et la

femme, les pères, les Mères et les enfans peuvent être vendus séparément.

Le nombre des Nègres qui vont aux travaux appellés du grand jardin n'est guères que du tiers de ceux de l'habitation. Chaque Nègre cultivant le Riz en 1796 rapportait à son maître pour l'année 257 dollars (1542 f.). La dépense annuelle à supporter par le Maître est d'environ 13 dollars (78 francs).

Pendant 3 années au port de Charlestown dans la Caroline du Sud le commerce des Noirs a fait entrer

| | | |
|---|---|---|
| en 1804 | 5658 | Escs |
| 1805 | 6727 | |
| 1806 | 8804 | |
| | 21,189 | |

Non compris plusieurs cargaisons qui n'étaient point encore vérifiées.

L'Assemblée législative de la Caroline du Sud a rejetté à une grande majorité l'abolition de l'esclavage et de la traite des Noirs.

En Georgie on ne peut être ni Electeur, ni Elu si l'on n'est pas libre et blanc, et si l'on ne professe pas la religion protestante.

En Virginie le Blé, le tabac, le coton remplacent l'indigo. Les Négres sont mieux traités depuis qu'on n'en importe plus, ils l'étaient auparavant avec une extrême dureté. Dans les bonnes habitations la Reproduction va jusqu'à 6%—le taux moyen pour tout Etat peut être compté à 3%.

Dans la Caroline du Sud, les Esclaves de tout âge payent 1 dollar de capitation par tête. Le traitement des Esclaves s'aggrava encore à cause des incendies survenus dans quelques lieux. Une lettre du Ministre

de la Guerre du 13 7bre 1798, au gouverneur de la Georgie approuve les Mesures rigoureuses prises pour en éloigner des gens de Couleur venant du Port au Prince, et dit que tous les Etats unis, notamment ceux du Sud, doivent y veiller.

Les papiers publics offrent à Charlestown en mars 1800 500 dollars de récompense pour trouver une bande d'incendiares qui ont fait dernièrement plusieurs tentatives pour détruire la ville.

Le 14 juin 1795, à 3 heures après midi, le feu a paru dans cette ville et a duré jusqu'à 3 heures du matin. Il a détruit toutes les maisons de Queen street, depuis la baye jusqu'au coin de Church street, depuis Broad-street, jusqu'à l'église St. Philippe excepté deux Maisons, les allées de Chalmer et Barresford, la tour de Kimlock's, le côté Nord de Broad street, depuis le State house jusqu'à 4 portes au dessous de Church house 5 maisons de la Baye au coin de queen street.

Il y eut à Philadelphie le 18 Xbre 1799 un incendie qui consuma 1 hôtel d'Oellers magnifique bâtiment où était une auberge la plus belle et la plus commode des Etats Unis.[78]

Le feu prend à Richemond en Virginie au théâtre le 27 décembre 1811. Il y périt 62 personnes, parmi lesquelles étaient le Gouverneur et sa femme.

Revenons maintenant à Philadelphie.

Le préjugé de couleur est plus enraciné à Philadelphie et en Pensylvanie que dans les autres états de l'union, et parmi les Quakers plus que dans aucune autre secte. En général les Nègres ont de mauvais vêtemens. Lorsque dans une boutique on veut acheter quelque chose pour un esclave, on montre ce qu'il y a de plus grossier et de plus laid; et si on demande du meilleur, on répond que cela est assez bon pour des Nègres. Les Enfans blancs frappent les petits es-

claves, et si de grands esclaves veulent les protéger, de grands Blancs battent ceux-ci.

Une Blanche qui conduit son cabriolet dans les rues de Philadelphie a la jeune Négresse assise sur la botte de la voiture, les pieds en dehors, sur le marche pieds, tenant le fouet, lorsque la Maîtresse n'en peut plus supporter le poids.

Ce que nous avons dit jusqu'ici sur l'état des esclaves dans les Etats unis de l'Amérique, sera en quelque sorte couronné par ce qui va suivre.

Ces états semblent vouloir donner un grand exemple des inconvéniens d'accorder la liberté à des Esclaves qui sont employés à la culture comme dans la partie du Sud des Etats-unis où il y a deux millions d'esclaves qui y cultivent le coton, l'indigo, le riz, le tabac, etc.

Lorsque l'Amérique s'est séparée de l'angleterre, Washington dit dans la Constitution que la liberté générale serait publiée en 1800. Il s'écoula près de 20 ans depuis lors jusqu'au terme fixé.[19]

Pendant cet espace de tems la partie du Sud des Etats unis, qui peut être considérée comme absolument coloniale par la nature de ces produits et par ses esclaves, prépara de mesures, pour se séparer de la partie du Nord des mêmes Etats lorsqu'on proclamerait la liberté générale.

Le congrès n'ignora pas cette résolution, et pour éviter la guerre civile il ne fit rien publier en 1800. Deux années s'écoulèrent encore après cela.

En 1802, un juge de Savanah dans la Georgie tenant l'audience requit les habitans de demander l'exécution de la Constitution. On lui tira un coup de pistolet. Le juré l'apprit et le mit en prison. Le Congrès informé du fait se contenta de renvoyer le juge à ses fonctions et de mettre hors de cours tous les accusés.

Les choses en sont restées là.

Et depuis 14 ans encore la constitution est sans effet sur ce point, car le peuple américain si enflammé pour sa liberté écoute la politique lorsqu'il s'agit de celle des autres.

Cela ne dit-il pas qu'il aurait été plus avantageux pour les peuples qu'on n'eût jamais parlé de liberté.

Autre bisarrerie. Un sauvage de la Louisiane de la Nation ——— a établi une habitation au haut Mississipi. Il a ses Nègres et s'en fait bien servir. Il a conservé ses mœurs. Il va nud, mais il a une habitation et la fait cultiver.

Lorsque les Sauvages de la Guyane française apprirent que la France avait donné la liberté aux Nègres ils en furent extrêmement affligés.

Je dois ajouter ici que les femmes de couleur françaises étalent un luxe insolent à Philadelphie, et lorsqu'on considère qu'il ne peut être entretenu que par des français et même par des français anciens colons, le contraste de ce tableau avec la misère d'une foule de leurs compatriotes révolte. Les américains ne veulent pas en général louer leurs Maisons à des filles de couleur. Elles sont pour la plupart logées à Philadelphie sur les derrières de la ville ou dans des alleys ou dans de petites rues de traverse.

Après avoir en quelque sorte passé en revue les classes qui forment la population de Philadelphie, je répète que les mœurs de cette ville comme celles de tous les Etats unis ne sont pas pures, mais offrent l'hipocrisie de la vertu. J'en ai donné des exemples. En voici d'autres.

J'ai connu à Philadelphie la veuve d'un homme riche chez laquelle logeait un français. Cette dame de l'extérieur le plus décent, estimée dans la ville, âgée de 32 ans, accordait tout à ce français qui lui connaissait

un goût vif pour les porcelaines. Sa fille aînée, âgée de 13 ans, cédait au même pour un quart de gourde. Une de 8 ans souffrait toute sorte d'indécences pour un demi-quart de gourde. La jeune Négresse de 17 ans se laissait aller aux charmes du plaisir, mais ne recevait rien de peur de donner des soupçons à sa maîtresse.

Dans cette famille il y avait aussi 2 garçons dont le plus âgé avait 10 ans. Ils volèrent ensemble des lames de couteaux chez un marchand, un billet de 30 francs qu'ils cousent dans le parement de l'habit de l'un d'eux; un chapeau qu'ils cachent pendant 3 semaines dans une cave et qu'ils vendent lorsqu'on a cessé les recherches. L'un enfermé pour vol par sa Mère mit le feu à la Maison. Nulle autorité pour châtier les enfans.

Dans les Back countreys et leurs campagnes sur les derrières, les jeunes filles se prêtent presque sans hésiter à tous les attouchemens d'un homme qu'elles voyent aujourd'hui pour la 1ère fois et qu'elles ne reverront plus. Pendant que l'Escadre de Vaustable était dans la rade de Hampton (époque où j'étais aussi en Virginie) les français trouvaient dans les campagnes des environs des jeunes filles qui leur permettaient et leur accordaient tout hormis la dernière faveur pour un quart de gourde (30 sous).

Le 16 8bre 1793 au soir, il se forma un attroupement sur la place St. Paul à New-York. La Maison de Mother Carey pourvoyeuse publique fut démolie et rasée. Les meubles furent brisés. Une autre maison du même genre tenue par Mother Giles a subi le même sort. Il y avait dans la 1ère des gens apostés pour la défendre qui tirèrent des coups de pistolets sur les assaillans et en blessèrent 3 dont 1 dangereusement. Le Maire fut insulté et menacé dans ses fonctions comme il invitait le peuple à se séparer.

Il y a à Portsmouth en Virginie des filles publiques

douées de tous les appâts que les hommes prisent. Mais elles ne veulent que boire. Elles se lavent mais avec de l'eau très chaude. Des femmes de matelots s'y vendaient et préféraient les français.

Avec de pareilles mœurs se marient très bien des idées superstitieuses. Des Perruquiers de Philadelphie s'assemblèrent et firent une pétition au Maire du lieu pour qu'il leur défendit de coiffer le dimanche, c'était en 1793. Les perruquiers français et américains signèrent mais 3 espagnols barbiers de soldats sur le port firent manquer l'unanimité que le Maire avait exigée et l'on continua à coiffer le dimanche.

Une quakresse qui sent un mouvement de concupiscence en avertit son Mari et tâche de lui faire partager son tourment.

Les filles des quakers sont très libres et très sujettes aux accidens.

Les jeunes quakers fréquentent beaucoup les mauvais lieux qui sont multipliés et très fréquentes à Philadelphie et à toutes les heures, il y a même tel gentleman très connu dont le cheval attaché à la borne de l'une de ces maisons annonce qu'il y est et peut servir à faire mesurer le temps qu'il y passe. Il y a des raccrocheuses de toutes les couleurs.

Dans les cas extrêmement rares, il est vrai, où une quakresse viole le lien conjugal c'est, dit-elle, le mauvais esprit qui agit, et si elle ajoute qu'elle s'en repent, la faute est censée effacée. Les Américaines ne seraient peut-être pas très mal peintes d'après le portrait que Jean Jacques fait de Mad^e de Varens.

En Virginie les femmes vont passer un long-temps les unes chez les autres, souvent à de très petites distances, et quelquefois dans le même lieu.

On voit à philadelphie depuis 1806 des raccrocheuses d'un nouveau genre. Ce sont de très jeunes

et de très jolies personnes, élégamment mises, qui se promènent deux à deux en se tenant sous les bras. Elles marchent assez vite.

L'heure indique que la promenade n'est pas leur unique bout. Elles se trouvent le plus communément dans le bord sud de Market-street depuis la 4ème rue en remontant cette rue. On les aborde et l'on va chez elles. Elles se prétendent de petites couturières. On y exerce toutes ses volontés pour 2 gourdes, dont une est réputée donnée pour l'usage de la chambre.

Un autre genre devient encore très commun. Des femmes presque toujours avancées en âge sont connues pour en procurer de jeunes. Lorsqu'on est introduit chez elles par un ami sûr, on leur demande la permission de les visiter quelquefois, et si ces Duègnes sont seules on leur demande leurs bons offices pour voir une amie en liberté, et on la leur indique. Quelquefois ce sont elles-mêmes qui proposent cette bonne amie.

Elles voyent la personne choisie et disent s'il y a de l'espoir ou non. Elles arrangent les rendez-vous, et c'est chez elles qu'on voit des femmes ou des demoiselles qu'elles débauchent ainsi, cela se répète autant qu'on le veut. On change d'objet et la complaisance de la vieille est toujours la même.

Chaque femme coûte 3 gourdes (18 f.) qu'on remet à la femme dont on a reçu les faveurs, et qui en passe une à la vieille pour ses soins.

Mais quand les désirs ont pour objet une belle d'un plus haut rang, ou de plus difficile conquète, ou censée plus novice en amour, il faut en argent ou en cadeau payer un prix plus haut, et pendant tout le déduit l'innocente avec sang froid répète toujours la demande d'un plus grand cadeau, prétend que la vieille exigera d'elle une plus forte retribution pour se taire, et c'est l'unique langage que parle sa tendresse.

Mais ne vous avisez jamais pendant le plus voluptueux délire de vanter les trésors dont la possession vous est accordée, car vous entendriez répondre qu'on ne s'attendait pas en cédant à vos vœux qu'on serait traitée comme une impudique, et votre bourse serait encore tenue de sècher des larmes versées par une pudeur vraiment virginale.

Un danger plus grand et plus réel serait si vous rencontriez la douce amie ailleurs que dans le lieu des rendez-vous, de chercher à montrer que vous la connaissiez, car elle garderait en vous reconnaissant un sang froid impertubable, et si vous insistiez, sur tout dans les rues, tout le monde prendrait son parti et la fuite seule pourrait vous sauver d'être assommé.

C'est dans un pareil pays que les 1ères seringues apportées par les colons français parurent un objet hideux. Ensuite on en a exposé en vente chez les apothécaires américains. C'est aux Quakers qu'on doit ce changement et d'en avoir adopté l'usage les premiers.

A New-York était une Maison où une femme avait trouvé le détestable secret d'attirer les jeunes personnes du sexe. Elle évitait soigneusement d'y laisser pénétrer des français. Un de ceux-ci adressé à un riche Négociant apprend tous les détails de cette maison de corruption, et ne s'y présente que comme un étranger d'un pays dont il parlait supérieurement la langue.

Enfin il joue si bien son rôle qu'on lui promet une beauté tendre, et qui exige un silence éternel. Tout est arrêté et convenu. La jeune innocente arrive, jugez de la surprise du jeune homme en reconnaissant la fille de la maison à laquelle il est recommandé, la céleste Vénus avec laquelle il a dîné. . . . quel parti prendre? . . . il y avait déjà trop de pas de fait, on franchit le dernier et le bonheur mit un s[c]eau sur ses lèvres.

Conclure de tout ce que j'ai rapporté, que les états unis ne contiennent pas d'individus vertueux en tous points et dignes de la vénération de tous, ce serait mal m'entendre et porter un jugement très fautif.

Mais je dis que les mœurs n'y règnent pas de la manière la plus estimable, et en voici la preuve.

Dans les 1ers temps de l'établissement des Européens aux états-unis, les mœurs étaient tellement respectées qu'il s'était introduit en amour un *roundage* ou engagement. Un jeune amant dont on avait étudié la conduite obtenait des parens de son amante la permission de partager quelquefois pendant 10 ans le lit de celle qu'il chérissait. Malgré cette longue épreuve il n'en coûtait pas un soupir à la vertu, et l'amant recevait pour prix de son attachement et de sa délicatesse celle qu'il avait respectée si religieusement. Amante constante, elle devenait épouse estimable et fidèle d'un époux qu'elle avait ainsi conduit à la plus complette félicité. Mais cet exemple qui ne soumet pas facilement notre loi française a toujours été de plus en plus rare, et ce n'est plus que dans le fond de quelques provinces septentrionales qu'il subsiste encore à présent comme un phénomène.

Il y a 40 ans que des français voyageant sur les derrières de ces provinces pendant la guerre étaient admis sans scrupule à partager des lits où l'innocence seule reposait, et j'ai entendu dire à quelques uns que ce n'était pas pour leur froide compagne que l'épreuve avait été bien rude. Mais un mot d'accusation de la jeune fille aurait pu sans leur retenue leur faire courir le risque de la vie.

Philadelphie a pour nourrir ses habitans 3 Marchés, 1 au centre, 1 dans chaque faubourg du Nord et du Sud.

Le grand Marché de Philadelphie ne le cède en bœuf, veau et mouton qu'à celui de London-hall, et ne reconnaît pour supérieur en poisson que celui de New-York. On y trouve en outre de tout en denrées et en objets d'industrie. Il occupe tout le dos d'âne de la rue de son nom depuis le bord de la 1ère rue ou front street jusqu'au bout ouest de la 4ème rue. Il est bâti en briques avec 300 piliers en sorte que l'air y circule très librement dans toutes les directions. Les deux côtés du dos d'âne forment des rues spacieuses pour le passage des charettes qui y apportent, et dans sa longueur la 2ème et la 3ème rue sont laissées libres pour la circulation publique.

Les subsistances y ont toujours un aspect qui plaît. La viande y est sciée dans des formes rondes et appétissantes.

Pendant l'Eté on en éloigne continuellement les mouches, on rafraîchit toujours les objets avec des toiles trempées ou arrosées. Le Marché du faubourg Sud est plus petit, il est placé à angles droits par rapport à la direction du grand Marché, mais tenu aussi dans une grande propreté.

Le Marché du faubourg Nord est dans la rue Callow-hill entre la 1ère et la 2ème rue, et formé de 4 portions érigées 2 à 2, dans le même sens que le grand Marché.

Le dimanche, dans les 3 Marchés, on ne trouve que du pain et du lait, seulement jusqu'à 9 heures, et de plus l'été de la viande. Construits tous les trois comme le grand, ils sont aussi interrompus par des rues qui en traversent le milieu. On sonne le Mardi et le Vendredi au soir depuis la nuit jusqu'à 9 heures une cloche qui est dans le City-hall pour indiquer le marché de la matinée suivante. On prétend que cet usage a été introduit dans le temps où la ville se formant à peine, et

où les chemins étant mal ouverts, on fournissait aux pourvoyeurs un Moyen de se diriger vers le Marché le soir.

On aurait bien dû perdre cet usage lorsqu'il a cessé d'être utile.

Les Auberges et les pensions sont très multipliées à Philadelphie même les pensions françaises. On en a qui coûtent depuis 18 f. jusqu'à 72 f. par semaine. On en compte 80. Ces pensions sont la ressource des Américains et des Américaines qui n'en ont pas d'autres, et qui cherchent dans cet état de Maître ou de Maîtresse de pension les moyens d'exister. Leur peu d'efficacité résulte de ce qu'on demande souvent des avances aux pensionnaires et qu'on ne manque pas d'en solliciter pour ce qu'ils peuvent désirer qu'on leur procure, et qui ne fait pas partie des fournitures ordinaires.

Malgré l'espèce de défaveur attachée à ce Métier le Maître ou la Maîtresse de la Pension ne se regarde pas moins comme un personnage qui attend plutôt des égards des personnes qu'ils logent qu'ils ne songent à leur en accorder.

Il y a de ces familles dont les Chefs seuls mangent à la table des pensionnaires, quelquefois les aînés des enfants aussi, mais communément le surplus vit des restes de cette table.

Il y a en outre 35 tavernes où l'on va boire du vin, de la bière de toute sorté, du grog, des liqueurs de différentes espèces, du Whisky (eau de vie fait avec du seigle). Dans ces tavernes ou cafés, on ne vend pas une tasse de thé ou de café, mais toute une téyère ou une cafetière, ce qui compose une douzaine de tasses que l'on paye une gourde.

Il y a aussi 20 endroits où l'on ne boit que de la bière, du cidre et de l'eau de vie, et 10 où l'on ne boit que de la bière et du cidre.

Il y a de ces tavernes d'une grande réputation pour les Beef-stakes, on va les y manger avec des huitres et y boire de bons vins.

On vend à Philadelphie des fruits détestables dont l'extrême roideur doit causer de grands ravages chez les Américains qui les dévorent et qui en donnent à leurs enfans. Il n'est point de villages en France où la police souffrirait un pareil désordre. On voit le long des quais de petites barques chargées de fruits verds et rachitiques qu'on vient acheter et qu'on mange avec gloutonnerie.

Les pêches sont d'une abondance extrême à Philadelphie; leur grosseur, la saveur de quelques unes accusent la manie de les cueillir avant leur maturité, manie qu'il faut peut-être attribuer aussi à l'audace avec laquelle le fruit est cueilli par le 1er venu surtout dans le voisinage des villes.

Le pêcher souffre d'ailleurs un peu de destruction dans tous les états-unis par un insecte qu'on considère comme une espèce de cacte. Ce malheur s'aggrave depuis 1776. Le pêcher est le fruit d'Europe qui a le mieux réussi aux Etats-unis. La société d'agriculture de New-York a publié un mémoire dans son 1er volume sur ce malheur.

Les marchés de philadelphie ont aussi des légumes tels que des choux, les asperges, les oignons, les haricots, les carottes, les navets, les poireaux, les pommes de terre, les patates douces. Philadelphie a aussi du gibier. On y trouve d'excellentes saucisses à 24 sous la livre, 4 pieds de veau pour 22 sous et demi. Une belle paire de volailles coûte 6 francs ou 7 f. 10 s. Un Dinde vivant 6 f. On pêche dans les rivières de la Pensylvanie et notamment dans la Delaware une tortue qu'on nomme Snapper. Elle est petite, avec des griffes aux doigts des 4 pieds et une queue qui a jus-

qu'à 8 pouces de long dans une tortue d'environ 1 pied. Cette queue est comme celle d'un tatou ou d'un lézard. En tout cet animal est fort laid, on le vend 15s. Les patates douces sont vendues au poids 15f la livre. Le bœuf vaut à Philadelphie de 8 sous et 1/2 à 11s la livre. Le veau autant. Le Mouton 8 à 9 sous. La pinte de lait 7s 1/2. La douzaine d'œufs 30s. Un cuit pommes à rangs 3 francs. Un petit fanal de cornes 6f. La nourriture annuelle d'un cheval coûte 600 f.

### *Sur les Rivières et plus particulièrement sur la Température & le Climat*

Dans la Pensylvanie l'air a un très grand degré de sécheresse, malgré les violens changemens de vent.

Les hivers sont plus longs et plus sévères qu'en Angleterre; les printemps sont courts et les automnes longs et doux.

Mais les hivers sont plus sereins, plus agréables et plus sains que ceux d'angleterre. Ce qui est le contraire en été à cause du plus grand chaud et des changements subits qui causent une dissenterie de fièvres lentes et putrides et d'autres maladies dangereuses.

Les vents de l'hiver sont le plus souvent du Nord-ouest. En toute saison ce vent donne du froid et un beau ciel. Le sud-ouest donne du vent chaud et du temps couvert. Les vents d'Est des brouillards et des nuages humides. Le printems vient un mois plus tard en pensylvanie qu'en angleterre; et cependant la récolte précède d'un mois celle de l'angleterre.

Des orages soudains accompagnés de pluie et de vent sont communs pendant la saison chaude et amènent du froid s'ils sont suivis du vent de Nord-Ouest. Il y a beaucoup de Neiges et de la gelée.

Un fleuve tel que la Delaware prend dans une nuit. Plus on est âgé, moins on supporte comparativement ce changement soudain de température. J'ai vu dans une soirée à la fin du mois de décembre un temps si doux que nous pûmes souper chez moi à philadelphie ayant une fenêtre ouverte au Nord. Le lendemain à mon lever je trouvai 8 pouces perpendiculaires de neiges et à 3 heures de l'après midi le thermomètre de Réaumur marquait 3 degrés 1/2 au dessous de zéro.

La température depuis Charlestown jusqu'à Boston varie quelquefois de 15 degrés. La sensation de l'air n'est pas toujours graduée sur le corps humain comme sur le thermomètre.

L'eau gèle à 2 degrés au dessus de zéro de Réaumur et ne dégèle point à zéro. La Pensylvanie est un composé de tous les climats. On y a l'humidité de la Grande Bretagne au printemps, la chaleur étouffante de l'afrique en été, la température de l'italie en juin, le ciel d'Egypte en automne, le froid, la neige de la Norvège et la glace de la Hollande en hiver, les tempêtes des Antilles dans toutes les saisons; et encore chaque mois de l'année le temps et les vents variables de l'angleterre. Et comme on y a tous les climats, on y a aussi toutes les Maladies.

Il tomba 2 pieds de neige à Savanah le 1r janvier 1800. L'été et l'automne de 1804 furent les plus doux et les plus tempérés dont on eût le souvenir dans les Etats du Nord. En Virginie et dans la Caroline méridionale et la georgie la chaleur fut extrême. L'été de 1805 y fut brûlant. Les hivers de l'Etat de Virginie sont aussi rigoureux que ceux du Canada. Le 27 9bre 1798, il y avait déjà 5 jours et 18 pouces de neige à Albany. Les stages y traversent la rivière sur la glace et elle est prise jusqu'à Hudson.

L'hiver de 1801 a été si doux à New-York qu'avant la fin de février 1801 l'oiseau bleu (blue Bird), l'oiseau noir, et le bleu héron étaient arrivés à la longue isle de leurs retraits d'hiver, c'est-à-dire 3 semaines plutôt qu'à l'ordinaire. La glace se rompit sur la rivière d'Hudson le 28 février, et un bateau est venu d'Albany (66 lieues dans le Nord de New-York) en 26 heures le 3 mars. D'ordinaire cela n'arrive qu'à la St. Patrice le 17 mars.

Il tombe de 110 à 118 pouces de pluie par an dans la Caroline du Sud.

Aux Etats-Unis et à Philadelphie par exemple, le Baromètre monte rapidement et subitement quand le temps doit être mauvais, puis il redescend ensuite graduellement. Le plus grand froid, à moins d'années extraordinaires, est à Philadelphie de 10 à 12 degrès de Réaumur, et les plus grandes chaleurs de 26 à 28 degrés. La plus grande hauteur du baromètre a été de 29 pouces 4 lignes. Mais il est souvent à 29 pouces 2 et 3 lignes de réaumur. Une chose trés remarquable c'est que lorsque le thermomètre est à ce point qui annonce que l'air a plus de ressort aux Etats unis qu'en France, 2 à 3 lignes dont il descend promptement annoncent autant la pluie qui ne tarde pas à tomber que quand il s'abaisse de la même quantité au dessous de 28 pouces.

Dans une année ordinaire il y a

| | | | |
|---|---|---|---|
| 15 | jours | de | tonnerre |
| 75 | " | " | pluie |
| 12 | " | " | neige |
| 5 | " | " | tempête |
| 258 | " | " | beaux |
| 365 | | | |

Il y a 35 pouces d'eau. Le ciel est rarement couvert 3 jours de suite.

Le tonnerre se fait bien entendre et éclate violemment, mais grâce au préservatif indiqué par l'immortel Franklin, philadelphie est préservé des malheurs qu'il cause. D'un autre côté aussi, il semble menacer davantage les maisons où ce préservatif est négligé. Le mercredi 27 mars 1782 le tonnerre tomba en 3 endroits sur la maison du Ministre de France. La cheminée du Cabinet de Mr le Chever de la Luzerne fut abbattue jusqu'au niveau du toit, il a brisé le poële de fonte qui fermait l'ouverture de cette cheminée, rompu tous les lambris environnans, cassé les meubles, les vitres. Il a mis le feu au toit, aux rideaux, a été dans la salle à manger, y a fendu 2 buffets d'acajou et brisé toutes les porcelaines. Des papiers ont été brûlés dans une autre pièce. Enfin il a blessé Mr de Meaux, officier français d'artillerie, qui en mourut le 7ème jour ayant le bras gauche cassé, le bas ventre et les parties génitales brûlées.

Le blé se moissonne du 8 au 22 juillet.

L'Ohio géla en 1787, ce qui est très rare. Le thermomètre de Réaumur y descendit à 32 degrés et éclata même au mois de février. Le froid était alors à 16 degrés à Philadelphie.

Les Etats-unis ont du fer, du plomb, du cuivre et de l'argent.

Dans l'hiver de 1779, la Delaware fut gelée près de 3 mois. L'épaisseur de la glace près de la ville était de 16 à 19 pouces et sur la terre, sa profondeur était de 4 à 5 pieds. Plusieurs plantes furent détruites par le froid. Les vieilles bêtes à cornes et les pieds des cochons exposés à l'air furent gelés. Les perdrix furent trouvées mortes près des fermes. Au mois de février le thermomètre descendit au mercure, resta plu-

sieurs heures à moins de 16 degrés 4 lignes de Réaumur, et excepté un seul jour de ce mois il ne monta pas aussi haut que le point de la gelée. L'été de 1779 fut de 28 degrés.

La chaleur la plus grande des jours d'été est marquée ordinairement entre 2 et 3 heures après midi; le moment le moins chaud des 24 heures est à la pointe du jour.

Les rosées du soir sont fort abondantes et mouillent les vêtemens.

Les grandes eaux arrivent en automne, et causent des débordemens.

Il n'est pas étonnant d'après ce que je dis des fortes et longues chaleurs que les Américains aiment à manger des glaces et des sorbets.

On fait à philadelphie des glaces chez M. Collet créole de St. Domingue fils de M. Collet, ancien président du Conseil supérieur du Cap français, et ancien officier dans les Dragons d'orléans, réduit comme tant d'autres colons à se procurer de l'existence par leur industrie. C'est ainsi que son talent sur le violon destiné à son pur amusement, l'a fait 1er violon au spectacle de philadelphie. Les glaces qu'il fait pourraient rivaliser avec avantage celles du Caveau du Palais Royal à Paris. Elles coûtent 20 sous.

Dans la grande rue du Marché au dessus de la 8e rue chez Carré, il y en a à 15 sous.

Mais à la Comédie M. Mercier, français, en fournit aussi. Ce sont quoique les plus chères les plus médiocres de toutes. Il est vrai qu'il achète du directeur du spectacle 800 gourdes par an (4800 f.) le droit exclusif de les y vendre.

On fait beaucoup de voyages en traineaux aux Etats-unis, et c'est un sujet d'amusement dans les rues de philadelphie.

L'empire irrésistible de la soif est si fort pendant les chaleurs, que chaque année l'eau des pompes des différentes villes du Continent font mourir plusieurs personnes qui ayant chaud vont y boire. Il en est qui meurent subitement; quelquefois à Philadelphie il meurt deux hommes dans la même journée.

Aussi renouvelle-t-on dans l'été des avis imprimés distribués à la main pour prévenir de pareils malheurs. On prescrit aux Etrangers surtout de boire du grog ou un peu de vin dans leur eau ou quelqu'autre spiritueux. On engage à jetter de l'eau froide à la figure de ceux qui souffrent déjà d'avoir bu, et l'on indique la saignée, etc.

Quelquefois même on affiche sur les pompes ces mots: *Mort à qui boit vite.* Mais toutes ces leçons sont perdues et la Mort même menace en vain.

L'état où jette la saison chaude à Philadelphie est tel qu'il fait perdre toute energie et rend le plus petit mouvement pénible. On sent parfois le besoin de manger, et on dispute avec soi-même si l'on ira dans la pièce voisine prendre les alimens qu'on y a servis et comme le disait Talleyrand "à chaque inspiration d'air, on est inquiet sur celle qui doit la suivre."

L'eau qu'on a chez soi est bouillante au bout d'un demi quart d'heure. Il faut donc à chaque besoin envoyer chercher à la pompe communément dans un très petit pot de fer blanc vernissé, et l'on met dans un gobelet de l'eau récente. La température de cette eau est glaciale, elle louchit le verre et devient d'une chaleur intolérable si on la garde quelques minutes. Malgré cette existence infernale on se baigne. Un français nommé glaise établit en juin 1795 7 baignoires dans sa maison sud Front street nº 120. Les baignoires étaient en tolle. On s'abonne pour 3 bains à

1 gourde, pour un mois, 8 g., pour un seul, 1/2 g. Ils étaient extrêmement fréquentés par les français.

Un autre vrai supplice de la saison chaude à Philadelphie, c'est l'innombrable quantité de mouches qui y fatiguent sans relâche en couvrant la figure, les mains, en piquant de toute part et en rendant tous les objets noirs par la mal propreté qu'elles laissent partout où elles se posent. Elles obligent à tenir les chambres fermées si l'on ne veut pas y être tourmenté dans son lit dès le 1er rayon du jour, et cette nécessité de se tenir ainsi renfermé rend la chaleur de la nuit encore plus insupportable et le sommeil plus pénible.

Ainsi la chaleur de la journée fait désirer le moment du coucher par lassitude, et une seule mouche qui s'introduit malgré vos précautions vous chasse du lit.

Je dis *une Mouche* parce que beaucoup d'entre elles sont de l'espèce des Cantharides. Point de paix à espérer dès qu'elles vous ont attaqué. Il faut les tuer. Si l'on écrit, la feuille de papier est tachée de plusieurs chiures de Mouches. Si une femme s'habille en blanc son vêtement est pareillement gâté et principalement son fichu. Les meubles, les cordons de sonnettes sont gluans.

A table et principalement au dessert elles couvrent et salissent tous les mets, toutes les boissons. Elles prennent les premières de tout ce qu'elles apperçoivent. La vue en est blessée et le goût offensé. Lorsqu'on ouvre une pièce un peu vaste, qui a été tenue bien close, tout à coup l'été, il s'y produit un bruit qui imite celui de la mer qui mugit au loin, ce sont les mouches qui s'échappent et vous couvrent dans leur passage. C'est de cet affreux désagrement qu'est né l'usage de renouveller la peinture des appartemens en automne et d'éviter les tentures. Dans beaucoup de Maisons on fait des espèces de lustres ou de guirlandes d'un papier bien

blanc pour les y attirer, mais il faut du moins changer ce papier souvent; car il est bientôt noir et dégoûtant. D'autres personnes placent des assiettes avec de la litarge; toutes les mouches qui passent dans cette atmosphère empoisonnée périssent mais dans un état d'érétisme qui les porte à goûter avant leur mort les irritations des plaisirs de l'amour. Dans un grand Magasin il faut balayer 4 fois au moins les Mouches mortes. On les y recueille par boisseaux. Les volailles en sont très friandes, et l'on ne s'est pas apperçu qu'elles leur causassent le moindre inconvénient.

Dans la saison chaude les punaises désolent tout le continent, et à philadelphie la clarté même du jour ne les empêche pas de se montrer. L'usage général des lits de plume est très favorable à la multiplication de cette vermine.

La fleur de sureau passe pour être le meilleur préservatif. Elle fait périr les fourmis, les charansons, les mittes de diverses substances, les teignes du drap, on en fait l'épreuve sur les confitures, le bled, le riz, les draps, etc.

En virginie et dans la caroline du sud, les puces sont énormes et inombrables, et les Maraugouins tourmentent toute la ville de philadelphie.

Il y a quelquefois de fort belles aurores boréales à Philadelphie. Le 24 juillet 1796 dans la même ville, il y avait autour du soleil un cercle avec les couleurs prismatiques. Un autre cercle passait par le disque et était en diamètre le double du premier, une 3ème portion d'un cercle excentrique prenait sur le 2e entre son centre et son bord. Le 2e cercle était blanc, le 3e laiteux. Ils parurent tous de 9 heures 3/4 à 11 heures.

Le 27 mars 1796 la haute mer dans la Delaware devant philadelphie fut de 2 pieds plus basse que la plus basse marée dans les temps ordinaires, cet effet fut

attribué à la violence du vent d'O. N. O. qui refoulait la marée montante.

Enfin l'été passe, et la saison où il faut se chauffer arrive. Le feu d'une cheminée est d'un luxe très rare et un vrai ton de magnificence. Communément on se chauffe avec des poëles de fer coulé ou de tolle qu'on nomme *à la prussienne*. Cependant tous les jours ceux-ci diminuent et sont remplacés par des poëles que Franklin a perfectionnés, et qu'à cause de cela on appelle poëles à la Franklin. On les place à terre dans la pièce sur le devant de l'ouverture de la cheminée, dans le poële même une pièce de fer en compose le fond et va par un plan incliné former un haut en angle très aigu dans la cheminée, c'est par cet angle que s'échappe la fumée. L'espace du poële qui est resté libre reçoit le bois qui est mis sur des chenets. Il se trouve ainsi très en avant dans la chambre. On en met 4 ou 5 gros morceaux au fond du poële, mais autant de rangs supérieurs diminuans d'un morceau que le poële peut en contenir. Les rouleaux de bois ne se touchant que par leur convexité laissent un passage au feu et l'on allume tout à la fois.

Cela forme promptement un grand brasier qu'on n'entretient qu'avec peu de bois qu'on renouvelle par intervalles. En sorte que la chaleur est forte et égale jusqu'au coucher et que 6 ou 8 personnes peuvent être assises au moins très près du feu qui est avancé dans la chambre.

De bons tapis de pieds concentrent encore la chaleur, ce qui n'est pas sans avantage dans un pays où j'ai déjà dit que les appartemens sont mal clos.

On brûle à Philadelphie du bois de sapin noir, mais il pétille comme le châtaignier; du bois de châtaignier qui est mauvais; du Gommier qui est en grosses buches bonnes pour le derrière parce qu'il brûle lentement.

Mais les bois préférables sont l'érable à sucre, le bouleau, le chêne verd, le chêne châtaignier, et par dessus tout le noyer nord appellé *hickory*. Rien ne peut être comparé à l'hickory, il coûte 50% plus cher que le bois le plus estimé après lui; mais il y a malgré cela de l'avantage à le préférer. Il donne beaucoup de chaleur, son charbon est lourd, compacte et subsiste longtemps allumé. Une buche d'hickory garde sa forme jusqu'à ce qu'elle soit réduite en cendre. Mais il craque en brûlant comme le châtaignier et envoye au loin des éclats enflammés, ce qui a amené l'usage des garde-foux.

Le climat de l'amérique a aux états-unis une influence marquée sur le caractère des animaux qu'il rend plus doux qu'en Europe. Cela est remarquable dans plusieurs espèces notamment dans celle du cheval, du bœuf, du chat et du chien.

Le cheval a moins de vigueur, le taureau moins de cette impétuosité qu'il montre communément dans ses amours, dans ses combats. Quant au chien, son naturel est beaucoup plus altéré, car sans être plus brave et plus hardi, il n'a point de générosité. Le gros chien mord le petit chien, et ce qui est plus étonnant les mâles mordent et battent les femelles.

On voit des chiens provenus de l'accouplement du loup et de la chienne. Pour les obtenir, on place une chienne pendant la saison du désir dans un bois où on l'attache. S'il passe une louve, elle étrangle la chienne, si c'est un loup il la couvre et elle engendre des petits qui ont dans leur ensemble des traits du loup principalement dans la forme de la tête et des oreilles. On les reconnaît encore à leur mutisme car ils n'aboyent jamais, à leur lubricité, et à leur penchant très difficile à vaincre de se jetter sur les moutons et les brebis, et d'en faire leur victime.

Les chiens des Etats unis sont sujets aux maladies syphillitiques.

Le chat domestique est singulièrement apprivoisé. On le voit aller à toute heure dans les rues d'une Maison à l'autre. Il ne s'effarouche ni du bruit ni de l'approche de l'homme. La chatte se laisse même toucher et caresser pourvu toutefois qu'on ne soit pas accompagné d'un chien, ou qu'on n'ait pas des habits qui soient imprégnés de l'odeur de cet animal; car alors son amour pour ses petits l'incite à la colère et à morder les personnes.

L'homme aussi reçoit de ce climat une impression qui le prive d'une partie de son energie, et qui le dispose à l'indolence.

Mais cela ne l'empêche pas d'être querelleur, et la querelle finit par l'action de *Boxer*. C'est encore à cet égard que se décèle son origine anglaise. La manière de boxer a ses loix et ses règles. Les deux athlettes choisissent le lieu du combat. Ils se dépouillent le haut du corps ne gardant que leur chemise dont ils retroussent les manches jusqu'au dessus du coude. Ensuite à un signal convenu ils courent l'un sur l'autre, et se portent sur la poitrine, la tête, la face et le ventre des coups dont le bruit ne peut être connu que par ceux qui ont assisté à un pareil spectacle.

A chaque nouveau choc, ils se reculent et repartent du but. Si l'un d'eux est tombé dans l'une de ces attaques son adversaire ne le touche plus tant qu'il est à terre, mais au moindre mouvement qu'il fait pour se relever l'autre a le droit de le frapper encore et de le forcer à demeurer à terre. Personne ne se mêle de séparer les champions, on fait un rond autour d'eux on les excite selon l'intérêt que l'on prend à l'un d'eux. Tant qu'un des deux ne s'avoue pas vaincu, l'autre le tient et l'accable de coups de poing dès qu'il veut quitter

la terre. Enfin cet aveu arraché, le vaincu se relève, se rhabille, est libre, et peut se retirer jusqu'à un nouveau défi s'il ose y recourir.

A la fin de la bataille un des boxeurs et quelquefois les deux sont meurtris, défigurés, tout couverts de sang qu'ils crachent, vomissent ou rendent par le nez. Les dents sont brisés, les yeux se sont fermés d'enflure, et quelquefois la lumière en a été chassée. C'est le soir tard, au clair de la lune que l'on boxe quand on n'est pas de la vile populace ou quand l'ivresse n'a pas porté à se livrer en plein jour à ses regards curieux.

Les Américains tiennent-ils encore des Anglais lorsqu'ils trouvent dans le défi de deux boxeurs l'occasion d'exercer leur passion pour les paris? Mais l'aliment habituel des gageures c'est le combat des coqs. Ils ont lieu tous les jours. Des hommes employent tout leur temps et toute leur industrie à dresser des coqs pour le combat. Pour porter ces animaux à les désirer, pour les exciter à combattre, ils ne négligent rien, ils les assujettissent à un régime diététique qui les y excite, le genre de la nourriture, l'usage des boissons fortes, tout est mis en usage. On les arme d'éperons de fer, on taille leur crête pour laisser moins de prise à l'ennemi, on les anime par des cris; on leur fait une enceinte pour leur ravir la fuite. Au milieu d'une foule qu'on croirait toute composée d'anglais mais qui en contient la descendance, le combat se livre, et malheureux coqs déchirés et expirans décident des paris dont les cabarets servent aussi à faire consommer les profits aux vainqueurs atroces qui sont des hommes quelquefois mêlés aux vaincus qui sont encore des hommes. Si la Mort n'a pas fait décider le triomphe, attendez, il n'est qu'ajourné. Je ne parlerai pas des combats au pistolet que pour dire que ce genre anglais fait tous les jours des progrès chez les Américains des Etats unis.

On a dès le commencement d'avril à philadelphie des fleurs d'oignons de lys; les jacinthes le 20 avril; les cerises viennent à la fin de mai et coûtent 1/4 de gourde à philadelphie, on les donne à 1/16 de gourde à la fin de juin. Les bigarreaux paraissaient le 20 mai 1795, ils sont vendus 1 sou la pièce, un quart de gourde la livre le 28 mai; 1/16 le 20 juin. On a des fraises à la fin de mai, et le fond d'un petit panier pour une demi-gourde le 6 juin. On mange des abricots le 20 juillet.

Le maïs frais bon à manger au lait paraît à philadelphie vers la mi-juillet.

Pendant l'été il arrive à Philadelphie de petits bateaux de l'isle de la providence, chargés de bananes, de figues bananes et d'ananas. Ils n'arrivent pas toujours en très bon état. On vend un ananas 1/4 de gourde. J'en ai mangé d'excellens.

On vend une banane ou une figue banane 1/16 de gourde. Les bananes ont 8 à 9 pouces de long et sont excellentes. Les figues-bananes sont fort belles.

Les petits pois paraissent à Philadelphie le 20 Mai et on les vend 1/16 de gourde le demi peck le 16 juin.

On a des asperges le 20 avril. Elles y sont superbes. Au mois de juin on les achète 20 sous la botte.

On a un plat d'épinards pour 15 sous.

Tous les fruits sont inférieurs à ceux de France. La noix est petite et rancit facilement. La châtaigne est petite et ne se conserve point.

C'est après avoir parlé du climat et de la température qu'on doit dire que les villes des Etats-unis, et principalement philadelphie ont un moyen de connaître leur état atmosphérique à toutes les heures de la nuit.

Ce moyen est procuré par les Watchman ou surveillans gardiens des rues, qui de 10 heures du soir jusqu'à 5 heures du matin à partir du 10 7bre et à 11

heures depuis le 10 mars jusqu'à 4 heures du matin, crient à chaque heure, cette heure elle-même et le temps qu'il fait.

Il annonce ainsi à tout le quartier si le temps est beau, pluvieux, neigeux ou couvert, et cela fait plaisir à savoir de son lit où l'on est bien chaudement, tandis, par exemple, qu'il fait un froid rigoureux.

Cela sert aussi à se diriger pour les voyageurs. L'on peut se faire réveiller par le Watchman à une heure précise d'après la recommandation qu'on lui fait.

Ces Watchman avertissent aussi des incendies, dès qu'ils en ont connaissance. Ils découvrent les projets et les tentatives de vols, et veillent à ce que les maisons soient bien fermées passé une certaine heure.

Cependant malgré cette ressource contre le feu, les incendies, qui sont très communs dans tous les Etats unis et surtout à Philadelphie, se manifestent presque toujours la nuit malgré la révocation de l'ordonnance qui condamnait à une amende celui chez lequel le feu prenait, et qu'on a remplacé par celle très sage de l'appliquer à celui qui n'en avertit pas tout de suite.

On crie *haro* et quelquefois sans indiquer le point de la ville où est le feu.

Quoique la chambre d'assurance paye une prime à la 1ère pompe qui arrive au feu, elle se fait toujours attendre un quart d'heure. Le zèle et l'empressement sont admirables de la part de tous les Américains. On se nuit même parce qu'on est trop nombreux et qu'il n'y a point d'ordre.

Tout le secours consiste à jeter de l'eau. Les pompes sont à jet et point à manche, ce qui rend l'effet de l'eau même facile à diriger sur un point donné, et demande un changement de position de la pompe plus fréquent.

Outre l'eau des puits voisins et de la rivière, si elle est proche, chaque Maison étant tenue d'avoir un cer-

tain nombre de sceaux, ils sont toujours suspendus dans le corridor ou les passans les prennent au besoin. Ils sont remplis par les hommes forts et robustes, et portés de l'un à l'autre jusqu'aux pompes, et ils repassent vuides par une file d'êtres moins forts ou déjà fatigués par la durée de l'incendie qui est néanmoins toujours rapide surtout la nuit et lorsqu'il fait du vent.

Quand la maison est embrasée, l'eau de la pompe en arrivant au point sur lequel elle est dirigée est déjà réduite en vapeurs par le brasier et l'excite encore. Si c'est le jour quelquefois on maîtrise le feu, mais si c'est la nuit qu'espérer de Maisons couvertes d'essentes peintes ou goudronnées, et qui deviennent elles-mêmes un si grand aliment pour le feu!!! Il faut alors se borner à arroser les maisons adjacentes, celles voisines, celles de l'autre côté de la rue pour les préserver.

On remarque en général que les travailleurs sont trop gais, que les sceaux après l'incendie restent dans les rues et que les polissons s'en amusent.

Il y a des chambres d'assurance contre le feu et de ce que les maisons contiennent. Les maisons devant lesquelles sont des arbres payent une prime plus forte, et les assureurs viennent aux incendies pour encourager ceux qui y portent du secours.

Du 14 8bre 1794 que je vins m'établir à Philadelphie jusqu'au 26 Xbre suivant, il y eut 6 incendies. Cette dernière fois le feu prit dans l'église luthérienne allemande à environ 7 heures du soir. Le temps était couvert et légèrement pluvieux par momens. Vers 9 heures on crut le feu éteint, les pompes cessèrent et il ne resta que des curieux, à 9 h. 3/4 il reprit avec violence, à 11 heures 3/4 tout le toit était brûlé et l'édifice perdu.

Du 26 Xbre 1794 au 29 9bre 1795, il y a eu 10 incendies plus ou moins graves à Philadelphie. Et de cette

dernière époque à celle de mon départ en août 1798 il y en eut 30 autres.

J'ai habité 2 Maisons à des coins de rue de Philadelphie dans un séjour de 5 ans les Maisons contiguës à celles que j'habitais, ou placées dans leur voisinage immédiat. Qu'on juge de mon anxiété dans ces Momens avec un commerce qui rédoute également l'eau et le feu et moi ayant avec moi ma collection coloniale.

Il périt quelquefois du feu des personnes qui n'ont pas le temps de se sauver de leurs maisons. Témoin le fait de l'imprimeur Brown qui subit la mort avec sa famille et un apprentif.

Le 14 juin 1795, charlestown a éprouvé un incendie, 253 lots de terrain ont perdu leurs édifices valant 3 millions de francs, des meubles et des effets pour autant, et 300 familles furent ruinées.

Le 1er 9bre 1798, à 12 maisons près toute la ville de Wilmington dans la Caroline du Nord brûla.

En février 1804, un incendie a détruit une grande partie de ——— en Virginie. On évalua à 2 millions de francs la perte qu'il causa.

Il y a beaucoup d'orgueil à Philadelphie où les classes sont marquées dans l'opinion. C'est surtout dans les bals que ce préjugé se montre. Il en est de ces bals où tout ce qui n'est pas équivalent à telle profession ne peut trouver accès; et l'on a vu dans un bal une scène mêlée de coups de poings à cause du reproche que se faisaient une petite bijoutière et la femme d'un perruquier.

A l'un des bals projettés pour célébrer le 23 janvier 1795 l'anniversaire de Washington, je priai M. Vaughan, mon proche voisin, et mon confrère à la société philosophique de me procurer un des billets qu'on vendait et qui en donnait l'admission. Mais il me répondit qu'étant *Storekeeper* (boutiquier) je ne

pouvais prétendre à cet honneur. . . . "Et quoi lui dis-je vous ne savez donc pas que je n'ai jamais été plus votre égal que depuis que je ne suis rien." Je n'eus pas de billets et je ne vis pas le bal.

Un jour que le Négociant Swannick, Membre de la chambre des représentans, était dans mon magasin, nous causions. Le libraire, Mathieu Carrey, homme d'esprit, mais Américain des Etats unis d'un [air] troublé me tira à l'écart et me dit "Savez vous que vous parlez à M. Swannick?—Oui.—Et vous ne lui donnez pas de l'excellence quand vous savez qu'il appartient à la chambre basse du Congrès?—Lorsque M. Swannick qui sait que j'ai été Membre de l'assemblée constituante, qui valait au moins 10 fois votre Congrès, me traitera d'excellence, je le lui rendrai mais pas auparavant."

Ils ont un amour propre expressif et un caractère dédaigneux mais ils adulent les anglais. Les ouvriers sont fiers et d'un insupportable hauteur. Ils n'ont pas tous les outils qu'il leur faut et prétendent faire tant sans une échelle qu'il faudrait apporter.

A Philadelphie un Cordonnier pour hommes croirait s'avilir s'il travaillait pour des enfans. Le Capitaine du navire Le Colombia de New-York me disait que son second ne mangeait jamais avec lui, parce qu'en mangeant ensemble, on se parle et que la conversation amène la familiarité.

Cependant le Baron Stubben a pris un fils de M. John Adams, vice-president des Etats-unis, et le fils d'un tailleur banqueroutier, il leur a fait donner la même éducation. Ils sont avocats l'un et l'autre à New-York, le fils du tailleur a plus de sagacité.[80]

Mais ce qui dans l'esprit des Américains sans nulle exception marque le plus la supériorité, c'est la possession d'une voiture. Pour cela les femmes surtout sont

d'un désir qui tient du délire, et elle est bien certaine alors que nulle autre femme, si elle n'a pas de voiture, ne sera pas prise ni ne passera pas pour son égale.

Les voitures particulières sont assez nombreuses, mais peu commodes parce que la plupart sont ouvertes sur le devant comme les stages.

On compte à Philadelphie 600 voitures à 2 roues, cabriolets ou solos, et 400 à 4 roues. De plus il y a 300 charrettes et 500 charriots pour les transports.

On a encore, et plus à philadelphie qu'ailleurs l'orgueil du talent et du savoir, et comme le reste cela n'est basé sur rien. Une ordonnance en latin du médecin Grassy français fut cependant promenée dans toutes les apothicaireries de la ville, et il ne se trouva qu'un seul de ces droguistes qui se mettant avant les Stahl, les Briker, les Rouelle, les Lavoisier, qui sût la lire. Ils ne sont presque tous que des droguistes, leur ignorance et surtout leur indolente inattention rend les quiproquos extrêmement communs. Ils ne pèsent pas les remèdes du moins le plus souvent, et les évaluent à la main ou à l'œil. Enfin ils s'avisent quelquefois de supplier, d'après leur opinion, ce qu'on a prescrit dans la composition d'un remède et qu'ils n'ont pas.

C'est ainsi qu'on a vu l'un d'eux à Philadelphie remplacer du jus de cresson par l'esprit de cochléaria, et condamner à d'horribles souffrances un malheureux qui par une éthysie scorbutique avait la peau et l'estomach dépouillés d'épiderme.

Il n'existe point encore de classe de la société américaine à laquelle la dénomination de gens de lettres puisse être appliquée. Les Américains consentent que les Européens leur fournissent d'arts et des livres, comme d'indiennes, de fayance, de miroirs, etc. Leurs hommes remarquables sont des hommes de loi. Leur profession est encore plus lucrative qu'en angleterre.

Leurs salaires sont excessifs. Il en est qui gagnent jusqu'à 3 mille louis par an.

On est peu hospitalier en Amérique du Massachusett au Maryland, les auberges sont nombreuses et les voyages très fréquens.

Du Maryland jusqu'à la Caroline du Sud les auberges sont rares et plus chères. L'on est hospitalier vers cette partie jusqu'à la générosité.

Le docteur Peale se plaignait amèrement dans la feuille *l'aurore* de philadelphie du 27 juin 1801 de l'abandon dans lequel on laissait son intéressant Muséum.

En général les arts sont mal secondés et point encouragés.

Cependant le Dr Rittenhouse, américain de Pensylvanie, fit à 20 ans en fonte un télescope à réflexion qui passe pour le 1er qui fût fait en Amérique. Il a éxécuté en 1767 un planétaire. Cette pièce de Mécanique a fait un grand honneur à son auteur qui est devenu en 1792 directeur de la Monnoye.

A sa mort arrivée le [26 juin] 1796 son éloge funèbre a été prononcé le 17 Xbre suivant, dans l'Eglise presbytérienne de la rue du Marché, côté sud devant la société philosophique de philadelphie dont le Docteur était membre, par le Docteur Benjamin Rush notre confrère dans la même société, en présence du président ——————, du congrés et des Ministres du culte. J'étais présent.

Mais M. Pope, horloger de Boston, enfant de la nature et de méditation devenu un horloger très ingénieux, a passé 10 ans à perfectionner un planétaire. Il désirait pour le terminer une modique souscription de 300 gourdes (1800 francs) qui n'a pas été remplie. Il a passé en angleterre.

Une pendule appartenant à la Reine Marie Antoi-

nette a été achetée par l'ambassadeur Morris et envoyée à son père Robert Morris à philadelphie. Elle n'a jamais pu y être racommodée par des horlogers américains mais bien par un français.

Les Américains n'ont point à Philadelphie de jours de rassemblement où les appelle la gaieté et le plaisir.

Celui de l'anniversaire de leur indépendance est strictement fêté le 4 juillet. On tire du canon, puis à Midi, environ 50 hommes d'infanterie en armes et environ autant de Membres de la société de Cincinnatus, qui n'en portent la croix que ce jour-là et une 30e d'hommes de cavalerie, se promènent dans 2 rues, et le président les admet à le saluer et à le complimenter en passant, plus des 3/4 des boutiques restent ouvertes. Nulle marque d'allégresse.

Le 1er Mai qui semble pénétrer tous les êtres d'une joie délicieuse qu'inspire le renouvellement de la Nature entière, en dénotte bien quelques signes extérieurs à philadelphie, mais ils sont presque renfermés dans les gens du peuple, les enfans et les jeunes personnes. Quelquefois les Américains se réunissent ce jour-là et font dans une taverne un dîner en pic-nic. Quelques hommes du peuple mettent des queues de cerfs à leurs chapeaux en guise de cocardes. Les enfants vont chez leurs grand-parens et ont les mains pleines de jouets. Un charretier avec un petit obusier sur sa charrette va en tirer quelques coups le long du quai. Cette charrette est décorée d'un drapeau de soye bleu céleste sur lequel est peint une charrette.

Néanmoins la ville de Philadelphie a des Etablissemens publics, savoir: (1) 33 Eglises ou temples; (2) 22 Cimetières; (3) — théâtres; (4) une Maison d'assemblée des Représentans de l'Etat de Pensylvanie, des Membres du Congrès, l'hôtel de ville etc., 1 jardin public; (5) 1 Lieu d'assemblée de la Société philoso-

phique; (6) 1 Muséum; (7) 1 Bibliothèque publique; (8) 1 Prison; (9) 1 City-tavern; (10) 3 Marchés; (11) ——— hôpitaux; (12) 1 Maison des Pauvres; (13) ——— Ecoles; (14) 1 Université, 1 Poissonnerie; (15) 1 Maison destinée au Président des Etats unis; (16) 1 hôtel des Monnoyes; (17) 1 City hall; (18) 3 Banques; (19) 3 Chambres d'assurance; (20) 1 Poudrière.

(1) *Des Eglises ou temples.*[81]

On a 33 lieux consacrés au Culte. Il y en a pour les Quakers 5, pour les presbytériens et les dissidens 6, pour les Episcopaux 4, pour les Catholiques romains 3, pour les luthériens allemands 3, pour les Méthodistes 3, pour les Calvinistes allemands 1, pour les Luthériens suédois 1 (c'est l'Eglise la plus ancienne de la Cité), pour les Moraves 2, pour les Baptistes 1, pour les Universalistes 1, pour les Africains 1, synagogues des juifs 2, [totale] 33.

La 1ère idée qu'inspire à l'homme bon et philosophe cette seule nomenclature, c'est que la pluralité des cultes est admise à Philadelphie, et que tout individu y jouit de la plus chère de toutes les libertés, celle d'adorer l'Etre suprême selon son cœur et à sa guise, sans que nul ne s'interpose entre lui et un Dieu nécessairement bon puisqu'il est infini. Le Gouvernement ne préfère aucun de ces cultes ni ne les salarie. Tous les sectaires sont des Citoyens, et à ce titre la loi veille pour les protéger s'ils sont bons et vertueux ou pour les punir s'ils sont méchans et ennemis de la paix publique.

Jamais nulle querelle sur la religion, et on est maître de croire la sienne la meilleure pourvu qu'il ne cherche pas à contraindre qui que ce soit à l'adopter. Cette liberté de conscience est même poussée si loin que ce n'est pas faire une supposition purement gratuite que

de penser qu'une Mère et un Père de famille avec leurs 12 enfans sortent ensemble de leurs maisons à l'heure qui est celle convenue des offices de toutes les communions et vont chacun dans un temple des 13 cultes différens sans que jamais l'un d'eux demande à l'autre pourquoi il va dans un autre temple que lui; tant il est trouvé naturel que tous ayent un culte et une croyance de son propre choix.

Ce tableau est admirable, et il faudrait pouvoir l'offrir aux Ministres de tous les cultes du monde entier. Sublime leçon qu'offre le Souverain des Etres à tous les hommes pour leur prouver que l'hommage qui le satisfait le plus, c'est l'amour du prochain et celui de la tolérance.

Une chose qui frappe encore beaucoup, surtout les Catholiques romains, c'est que lorsqu'aux funérailles de quelqu'un on peut faire cette dépense, les Parens du défunt prient le Ministre de sa communion d'y inviter les Ministres d'une ou de plusieurs autres communions; il s'entoure de sectes très différentes mais réunies sans difficulté, excepté les Prêtres Catholiques romains qui restent isolés.

Lorsque la bière est au moment d'être descendue dans la fosse, le ministre de la croyance du mort prononce un discours que les autres Ministres écoutent sans impatience malgré les traits un peu critiques d'une opinion contraire à la leur, et que l'un des orateurs saura bien rendre à son confrère dans la 1ère occasion du même genre.

Toutes les sectes se réunissent pour s'élever contre l'athéisme, comme antisocial et parce qu'on est persuadé que l'athée n'offre aucune garantie de sa conduite envers les autres hommes.

Il faut se rappeller ce que tout le monde sait, c'est que les Quakers n'ont point de Ministre du Culte et

que quiconque quel que soit son sexe, qui se croit inspiré par l'Esprit sain, prend la parole et a même le droit sacré d'en abuser.

Les Eglises ou temples à Philadelphie sont en général d'une grande simplicité. L'église des luthériens allemands était une des plus belles; on l'a rebâtie depuis l'incendie qui l'a détruite le 26 Xbre 1794. On l'estime 240,000 f. L'on y a célébré l'office divin le 27 Xbre 1795. Elle a de belles orgues et un beau clocher.[82]

L'Eglise du Christ d'une structure gothique a un assez beau jeu de cloches.[83] L'église presbytérienne est remarquable aussi par sa flèche. Les temples épiscopaux et les catholiques romains ont des orgues. Ce que j'ai dit de la concorde qui règne entre les personnes des différentes communions ne s'appliquent point aux Catholiques romains. J'ai dit qu'ils avaient 3 églises à Philadelphie. L'une qui est simplement appellée la chapelle est placée intérieurement entre la rue du Noyer et une petite allée et entre la 3ème et la 4ème rue Sud. C'est le premier temple de cette communion à Philadelphie. Ce n'est plus qu'une espèce d'oratoire où l'on dit des messes basses ou l'on administre les sacremens pour la commodité des prêtres qui demeurent dans la même enceinte.[84]

Dans le chœur du côté de l'épître est un petit tableau peint à l'huile d'environ 1 pied 1/2 de large sur 2 pieds de haut, représentant un Brick dont le vent déchire la misaine; la Vierge est dans la nue avec son fils près d'elle et semble protéger le bâtiment.

Dans un des côtés du tableau sur la toile même on lit *Ex voto* et au bas de cette toile "fait le 1er 9bre 1791 par les passagers du brick La Minerve venant du Cap français à Philadelphie."

Les Prêtres de cette chapelle sont des Irlandais et conséquemment des fanatiques. Ils ont la desserte de

l'Eglise Ste. Marie des Irlandais de la 4e rue Sud. Cette Eglise n'est qu'une maison ordinaire avec une grande porte et une autre sur le côté. Au dessus de l'autel est un crucifiement pour retable. La chaire est à toucher l'autel du côté de l'épître.[85]

D'ailleurs pour les bancs et les tribunes, c'est comme dans les Eglises protestantes on y a un petit orgue, et on y prêche en anglais.

La 3e Eglise est la Catholique Allemande placée au coin Nord de spruce et de la 6e rue.[86] Ses habitués se sont séparés de l'Eglise Ste. Marie parce que la domination irlandaise y prévalait et que les prêtres en sont les administrateurs réels. L'Eglise allemande a donc été bâtie récemment. Elle est plus jolie que l'autre, si toutefois ce mot n'est pas étranger à toutes les deux. La chaire y est du côté de l'Evangile mais trop près du Chœur. On y prêche en allemand. L'autel a pour retable une croûte effroyable où l'on a voulu montrer Jésus Christ remontant au Ciel et reçu par son père qui tient à la main droite un ostensoir avec l'hostie. Il y a des bancs et un petit orgue. On suit dans ces églises pour les offices l'usage de Rome, mais dans l'allemande on est plus rapproché des églises des Colonies françaises qui suivent le même usage.

Les 2 Eglises ont un Cimetière commun et qui entoure l'église Ste. Marie, mais chacune a la portion limitée de ce terrain. Ce fait de l'éloignement, par rapport à l'église allemande est cause qu'après les prières pour les morts, le clergé précédé de la Croix, va conduire le Mort au cimetière.

Les Eglises romaines sont les seules qu'on voye exercer publiquement et dans les rues un acte de leur culte.

Les prêtres allemands de cette église passent pour Modérés car les hibernois ne marient pas sans billet

de confession, n'interrent pas ceux qui ne se sont pas confessés. Ces deux églises reconnaissent l'autorité de l'archevêque romain Mr Carol, né à Baltimore.

Le cimetière catholique est comme ceux des autres communions à philadelphie plein de Marbre et d'inscriptions dont on ne s'occupe pas plus que des êtres insignifians auxquels la Mort les a données. Pendant la guerre de la liberté de l'amérique on y avait enterré entr'autres 4 français sur les fosses desquels on avait mis des tables de marbre, mais comme on avait pensé qu'on ne verrait plus de français, on a pris ces marbres pour en faire le haut de la rampe qui accompagne une petite entrée donnant sur la 8ème rue et par laquelle l'Eglise allemande entre au cimetière. Le 5 mars 1797, on a fulminé dans l'Eglise catholique irlandaise de Ste. Marie un Mandement de M. Carol qui interdit l'église catholique allemande.

Le motif de cette interdiction est la prétention qu'a M. le Curé de l'église allemande d'en envahir tout le casuel, lors même que son vicaire remplissait ses fonctions.

Les marguilliers lui proposèrent de prendre le produit de tout ce qu'il ferait et la moitié de ce que recevrait son vicaire, mais il refusa, et fut renvoyé. Alors il fut trouver les prêtres irlandais de Ste. Marie qui firent de cela une affaire capitale, parce que les marguilliers de l'église allemande, séparée originairement de la leur, reprochaient toujours aux prêtres irlandais d'envahir l'administration temporelle.

Le seul effet de l'interdiction a été de conduire plus de monde à l'église allemande.

Une autre temple dont j'ai déjà parlé, peint un grand trait des mœurs américaines du Continent. C'est celui que l'orgueil des blancs a fait construire sur le côté

ouest de la 5ème rue sud entre Walnut et Spruce street; il est de briques avec cette inscription:

The African church
MDCCXCIII
The people that walked in
darkness have seen a
great light

Ainsi voilà un Dieu pour les Noirs.

L'Evèque anglican a ordonné au mois de 7bre 1795 un Nègre pour être le Ministre de cette Eglise.[87] Cet élu du dieu noir assiste comme tous les Ministres blancs de tous les cultes, à la cérémonie où fut prononcée l'oraison funèbre du Dr Rittenhouse.

Dans le Cimetière anglican placé entre la 4e et la 5e rue dans Mulberry est le tombeau de Franklin et de sa femme. Ce tombeau a 5 pieds 8 pouces de long 3 pieds 16 pouces 3 lignes de large. Une pierre le couvre avec cette inscription:

| | |
|---|---|
| Benjamin<br>and<br>Deborah | Franklin |
| 1790 | |

Il avait composé lui-même l'épitaphe suivante 40 ans avant sa mort:

"Le corps de Benjamin Franklin, imprimeur, comme la couverture d'un vieux livre dont les feuillets sont usés et dont les ornemens et la dorure sont effacés gît

ici la pâture des vers; et cependant l'ouvrage ne sera pas perdu, mais il paraîtra de nouveau dans une nouvelle édition corrigée et revue par l'auteur."

Franklin est mort le 17 avril 1790. Je suis fâché qu'on n'ait pas mis ses idées philosophiques sur sa tombe.

Les gens de couleur libres sont épiscopaux.

Les Luthériens forment la communion la plus nombreuse de Philadelphie.

(2) *Cimetières.*

Philadelphie compte 22 cimetières. J'ai publié sur ces lieux du dernier repos de l'homme dans une lettre sous la date du 15 avril 1798 sous ce titre "Lettre d'un français voyageur à un de ses amis en France." J'y ai démontré que les cimetières de philadelphie occupent 1/25 de la surface de cette grande cité. Cette grande quantité de terrain est pour 1500 morts par an ce qui suffit pour 40 ans sans avoir besoin de recourir une seconde fois au point où il y a eu une inhumation. Et pourquoi ces cimetières sont-ils placés dans l'intérieur de la ville? Chaque fosse a une pierre ou un marbre de 3 pieds de haut sur 2 de large et un ou deux pouces d'épaisseur posés verticalement et l'on y réunit tous les individus d'une même famille.

Les cercueils sont à Philadelphie d'un bois très durable et le sol est argilleux, raisons pour qu'ils soient plus dangereux. Ses édifices voisins enlèvent aux cimetières la circulation de l'air; les vapeurs y sont fréquentes, l'eau que les pompes fournissent pour boire reçoit les écoulements et les infiltrations des cimetières dans les temps pluvieux.

D'ailleurs on n'emploie que peu ou point de chaux

et d'eau de chaux dans les sépultures. Le moyen si sûr et si facile de les rendre moins dangereuses!

J'ai avoué que ce voisinage des cimetières avait un avantage moral, celui d'affranchir les enfans surtout de la crainte des prétendus revenans. Mais je n'aime pas l'usage fréquent pour les enfans d'aller jouer dans ces cimetières et de fouler ainsi la cendre de ceux qui leur ont donné la vie, parce qu'il peut amener l'insensibilité à l'égard de ces objets que la nature nous rend si chers.

J'ai proposé pour unique cimetière de Philadelphie le champ du Potter au coin de la 6ème rue et de Walnut dont l'étendue n'exigerait aucune ouverture au même point avant 10 ans puisqu'il occupe un carré tout entier qu'il ne servait qu'à la sépulture des étrangers et à celle des pauvres qui n'étaient attachés à aucune Communion, mais j'ignorais que dès l'hiver de 1794 on y avait planté un rang de peupliers d'Italie sur chacune de ses faces et qu'on le destinait à devenir une promenade publique. Je m'en suis consolé du moins par cette destination future et en réfléchissant que les émanations de ce cimetière étaient portées sur les parterres et sur les jardins du Congrès par les vents du S. O. qui règnent dans la saison chaude. J'ajoutais qu'on pouvait avoir dans quelque point écarté dans la Cité même un dépôt où les morts demeureraient jusqu'au lendemain au point du jour qu'on irait les transporter au Cimetière, je désirais qu'on fît les fosses plus profondes, les cercueils de bois mince; que la chaux fut prodiguée, qu'on supprimât les pierres tombales qui ne seront plus employées que pour rappeller des grands noms, de grandes vertus, de grands services; enfin j'ai conseillé d'y planter des végétaux suceptibles de peu d'élevation et faits pour être moisonnés souvent au lieu d'arbres

dont les racines disputent le sol et qui empêchent que l'air ne soit circulant. Et alors après 25 ans de repos et d'abandon des cimetières, j'ai désiré que leur possession devint une jouissance publique, pour des places contre l'incendie, pour des fontaines, en ayant toujours soin de charger des hommes de l'art de veiller à leur assainissement.

Qu'ai-je obtenu de mes conseils philantropiques? Cela seul qu'on a planté des arbres dans les cimetières depuis 1802.

Celui des Quakers au coin S. O. de la rue de Mulberry et de la 4ème rue Nord en a été le 1er Exemple et celui des catholiques irlandais de l'église de Ste Marie qui traverse de la 4ème à la 5ème rue sud le second.

On y a mis des cyprès et aux 4 angles sont des saules pleureurs.

C'est ici le lieu, après avoir parlé des cimetières, de placer un mot sur les enterremens. Ils sont d'un grand luxe dans tous les Etats unis.

Si c'est le convoi d'une personne mariée, les personnes mariées y marchent d'abord par couple puis les personnes du sexe du mort 2 à 2, enfin l'autre sexe 2 à 2.

Si c'est un garçon ou une Dlle les personnes du sexe du mort vont 2 à 2 puis l'autre sexe toujours 2 à 2.

Les bières sont de bois de sap[in], de bois de cerisier, de noyer ou d'acajou, avec des plaques plus ou moins larges, plus ou moins riches en lames dorées ou argentées qu'on fait venir d'angleterre et qui tient les bords des cercueils. Quelquefois on y cisèle le nom et l'âge du Mort.

La bière est portée par 4 porteurs sur l'épaule. Il y en a 8 parcequ'ils changent au coin de chaque islet.

Le prêtre marche en avant excepté aux enterremens des catholiques romains.

Les Maris vont aux funérailles de leurs femmes et les femmes à celles de leurs Maris, s'ils ont la force de supporter ce déchirant spectacle. Les Convois sont très nombreux et inspirent le respect et la douleur. Par un usage que je ne puis assez louer les Pères et les Mères portent le deuil de leurs enfans. Et quelle perte est plus déplorable! Que de malheurs elle accumule!

(3) *Spectacles.*

Philadelphie a deux théâtres. Le 1er appellé le vieux est au coin de cedar et de la 4ème rue, et ainsi à l'extrémité de la ville. Il est abandonné.[88]

La nouvelle salle bâtie au coin N. O. des rues de Chesnut et de la 4ème n'a dans la façade en briques rien qui annonce un monument public.[89] L'entrée en est mesquine et ne diffère en rien de celle d'une maison ordinaire. L'intérieur est joli. La salle forme dans le contour des loges une demi ellypse très agréable. Elle est coupée dans sa hauteur par 3 rangs de loges. Il y en a 15 dans chaque rang. De ces 15 les 5 qui sont vis à vis le théâtre ont 7 rangs de bancs qui vont en amphithéâtre, en sorte que chacune de ces loges peut recevoir 35 personnes. Les 10 des côtés ont 2 rangs de bancs et peuvent recevoir 4 personnes sur chaque banc. Chaque rang de loges peut donc contenir 255 personnes, et le total 755. Le parterre où l'on est assis, descend en amphithéâtre depuis le 1er rang de loges jusqu'à l'orchestre. Il y a 13 rangs de bancs qui peuvent recevoir 30 personnes chacun, ce qui fait environ 400 personnes.

La salle est peinte en gris avec des filets et des corps dorés, le rang du 3e a même de petits balustres dorés qui ont de l'élégance. Les loges entre lesquelles une petite colonne qui est sur le devant gêne presque la vue

sont tapissées d'un papier rouge dont le choix est une preuve de mauvais goût.

Le spectacle est éclairé par de petits lustres à 4 bras placés de 2 en 2 loges à partir du milieu de la 2e de chaque côté en venant du théâtre, de manière que le ceintre supérieur de chaque rang de loges en a 7. Ils sont supportés par des "S" en fer doré. L'orchestre peut recevoir 30 Musiciens en 2 rangs faisant face l'un à l'autre. L'avant-scène est vaste. Ses côtés offrent des portions de façades de belles maisons mais elles saillent trop vers le théâtre et en cachent le fond, ainsi que le rang des coulisses aux loges qui avoisinent le théâtre.

Le théâtre qui est grand est éclairé par des Lampes à huile comme en France et qui sont mobiles de haut en bas pour les scènes d'obscurité et de nuit. Les coulisses ont des lampions.

La salle est assez sonore. On y voit bien de tous les points, excepté du fond des loges des 2ème où la pente du plafond des 3ème porte un peu en bas et ne laisse voir qu'avec peine le haut de la toile du fond du théâtre. D'ailleurs des autres points de la salle on ne distingue qu'obscurément les personnes assises au fond de ces loges à 7 rangs de bancs.

Le prix des places des loges des 1ères des 2ds et de celles à 8 places sur les côtés des secondes est également d'une gourde par personne. On paye 3/4 de gourde au parterre et 1/2 gourde seulement au paradis formé par la partie qui au 3me répond aux 5 loges à 7 rangs de bancs des 1ères et des 2ds. Les corridors sont vastes et commodes. Dans la partie supérieure de la cloison de chaque loge donne dans ces corridors une petite fenêtre à coulisses pour introduire de l'air dans les loges sans avoir besoin d'ouvrir les portes de celles-ci.

Les femmes vont au parterre comme les hommes;

mais ce ne sont pas les femmes de bel air; au Paradis sont aussi des femmes et les Gens de couleur n'ont pas d'autre place.

Les décorations sont très fraîches et peintes avec de l'entente. Le jeu en est fait avec assez de facilité.

Cette salle de spectacle appellée la Salle neuve a été bâtie par des actionnaires qui la louent aux Directeurs. Les troupes sont ambulantes et vont jouer aussi à Baltimore. Ces actions produisent jusqu'à 6% intérêt.

Les acteurs sont d'une médiocrité supportable en les considérant dans le genre anglais. Le spectacle est bruyant et même indécent dans les entre-actes. Il n'est pas rare d'y entendre des Goddamn, des B——, des rascails, des fils de chienne. Les femmes tournent le dos au spectacle durant les entr'actes.

Les acteurs sont assez bien mis, le genre de pièces qui sont anglaises et dans le goût anglais, très grossières et d'un plaisant que le goût français repousse.

Il y a des Danseurs que Nicolet aurait pu revendiquer. On boit et mange au parterre. Les rafraîchissemens dont il y a un dépôt dans une jolie petite boutique placée dans le grand corridor des 1ères loges sont vendus 50% plus cher que dans la ville. C'est l'effet naturel de ce que le droit d'y vendre est affermé.

La plupart des musiciens de l'orchestre étaient des français que cette ressource faisait vivre.

Il y a en outre à Philadelphie 2 Cirques où viennent souvent exercer leurs talens et égayer le peuple par leurs exercices équestres des Coryphées d'angleterre. Dans ce nombre j'ai vu M. Ricquet et M. Lailson. Le cirque de l'exercice Ricquet était en face du nouveau théâtre dans Chesnut, l'autre est construite au coin de la 13e rue et de celle du Grand Marché.[90]

(4) *La Maison des représentans de la Pensylvanie de l'assemblée du Congrès fédéral & de son jardin.*

Cette Maison des représentans de la Pensylvanie (car chaque province a sa législature particulière pour tout ce qui est étranger au Congrès qui est la réunion des représentans de tous les Etats-unis) est placée sur le côté sud de Chesnut entre la 5ème et la 6ème rue, et fut bâtie en 1753. Son architecture est estimable pour cette époque. Sa face qui s'étend depuis Chesnut jusqu'à Walnut occupe ainsi un carré tout entier. On en a formé un jardin avec plusieurs rangs d'arbres et une allée sablée au milieu et sur les côtés de ce lieu ce jardin forme une promenade agréable, et qui est formée par des murs et par des édifices sur la rue de Chesnut.[91]

La Maison de l'Etat a 150 pieds de long sur une largeur proportionnée. Elle est divisée selon l'objet de sa destination. Son dessus est une terrasse avec un balcon régnant tout autour. De chaque côté de ce batiment en est un plus bas qui sert aux bureaux.

On bâtit en 1787 au coin N. O. du carré un autre bâtiment qui était destiné à la Cour de l'Etat (court-house), mais on l'a converti en Maison du Congrès. Il a embelli la façade Nord. En bas est la Chambre des Représentans, en haut le lieu d'assemblée du Sénat.

C'est là que le congrès a tenu ses sessions depuis qu'il cessa de s'assembler à New-York jusqu'en 1800 qu'il est allé à la Cité fédérale appelée Washington.

Un bâtiment parallèle et semblable à celui du Congrès est la nouvelle maison où se tiennent les Cours de justice. Il y a une Cour des erreurs et appels qui se tient tous les ans au mois de janvier avec pouvoir de s'ajourner quand elle le croit convenable.

Il y a une Cour suprême pour le Comté le 1er lundi de janvier, avril et 7bre.

Il y a 4 sessions des plaids communs ou procès ordinaire en mars, juin, 7bre et Xbre. Une cour fédérale suprême en février et août. Une Cour de Circuit en avril. Et une Cour du district en février, mai, août et novembre.

Tous ces édifices sont en briques et d'une grande simplicité dans leur intérieur. Je vais dire un mot du Cérémonial à l'ouverture des Sessions du Congrès.

Les 2 Chambres se trouvant au nombre requis par la Constitution, elles en font prévenir le Président qui indique le jour où il s'y rendra.

Alors les 2 Chambres s'assemblent dans celle des Représentans; le président du Sénat à droite, l'orateur (Speaker) de la chambre des représentans à gauche.

Le Sénat s'y rend en Corps, et c'est alors que la chambre des Représentans devient le Congrès. Les Membres du Sénat se placent dans l'enceinte intérieure sur des fauteuils.

Quand le Sénat arrive la Chambre se lève, et le hérault d'armes le précède de la porte de la salle au dedans avec les faisceaux.

A midi ordinairement (ce fut ainsi le 19 9bre 1794) Washington arriva dans un carrosse à 4 chevaux où il était seul. Ses trois domestiques et son côté avaient une livrée blanche, paremens et collet rouges.

Sept Connétables à baguettes blanches marchaient devant sa voiture et étaient précédés de 14 constables.

Lorsque le Président entre, tout le monde se lève. Il va occuper le fauteuil ordinaire de l'orateur de la chambre, puis il se lève un instant après et vient entre les 2 présidens du Sénat et de la Chambre, mais sur la marche la plus élévée. Ensuite après avoir salué, il

prononce un discours pendant lequel il est debout et tout le Congrés aussi.

Les ambassadeurs sont sur des chaises à la droite de Washington mais dans le plein pied de la salle. Ils restent assis pendant le discours.

Ce discours fini Washington en remet une copie a chacun des 2 présidens, puis il sort et s'en retourne chez lui escorté comme quand il est venu.

Washington était habillé de noir, avait une bourse à cheveux, un chapeau retapé, et une épée. Il ne s'est point couvert ni personne non plus. On n'applaudit ni à l'arrivée ni au départ du président.

Le silence qui règne dans les galeries du Congrès est digne des plus grands éloges.

Quel dommage que le Congrès ne garde pas toujours le respect de lui-même! Au mois de mai 1800 deux Membres de la Chambre des Représentans se sont injuriés et même frappés dans le lieu des séances. Cette scène déplorable affligea tous les Américains vrais amis de leur pays. Le 13 mai, le Congrès arrêta qu'il s'assemblerait le 3e lundi du mois de 9bre suivant à . . .

(5) *Le lieu de l'assemblée Société philosophique.*

C'est au sud de la Court-house qu'est cette Société. Elle occupe plusieurs salles qui sont au 1er. Celle de ses séances a une longue table sur le bord sud de laquelle est le président tout seul. Il est assis dans un fauteuil à bras peu somptueux qui a servi longtemps à Franklin dans son Cabinet et que lui-même a occupé comme Président de la Société. Sur le mur derrière le président est un portrait à l'huile de ce vénérable philosophe qui travailla si utilement à la liberté et au bonheur de son pays.

Les autres membres sont placés sur les trois côtés Nord, Est et Ouest de la table. Les appartemens sont

garnis d'armoires vitrées qui renferment les livres, ou instrumens et les papiers de la société.

La société philosophique américaine fut formée le 2 janvier 1769, par la réunion de deux autres sociétés littéraires qui avaient subsisté pendant quelque temps. La Société fut incorporée le 15 mars 1800 avec des privilèges et des facultés nécessaires pour remplir ses vues et pour s'assurer des moyens pécuniaires jusqu'à la valeur de 10 mille boisseaux de froment. Le nombre de ses Membres n'est pas limité, il est à présent d'environ 450.

La société a déjà publié 3 volumes in 4° de ses mémoires. Ils sont justement estimés et chaque jour ajoute nécessairement à l'utilité de la société et à sa réputation par la seule marche graduelle du Siècle. Le 1er de ses volumes est de 1771, le 2e du 1786, et le 3e de 1793.

Le collège des Médecins tient sa séance le 1er Mercredi de chaque mois dans la salle de la Société philosophique.

(6) *Muséum.*

Le rez-de-chaussée du bâtiment de la Société philosophique a été donné par elle à M. Peale, l'un de ses Membres, plein d'amour pour l'histoire naturelle les Sciences et les Arts, afin d'y établir son Muséum.[92]

Il ne faut pas y chercher les Muséum de Paris pas plus qu'on n'exige de philadelphie d'offrir une copie de la Capitale de l'Europe. Mais M. Peale, qui est Américain, y réunit tout ce que ses faibles facultés lui permettent de recueillir et tout est tiré des Etats Unis eux-mêmes.

Ses intéressans enfans l'aident dans ce soin estimable et s'associent ainsi à la reconnaissance qu'elle ne peut manquer d'exciter un jour.

(7) *De la bibliothèque de Philadelphie.*[93]

Elle est située en face de la société philosophique et ajoute à la décoration du carré où elle est bâtie. Cette Bibliothèque a été incorporée en 1747, et fut fondée originairement par une souscription en 1731. On y compte 15,000 volumes. Elle est ouverte au public tous les jours excepté le dimanche. On prête même des livres en y laissant une somme qui garantisse leur rentrée et procure quelqu'indemnité pour les jouissances.

Un acte a réuni en 1792 à cette Bibliothèque la rare et estimable collection léguée au public par le Dr Jacques Logan. Le Bâtiment de cette Bibliothèque est assez bien entendu. On y entre par une porte à laquelle conduit un escalier circulaire à rampe.

Au rez-de-chaussée est la Bibliothèque divisée en 2 parties. La 1ère renferme des livres qui sont la propriété de six cents souscripteurs et où l'on compte 10 mille Volumes. La seconde est composée d'environ 5 mille volumes et est réellement publique. C'est le legs du Dr Logan dont le portrait s'y trouve ainsi que celui de Penn.

Dans la façade extérieure du bâtiment et au dessus de la porte d'entrée l'on voit dans une niche la statue de Benjamin Franklin de grandeur un peu plus que nature. Il est vêtu avec une robe à la romaine et a le bras gauche appuyé sur plusieurs livres posés en tas sur une colonne. Sur la base de ce monument, qui est tout en marbre blanc, on lit cette inscription:

This statue of
Dr Benjamin Franklin
was presented by
William Bingham Esqre
MDCCXCIII

(8) *Prison.*[94]

Dans le carré sud de la cour du Congrès est la prison publique bâtie en pierres.

Elle a un demi étage au rez-de-chaussée et ensuite un 1er et un 2e étage. Tous les appartemens sont voûtés en arches contre le feu. C'est un carré de 100 pieds de front et le plus considérable de ce genre qu'ayent les Etats-unis. A cette prison est annexée une Maison de travail avec des cours pour tenir les sexes séparés, et les débiteurs d'avec les criminels, on a récemment bâti un bâtiment pour le Confinement solitaire des criminels d'après le nouveau Code pénal qui a presque supprimé la peine de mort.

La cour jointe à la geôle s'étend jusqu'au sud de la rue Spruce et est entourée d'un fort mur en pierres. Sur 4860 débiteurs et 4000 criminels il n'est mort que 10 personnes en 10 ans, et aucun Criminel sorti n'a été repris comme Coupable. La loi défend de leur reprocher de leurs fautes quand elle les leur a remises, et plus d'un Condamné les a fait oublier par sa conduite. Dans le cas où le Coupable est condamné à la potence si le président fait grâce le peuple coupe le gibet et approuve cet acte de clémence par des *hurra.* Mais lorsque le 17 juin 1795, il fit grâce à deux hommes condamnés à la potence pour les troubles de la partie de l'ouest de la pensylvanie, le peuple coupe la potence selon l'usage, mais ne cria point *hurra.*

C'est dans l'ouvrage de M. de Liancourt sur cette prison qu'il faut en lire les détails, et les âmes sensibles trouvent que l'espèce humaine y est améliorée, et que la peine de mort peut être épargnée dans le plus grand nombre de cas.[95]

Dans cette Maison de Correction (Bettering house) chaque Malade coûte 32 centimes par jour. Il y a à

Philadelphie des prisonniers pour dettes qui dépensent quelquefois en prison dans un mois en bonne chère plus que la dette qui les a fait arrêter.

Les prisonniers y sont très peu gênés. Ils ne sont tenus de rentrer dans leurs chambres qu'à 9 heures du soir.

Le geôlier répond des dettes de ceux qui s'évadent, mais les prisonniers se font un point d'honneur de ne pas l'y exposer, ils en sont même à qui les clefs sont confiées et qui ouvrent et ferment les portes à ceux qui entrent dans la prison ou qui en sortent.

Qu'est ce que c'est donc que la probité?

(9) *City tavern ou la taverne de la cité.*

C'est le nom que donnent les Négocians à une maison qu'ils tiennent dans la 2e rue presqu'au coin de celle des Noyers pour leur servir en quelque sorte de bourse, car c'est là qu'ils se réunissent tous les jours à 2 heures pour s'informer du cours, apprendre les mouvemens du port dont on tient note sur des registres, et entendre des nouvelles. C'est de là que part chaque jour un préposé pour aller au bas de la rivière et au moins jusqu'à New-Castle, selon le temps et la saison, chercher des renseignemens sur les bâtimens qu'on attend ou qui s'apprêtent pour partir de New-Castle. Tout cela est payé par une cottisation des Négocians. D'un autre côté l'homme qui tient la maison vend des rafraîchissemens, du punch; on s'y régale réciproquement et quelquefois même on dîne dans des chambres séparées au 1e étage. En général City-tavern est un Etablissement fort utile.

(10) *Marchés.*

J'ai déjà parlé des 3 Marchés.

(11) *Des hôpitaux.*

Le plus considérable d'entre eux est celui appellé de Pensylvanie pour les Malades soit d'esprit soit de corps. Il est dans la 8e rue entre celle de Spruce et celle du pin. Il a été incorporé en 1750 et mis sous la direction de 12 personnes, il a 6 directeurs et 6 des plus habiles médecins de la ville, 2 Directeurs et 2 Médecins vont tous les vendredi et les Samedi à onze heures du matin pour recevoir et faire sortir des Malades, et le Médecin prescrit des remèdes aux Malades. Cet hôpital a été bâti en 1756. De cette époque au 5 Mars 1795, on y avait admis 9 mille Malades dont près de 5 mille furent guéris, 120 déclarés incurables et 1150 moururent. Cet hôpital a communément de 30 à 40 fous, et il est remarquable qu'ils le sont presque tous d'amour, cela porterait à féliciter la majorité très grande des Américains de n'être pas menacés de ce malheur.

Les étudians en Médecine de l'université payent 100 louis pour être attachés à cet hôpital qui reçoit aussi des femmes en couches et des enfans.

On travaille à augmenter cet azil de l'Humanité souffrante.

Il y a aussi un grand bâtiment dans Spruce entre la 10e et la 11e rue, où l'on employe les pauvres de la ville et ceux des villes voisines à des manufactures grossières afin de les assister et de fournir à leur dépense.

Le dispensaire de Philadelphie fut institué le 12 avril 1786 pour fournir aux pauvres Malades les remèdes dont ils ont besoin. Cet établissement n'a pour soutien que la libéralité des individus qui en sont les souscripteurs et qui peuvent, en donnant 1 louis par an, y recommander 2 Malades. 16 mois après l'institution 800 Malades en ressentirent les bienfaits, et en Xbre ce

Nombre alla à 1892 dont 1578 lui doivent la guérison. On choisit chaque année 12 Directeurs parmi les souscripteurs, 6 Membres présens. 4 médecins consultans et 1 apothicaire y donnent leurs soins gratuitement. Le dispensaire coûte annuellement 12500 f.

Il y a une Maison de charité des Quakers dans Walnut street entre la 3e et la 4e rue. Les Quakers en chargent un Comité. Ce lieu est divisé en appartemens ou chambres pour des Quakers tombés dans la Misère. Il y a un grand jardin qui fournit la ville de plantes Médicinales. L'hôpital de l'Eglise du Christ est situé dans Mulberry côté Nord entre la 3e et la 4e rue. C'est une petite Maison à 2 étages entre le rez-de-chaussée et le 1er de laquelle et à son milieu est un Marbre blanc portant cette Inscription en lettres noires: Christ Church Hospital.

Le Docteur Jean Kearsley l'aîné était un Médecin distingué de la ville, et depuis lui l'institution a été fort augmentée par une donation de M. Delbens.[96]

Cet hospice renferme 12 veuves qui y sont soignées, nourries etc. D'autres femmes de la même communion qui n'ont pu y trouver place sont dans différens points de la ville où l'on paye leur dépense.

(12) *Maison des Pauvres.*

(13 et 14) *De l'université, des Académies, des Ecoles et de tout ce qui a rapport à l'instruction publique.*

Il y avait un ancien Collège, une Académie et des écoles charitables furent instituées en 1779, puis un acte de la législature de Pensylvanie incorpore l'université en 1791 et lui adjuge ce que je viens de citer.

L'université est située sur le côté ouest de la 4e rue entre la rue des Marchés et celle de Mulberry.

Elle a maintenant un corps de 24 Membres pour la diriger. Le Gouverneur de l'Etat en est toujours le Président. Son fonds est d'environ 60 mille francs et elle a 510 étudians dont 25 reçoivent annuellement des degrés. Elle a une bibliothèque et des instrumens pour la physique.

Le Collège des Médecins formé pour favoriser les connaissances en Médecine, en anatomie et en chymie, et pour rendre plus uniforme la pratique de la Médecine s'est établi en 1787 et a été incorporé en 1789.

Presque chaque communion religieuse a une ou plusieurs écoles sous sa direction immédiate où les enfans des deux sexes de la même communion apprennent à lire, à écrire, et sont fournis de livres, et de tout ce qui est nécessaire à l'accomplissement de cette intention.

Il y a des Académies instituées par des Individus pour l'instruction des jeunes demoiselles dans tous les genres d'une éducation soignée. Le public voit ces Académies avec intérêt et satisfaction, plusieurs sont dirigées par des françaises.

Ce qu'il y a d'étonnant c'est qu'il y a des écoles appellées africaines. Elles sont destinées à donner de l'éducation aux enfans de couleur.

Outre tous les établissemens que je viens de citer Philadelphie en a encore plusieurs autres.

Un pour travailler à amener l'abolition de l'esclavage, ses progrès sont bien lents, et l'opinion publique lui est plutôt opposée que favorable. Il est né en 17— et a étendu en 1—.

La société pour adoucir la condition des Malheureux prisonniers a produit déjà de très bons effets.

Celle pour l'encouragement des arts et des Manufactures qui date de 1787. Tout Membre y paye 12 francs d'admission et ensuite 12 francs par an.

Il y a une société d'agriculture, une société pour secourir les Irlandais, une autre pour secourir les Allemands, une société charitable en faveur des veuves et des familles du clergé presbyterien.

Une société de Marins composée de Capitaines de Navires. Une société charitable de St. Georges et de St. André. La Société de Franklin composée d'imprimeurs. Une de charpentiers. Et la Société philadelphienne pour s'enquérir et assister les Emigrans dans l'amérique, instituée en 1794.

On ne peut disconvenir que depuis son indépendance l'Amérique ne se soit occupée de plusieurs établissemens utiles, et surtout philadelphie, mais les commencements ont été faibles et les progrès peu sensibles.

A la vérité les circonstances n'ont pas toujours été propices, et ce sentiment qui échauffe en faveur du bien public a trop souvent été rallenti par la lenteur et l'insouciance naturelle aux Américains. Il faut espérer qu'avec le temps ces obstacles s'affaibliront.

(15) *Maison destinée au Président des Etats-unis.*

Cette Maison située dans la 9e rue et entre celle du grand Marché et de la Châtaigne sur son côté ouest, était bâtie d'après un plan distingué. On y arrivait par une avant-cour et l'on montait à l'appartement destiné au président par un escalier à 2 rampes circu-

laires. On y travaillait en 1798, mais je pense que la translation du chef lieu du gouvernement fédéral dans la ville fédérale ou de Washington aura fait abandonner cet édifice et lui aura fait donner une autre destination.[97]

(16) *Hôtel des Monnoyes.*

Il y en a un à Philadelphie mais peu actif, parce que leur principale Monnoye consiste en piastres gourdes. Il n'y a encore que très peu d'aigles valant 10 gourdes, de demi-aigles qui n'en valent que 5 et de quarts-d'aigles qui n'en valent que 2 1/2. Ce n'est encore pour ainsi dire qu'une chose de pure curiosité.

(17) *City Hall, La Maison de Ville.*

La cité a été incorporée en 1701 comme je l'ai indiqué. Les chefs s'élevaient entre eux. D'après une nouvelle charte en 1789, les Membres sont élus par les habitans imposés.

Elle est maintenant dirigée par un Maire, un greffier, 15 aldermen, 15 échevins et un conseil de ville composé de 30 personnes.

Le Maire est élu tous les ans par les Aldermen hors de leurs corps. Le greffier est élu pour 7 ans par le Maire, et les aldermen sont pris parmi les citoyens.

Les aldermen sont élus par les francs tenanciers tous les 2 ans en avril et le Conseil de Ville tous les 3 ans aussi en avril par les hommes libres et qui ont le privilège de voter pour les membres de l'Assemblée de l'Etat.

Le Maire, le Greffier, 8 Echevins et 16 Membres du Conseil de ville font des loix et des Ordonnances pour l'Administration de la ville. Le Maire, le greffier et les échevins sont des juges de paix.

Ils s'assemblent 4 fois par an pour prendre connaissance des débits et des crimes commis dans la cité. 2 Echevins nommés par le Maire et le greffier tiennent un tribunal le lundi et le mercredi matin de chaque semaine pour juger des Matières du ressort de la justice de paix.

(18) *Banques.*

Philadelphie a 3 banques. 1° La banque du nord de l'Amérique. Elle a été incorporée en 1781. 1 président et onze Directeurs choisis annuellement la dirigent. Son Capital est de 4 millions 1/2 de francs et peut être portée à 6 millions. 2° La Banque des Etats-unis. Elle fut incorporée en 1791 pour jusqu'en 1811. Elle avait un Président et 24 Directeurs choisis tous les ans. Le Capital était de 60 millions de france divisés en 25000 actions.

Les Etats-unis ayant refusé de renouveller leur traite avec la Banque à son expiration, elle a cessé. Cela a causé une grande désolation parmi ses agens et ses employés.

On s'est occupé de vendre le local de cette banque à Philadelphie.

Comme les Américains ont une idée exagérée de tout [ce] qui leur appartient on le prisait au prix extravagant de plus d'un million et demi de francs. Cela était conforme à la description emphatique qui fut faite de cette banque comme une 8ème Merveille du monde, Merveille dont les rats détruisirent le portique. Tout le monde est venu voir ce lieu.

Stephen Girard, français, négociant à Philadelphie, a engagé à faire une estimation raisonnable, on l'a reduite à 900 mille francs qu'il a payés. Il a déclaré qu'il se faisait la Banque et a déposé dans ses Bureaux 24 millions de francs en gourdes.

Depuis Mars 1812 c'est lui qui remplace la Banque des Etats unis. Il ne donne que 4 p% d'intérêts au lieu de 6 que donnait la Banque.

3° Banque de Philadelphie.[98] Elle fut incorporée en 1792 pour le terme de 20 ans. Un Président et 24 Directeurs la dirigent. Six de ces directeurs sont choisis par l'Assemblée de l'Etat, et 18 par les Actionnaires. Son Capital est de 12 millions divisés en 5 mille actions. On lui a fait un portique en marbre.

Les Banques des Etats unis étant formées par des Négociants spéculateurs, ils peuvent quand ils le veulent gêner le Commerce des autres Négocians et en refusant d'escompter se rendre les Maîtres de tous les achats et de toutes les ventes ou au moins donner aux autres une défaveur sensible par la nécessité où ils se trouvent alors de prendre de l'argent à tout prix. Il y a une 4ème banque. Elle est une seconde banque de philadelphie dans Chesnut en face de la banque de l'Amérique du Nord.[98]

(19) *Compagnies d'Assurances.*

Il y en a 6 à Philadelphie pour les assurances maritimes et 2 contre les incendies.

(20) *Une Poudrière.*

Elle était anciennement située dans la 7e rue Nord entre les rues de Sassafras et de la vigne. Elle se trouve maintenant au Sud dans la rue Achilon et contient plus de 50 mille barils de poudre.

Outre tout ce que nous avons détaillé, Philadelphie a encore dans la ville et ses faubourgs 10 Corderies qui employent cent tonneaux de chanvre annuellement, 13 Brasseries qui consomment plus de 50 mille boisseaux d'orge par an, 6 raffineries de sucre, 7 manufactures de

poudre à poudrer, 2 rumeries et 1 distillerie, 3 manufactures de cartes à jouer, 15 fayanceries, 6 chocolateries, 3 Moutarderies, 3 manufactures de cloux coupés et 1 de cloux non coupés, 1 d'eau forte, 1 de sel ammoniac, et de sel de Glauber, 1 d'huile de couleur, 11 de brosses, 2 de boutons, 1 de Maroquin, 1 de parchemin, puis des fonderies de canons, des chaudronniers, des chapeliers, des ferblantiers, etc., etc.

Il y a beaucoup de briqueteries tout autour de philadelphie.

La pensylvanie a beaucoup de papeteries.

La ville de Philadelphie a 31 imprimeries, et 14 gazettes, dont 1 en français, 1 en allemand, 3 fonderies de caractères.

On fait de bonne encre à Germantown à 2 lieues, à Philadelphie aussi. Il y a du papier à graveur et des graveurs estimés pour la géographie, pour le paysage et la figure, pour la règle et pour les lettres, sur bois, sur métaux, et des graveurs et des Imprimeurs en taille douce.

Le commerce de Philadelphie est très considérable et s'accroit tous les jours. Elle a envoyé en 1795, 15 vaisseaux aux Indes et à la Chine. Mais son principal Négoce se fait dans les temps ordinaires avec l'Angleterre et les Colonies. En 1794, elle a exporté 400 mille barils de farine.

L'exportation, en 1794, a produit 47 millions de france. Elle reçoit 6 millions pesant de sucre par an, 3 millions de galons de Mélasses, et 2 millions de rum. Elle a reçu 1500 bâtimens la même année.

Philadelphie a sur la Delaware 120 petites embarcations qui font du transport de toute espèce.

Pour traverser de la Delaware au Jersey par le ferry boat, on paye pour ce trajet d'un mille: Par personne 2 sous de france, par cheval 9 sous de france, par voi-

ture 14 sous de france. Les bâtimens qu'on conduit à Philadelphie sont estimés principalement les Navires à 3 Mâts, tandis que les Etats unis du Nord l'emportent pour les bricks et les senaults, et la Virginie pour les goëlettes.

On doit encore citer avec éloge les figures des vaisseaux construits à Philadelphie. Elles sont faites avec un art admirable et un soin tout particulier. Il en est plusieurs qui sont des portraits et des portraits très ressemblans.

Mais les bois des Etats unis ne valent pas ceux de l'Europe, et particulièrement ceux du nord de l'Europe. Les Bâtimens construits avec le bois de chêne de l'Amérique du Nord ne durent pas la moitié autant que ceux du chêne européen.

On a proposé en Angleterre des prix pour la conservation des bois de construction tirés du nord de l'Amérique. Un Constructeur avait proposé de les laisser macérer dans de vastes reservoirs, mais ce procédé long et coûteux n'a pas . . .

Le chêne américain croît dans un pays trop humide, et outre la putréfaction et les vers qui en dévorent l'aubier en un instant, le Cœur ne résiste pas comme dans nos climats qui n'ont pas d'autres vers à craindre que ces terribles insectes à tarrière apportées des mers du Nouveau Monde.

D'ailleurs la partie habitée et le voisinage des rivières navigables sont déjà privés de bois. Il y est aussi rare et aussi cher qu'en Europe. On employe déjà dans plusieurs lieux et usines le charbon de terre, et le gouvernement est obligé de tirer de la Georgie, et de la Louisiane des bois de construction. La destruction des bois est très grande et ne peut être arrêtée. 1° parce que le Gouvernement n'a nul moyen de s'y opposer; 2° parce que l'on trouve à acheter derrière

soi des parties boisées; 3° parce qu'on spécule sur des moulins à scie et des bords des rivières n'ont plus de bois jusqu'à 120 lieues de leur embouchure; 4° parce qu'originairement le Gouvernement n'a pas fait de réserve.

Un très petit nombre de Maisons de philadelphie sorte du cadre ordinaire qui les renferment toutes, soit par leur dimension plus élevée, soit par quelque décoration en Marbre. Telle est, par exemple, celle que faisait construire Robert Morris, lorsque ses dettes l'ont confiné en prison.[99]

Mais ces édifices dont les Américains font un pompeux étalage ne sont pas assez beaux pour mériter le nom d'hôtels. Jamais une enveloppe de marbre fût-il de massa carrara n'embellira la tristesse d'une Maison de briques. L'orgueil peut tenter des efforts à cet égard, mais le bon goût les rendra toujours impuissans.

## [VOYAGE DE RETOUR]

Août 1798
23 Maintenant je vais reprendre les détails de notre traversée de Philadelphie en France.

Nous mîmes à la voile de New-castle le soir du jeudi 23 août à minuit, et le lendemain 24 à 11 heures du matin nous renvoyâmes le pilote.

24 Dès ce jour-là même mon fils eut de la fièvre et nos inquiétudes commencèrent, elles naissaient malgré nous et malgré son titre de créol. 1° des ravages que faisait la fièvre jaune de philadelphie que nous quittions, et 2° de ce qu'un de nos passagers qui avait attendu quelques jours à bord à philadelphie même y était mort.

25 La fièvre eut encore lieu le 25.

26 Je lui donnai l'ipécacuanha le dimanche 26 dont il se trouva bien, et son mieux parut tranquilliser tout le monde.

27 Mais dès le 27 mourut la fille mariée du nommé Pépin Canadien, embarqué comme passager avec sa femme et sa famille. Le frére de la morte tomba malade et un autre jeune passager nommé Sallèles de Bordeaux.

30 Le jeune Pépin se rétablit; mais Sallèles dans la force de l'âge ne vécut que jusqu'au 30. Le soir du 29, il y eut une tempête, qui aggrava encore son état, et le 30 malgré la pluie et son agonie, on le mit sur le gaillard devant [d'avant]. On m'interrogea sur son état, sur ce qu'on pouvait espérer, et je ne voudrais pas jurer que dans l'effroi général qui agitait tout le monde, on ait voulu attendre que sa mort fut bien constatée pour le jetter à la Mer. Quel animal épouvantable que l'homme dans certaines situations.

Nouveau malheur. M. Bénard de St. Malo, homme bien né et bien élevé, excellent violon, embarqué avec nous, mais sans vivres ni aucune ressource, m'inspira tant de pitié par ses malheurs que je lui donnai le soin des nôtres d'autant que mon fils convalescent ne pouvait pas le prendre, et que cela donnait à Bénard le prétexte de manger avec nous. Août 1798 31

Dans la nuit il eut une attaque d'apoplexie. De grand matin je lui donnai l'émétique à grande dose, mais cette apoplexie, comme le prouva la diminution de la provision des boissons que j'avais embarqué, était vineuse, et M. Bénard ne vécut que quelques heures, nous laissant presque affligés de notre humanité envers lui. Voilà donc déjà 4 victimes sur l'adraste.

Le même jour nous parlâmes au bricq le levrier qui venait de Cadix, et que je chargeai d'une lettre pour ma tendre sœur.

Nous trouvâmes le fond en sondant sur le banc de terre neuve. Sept. 1798 1

Une nuit enleva M. Gepory colon de St. Domingue de la fièvre jaune. 2

On jetta à la mer à midi la 2e fille de Pépin qui était aveugle.

Tout le vaisseau était dans la consternation. De grand matin mourut M. Neblon de la même maladie.

Mon succès à l'égard de mon fils me fit passer pour un grand Esculape mais je n'avais aucun médicament ni purgatif ni vessicatoires. Je ne pus donc rien essayer et je l'aurais tenté dans cet affreux malheur si j'en avais eu les moyens. Ce fut bientôt après que je regrettai toute mon impuissance. Une jeune, jolie et aimable personne de 18 ans fut prise de la fièvre. C'était l'une des filles de M. Vieillot l'ornithologiste, Melle Euphrosine toussait horriblement, elle eut des accès convulsifs semblables à la rage et périt après une affreuse agonie.

Sept. 1798
20 Le 20 ce fut sa plus jeune sœur Virginie qui laissa son père et sa mère orphelins. Quel tableau! Mais où fuir? La Mort exerçait son cruel —— dans l'étroite enceinte où nous étions renfermés.

22 Nous vîmes passer au vent à nous 13 vaisseaux de guerre français.

24 Nous parlâmes à 2 bâtimens venants de Bordeaux. Et le lendemain à 8 heures du matin, nous fûmes visités par la frégate anglaise le Phaëton de 36 canons mais sa curiosité ne fut pas longue, car dès qu'on eut parlé de fièvre jaune, l'officier se rejetta dans sa chaloupe et
26 s'éloigna de nous. Nous vîmes la terre à 3 h 1/2 à 9 heures du matin, il vint un pilote à notre bord et nous mouillâmes au Verdon à 5 heures du soir.

Nous apprîmes les malheurs de l'armée d'Aboukir et particulièrement ceux de mon ami Aristide Du petit-houars.

27 Nous vînmes au trompe loup puis un peu au dessus du Bec d'Ambéc et le lendemain devant Bordeaux à 7 heures du soir. Le lendemain encore on vint mener tous les passagers de l'Adraste au Bureau central de la Municipalité et d'après nos déclarations de 8 morts, nous fûmes reconduits à bord.

30 Le matin on fit aller l'adraste à Lormont et on y fit une 2e visite. Le soir le Commissaire de la Marine m'envoya demander les paquets si j'en avais, pour le Ministre de la Marine et celui des affaires étrangères, je les remis à un Gendarme maritime.

Oct. 1798
1 Le 1er 8bre je laissai ainsi que ma famille l'Adraste à Lormont, et nous vînmes à Bordeaux dans le canot du Commandant Chevillard. Nous allâmes loger à l'hôtel.

2 J'allai au Bureau-central, je vis mes chers amis Jolimon et Desbarrières. Ce fut une grande joie.

Mon Aménaïde eut une forte indigestion que lui donna une bavaroise au lait. Cela ne l'empêcha pas de venir avec moi et Eléonore au spectacle. Oct. 1798 5

Je fus disposer mes effets à la Douane. 7

Mourgues fils, qui devait s'embarquer pour Philadelphie, me remit une lettre de Talleyrand du 8 7bre.

"Paris, le 8 Septembre 1798.

"Voilà à Bordeaux ce Parlementaire sur lequel mon ami devait arriver avec toute sa famille et il n'est point arrivé, et je n'ai point de lettres de lui. D'où vient ce retard? J'espère que vous nous avez trouvé d'une grande magnanimité pour l'Amérique. Nous étions bien les maîtres de supposer que le Gouvernement des Etats-Unis ne voulait que les apparences d'une négociation avec nous, et faire un traité véritable avec l'Angleterre; nous nous sommes refusés à le croire. Est-ce que les hommes sages du pays ne se mettront pas à la brêche pour arrêter toutes les folies que la vanité fait faire au Président? J'espère qu'on aura publié en Amérique toute ma correspondance, et certes rien n'est plus loyal, plus clair que ce que voulait le Gouvernement Français. Nous mettre avec l'Amérique où nous en étions à la Paix, n'est pas une proposition bien sauvage. Volney est arrivée et travaille à quelque publication; on imprime Liancourt, 4 volumes sont déjà imprimés; le tout sera distribué à la fois.—On m'a apporté une traite de vous que j'ai acceptée et que je payerai. Liancourt est en Hollande—Dupont a remis son départ. Votre Cousine Regnier vous a choisi un logement très commode.—Arrivez donc.—Que sçait-on de votre Indien? Adieu, mon Ami. Je vous embrasse et vous aime.—Milles hommages."

De plus il me prêta 50 louis que, d'après les lettres de Talleyrand je croyais tenir de lui. J'allai arrêter et payer 6 places dans la diligence pour la famille de Baudry et la mienne, et une dans le cabriolet pour mon fils où je le releya quelquefois.

Oct. 1798
8 Nous sommes partis de Bordeaux pour Paris à 5 heures du matin. Nous dînâmes à St. André de Cubsac. Coucher à Jouvenceau.

9 Dîner à Barbesieux. Soupé à Angoulême où nous allâmes nous promener, et d'où nous repartîmes à 10 heures du soir.

10 Déjeuner à Ruffec. Dîné à ———— et souper à Poitiers, où pour le coup je ne trouvai pas d'incivil directeur de la douane.

11 Dîné à Chatellerault où les coutelliers et les coutellières nous rendirent presque fous. Couché à St. Maure où il nous arriva quelque chose de remarquable. On nous servit à souper avec les personnes de la diligence qui venait de Paris.

A table ma femme, contre son caractère de prudence, voyant un Mr placé vis-à-vis d'elle, et s'addressant à moi me dit: "Comme ce Mr ressemble à M. Talon." Cette personne se troubla et alla dans une pièce où il me fit appeller et se plaignit de l'indiscrétion de ma femme. C'était réellement Talon à qui j'assurai que ma femme ne l'aurait pas nommé si elle l'avait réellement reconnu.

12 Il fallut se remettre en route à 3 heures du matin. Nous dînâmes à Tours. Après le départ de Tours mon fils se trouva avoir de la fièvre. En conséquence je le fis mettre dans la diligence, et moi je pris sa place au Cabriolet. Nous arrivâmes ainsi à Blois.

13 St. Méry eut la fièvre toute la nuit. C'était la petite vérole volante. Nous quittâmes Blois à 3 heures du matin. C'est à Orléans que nous dînâmes, et nous allâmes coucher à Angerville.

14 Déjeuner à Harpajon et nous fûmes rendus à Paris à 2 heures. Nous nous rendîmes au logement que Melle Regnier nous avait arrêté près du sien, rue de

l'université, près de la pompe et du palais du Corps Législatif. Oct. 1798

J'arrivai chez Talleyrand et nous nous embrassâmes avec les sentimens qui nous unissaient.

J'allai au Bureau central et dînai le lendemain chez Talleyrand. 15

J'allai aussi à ma Municipalité et y retournai le lendemain. 17

J'allai voir le soir les Directeurs Treilhard et Barras, le 1er me reçut avec des témoignages d'affection et de plaisir, et le 2e qui ne me connaissait que par Mirande me reçut à merveilles. 18

Chez Treilhard j'eus les embrassemens de presque toutes les personnes qui étaient chez lui, et les marques d'intérêt de Mde la Baronne de Staël que je retrouvai avec une grande satisfaction.

Je reçus de Mde Côte (delle Levous) veuve d'un de mes Confrères au Conseil de St. Domingue et notre copassagère sur l'adraste pour me prier de faire expédier son passeport à Bordeaux où elle allait. J'eus du citoyen Grannet un laissez-passer pour tous les jours dans les bureaux de la Marine. 20

Comme je l'avais concerté avec Heurtault La Merville Membre du Conseil des cinq cens, nous allâmes le matin chez les Directeurs Rewbell et Revellière-Lépeaux que nous ne pûmes pas voir, puis chez le Directeur Merlin qui nous reçut. Nous le trouvâmes devant sa cheminée. M'appercevant que son accueil pour moi était plus que froid, je lui dis: 23

"Citoyen Directeur, votre réception me fait croire que je n'ai pas l'honneur d'être reconnu par vous." "Si fait, et c'est parce que je vous reconnais bien que je vous reçois de même, vous êtes Moreau de St. Méry et vous êtes émigré, et si je faisais mon devoir," ajouta-t-il en me faisant signe de sortir de chez lui, et en venant se

Oct. 1798
23

mettre au devant de moi, et au milieu de la porte de son salon dans l'antichambre "je vous ferais fusiller par la sentinelle que voilà."

En entendant ces mots je revins sur Merlin, je le force à rentrer dans le salon où je le suis, et lui dis:

"Non je ne suis point émigré et vous le savez bien."

Il va prendre le 1er volume de ma description de la partie de St. Domingue, et me lut ce passage 3 de mon avertissement.

"L'ordre d'aller porter ma tête aux bourreaux, fut converti en une permission de repasser à St. Domingue par la voie des Etats unis; et lorsqu'un émissaire de Robespierre, averti sans doute que je lui échappais, vint avec le mandat exprès de m'arrêter (au havre) en dépit des passeports accordés au nom de la loi le vaisseau qui sauvait les objets les plus chers à ma tendresse et moi-même voguait à peine depuis 36 heures."

"Vous voyez bien," ajouta Merlin, "que vous êtes émigré."

Alors Heurtault Lamerville qui devint tout pâle et tout en tremblant, dit:

"Citoyen Directeur, je ne savais pas que le Citoyen Moreau de St. Méry fut émigré quand j'ai accepté de vous le présenter."

Indigné, je répondis à Heurtault Lamerville.

"Soyez tranquille, j'ai une tête pour payer, la vôtre ne courra aucun danger. Non, répétai-je à Merlin, je ne suis point émigré et ce que vous venez de lire de mon avertissement imprimé à philadelphie prouve au contraire que je suis sorti de France avec des passeports bien en règle. D'ailleurs j'ai vu le 19 les citoyens Treilhard et Barras, et ils m'ont parfaitement accueilli."

"He bien si vous n'êtes point émigré, je vous recevrai comme je le dois."

Alors je me retirai et laissai Merlin avec Heurtault Lamerville à qui il dit: Oct. 1798

"Certainement, s'il était resté en France il aurait été guillotiné."

De chez Merlin j'allai à l'instant même chez le Ministre des Finances Ramel, je me fis annoncer, il me fit prière d'attendre. Tandis que j'étais assis dans une pièce avant son Cabinet j'y vis entrer un chasseur à cheval; lorsqu'il en fut sorti j'y entrai. Ramel me reçut comme un ancien collègue constituant et me demanda ce que je désirais de lui.

Je lui dis ce qui venait de se passer entre Moi et Merlin et que je demandais une attestation comme je n'étais sur aucune liste d'émigrés. Alors il me lut la lettre qu'il venait de recevoir par le chasseur à cheval que Merlin venait de lui expédier. Il lui demandait d'un ton qui n'admettait pas le doute, la preuve que j'étais émigré.

"Et qu'avez vous répondu?"

Il me lut sa lettre à Merlin. Elle attestait que je n'étais sur aucune liste, et qu'au contraire tout ce qui existait dans son Ministère sur mon compte me peignait comme un bon citoyen.

Je courus à toutes jambes chez Talleyrand que j'entretins de tous. Il me dit d'aller reprendre Heurtault la merville et de retourner sur le champ chez Merlin.

J'allai au palais des 500 et fis venir Heurtaut la merville qui trouva des excuses pour ne pas m'accompagner chez Merlin. Mais Talleyrand informé de cette espèce de défection alla chez Merlin et lui raconta tout ce que j'avais sçu de Ramel.

J'allai de nouveau chez Heurtault la Merville dont 24
je ne fus pas plus content, et j'allai prendre un certificat de non-émigration chez Ramel. Bretel, à qui j'avais écrit à mon arrivée à Paris, me répondit de chartres.

Oct. 1798 Il m'apprit que la sœur de M^de^ Bretel (M^de^ Girault) avait épousé Berlize, et avait perdu sa fille. La joie de mon retour égalait la mienne. Une aimable lettre de M^elle^ de Maulde vint me prier de servir Blacon son beau-frère dans son dessein de rentrer en France, M^de^ de Maulde la mère m'en priait aussi.

29 J'allai voir le Ministre d'Espagne, le chev^er^ d'Azava, que la recommandation de Talleyrand avait disposé à devenir bientôt mon ami.

30 Je fus appellé à la séance publique de la société libre des sciences et des arts, et l'on me plaça à côté de Merlin qui, comme je le sens bientôt après, insista auprès de ses Collègues Directeurs pour me faire mettre sur la liste des Emigrés, mais Barras et Treilhard le refusèrent et Rewbell, Larevellière-Lépeaux ne voulurent pas s'y prêter. Voilà comme j'échappai à la fureur de ce lâche scélérat.

Nov. 1798 3 Je dînai chez M. Schemelpenmak et avec son intéressante famille. J'y dus un touchant accueil à l'amitié de Talleyrand pour moi.

4 Ce ne fut pas sans surprise que je reçus de M. Mourgues père la demande de 1200 f que son fils m'avait prêté de la part de Talleyrand à Bordeaux.

7 Je commençai à travailler aux bureaux de la Marine.

11 J'étais très impatient et très affligé de ne pouvoir pas obtenir pour moi et pour ma famille les cartes de sûreté dont nous avions besoin pour résider à Paris. Plusieurs demarches m'avaient appris que j'avais un puissant obstacle à surmonter, et Merlin n'était pas sans désignation sur ce point. Le 11 le Ministre de la Police me marqua qu'il avait envoyé les pièces à la municipalité du X^e^ arrondissement. Mes effets expédiés de Bordeaux le 18 8^bre^ arrivèrent à Paris le 11 9^bre^ et je payai 316 f. 17 s.

M. Morgues m'apprit la mort de son fils Eugène. Nov. 1798

Lorsque je vis Talleyrand le matin, comme c'était 21
ma coutume tous les matins, il me demanda si je voulais dîner avec Volney, je lui répondis que c'était à Volney à juger s'il voulait me rencontrer. Il me dit qu'il lui avait montré ce désir, et qu'en conséquence il m'attendait au dîner avec Palissot Bauvois. En effet Volney vint m'embrasser dès qu'il m'apperçut.

Le Ministre de la Marine prit encore 50 exemplaires 22
de mes ouvrages sur St. Domingue.

Sivry me marqua de milan sa joie de mon retour et me parla du malheur extrême de la démence de son fils.

J'allai visiter les curiosités d'histoire naturelle de 23
mon ami Palissot Bauvois. Là j'y trouvai M. le Directeur Merlin, Mde et leur famille. J'eus des jouissances bien plus agréables et mieux senties en dînant chez Saisseval que j'avais cultivé depuis mes cours chez Sigaud de Lafond et Bricquet en 1772 et où Made Saisseval faisait admirer les grâces les plus aimables. Talleyrand y dînait aussi.

Je fus conduire à hôtel Dieu le fils de Sivry. Malgré 24
son état il avait des lueurs de raison et des souvenirs que rapellaient les momens où il avait toute sa présence d'esprit. Ce séjour et les objets qu'on y voit me navrèrent le cœur. Je ne pus cependant m'empêcher de trouver de la satisfaction dans le tableau de l'empire de la Supérieure des sœurs grises sur les autres sœurs, sur les infirmiers, sur les malades, et sur les fous qui se livraient malgré eux à des cris, à des agitations, à des scènes déchirantes. Reconnaissant la Supérieure ils cédaient à des remontrances et semblaient craindre de lui déplaire.

Comme l'ascendant de la bienfaisance et des vertus est puissant et etendu! quel être vénérable qu'une sœur grise quelle vocation que ces sacrifices de toute sa vie

Nov. 1798 au soin de consoler des malheureux quelle Mission du ciel!

Je fus tout le jour dans un état de peine, et je l'avouerai tout ce qu'il m'inspirait me fit goûter la plus douce philosophie.

Le soir je fus admis par la société libre des sciences, des lettres et des arts, espèce d'émanation du Musée de paris, comme son membre.

26 Je conduisis ma fille chez Houel le peintre, mon ami, il lui montra tout son cabinet et lui donna des conseils.

Bonamy me félicita de Copenhage sur mon arrivée.

27 L'institut reçut l'hommage de ma description sur St. Domingue, partie française, et partie espagnole, il nomma pour commissaire l'évêque Gregoire et Mr de Fleurien.

Déc. 1798

1 J'allai dîner chez mon cher Desaudry.

6 Sivry me recommanda encore son malheureux enfant.

J'eus occasion le soir de parler de la fièvre jaune à l'Institut.

Je fus reçu de la Société libre d'agriculture, et j'allai au Lycée républicain.

7 Nouvelles jouissances, car je fus reçu Membre du Lycée des Arts et des Sciences.

10 Je dînai avec mon cher Parmentier.

17 Ce fut chez Talleyrand avec Hédonville.

19 Et chez Chouly avec Caille.

20 Je reçus mes effets de Bordeaux qui me coûtèrent 746 f. de transports.

Mon ami M. Regnaud de Villevert à qui j'avais envoyé toute ma description de St. Domingue m'en remercia et me parla des droits qu'elle me donnait à la reconnaissance des Colons, et me renouvella les assurances de son amitié. Mon fils fut pris de la fièvre.

Je lui fis prendre l'ipécacuanha. La fièvre lui cessa le lendemain. Déc. 1798 26

Ce jour fut celui où l'on enterra M. de Montesquiou Membre de la Constituante avec lequel j'avais conservé depuis 28 ans une sorte de relation d'amitié née d'une scène toute amoureuse où il jouait le beau rôle, et dont un hazard heureux m'avait rendu le témoin au bal de l'Opéra en 1770. 28

C'est dans cette année que j'ai publié le second volume du voyage de l'ambassade hollandaise de Van braam.

# NOTES

1. Page 31. The hiatus occurs here in the original text. Similar cases have been treated in this way without farther comment.

2. Page 51. See W. S. Forrest, *Historical and Descriptive Sketches of Norfolk and Vicinity,* Philadelphia, 1853. For an interesting comparison with the impressions of other contemporary travelers, see La Rochefoucauld Liancourt, *Voyage dans les États-Unis d'Amérique* (Paris, 1799), vol. IV, pp. 254-278; and Isaac Weld, *Travels through the States of North America, 1795-1797* (4th edition), I, 169-178.

3. Page 53. "La troisième est une église de méthodistes, où comme dans toutes celles de la même espèce, on fait beaucoup de grimaces, de hurlemens et de contorsions." La Rochefoucauld Liancourt, IV, 277.

4. Page 55. James Madison (1749-1812), a second cousin to the President, elected president of William and Mary College in 1777 and first bishop of the Protestant Episcopal Church of Virginia in 1790. For short sketch see *The South in the Building of the Nation,* XII.

5. Page 70. "M. Plum" is probably the same person as M. Bloom, referred to by La Rochefoucauld Liancourt, IV, 272.

6. Page 73. La Rochefoucauld Liancourt (IV, 256), who saw Portsmouth two years later, remarked that there were about one hundred houses. The accuracy of our author, however, in his estimate of three hundred houses, seems to be corroborated by Simmons, *Norfolk Directory,* published in 1806, in the following passage: "This town [Portsmouth] is said to have contained ten years ago [1796] three hundred houses and 1700 inhabitants." Cited by W. S. Forrest, *op. cit.,* p. 432.

7. Page 75. The similarity of the passage in La Rochefoucauld Liancourt (IV, 274) is almost too great to be acci-

dental: "Il n'est pas sans intérêt de remarquer que l'un de ces nègres, nommé Semes, âgé de trente à trente-cinq ans, a appris seul à lire et à écrire. Sa conversation annonce un sens droit, un grand désir d'instruction."

8. Page 77. Gosport is to-day a part of Portsmouth, but its name has been preserved in Gosport Navy Yard, Gosport Iron Works, etc.

9. Page 81. The manuscript has "Sorel-point," which is evidently a mistake for Sowel's Point, the former name of Sewell's Point to the northwest of Norfolk.

10. Page 85. It is very easy to follow this description of Baltimore by consulting the excellent map of the city in 1801, published in *Records of the City of Baltimore, 1797-1813,* Baltimore, 1906. See also J. T. Scharf, *The Chronicles of Baltimore,* Baltimore, 1874. Compare La Rochefoucauld Liancourt, V, 116-120 and VI, 173-178; Isaac Weld, I, 43-48.

11. Page 94. Probably an error for Poole Island.

12. Page 94. No corroboration has as yet been found of Moreau's statement as to the origin of Frenchtown.

13. Page 97. The author was apparently misinformed in regard to the early history of Newcastle. Amandus Johnson, in his recent study, *The Swedish Settlements on the Delaware, 1638-1664,* gives no account of any Swedish settlement named Stockholm or New Stockholm. He speaks of the location of the Dutch fort, Fort Casimir, as being about twelve miles from the present site of Newcastle, and states that when it was captured by the Swedes, its name was changed to Trefaldighet (Trinity). According to the same author, the name of Fort Casimir was afterwards changed to New Amstel. According to Ferris (*Settlements on the Delaware,* pp. 77, 105, 129-131), the Dutch founded New Amstel near their Fort Casimir about 1656 and the name New Amstel was changed to Newcastle at the English conquest.

14. Page 99. The date assigned as the date of the founding of Wilmington seems to be rather that of the adoption of a larger plan for building the city. See Ferris, *op. cit.,* p. 222. As to its earlier and later history, see *Ibid.,* pp. 192 ff.

15. Page 102. Bon-Albert Briois de Beaumetz (1759-1800?), president of the *Conseil provincial* of Artois, was deputy for the nobility of that province in the National Assembly and at one time president of the *Constituante*. At the beginning of the Reign of Terror he escaped from France, thanks to aid given him by Talleyrand, sought refuge in England and thence passed to America in 1794. He and Talleyrand were constant companions during their sojourn in America and were partners in a land enterprise in Maine and in a cargo shipped to India. Beaumetz left Philadelphia on May 27, 1796, for Calcutta and according to Talleyrand (*Memoirs*, I, 246-247) died there. See an interesting letter written by Joseph Fauchet to the French Minister of Foreign Affairs on June 5, 1794, in Turner, *Correspondence of French Ministers, 1791-1797*, in *American Hist. Assoc. Report, 1903*, II, 378-381 and 465-466.

16. Page 102. For the circumstances under which Talleyrand left England for the United States, see G. Pallain, *Correspondance diplomatique de Talleyrand, La Mission de Talleyrand à Londres en 1792*.

17. Page 103. Lafayette's *aide-de-camp* in the American Revolution and nominated by him to fill one of the posts of *aides-majors* in the National Guard. La Colombe made his escape from France to Rotterdam, thence to England and to America, arriving in New York at the beginning of May, 1794.

18. Page 103. A reference evidently to comte Louis de Narbonne Lara (1755-1814). This incident is in accord with the account given of his life in *Biographie Générale*, tome 37.

19. Page 103. For an account of a most interesting trial before the revolutionary courts at this time, see *The Reign of Terror: a Collection of Authentic Narratives of the Horrors Committed by the Revolutionary Government of France under Marat and Robespierre*, I, 35-86.

20. Page 104. Evidently a mistake for *whisk* or *wisk*, the form admitted by the Academy in 1798. It is for English *whist*. *Robb* for *rob* or *robre*, Eng. *"rubber."*

21. Page 110. Neshaming Creek.

22. Page 126. Although no authority has been found for this denomination, Moreau evidently refers here to Paterson, which had been chosen as the site for the establishment of manufactures by an association formed in 1791 at the suggestion of Alexander Hamilton. For a very interesting sketch of the foundation of Paterson, see Thos. F. Gordon, *The History of New Jersey,* pp. 205 ff.

23. Page 160. An excellent map of New York City in 1797 may be found in *The Memorial History of the City of New York,* III, 130, by the aid of which it is easy to follow Moreau's survey of the city in 1794. The corresponding modern names of old streets may be found in J. J. Post, *Old Streets, Roads, Lanes, Piers and Wharves of New-York.*

24. Page 161. "The tea-water works, which were built in 1786 at the Collect Pond or Fresh Water, had supplied the city by casks until 1799, when the Manhattan Company was chartered to bring a supply from the Bronx River. A pump was built near the Collect and wooden pipes laid through the streets, but the Manhattan Company never tapped the waters of the Bronx, and the city was forced to content itself with the old Collect supply, with the additional convenience of the wooden pipes and the street pumps, which were not infrequent." *Mem. Hist. of City of N. Y.,* III, 344. A description and picture of Fresh Water Pond will be found, *Ibid.,* II, 105-106. It covered a considerable area, a part of which is occupied by the Tombs to-day. See map, *Ibid.,* III, 130.

25. Page 164. This has reference to the cenotaph voted by the Continental Congress in 1776. Montgomery's remains were not removed here until 1818.

26. Page 165. A description of the destruction of this statue on July 9, 1776, may be found in *Mem. Hist. of City of N. Y.,* II, 496-497, and a cut of same, p. 498.

27. Page 165. He means Chatham Row, since become Park Row. The rest of the sentence has reference to "The Park," now City Hall Square.

28. Page 166. A glance at the map in *Mem. Hist. of*

*City of N. Y.,* III, 130, will show that our author meant *"plus à l'est."* The building to which he refers was the jail, later the Hall of Registry.

29. Page 166. A cut of the building may be found in *Mem. Hist. of City of N. Y.,* III, 349.

30. Page 167. First opened to patients on January 23, 1791, being located in a large space bounded by Barley (now Duane) and Catherine (now Worth) streets, Broadway and Church streets.

31. Page 167. Columbia College was located at this time on a large "farm," corresponding to the area bounded to-day by Murray and Barclay streets, Church street and College Place. *Mem. Hist. of City of N. Y.,* II, 302.

32. Page 168. A description of the building such as it was at this time may be found in *Mem. Hist. of City of N. Y.,* III, 26-27.

33. Page 169. Fly Market was located at the foot of Maiden Lane. I have been unable to find an explanation of the origin of the name. According to the Century Dictionary, *fly* is sometimes used erroneously for *vly, vley* or *vlei* "in local use in New York and New Jersey and in South America, in regions first settled by the Dutch . . . probably a local contraction, in a slighted defected use of Dutch *valey,* now *vallei.*" The meaning of *fly* or *vly* is *swamp* or *morass.* The market therefore might have taken its name from its location on the East Side. But this is all conjecture.

34. Page 174. For a recent and most interesting account of the establishment of trade with the Ile de France, see R. E. Peabody, *Merchant Adventurers of Salem,* Boston, 1912. Our author evidently intended to give more definite data on the subject, but left it in this unsatisfactory and fragmentary state.

35. Page 192. François-Alexandre-Frédéric La Rochefoucauld, duc de Liancourt (1747-1827), after vainly trying to reconcile the old system of government to the new ideas, fled to England after the fatal 10th of August. Thence he passed to Philadelphia as indicated in the diary. He joined the *émigrés* there and was often associated with Moreau, as the reader may

note. Some five months after his arrival he began his travels, of which he has left a record in his celebrated work, *Voyage dans les États-Unis d'Amérique.*

35a. Page 194. For further relations with General Knox, see Turner, *Corresp. of the French Ministers, 1791-1797,* pp. 465-466.

36. Page 195. La Rochefoucauld Liancourt's work here referred to appeared at the beginning of 1796, in English, under the title, *On the Prisons of Philadelphia. By an European,* and, in French, under that of *Des prisons de Philadelphie. Par un Européen.* Both editions bore the press-mark of "Moreau de Saint-Méry, Printer and Bookseller," Philadelphia.

37. Page 195. See page 358.

38. Page 195. A copy of this catalogue is still to be found in the library of the American Philosophical Society at Philadelphia. It is most interesting in showing the large number of foreign books offered for sale.

39. Page 196. This has reference to a pamphlet of forty-four pages written by Moreau and awarded a prize by *la Société Royale des Sciences et Arts du Cap-Français,* July, 1790. Its title is as follows: *Eloges de M. Turc de Castelveyre et de M. Doliules, Fondateurs des deux Hospices, appelés Maisons de Providence, an Cap-Français, Isle Saint-Domingue.*

40. Page 196. Jean-Nicolas Démeunier (1715-1814) was deputy in Estates General in 1789 and later president of the *Constituante.* He remained in this country only about eight months. Several interesting entries are made in the diary in regard to him.

41. Page 196. *Description topographique et politique de la partie espagnole de l'isle de St. Domingue* was published at Philadelphia at Moreau's own press in 1796. *Description de la partie française* was published at the same press in 1798. It may have been from the manuscript of either that he was reading at this time, for the publication of the latter work was delayed through lack of funds.

42. Page 197. Later published under the title, *De la Danse,* Philadelphia, 1797.

43. Page 198. It may be a question here of the *Histoire naturelle des oiseaux* by the celebrated naturalist, Louis Leclerc Buffon, or of one of his works.

44. Page 198. Barère and Collot d'Herbois and Billaud-Varennes had been arrested on March 2, 1795, and then brought to trial on the charges of participation in the Reign of Terror. After a brief interruption of the trial by a popular demonstration in their favor, the three were condemned to deportation to Cayenne on April 1. It was not until May 22 that the decree was enforced against Collot d'Herbois and Billaud-Varennes, Barère escaping to Bordeaux (see Barère *Memoirs,* III, 1). The date of Talleyrand's letter is only the day before the enforcement of the decree.

45. Page 202. Beaumetz's letter containing a synopsis of the play will be found in Note A, pp. 267-269. Efforts to identify the play have not been successful.

46. Page 211. Talleyrand is referring probably to Boissy d'Anglas' eloquent discourse of March 11, 1795, entitled, *Motion d'ordre contre les Terroristes et les Royalistes faite à la Convention Nationale le 21 ventôse an III* and ordered printed by the Convention.

47. Page 212. This letter was not introduced by the author into the body of the text, but this was evidently an oversight, for it is bound with the rest of text. It is therefore inserted here under this date without other indications.

48. Page 214. Persistent search has proved fruitless to find a file of this most interesting paper during the first period of its existence. The library of the Boston Athenæum, however, contains a complete file of the second and last period, extending from 15 Oct. 1795 to 14 Mar. 1796. During this period the paper appeared daily, except Sunday, and was published in French at the press of Moreau de Saint-Méry. Gaterau, its editor, was an avowed aristocrat and, according to his own confession, had "a personal interest in the restoration of the monarchy." The one hundred and twenty-nine numbers of 1795-1796 reflect in a most interesting way the important events in France and in the French West Indies and reveal

many phases of the life of the large band of French *émigrés* at Philadelphia.

49. Page 215. See note 41.

50. Page 215. Name given to the Breton rebels. The *émigrés* had planned, in the so-called Quiberon expedition, an alliance with them in the hopes of conquering Brittany. This expedition had been defeated by Hoche on July 20 preceding.

51. Page 215. The treaty with Spain had been signed on July 22.

52. Page 216. This letter was printed by Pichot, *Souvenirs intimes sur Talleyrand,* pp. 212-213. See Preface.

53. Page 219. The celebrated William Cobbett had landed in Philadelphia in October, 1792, and at this time was just entering upon the most strenuous period of his sojourn in America, which came to an end in 1800. "Between the summer of 1794 and the year 1800 Cobbett published twenty pamphlets, of which more than half a million copies were sold." Lewis Melville, *Life and Letters of William Cobbett in England and America,* I, 108. Students of Cobbett's interesting career will appreciate Moreau's estimate of his character.

54. Page 229. François-Urbain Domergue (1745-1810), a noted grammarian of the period, *membre de l'Institut,* member of special commission for the revision of the *Dictionnaire de l'Académie* and author of many works on the French language.

55. Page 232. Charles-Malo-François, comte de Lameth (1757-1832), and his brother, Alexandre-Théodore-Victor, baron de Lameth (1760-1829), rendered services in the American Revolution which preserve their names from being forgotten by Americans. They were both associated during their exile in Hamburg with the duc d'Aiguillon in a commercial enterprise.

56. Page 232. Armand-Désiré-Vignerot-Duplessis Richelieu, duc d'Aiguillon (1761-1800), deputy in the Estates General and member of the *Constituante,* was forced to seek shelter in England and afterwards in Hamburg, where he died in 1800.

57. Page 233. The future Louis Philippe, king of France, had sailed from Hamburg on September 24 and had just

reached Philadelphia. He was joined in February by his two brothers, duc de Montpensier and comte de Beaujolais. For their sojourn and travels in America, see G. N. Wright, *Life and Times of Louis Philippe*, pp. 294 ff.

58. Page 234. Possibly a reference to the learned Hungarian agriculturist, Ignace Mitterpacher.

59. Page 235. Champion's name occurs in the list of subscribers for both parts of Moreau's description of St. Domingo. In that of *Description de la partie française,* II, iii, he is described as *"Sous-Chef des bureaux du Ministre de la Justice, à Paris."*

60. Page 240. See Introduction for a discussion of his relations with Moreau.

61. Page 244. Through some confusion in his notes, our author refers to a letter found at p. 395 of his manuscript, which, however, according to his own statement, he received on September 11, where it has been inserted.

62. Page 244. This may have been a reply to the spirited attack upon the Spanish envoy by William Cobbett—an attack which led to the libel suit brought against the fiery Englishman by Yrujo. See E. Smith, *William Cobbett,* I, pp. 201 ff.

63. Page 246. For an interesting short sketch of the Scioto Land Company, see McMaster, *Hist. of People of U. S.,* II, pp. 146 ff. For more extended study see E. C. Dawes, *Scioto Company and its Purchases* (*Ohio Arch. and Hist. Pub.,* III, 107).

64. Page 247. A reference to the work of Van Braam, at that time in preparation and entitled, *Voyage de l'Ambassade de la Compagnie des Indes Orientales vers l'Empereur de la Chine.* It was printed at the press of Moreau de Saint-Méry at Philadelphia, 1797-1798.

65. Page 247. The first renewal of the Directory and *Corps Législatif* was to take place in March and April following.

66. Page 248. Cochon de Lapparent (1750-1825), called to the *Ministère de la police* on April 3, 1796, had won distinction in discovering the conspiracy of Babeuf and was con-

sidered a serious candidate for the Directory. He not only failed of election, but shortly afterwards lost his portfolio.

67. Page 248. Pierre Bénézech had been Minister of the Interior under the first Directory. He likewise failed of election.

68. Page 248. Merlin de Douai (1754-1828) was at this time Minister of Justice. François de Neufchâteau and he were elected on September 6 to the Directory in place of Carnot and Barthélemy. It is interesting to note with what small success Talleyrand was able to forecast the elections.

69. Page 252. See *Biographie Générale,* tome 15, for an excellent article on this interesting character. Moreau's exclamation of pity for him was probably added later after he had learned of his death in the naval battle of Aboukir.

70. Page 254. James Sharpless, the English portrait painter, had arrived in New York in 1796 and "at once became popular for his small portraits in pastel and his miniatures." He painted a portrait of Washington in profile which won much reputation for the artist.

71. Page 260. The reading in the manuscript is doubtful, but it is probably a reference to Jean Xavier-Bureaux de Pusy (1750-1805), a president of the *Constituante,* who was imprisoned (1792-1795) at Olmütz. In 1797 he went to Hamburg and thence to the United States.

72. Page 263. The Alien Act had been passed on June 25 and the Alien Enemies Act on July 6.

73. Page 280. "In 1676 Governor Andross patented to Jurian Hartsfelder three hundred and fifty acres on Cohocksink's Creek for three and a half bushels of wheat quit-rent. This was sold ten years afterwards to Daniel Pegg, who gave the name of Pegg's Creek or Run to the stream and this tract formed the Northern Liberties of Philadelphia." Scharf and Westcott, *History of Philadelphia, 1609-1884,* I, 74. Isaac Weld (*Travels through North America,* I, 7) remarked that the jurisdiction of the corporation did not extend to the "Liberties."

74. Page 281. See sketch of Moreau in Introduction.

75. Page 283. The passage containing the long detailed description of this bridge has been omitted because it is an incomplete translation of the description in English published by O. Biddle of Philadelphia in *The Literary Magazine and American Register* (October, 1805), vol. II, 307-309. The form in which it was left by the author has so little historical value that its omission seemed wise.

76. Page 316. Compare the *Records of Indentures of Individuals Bound Out as Apprentices, Servants, etc.,* in the *Proceedings of the Pennsylvania German Society,* XVI. These are records of October 3, 1771, to October 5, 1773, preserved in the office of the Mayor of City of Philadelphia.

77. Page 322. Gottlieb Mittelberger's *Journey to Pennsylvania in the Year 1750 and Return to Germany in the Year 1754* (translated from the German by Carl Theo. Eben) contains a most interesting account of the life in Pennsylvania of the German immigrant.

78. Page 332. A consultation of the index of Scharf and Westcott, *Hist. of Philadelphia,* will show that up to this time Oeller's Hotel had served for a long time as a popular *rendezvous* for banquets and reunions.

79. Page 333. It is surprising to find such an inaccurate statement by Moreau. The constitution, of course, contained no such provision. Section 9, article 1, withheld the power from Congress to prohibit the importation of slaves before 1808.

80. Page 359. "Stubben" is probably none other than von Steuben, the famous general in the American Revolution. No foundation for such a statement as is made by Moreau, however, has been found either in F. Kapp, *Life of Steuben,* or in any of the numerous published papers and documents relating to John Adams and his family.

81. Page 363. For a concise historical *résumé* of the growth of religious denominations at Philadelphia and for statistics relating thereto, see Scharf and Westcott, II, 1229-1449.

82. Page 368. Reference to Zion Church at southeast

corner of Fourth and Cherry streets. See T. Westcott, *The Historic Mansions and Buildings of Philadelphia,* pp. 133-134.

83. Page 365. *Ibid.,* pp. 79-95.

84. Page 365. St. Joseph's Chapel. Scharf and Westcott, II, 1367.

85. Page 366. *Ibid.,* II, 1375.

86. Page 366. Holy Trinity Church. *Ibid.,* II, 1375.

87. Page 368. St. Thomas' Church. *Ibid.,* II, 1348-1349.

88. Page 372. For an interesting sketch of this old theater, see Scharf and Westcott, II, 965-967.

89. Page 372. The Chestnut Street Theater. *Ibid.,* 968.

90. Page 374. Ricketts, a Scotch equestrian, opened a circus on April 12, 1793, at Twelfth and Market streets and met with such success that he built an amphitheater at Sixth and Chestnut. The latter was burned down on December 17, 1799, and led to Ricketts' ruin. His efforts with Lailson to recuperate his fortunes proved vain. See Scharf and Westcott, II, 952-953.

91. Page 375. For a more detailed and accurate account of the building of Independence Hall or the State House, see T. Westcott, *Hist. Mansions of Philadelphia,* pp. 103 ff.

92. Page 378. This has reference to the extraordinary collection made by Charles Wilson Peale, whose origin and later history are recorded by Scharf and Westcott, II, pp. 946 ff.

93. Page 379. It is a question here of the establishment of the Library Company of Philadelphia.

94. Page 380. This was the old Walnut Street Prison, erected under a law of February 26, 1773, and demolished in 1836. For a description and cut, see Scharf and Westcott, III, 1827-1831.

95. Page 380. La Rochefoucauld Liancourt, *On the Prisons of Philadelphia.* See note 36.

96. Page 383. Perhaps Dobbins. See Scharf and Westcott, II, 1676.

97. Page 386. "In 1791 the Legislature of Pennsylvania purchased the property extending from Chestnut to Market

Streets, and from Ninth Street west one hundred and fifty-two feet, and proceeded to erect thereon a house for the President of the United States. . . . By the time the spacious and substantial edifice was completed, at a cost of nearly one hundred thousand dollars, Mr. Adams had become President. When the building was finished it was tendered by Governor Mifflin, by direction of the Legislature, to President Adams at a fair rental. Mr. Adams declined the offer, and the State was left with the property on its hands. In 1800 the property was offered at public sale . . . and was purchased by the University for the sum of forty-one thousand six hundred and fifty dollars, less than half its original cost." It was later sold to the United States government for $500,000 for the site of the new post office in 1874. Scharf and Westcott, III, 1939.

98. Page 388. Moreau has confused names. The first mentioned should be the Bank of Pennsylvania, incorporated in 1792, and the second, the Bank of Philadelphia, founded in 1803 and incorporated in 1804.

99. Page 391. Compare Isaac Weld, *Travels through North America,* I, 8, and see T. Westcott, *Historic Mansions of Philadelphia,* pp. 359 ff. on "Morris' Folly."

# INDEX

## A

Acadians, settle Frenchtown, 95.
Adams, John, succeeds Washington, 148; visited, 221; hostility of, toward French, 263, 395; son of, tutored by Steuben, 359.
Adet, minister to U. S., 202; character, 295; visited, 221, 222; goes to Albany, 229.
*Adraste,* Moreau makes return voyage on, 262, 266, 393, 394.
African Church, at Philadelphia, 368.
Agriculture, society for promotion of, 385.
Aiguillon, duc d', at Hamburg, 232.
Aiguillon, Mde. d', letter from, 257-258.
Albany (N. Y.), French refugees at, 153; snowfall at, 344.
Amboy (N. J.), 123.
Amenaïde, Moreau's daughter, 8, 19, 26, 27.
Americans, characteristics, 7, 285, 289, 292, 293, 299, 300; *American men,* 286, 288, 289; customs of, 290; love of money, 290-291; superstition among, 293; generosity of, 293; *American women,* 302-312; their beauty, 303; début and choice of a lover among, 304-305; luxurious tastes, 304; false modesty among, 305, 309-310; marriage customs among, 307-308; customs among, 305-312; rights of women servants, 317; *American children,* character of, 312-315; *American sailors,* characteristics, 4-8, 41-44.
American Philosophical Society, meetings of, 194-195, 233, 377-378; place of meeting, 362, 363; history of, 378; publications, 378.
Anabaptists, at Portsmouth (Va.), 73; at Wilmington (Del.), 99; at Brooklyn, 185.
Angerville, passed on road to Paris, 396.
Angoulême, passed on road to Paris, 396.

Antilles, see West Indies, West India Refugees, St. Domingo, etc.
Apothecaries, ignorance of American, 360.
Army, militia at Norfolk, 65; garrison in N. J., 120.
Arthaud, a refugee, 204, 207.
Aubert, at Philadelphia, 101; death of, 260.
Azores, danger of passage by, 7.

B

Back River Point, passed, 81.
Bailly, guillotined, 3.
Baltimore, arrival at, 83; sojourn at, 84-85; described, 85-91; yellow fever at, 90; commerce, 57-80, 89-90; mode of travel to Philadelphia from, 92-100; departure from, 92.
Bank of Pennsylvania, 388.
Bank of Philadelphia, 388.
Bank of North America, 387.
Banks, at Baltimore, 86, 89; at Philadelphia, 363, 387-388.
Baptists, at New York, 163; at Philadelphia, 363.
Barbésieux, passed on way to Paris, 396.
Barras, reception of Moreau by, 397, 400.
Barère, 198.
Bastille, stone of, at Philadelphia, 213; fall of, depicted in a play, 267-269.
Baudry, 47, 49, 50, 150, 242, 245, 262, 395.
Bauvais, Palissot, 401.
Bavaria, servants imported from, 322.
Bayard, visited, 143.
Bear Market, 170.
Beaufort, comte de, 195; altercation with, 198-200.
Beaumetz, Bon-Albert Briois de, escapes from France, 103; arrival at Philadelphia, 102; goes to New York, 139; in New England, 140; at Albany, 153; lodgings at Philadelphia, 194, 195, 217; leaves for New York, 197; at Boston, 213; sails for Calcutta, 222; marriage, 219; relations of Moreau with, 196, 198, 200, 220, 223, 224, 267; letter from, 267-269.

Belly, Daniel, 303.
Bénard, 393.
Bénézech, 248.
Bergen (N. J.), 130.
Berlain, 47, 84.
Bermudas, feared by vessels, 7; corsairs of, 294.
Bernardy, 136.
Beverley, 328.
Bingham, W., gives statue of Franklin, 379.
Blacon, at Philadelphia, 102, 223, 224, 228, 248, 265; desires to return to France, 400.
Bligh, 329.
Blois, passed on road to Paris, 396.
Boislandry, at Philadelphia, 223.
Bolman, 220.
Bomare, cited, 117.
Bonamy, at New York, 137, 140; at Copenhagen, 402.
Bordeaux, arrival at, 394.
Bougainville, voyage of, 144.
Bousquet, 200.
Boussenat, Mde., 48.
Bridewell, 166.
Brière, 8, 26, 39.
Bristol (Penn.), described, 110; passed, 145, 149, 227.
Brooklyn, ferry to, 145; sojourn at, 145-149; commerce with New York, 183-184; described, 184-186; center of L. I. trade, 187.
Brunswick (N. J.), 119, 120, 149, 191.
Burlington (N. J.), 110-111, 297.
Burr, Aaron, vice-president, 148; duel with Hamilton, 149.
Byron, Claude, experience of, 323.

## C

Cadignan, at Philadelphia, 103.
Calvinists, German, at Philadelphia, 363.
Cambefort, Baron de, 2, 84.
Cape Charles, 30, 31.

Cape Henry, 30, 31.
Cap Français, refugees from, 32, 46-47. See also St. Domingo, West India Refugees, etc.
Capuchins, work of, among slaves, 54.
Carpentier, refugee, 240.
Carroll, John, archibishop, 55, 367.
Catholics, at Norfolk, 55; at New York, 163; at Philadelphia, 195, 205, 325, 363, 365, 366; intolerance of, 364; cemeteries of, 366, 367.
Cazenove, 139, 140, 194, 196, 210, 222, 226, 227; letters from, 228-229, 234, 264.
Cemeteries, number at Philadelphia, 362; described, 369-372.
Champion, letters from, 235-238, 258-260.
Charleston (S. C.), commerce with New York, 180; West India refugees at, 294; importation of slaves at, 331; great fire at, 332, 358.
Chatellerault, passed on road to Paris, 396.
Chatham Road, 165-166.
Chesapeake Bay, navigation on, 32, 80-84, 92-95; fertility of northern shore of, 94.
Chester (Penn.), 99.
China, commerce with, 389; curiosities of, 222.
Christ Church, 100, 365, 383.
Churches, number at Philadelphia, 362; described, 363-369. See also Religion, Catholics, Methodists, etc.
Cincinnati, order of, 362.
City Hall (Philadelphia), 363, 386-387.
City Tavern, 363, 381.
Clarkson, Matthew, 44, 315.
Climate, of Norfolk, 58-59; of New York, 160-161; of Philadelphia, 287-288; of U. S., 343-352.
Clinton, Governor, 139; portrait of, 168.
Cobbett, William, translates Moreau's work, 219; character of, 219-220; cited, 323.
Cock-fighting, 354-355.
Collot, General, at Philadelphia, 212, 249, 250, 252, 257; and Alien Act, 263.

Collot d'Herbois, 198.
Columbia College, early location of, 167.
Combis, Admiral, 56.
Commerce, of Norfolk, 56-57; of New Jersey, 121; of New York, 176-180; of Philadelphia, 292, 389.
Congress, visit to, 101; opening of, 217; place of meeting, 375; session of, described, 376-377.
Connecticut, laws of, regarding slavery, 326.
Cotton, planting of, in Virginia, 83, 331.
*Courrier de la France et de ses Colonies,* a French daily, 214-215, 220.
Craney Island, 80.
Crimes, in New York, 182.
Croussielles, refugee, 49.
Cunningham, merchant, 232, 233.

## D

*Danse,* Moreau's work, in manuscript, 197, 225, 227.
Danton, a story regarding, 103-104.
Dauzat, refugee, 140.
David, cabin boy, 8, 27.
Delaware, traveling through, 96-100; importation of slaves forbidden in, 327.
Delaware River, voyaging on, 97-100; in valley of, 107-113; crossing at Burlington, 111; navigation on, 97, 98, 112, 278, 279, 280, 281; frozen over, 346; high tides of, 350; commerce on, 389.
Delbens, benefactor, 383.
Démeunier, in America, 196, 197, 211, 213, 215, 223; sails for France, 216; arrives at Havre, 217; in France, 242, 246, 248, 254; letters from, 213-214, 242, 244, 254-256.
Dénard, visits Moreau, 48.
*Description de la partie espagnole de St. Domingue,* in press, 215; translated and published, 219; 200 copies sent to Hamburg, 220-221, 225; 50 copies subscribed for, 401; received by Institute, 402.

*Description de la partie française de St. Domingue,* funds sought for publication of, 222; 50 copies subscribed for, 401; received by Institute, 402.
Desfourneaux, General, 250.
Dessoti, refugee, 150.
Destourelles, refugee, 150.
DeVarenne, an intimate friend, 46, 140, 150, 157-159, 223.
Dillon, Arthur, guillotined, 137, 138.
Dissenters, at Philadelphia, 363.
Divorce, frequency of, 312.
Domergue, Urbain, letter from, 229-231.
Drinker, E., 299.
Dunmore, Lord, destruction of Norfolk by, 53.
Dupetit-Thouars, voyage of, 252-253; death of, 394.
Dupont de Nemours, 230, 395; son of, 260.
Dupuy, family of, goes with Moreau to America, 1, 2, 8, 12; in America, 37, 47, 49; at Martinique, 150.
Dutch, at Newcastle, 97; at New York, 163, 327; at Brooklyn, 185; on Long Island, 187; in Penn., 292, 297.
Dutch Reform Church, 163.

E

East River, importance of, 160, 163.
Education, methods at Princeton, 116; at Newark, 125; on Long Island, 187-188; compulsory, 313; advantages of, 314; boarding schools, 314-315; institutions for, at Philadelphia, 384-385; discussion of plan for, 240-241.
Elizabeth (N. J.), commerce with New York, 123, 149; described, 123-124.
Elizabeth River, commerce on, 37, 51, 70.
Elkton (Md.), 95.
England, commerce with, 57, 389; treaty of U. S. with, 255, 291.
English, capture Martinique and Guadeloupe, 47, 49; burn Frenchtown, 95; at Newcastle, 97; favored by Americans, 288; diplomatic blunders of, 288-289; population in America, 297, 322; influence in America, 143, 354, 359.

Episcopalians, in Virginia, 53, 55, 73; in Delaware, 99; in New Jersey, 113, 124; in New York, 163, 185; in Penn., 205, 363, 365; among negroes, 324.
Europe, commerce with, 176; immigrants from, 322. See also England, France, Holland, etc.

F

Fauchet, French minister, 295.
Fauna, of America, 352-353.
Federalists, hostility of, toward French, 262, 263.
Fire, service at Philadelphia, 356-357; regulations concerning, 357; statistics of, 357-358.
Flatbush (L. I.), 187.
Flora, 355.
Fly Market, 169.
Foncin, engineer, 235.
Fourth of July, celebrated at New York, 139; at Philadelphia, 362.
France, voyage to America from, 7 ff.; state of affairs in, 215-216, 220, 231; relations with U. S., 202, 248, 249, 254-256, 262, 263, 295-296, 395. See also French.
Frankfort (Penn.), described, 107-108; Germans at, 107.
Franklin, second mate, 8, 30, 31.
Franklin, Benjamin, founder of library, 103; sends rattlesnakes to king, 317; lightning-rod of, 346; stove of, 351; tomb of, 368-369; president of Am. Phil. Soc., 377; statue of, 379.
Franklin, Deborah, tomb of, 368.
Franklin Society of Printers, 385.
Freemasonry, 125, 202.
French, character of, 25; squadron in Virginia, 33, 48, 64; affection for, in Virginia, 66; at New York, 163; position of, becomes dangerous, 249; prejudice against, 319; in America, 339, 341, 367, 384; newspaper at Philadelphia, 389. See also France, French Refugees, West India Refugees, etc.

French Refugees, at Philadelphia, 102-103, 191-196, 223-225; at Albany, 153; at Hamburg, 232, 234-235. See also West India Refugees, St. Domingo, etc.
Frenchtown (Md.), 94-95.
Frestel, 250, 252.
Funerals, customs governing, 371-372.

G

Gallet, refugee, 241-242.
Garat, 230, 247.
Gaterau, refugee editor, 214-215, 218, 220.
Gautier, Esprit, 222.
Gauvain, relations of Moreau with, 44, 47, 48, 49, 84, 143, 199-200, 202, 204, 209, 210, 211, 240, 270-274, 275-276.
Geanty, refugee, 84, 193.
Genêt, 139, 180, 195.
Georgia, electorate in, 331; measures against negroes from St. Domingo in, 332; against abolition, 333; climate of, 344; lumber from, 390.
Germans, in Penn., 107, 109, 205, 280, 285, 300-301, 322, 323, 366; in Maryland, 317; preferred as servants, 317, 323; newspaper of, 389.
Girard, Stephen, 387-388.
Glasgow (Del.), 95.
Gosport (Va.), description of, 77-79.
Gouvernet, marquis de, refugee, 153.
Governor's Island, 132, 165.
Governor's Mansion, 165.
Goynard, Moreau's relations with, 8, 9, 11, 12, 13, 15, 26, 27, 29, 32, 34, 37, 39, 42, 46, 49, 50, 101-102, 137, 139, 150, 153, 210; sketch of, 45-46.
Greenwich (N. Y.), visited, 143.
Guadeloupe, captured by English, 47.
Guerlain, relations of Moreau with, 46, 47, 137, 140-143, 153, 193; character of, 138-139, 140-141.
Guillemard, 197, 254; letter from, 264-265.
Guspin, death of, 49.

## H

Hackensack River, crossing by ferry, 128-129; bridge across, 130.
Hamburg, French refugees at, 232, 234-235; servants imported from, 323.
Hamilton, Alexander, 140, 145, 195, 214, 295; visited, 145-146, 195; sketch and impressions of, 146-149; portrait of, 168.
Hammond, British minister, 289.
Hampton Roads (Va.), 32, 33, 56.
Hatteras, feared by sailors, 7.
Havre (France), 2, 3, 41.
Haxkills, see Landslin.
Haye, de la, 207, 213, 237.
Head of Elk, see Elkton.
Hédonville, General, 262, 263, 402.
Heurtant de Lamerville, relations with Moreau at Paris, 397, 398, 399.
Holland, 196, 220.
Hospitals, at Norfolk, 63; at New York, 166; at Philadelphia, 363, 382-383.
Houdet, priest, dispute with, 204-206.
Howard, Colonel, 84, 89.
Howland, first mate, 8, 29, 49.
Hudson, ferry across, 130-131; steamboats on, 131.
Hunter, bookseller, 58, 153.

## I

*Idée générale ou abrégé des sciences et des arts,* published, 233; translated, 240.
Indentured servants, see Servants.
India, commerce with, 176, 389.
Indians, scarcity of, in cities, 297.
Indigo, cultivation of, in S. C., 330; in Virginia, 331.
Insurance, fire, 357, 363, 388.
Ireland, servants from, 321-322, 323.
Irish, at Philadelphia, 195, 205, 297, 365, 366, 367.

J

Jacobins, at New York, 139; bemoan death of Robespierre, 152.
Jamaica (L. I.), races at, 153, 189.
Jamaica (W. I.), corsairs of, 294.
James River, navigability, 33.
Jay, John, favored by Hamilton for presidency, 148.
Jay Treaty, unpopularity of, in France, 395.
Jefferson, Thomas, election of, 148.
Jews, at New York, 163; at Philadelphia, 363.
Justice, courts, state and federal, 375-376.

K

Kearsley, John, 383.
Kensington (Penn.), 107, 297, 298.
Kingston (N. J.), 118, 149.
Knox, General, at Philadelphia, 194.
Kosciusko, General, at Philadelphia, 254, 256-257.

L

La Colombe, escapes from France, 104-105; in America, 103, 105, 139, 151, 192, 213, 214, 223, 232, 246, 248, 250, 261.
Lafayette, friends of, at Philadelphia, 103; attempted escape of, 220; son of, in America, 213, 214, 222, 250, 252.
Lailson, circus of, 374.
Lameth, Alexandre de, at Hamburg, 232.
Landslin, Swedes at, 297.
Langdon, Senator, 263.
Lapaquerie, a refugee, 249.
La Rochefoucauld, duc de Liancourt, at Philadelphia, 192, 195, 197, 224, 232, 234, 235, 238, 240, 248, 254, 260, 261; elected member of Am. Phil. Soc., 219; makes voyage in South, 221, 228; sails for Hamburg, 245-246; works of, cited or mentioned, 195, 327, 380, 395.
La Roque, Martial, 196.
Law, M., 194, 211, 213.
Lawyers, high salaries of, 360-361.

Letombe, French consul, relations of Moreau with, 249, 250, 251, 257, 265.
Libraries, at Philadelphia, 103, 363, 379.
Library Company, early location of, 379.
Liston, British minister, 264.
Livingston, Chancellor, visited, 137.
Logan, James, 379.
Long Island, western, described, 182-190; relations with New York, 182-184.
Longuemarre de la Salle, 16, 39, 101, 105.
Louisiana, French occupation of, discussed, 224, 248; lumber imported from, 390.
Loutherbourg, painter, 191.
Lowther, George, captain, 1, 3, 8, 13, 23, 24, 29, 30, 41; dined by Moreau, 48.
Lutherans, at New York, 163; at Philadelphia, 191, 193, 357, 363, 369.
Luzerne, de, 295, 346.

M

Madison, James, first bishop of Virginia, 55.
Mangin, Abbé, 205-206.
Manhattan Water Company, 161.
Manufactory City, 126.
Manufactures, at Norfolk, 70; at Newark, 126; at New York, 169; at Brooklyn, 185; at Philadelphia, 388-389; society for promotion of, 385.
Marcel, a refugee, 101.
Marcet, a refugee, 39, 105.
Marenshook, passed, 99.
Markets, public, at New York, 169-170; at Philadelphia, 339-341, 363, 381.
Market Street, 299, 302, 337.
Marle, Mlle. de, 8, 23, 35, 37, 39, 40.
Marriage, customs governing, 60, 307-308; frequency of second, 312; of servants, 318.
Martinique, seized by English, 47, 49.

Maryland, Catholics in, 55; fine horses of, 87; rejects abolition, 328; religious tests in, 330; hospitality of, 361; number of inns in, 361.
Masonic Orders, 61. See also Freemasonry.
Massachusetts, abolition of slavery in, 326; number of inns, 361.
May Day, in Virginia, 64-65; at Philadelphia, 362.
Medical Sciences, institutions for promotion of, 382, 384.
Mercer, General, portrait of, 116.
Mérian, Daniel, fictitious firm of, 45, 46, 140, 141.
Merlin de Douai, altercation with, 397-399, 400.
Messier, refugee, 196.
Methodists, at Norfolk, 53; among negroes, 53, 67-68; gospel of, compared with that of Catholics, 54; at Portsmouth (Va.), 73; at Wilmington (Del.), 99; at Trenton, 113; at New York, 163; at Brooklyn, 185; at Philadelphia, 363.
Meyer, merchant at Norfolk, 38, 40, 45, 50.
Michaux, cited, 126.
Michelton, Commodore, 295.
Mifflin, Fort, 99.
Milhet, Mde., Moreau's mother-in-law, 48, 202-203.
Millstone Creek, 118.
Mint, at Philadelphia, 263, 386.
Mitchell, Doctor, 153.
Mittelberger, Gottlieb, cited, 322.
Money, values at Norfolk, 70; at New York, 124; coinage of, 386.
Montesquiou, death of, 403.
Montgomery, General, monument of, 164-165.
Montmorin, de, trial of, 103-104.
Moravians, at New York, 163; at Philadelphia, 363.
Moreau de Saint-Méry, sketch of, Introduction; flees to Havre, 1; escapes order for arrest and sails from Havre, 2; on voyage to America, 3-36; records impressions of American vessels and sailors, 4-8; accompanied by family, 8; gives incidents of voyage, 9-15; instructs captain in maritime law, 17; has novel experience, 19; calculates lat. and long.,

21; presents petition to captain, 23-24; gives English lessons, 26; at end of voyage, 27-36; visits Norfolk, 36; feelings on landing, 37-38; takes lodgings, 39-40; advises ocean voyagers, 41-44; moves to Portsmouth, 45; decides to remain in America, 46; occupation, 47; rejoices at arrival of mother-in-law, 49; departs for New York, 50; describes Norfolk, 51-72; describes Portsmouth and Gosport, 73-79; goes by boat to Baltimore, 80-84; sojourn at Baltimore, 83-84; describes Baltimore, 85-91; travels to Philadelphia, 92-100; arrival at Philadelphia, 100; received by Congress, 101; meets Talleyrand and Beaumetz, 102-103; with a band of refugees, 101-105; goes by stage to New York, 106-136; resides at New York, 137-153; becomes shipping clerk, 138-141; forms partnership for bookstore, 140; moves to Brooklyn, 144; goes to Philadelphia, 145; visits Hamilton and records impressions, 145-149; returns to New York, 149; moves to Philadelphia, 153; describes New York, 160-182; describes Brooklyn and Long Island, 182-190; resides at Philadelphia, 191-276; visits Congress and hears Washington, 192; opens bookstore, 193; correspondence with Talleyrand, 193, 194; received as member of Am. Phil. Soc., 194-195; visits Hamilton, 195; with French refugees, 191-196; visits Talleyrand, 196; obtains printing press, 196; quarrels with de la Roche, 197, 200-202; altercation with comte de Beaufort, 198-200; visits Adet, 202, 221-222; grieves over death of mother-in-law, 202-206; receives his colonial collection, 207; dissolves partnership with de la Roche, 208-211, 270-274; receives letter from Talleyrand, 210-211; receives letter from Démeunier, 212-213, 242-244; prints a French daily, 214-215; meets with refugees, 216-218; writes article on guillotine, 218-219; dines with Talleyrand, 219-220; publishes work, 219, 220-221; visits John Adams, 221; called to court, 222; describes relations with Talleyrand, 223-225; receives letter from Talleyrand, 226; receives news from St. Domingo, 227; receives letter from Paris, 229-

231; visits duc d'Orléans, 233, 252; publishes a textbook, 233; receives letters from Talleyrand, 234-235, 244, 246-248; relations with La Rochefoucauld Liancourt, 235, 240, 245-246; receives letters from Champion, 235-238, 258-260; discusses plan of education, 240-241; fights yellow fever, 245; receives protection from Letombe, 249; relations with Yrujo, 244, 249, 251, 252, 253; portrait painted, 254; visits Kosciusko, 254, 256; receives letters from Talleyrand, 260-261, 395; incurs hostility of John Adams, 263; makes farewell visits, 264-266; as personage in play, 267-269; describes Philadelphia, 277-391; present at funeral of Rittenhouse, 361; sails for France, 392; encounters yellow fever on vessel, 393-394; arrives at Bordeaux, 394; goes to Paris, 396-397; reception by Talleyrand, 397; has altercation with Merlin de Douai, 397-399; relations with Talleyrand, 400-402; obtains place in Ministry of the Marine, 401-402; life at Paris, 400-403.

Morris, Robert, country home of, 112, 240; house of, 391.

Morrisville, 112.

Mourgues, 260, 261, 395, 400, 401.

Mulattoes, in Virginia, 67; at New York, 163. See also Negroes.

Musée de Paris, 402.

Museums, at Philadelphia, 363, 378.

## N

Negroes, religion of, 53; not subject to yellow fever, 64; in Virginia, 67-68; as boatmen, 75; as divers, 76; criminal records of, in New York, 182; in Pennsylvania, 322; character of, 324-326; treatment of, 328-329; church, 367-368; schools for, 384.

Newark, 124, 145, 191; described, 124-127.

Newcastle (Del.), 95, 96, 207, 266, 381, 392; description, 96-97; Swedes at, 297; Penn's arrival at, 298.

New Hampshire, slave population in, 326.

New Jersey, across, 111-136.

Newspapers, at Philadelphia, 389.

New Utrecht (L. I.), 139, 187-188.
New York City, commerce of Norfolk with, 57, 71; by stage from Philadelphia to, 106-136; Brooklyn ferry to, 145; description of, 160-182; streets of, 160; temperature at, 160, 171; water supply, 161-162; population, 162, 171, 181; slaves at, 162, 327; public buildings, 163-169; churches, 163-165; lower Broadway, 165; public hospitals, 166-167; college, 167-168; City Hall, 168; library, 169; theaters, 169; markets, 169-170; prostitution in, 171, 335, 338; current prices in, 172-176; commerce of, 176-180, 277; yellow fever, 180; criminal records of, 182; commerce of Long Island with, 182-184; departure from, 191; treatment of French refugees at, 294-295.
Noailles, duc de, at Philadelphia, 102, 223.
Norfolk (Va.), arrival at, 36; residence at, 36-50; description of, 51-72; streets and dwellings, 51-52; churches, 53-55; commerce, 56-57; climate of, 58-59, 64-65; customs at, 59-60; amusements, 60-61; current prices, 61-62; hospitals, 63; condition of slaves at, 67; West India refugees at, 55-56, 66; ferries, 74, 76; commerce with Baltimore, 80.
North Carolina, slave population of, 329; laws of, 330.
Northern Liberties, suburb of Philadelphia, 107, 280, 285.

O

Oeller's Hotel, burned, 332.
Orléans, duc d', at Philadelphia, 233, 234, 244, 248, 252.
Oswego Market, 170.

P

Paris, state of affairs at, 229, 231, 236-238, 242-244, 247-248; system of numbering copied from Philadelphia, 281; arrival at, 396.
Parker, Colonel, 101, 105.
Passaic River, ferry across, 127; bridge across, 128.
Paterson (N. J.), see Manufactory City.
Patuxent River, 82, 83.
Paulus Hook, inn at, 130-131, 191.
Payen de Boisneuf, at Philadelphia, 223.

Peale's Museum, 196, 378.
Penn, William, names Philadelphia, 277; plans the city, 280, 297, 298.
Pennsylvania, laws of, governing indentured servants, 315-316; importation of servants into, 321-322; climate of, 344; legislature of, 375.
Pennsylvania Hospital, 382.
Petersburg (Va.), subscription for refugees at, 56.
Philadelphia, voyage from Baltimore to, 92-100; arrival and sojourn at, 100-105; to New York by stage, 106-136; visited, 145-148; French refugees at, 223-225, 233; state of trade, 242, 244; yellow fever at, 40, 245, 266, 278, 392; description of, 277-391; early history of, 277-278; plan of, 278-280; wharves, pavements, lighting, 280; dwellings, 281-285; population, 285; customs, 286-287, 290; climate of, 287-288; population, analyzed and discussed, 296-334; whites, male, 297-302; whites, female, 302-312; whites, children, 312-315; whites, servants, 315-324; negroes, free, 324-326; slaves, 326-334; Quakers at, 301; marriage customs, 307-312; societies for abolition of slavery, 325-326; great fire at, 332; prostitution, 334, 336; markets, 339-341; taverns, 341-342; current prices, 342-343; plague of flies, 349; tides at, 350-351; night-watchmen, 355-356; fire protection at, 356-357; number of carriages at, 360; festivities, 362; public buildings of, 362-391; churches, 362-369; cemeteries, 362, 366, 367, 368, 369-372; funeral customs, 371-372; theaters, 362, 372-374; State House, 375-379; libraries, 379-380; prisons, 380-381; board of trade, 381; education, 384-385; government of, 386; banks, 387-388; insurance companies, 388; manufactures, 388-389; newspapers, 389; commerce, 57, 97, 99, 389; ship-building at, 390; departure from, 392-395.
Philadelphian Society, 385.
Pillet, refugee, 105, 192.
Population, of Philadelphia, 285; classified and analyzed, 296-334.

Porcupine's Gazette, cited, 323.
Port-au-Prince, refugees from, 124; South bars free negroes from, 332.
Portsmouth (Va.), residence at, 45, 47; refugees at, 49, 56; described, 73-77.
Powder mills, 363, 388.
Presbyterians, at Norfolk, 53; at Wilmington, 99; at Trenton, 113; at Princeton, 114; at Newark, 124; at New York, 163; at Philadelphia, 361, 363, 365.
President's Mansion, 102, 385-386.
Prices, of provisions at Norfolk, 61-62; of passage from Baltimore to Philadelphia, 93, 95, 98; of bridge tolls, 110; cost of living at Princeton, 116-117; at inns in New Jersey, 119, 121, 131; on ferries, 128, 129, 131, 132; of provisions at New York, 172-177, 182; at Philadelphia, 341, 342-343, 355, 373, 389-390.
Priestley, Doctor, 220.
Princeton College, 114-117.
Princeton (N. J.), 113-114, 145, 191.
Prisons, 363, 380-381.
Prostitution, at Portsmouth (Va.), 76-77, 335; at New York, 171, 335-336, 338; at Philadelphia, 325, 334.
Providence, trade with, 355.
Pugilism, 353-354.

## Q

Quakers, at Wilmington (Del.), 99; in New Jersey, 111, 113; at New York, 163, 167; in Penn., 297, 301, 363; decrease of, 301; attitude toward negroes, 324, 325; attitude toward slavery, 327; immorality among, 336; characteristics, 364-365; cemetery of, 371; charity, 383.

## R

Rahway (N. J.), 123.
Ramel, French minister of finance, 399.
Raritan River, ferry across, 121; bridge across, 121.
Red Lion, tavern, 108, 109.

Refugees, see French Refugees, West India Refugees, St. Domingo, etc.
Religion, see Churches, Catholics, Methodists, Presbyterians, etc.
Republican Party, 262, 263.
Rewbell, director, 397, 400.
Rhode Island, slavery abolished in, 326.
Ricard, General, 197, 216, 217.
Rice, production of in S. C., 329; profit in producing, 331.
Richardet, refugee, 223.
Richmond (Va.), transportation from Norfolk to, 71; fire at, 332.
Ricketts, circus, 61, 374.
Rittenhouse, David, visited, 105; orrery of, 115; funeral of, 226, 368; eulogy, 233, 361; director of mint, 361.
Robespierre, execution of, 152; attitude of Americans toward, 152; orders Moreau's arrest, 398.
Rochambeau, Doctor, letter from, 227.
Rochambeau, General, site of camp, 114; former lodgings of, 117.
Roche, Baron de la, at New York, 139; Moreau's partnership with, 140, 143, 149, 150, 151, 191, 193, 195, 196, 197, 200-202, 208, 211, 212, 238, 239, 254, 270-276; character of, 144; sketch of, 154-157.
Rock Hill (N. J.), 118.
Rousseau, J. J., in Panthéon, 48.
Rouvray, refugee, 262, 263.
Rozier, consul, 261, 262.
Rush, Dr. Benjamin, visited, 105; pronounces eulogy of Rittenhouse, 361.

S

St. André de Cubsac, passed on way to Paris, 396.
St. Catherine Market, 170.
St. Domingo, Moreau plans to go to, 47; state of affairs in, 55, 227-228, 242, 251, 294; Princeton draws students from, 117; refugees from, 38, 39, 49, 55, 56, 66-67, 77, 84, 89, 101, 124, 168, 193, 194, 214-215, 242, 347.

St. Joseph's Chapel, 365, 366.
St. Martin, refugee, 196.
St. Mary's, at Philadelphia, 366, 367.
St. Paul's (N. Y.), 130, 137, 163-165.
Sandy Hook, 188-189.
Savannah (Ga.), heavy snowfall at, 344.
Schackumaxon, see Kensington.
Schools, of Philadelphia, 363, 384. See also Education.
Schuylkill River, 277, 278, 279, 280, 283, 299; furnishes drinking water to Philadelphia, 282; bridge across, 283.
Scioto Company, 246.
Scotch, in America, 297.
Séguin, refugee, 84.
Servants, white, 315-321; indentured, 321-324; laws and customs governing, 315-320, 322; number imported, 321-324.
Sharpless, painter, 254.
Ship-building, 390.
Six Mile Run (N. J.), 119, 145.
Slavery, effect of, in Virginia, 71; in New Jersey, 121; societies for abolition of, 325; laws governing, 326-327; unprofitable in New Hampshire, 326; in North, 327; laws in Rhode Island, Mass., and Conn., 326; necessary in South, 328; abolition rejected in Maryland, South Carolina, 328, 331; as national question, 333, 385. See also Slaves.
Slaves, religion among, 53-54; condition of, in Virginia, 67, 77; fugitive, 90; at New York, 162, 170-171; number in the Carolinas, 329; importation forbidden in South Carolina, 331; number imported at Charleston, 331; treatment of, 331; condition of, in the several states, 326-334. See also Slavery.
Sonntag, merchant, relations of Moreau with, 145, 149, 150, 191, 193, 195, 197, 201, 202, 240, 248, 273; letter from, 238-239.
Sophie, vessel on which Moreau makes voyage, 1-37, *passim;* arrives at New York, 50.
South Carolina, capitation tax on slaves, 325, 331; number of slaves in, 329; production of rice, 329; importation of

slaves forbidden, 329-330; cruelty toward slaves, 330; slaves imported, 331; abolition rejected by, 331; heat in, 344; rainfall, 345; hospitality in, 361.
Southwark, suburb of Philadelphia, 280.
Staël, Mde. de, 248, 267; visited, 397.
Stage, travel by, 95, 106-136.
State House, 362, 375-377.
Staten Island, 165.
Steuben, Baron von, 359.
Swedes, in America, 97, 195, 297, 299.

## T

Talleyrand, arrives at Philadelphia, 102, 103; relates incident regarding Danton, 103; goes to New York, 139; voyages in New England, 140; goes to Albany, 153; at Philadelphia, 192, 194, 217, 222; visits Hamilton, 195; at Boston, 213; at New York, 215; visits Adet, 221; at Washington, 222; recalled from exile, 212; writes to French Minister of Foreign Affairs, 216-217; sails for Hamburg, 223; at Hamburg, 232, 234; at Paris, 244, 246, 260, 395, 397-402; letters received from, 153, 194, 210-211, 212-213, 215-216, 219, 220, 226, 232, 234-235, 244, 246-248, 260-261, 395; relations with Moreau, 102, 103, 145, 153, 192, 193-194, 195, 196, 197, 210, 212, 215, 217, 219, 220, 223, 225, 226, 232, 234, 244, 246, 260, 395, 397-402.
Talon, in America, 102, 223, 396.
Tea, fondness of Americans for, 6, 320.
Temperature, see Climate.
Terrier, refugee, 105, 192.
Theaters, 362, 372-374.
Tories, at Brooklyn, 184.
Tours, passed on road to Paris, 396.
Toussaint l'Ouverture, 228, 240.
Transportation, from Norfolk to various points, 71, 80-84; from Baltimore to Philadelphia, 92-100; on ocean, 265; from Philadelphia, 389-390.

Treilbard, director, Moreau received by, 397, 400.
Trenton, 111, 191; description of, 112-113.
Trinity Church (N. Y.), 138, 143, 165.
*Turc de Castelveyre,* 196.

U

United States, relations with France, 248, 249, 254-256, 262, 263, 295; treaty with England, 255, 395.
United States Bank, 86, 387.
Universalists, 363.
University of Pennsylvania, 363, 382, 384.

V

Van Braam, 222, 226, 227, 233, 238, 242, 246, 247, 249, 255, 256, 261, 264, 403; Chinese curiosities, 222, 226; publishes account of voyage, 403.
Vaughan, John, 195, 211, 358.
Vaustabel, commander of squadron, 33, 64.
Virginia, impressions of, 58; votes relief to refugees, 66-67; slaves and negroes in, 67-68; fine horses of, 69; character of inhabitants, 70-71; bullies and belles, 71, 79; cotton planting in, 83; Princeton draws students from, 116; production, 331; slaves and laws governing, 328-330; climate, 344. See also Norfolk, Portsmouth, Gosport, etc.
Volney, in America, 215, 222, 223, 230; and Alien Act, 263; at Paris, 395, 401.

W

Wall Street, 169.
Washington (D. C.), 375, 386.
Washington, George, portrait at Princeton, 115; relations with Hamilton, 147-148; portrait of, 168; addresses Congress, 192, 217; birthday celebrated, 195, 358; at opening of Congress, 376-377.
Washington Tavern, 108.
Wayne, General, in triumph, 220.

West India Refugees, in Virginia, 32, 38, 39, 46, 47, 49, 55, 56; in New Jersey, 113; in New York, 137, 140, 294; at Philadelphia, 233, 365; number in U. S. estimated, 285-286; aid granted, 294. See also St. Domingo.
West Indies, commerce with, 57, 176, 389.
Whiskey Rebellion, 380.
William the Conqueror, descendant of, in Virginia, 71.
Wilmington (Del.), 98-99.
Wilmington (N. C.), great fire at, 358.
Wilson, Colonel, 50, 75, 77, 101.
Woodbridge (N. J.), 121, 122, 145.

Y

Yellow Fever, at Norfolk, 59; at Baltimore, 90; at Philadelphia, 59, 245, 278, 392; causes for, at New York, 180-181; on board vessel, 392, 393; negroes not subject to, 64; Moreau reads paper on, 402.
Yrujo, Don Carlos de, Moreau's relations with, 244, 249, 251-252, 253, 265.

UNIV. OF MICHIGAN,
MAR 26 1914